

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1910.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

ALMANACH

DES

Etudiants Libéraux de l'Université de Gand.

26^{ME} Année 1910



Fabrique de Pianos

MAISON

B. VAN HYFTE

Rue Basse des Champs, 32

GAND

Grand Prix et Médaille d'Or

à l'Exposition Universelle de Liège 1905

LES PIANOS B. VAN HYFTE sont des
meilleurs et des moins chers

LOCATION -- ACCORDS -- RÉPARATIONS

PIANOS NEUFS ayant
fait une location avec un rabais
considérable

Maison NÉRON

GÉRANT : JULES VAN EECKHOVEN

96, rue de Flandre, 96, GAND

LE PLUS GRAND SUCCÈS DU JOUR
= CIGARES NÉRON =

MARQUES DE CIGARES RECOMMANDÉES :

Sudan	6	pour fr.	0.50
Néron Imperator	5	»	0.50
» Romanes	5	»	0.50
» Bouquet	7	»	1.00
» Esquisitos	7	»	1.00
» Caprichos	7	»	1.00
» Breimas	5	»	1.00
» Chicas	5	»	1.00
» Rotschild	4	»	1.00

DEMANDEZ LES

Cigarillos NÉRON 0,50

L'ÉTUI DE 20

Grand assortiment de Cigares Havane

CIGARETTES RUSSES — EGYPTIENNES — TURQUES
MARYLAND, etc. etc.

Choix incomparable de pipes et fume-cigares.



HOTEL GANDA

RESTAURANT-TAVERNE

Digne de Brabant, 17, 19, 21, rue de Flandre, 48

GAND (Près de la Gare du Sud)

Installations nouvelles de premier ordre

Chauffage à vapeur — Lumière électrique

TÉLÉPHONE DANS TOUTES les CHAMBRES

ASCENSEUR (Lift) — Salle de Bains

CHAMBRES CONFORTABLES DEPUIS FR. 3,00

Dîners et Soupers à Prix fixes et à la Carte

Plats du Jour, Pension, Cuisine soignée

Dortmunder Union Bier, Augustiner Braü

Munich, Pilsen, Bières Anglaises.

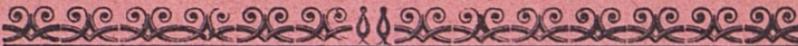
Téléphone 1050

Propriétaire : G. STENGER.

Tous les Soirs Concert Symphonique

Ouvert après les spectacles





FABRIQUE DE CIGARES

MAISON

Aug. Vandersluys

Rue de Brabant, 24, GAND

MARQUES DE CIGARES RECOMMANDÉES :

Rosi	6	pour fr.	0,50
Méridiana	6	" "	0,50
Flor de Ganda	5	" "	0,50
Pedro	5	" "	0,50
Ovido	7	" "	1,00
Créma	7	" "	1,00
Bellona	5	" "	1,00
Flor de Cielo	4	" "	1,00
Rosa Rica	pièce	"	0,30

Demandez le nouveau cigare "BELLONA",

à 15 centimes.



“ Roller Skating ”

21, RUE DES BAGUETTES, 21

✪ G A N D ✪

Le rendez-vous du beau monde !

Le Sport gracieux et qui développe l'élégance du corps humain.

CONCERTS

TOUS LES

JOURS.

SÉANCES :

10 heures à 1 h. de l'après-midi.

3 " à 6 h. de l'après-midi.

8 " à 11 h. du soir.

PRIX :

50 Centimes d'Entrée.

Fr. 1,00 pour les patins.

Le Syndicat Continental des Skating-Rinks.

Grand Hôtel Universel

CAFÉ-RESTAURANT

EDOUARD SWINNEN-HOLVOET

CHEF-CUISINIER

GAND, 18-20, rue de la Station, 18-20, GAND

EXCELLENTE CUISINE BOURGEOISE

Prix très modérés

Cachets de Diners à fr. 1,25

SALLES POUR BANQUETS ET NOCES, SALLE DE BAINS

ÉCURIES, GARAGE POUR AUTOS

Man spricht Deutsch

ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE



English spoken

TÉLÉPHONE 1400

BRASSERIE-CAFÉ
DU
Nouveau Cirque

GEORGES OSWALD

PROPRIÉTAIRE

Rue Neuve Saint-Pierre, 7, Gand

BUFFET FROID

Munchner Hofbrau-Dortmunder Gildenbrau



CAFÉS JOS. COLLIN

Les meilleurs !

Les moins chers !

Essayez ! Vous n'en voudrez plus d'autres

Grande Droguerie-Épicerie Centrale

RUE DIGUE DE BRABANT, 32-34 — GAND

TÉLÉPHONE 892 ↔ REMISE à DOMICILE



LE FUMEUR

peut obtenir TOUT ce qu'il désire
EN PIPES, FUME-CIGARES
FUME-CIGARETTES, etc. etc.

AINSI QUE CIGARES HAVANES ET AUTRES

CIGARETTES DE MARQUE, TABACS, ETC.

CHEZ

ADHÉMAR BYTEBIER
85-87 rue des Champs 85-87
GAND

Hôtel-Restaurant

AU PAYSAN

RUE DES VANNIERS, 6, GAND

Téléphone 919. 

RENDEZ-VOUS DES ÉTUDIANTS

Pensions à 2 fr. par jour

Dîners depuis fr. 1,50, 2 fr.; 3 fr.

et à la carte.

CHAMBRES A PRIX MODÉRÉS.

CYCLISTES !

Demandez partout les

ENVELOPPES ET CHAMBRES A AIR

MARQUE « ANCRE »

FABRIQUÉES PAR LA

Colonial Rubber Sté Ame

8, Quai du Strop, 8, GAND.

En 1909 elles ont gagné :

126 PREMIERS PRIX

79 SECONDS »

7 CHAMPIONNATS

CAFÉ-RESTAURANT

DES

“ *Arcades* ”

Propriétaire :

JULES BRESOU



1, Place d'Armes, 1

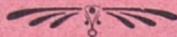
GAND

- *Bière de Pilsen* -

Bières anglaises

Consommations de 1^{er} choix

Vins, Champagnes de 1^{es} marques.



CUISINE SOIGNÉE



TÉLÉPHONE 571.

Hôtel de la Cloche

Réunion des Artistes

SALLE DE 10 à 500 COUVERTS

PENSION DE FAMILLE

Grandes Représentations

PAR LE VARIÉTÉ

CINÉMA AMÉRICAIN

Librairie V^{VE} COLPAERT

GAND — 21, Rue Courte du Jour, 21 — GAND

JOURNAUX — PUBLICATIONS — REVUES PÉRIODIQUES

Librettos — Pièces de Théâtre

MONOLOGUES, CHANSONNETTES, etc., etc.

20,000 volumes en lecture

ABONNEMENT : 10 FR. PAR AN ; 2 FR. PAR MOIS.

ÉTUDIANTS !

Pour votre linge et fantaisies hautes nouveautés

Adressez-vous en confiance à la Maison

DE CORTE, *Rue Magelein, 11*
GAND.

Hôtel de la Ville de Termonde

(EN FACE DE LA GARE DU SUD)

PROPRIÉTAIRE : **A. Vanderhaeghen.**

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

Dîners à prix fixe et à la Carte. — Pensions recommandées
à MM. les Étudiants.

Téléphone 1187.

Téléphone 1187.

TAVERNE DU CAVEAU

3 — Marché aux Oiseaux — 3

(ANCIENNEMENT PLACE D'ARMES)

Téléphone 1834

GAND

Téléphone 1834

TENU PAR

AUGUSTE MINNE

Restaurant à la carte
Plats du jour variés

SALLE POUR NOCES ET BANQUETS.

PIANOS

TOUTES MARQUES

OCCASIONS ♦

GARANTIES

10 ANS

AGENCE

DU PIANO *Impérial*

BOONE, FILS

FEURICH

ORGUES ◊ ◊ ◊

Hôtel TROIS SUISSES

Café-Restaurant

◆ Buffet Froid

MARCHÉ AUX GRAINS, 5

Téléphone 1191

GAND

Téléphone 1191

Cor. Mülleneisen

Dépositaire Général pour la Belgique

DE

l'Original Victoria Pilsen

Kochelbraü-Munich

CHAMBRES POUR VOYAGEURS à prix modérés.

ENGLISH SPOKEN. ◆ MAN SPRICHT DEUTSCH.

POUR VOS

Chemises,

Cols,

Cravates, etc.

ADRESSEZ-VOUS A LA GRANDE CHEMISERIE

“ **A LA VILLE DE LONDRES,** ”

58, rue des Champs, 58, **GAND**

V^{VE} ALBERTS & F. ROSSEL

CHEMISES SUR MESURE

ARTICLE NORMAL.

Parfumerie.

MAISON DE CONFIANCE.

CHAMBRES POUR VOYAGEURS AVEC OU SANS PENSION

Buffet froid, Spécialité de Bovril, Bières Dieteren

Café-Hôtel COSMOPOLITE

GAND, Marché aux Oiseaux, 12, GAND

Tenu par **DÉSIRÉ LAFRITTE**

BEAFSTEAKS A TOUTE HEURE

Consommations de premier choix

Maison V^{ve} TABAR

Rue de Flandre, 94

CHAPELLERIE DE LUXE

Recommandée à MM. les Etudiants
pour ses Casquettes (feuilles de choux) et Bérêts

PRIX MODÉRÉS

COMPTOIR GÉNÉRAL

DE

PHOTOGRAPHIE

Julien De Clercq

GAND

Rue de Flandre, 9

Rue basse des Champs, 27

BRUGES

Rue Sud du Sablon, 13

LABORATOIRE

à la disposition

DES CLIENTS

Produits Photographiques

J. D. C.

Catalogues gratuits.



Nouveau Cirque



Théâtre de Variétés



MATINÉES A 3 HEURES

les dimanches, jeudis et jours de fêtes

A PRIX RÉDUITS.



BIÈRES en **FÛTS** et en **BOUTEILLES**

Remises à domicile
par un service journalier de 12 voitures.

VIEILLE UITZET, DOUBLE, TRIPLE

BIÈRE D'AUDENARDE

Bavière, Pilsen, Bock, Munich



VIEILLE UITZET, LA GRANDE BOUTEILLE **0,12**

Allsopp's Stout }
Allsopp's Pâle Ale } Importation
directe.

BRASSERIE

P. Du Pont

Grande Chapellerie du Centre

Ach. Snoeck-Henry

RUE DES CHAMPS, 56 — GAND

CANNES
dernières
NOUVEAUTÉS

N. B. La Maison se recommande spécialement à Messieurs les Étudiants pour Casquettes et Bérêts

SANS CONCURRENCE

CHAPEAUX EN TOUS GENRE

Cannes-Parapluies

IMPERMÉABLES

GARANTIS

DERNIÈRE CRÉATION

Les seuls ne perçant pas.

AVIS. *La maison donne 10 % de réduction à tout étudiant acheteur d'un imperméable.*

MAISON DE CONFIANCE

NOUVEAUTÉS
dernières
CANNES

AU COIN DE RUE

ZEPPENFELD & DE BECK

rue des Champs, GAND

La plus importante Maison des deux Flandres

CONFECTIONS

POUR

Hommes, Jeunes Gens & Enfants

Vêtements sur mesure en quelques heures

RAYONS SPÉCIAUX

Chapellerie, Chemiserie, Bonneterie

*Exposition permanente des dernières Nouveautés
de la saison.*

SUR DEMANDE, UN COUPEUR se rend à domicile,
muni d'une **BELLE COLLECTION D'ÉCHANTILLONS**
pour vêtements sur mesure et ce sans augmentation
de prix.

TÉLÉPHONE 580

TÉLÉPHONE 580

26^{me} ANNÉE

ALMANACH DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

DE

l'Université de Gand.

— 1910 —

TOUS DROITS RESERVÉS

TOUT ARTICLE N'ENGAGE QUE LE SIGNATAIRE

ALMANACH
DES
ÉTUDIANTS LIBÉRAUX
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND
PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

26^{me} ANNÉE



GAND
IMPRIMERIE F. & R. BUYCK FRÈRES, RUE ST-GEORGES, 55
COUPURE, 39 (*Rive gauche*)

1910



A Messieurs

Jules Boulvin

PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DES SCIENCES

ET

Jean-Jacques Dierman

SÉNATEUR DE L'ARRONDISSEMENT GAND-EECLOO

Les Étudiants Libéraux de Gand.



AVANT-PROPOS

Que les premières lignes de cet almanach portent notre reconnaissance à ceux qui, par leur collaboration, nous sont si puissamment venus en aide. Cela donne une telle confiance aux jeunes de se sentir soutenus par la pensée fraternelle de ceux qui sont arrivés au sommet de la vie, de sentir leur approbation se poser sur eux, grave et tendre à la fois.

Toute force née du Passé règne sur l'Avenir, éclairant de sa lumière tous les fronts, ceux même qui ne rayonnent pas encore, et tout geste de vérité, toute parole de beauté, perçus par un cœur et par lui magnifiés et nourris, passent dans d'autres âmes avides de science et s'y développent encore.

Le grain tombé a germé dans un cœur d'homme et, mûri par l'étude, il devient le pain de vérité que l'humanité entière demande et vers lequel elle se tend.

Merci donc à ceux qui nous ont aidés, nous les jeunes, l'Avenir, de leur expérience et de leur savoir.

Notre Almanach est dans la mesure de nos forces

une œuvre de propagande. D'abord, par celà même qu'il montre l'intense vitalité de la jeunesse estudiantine libérale : Nous travaillons, nous cherchons, nous pensons, marchant vers un but, vers un Idéal. Nos efforts auront ajouté une infime parcelle à l'édifice de Vérité qui depuis toujours s'élève et que d'autres, un jour, quand nous serons le Néant, achèveront peut-être. Nous sommes tous les constructeurs de ces tours immenses qu'évoque Ibsen, ces tours au sommet desquelles s'étreignent les rêves les plus purs et les plus infinis.

Travaillons, amis, avec la constance admirable qui fit dire à tout un peuple « LUCTOR ET EMERGO ». Luttons ! notre œuvre s'élève et, demain peut-être, toutes les volontés éparses s'élèveront en un effort unique et la tour montera jusqu'aux étoiles...

Merci donc à vous tous, Messieurs, qui nous avez apporté votre obole et qui avez bien voulu nous encourager par vos précieuses collaborations.

Merci aussi à Monsieur le Professeur BOULVIN ainsi qu'à Monsieur le Sénateur DIERMAN, qui tous deux ont daigné accepter le modeste hommage de notre dédicace. Au nom de tous les étudiants libéraux, je les prie de recevoir ce volume comme gage de notre profond respect et de notre grande admiration.

Et maintenant, va, petit livre, suis ta route de foyer en foyer, apporte à tous notre pensée fraternelle et amie...

Ta vie est brève, si brève qu'elle fait songer à « l'éphémère ». Puisse-tu, comme lui, être accueilli par un sourire bienveillant !

G. P.

COMITÉ DE PUBLICATION.

Secrétaire :

GEORGE POLL.

Trésorier :

CHARLES HERQUELLE.

Membres :

JEAN DE LANIER.

CAMILLE BAUTERS.

DE ROOVER.

V. VERMAST.

Membres correspondants :

Bruxelles : R. PETITJEAN.

ANVERS : RANDAXHE.

MONS : BEAUVOIS.

Gembloux : HENRI COLLEAUX.

Délégué du Comité de la Générale :

A. GOMBAULT.

PARTIE ACADEMIQUE

UNIVERSITÉ DE GAND.

I. — ADMINISTRATION.

RUE DES FOULONS.

- Recteur pour les années 1909-1910* : M. V. C. De Brabandere.
Administrateur-Inspecteur : M. J. F. Van der Linden.
Secrétaire du Conseil académique 1909-1910 : M. C. Verstraete.
Collège des assesseurs pour l'année 1909-1910 : MM. V. C. De Brabandere, A. Bley, Ch. De Lannoy, H. Schoentjes, E. Eeman, C. Verstraete.
Inspecteur des Etudes : M. H. Leboucq.
Commissaires pour les affaires de la Bibliothèque : MM. J. Bidez, R. De Ridder, A. Dumoulin, H. Leboucq.
Receveur du Conseil académique : M. A. Verschaffelt.
Secrétaire de l'Administration-Inspecteur : M. L. Hombrecht.
Conservateur général des bâtiments et du mobilier : M. Van Hamme.
Commis-rédacteurs : MM. F. Buytaert, M. Ralet.
Appariteurs : MM. J. Ladon et Segers.
-

II. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

Doyen : M. A. Bley. — *Secrétaire* : M. De Vreese.

Professeurs ordinaires : MM. Bidez, boulevard Léopold, 59; Bley, rue d'Egmont, 8; Cumont, rue des Vanniers, 29; De La Vallée-Poussin, boulevard du Parc, 13; De Ceuleneer, rue de la Confrérie, 15; Frédéricq, rue des Boutiques, 9; Hoffmann, boulevard des Hospices, 116; Hulin, place de l'Evêché, 3; Logeman, boulevard des Hospices, 343; Pirenne, rue Neuve St-Pierre, 132; Roersch, rue de l'Avenir, 75; Thomas, rue Plateau, 41; Van Biervliet, rue Metdepenningen, 5; Vercoulle, rue aux Draps, 21.

Chargés de cours : MM. Counson, rempart de la Biloque, 308; De Vreese, boulevard d'Akkerghem, 41; Preud'homme, rue Nassau, 4; Van der Haeghen, rue de la Colline, 77; Van Houtte, Pécherie, 76; Séverin, rue de la Concorde, 63.

FACULTÉ DE DROIT.

Doyen : M. De Lannoy. — *Secrétaire* : M. P. Vermeersch.

Professeurs ordinaires : MM. Dauge, rue Guinard, 18; De Brandere, rue Neuve St Pierre, 80; De Lannoy, chaussée de Courtrai, 32; P. De Pelsemaeker, rue Berckendael, 60, Uccle; De Ridder, Coupure, 36; Halleux, rue du Pont Madou, 9; Obrle, rue des Chaudronniers, 44; Rollin, rue Savaen, 11; Van Wetter, boulevard du Jardin Zoologique, 48.

Professeurs extraordinaires : MM. Eeckhout, Boulevard de la Citadelle; Vermeersch, rue Digue de Brabant, 77; Van den Bossche, rue Basse, 44.

Professeurs à l'Ecole spéciale de Commerce : MM. Nicolai, chaussée de Charleroi, 82; Bruxelles; J. Cornet à Mons.

Chargés de cours : MM. Beatse, rue Capouillet, 51, Bruxelles; F. Goffart, rue des Foulons, 6; V. Muller, rue Ste-Véronique, 20, Liège; M. Lauwick, boulevard Léopold, 8bis.

FACULTÉ DES SCIENCES.

Doyen : M. H. Schoentjens. — *Secrétaire* : M. F. Swarts.

Professeurs ordinaires : MM. J. Boulvin, boulevard du Fort, 18; Cloquet, boulevard Léopold, 9; De Bruyne, boulevard du Fort, 19; Delaere, boulevard du Fort, 16; Demoulin, rue de la Vallée, 79; Dusausoy, chaussée de Courtrai, 107; Fagnard, place d'Armes, 7; Foulon, Coupure, 104; Haerens, boulevard Frère-Orban; Keelhoff, rue Van Monckhoven, 6; Mac Leod, rue du Héron, 3; Mansion, quai des Dominicains, 6; J. Richald; Schoentjens, boulevard du Fort, 17; Servais, Coupure, 153; Stainier, Coupure; Van Aubel, chaussée de Courtrai, 130; Van der Linden, cour du prince, 27; Van Ortroy, quai des Moines, 37; Van Rysselberghe, rue de la Sauge, 34; Wolters, rue du Jardin, 55.

Professeurs extraordinaires : MM. N. Van de Vyvere, boulevard de la Citadelle, 63.

Professeurs à l'Ecole du Génie Civil : MM. De la Royère, rue de la Concorde, 61; Swaerts, rue Guinard.

Chargés de cours : MM. O. Colard, rue Philippe de Champagne, 12, Bruxelles; Cornet, boulevard Dollez, Mons; Flamache, square Guttenberg, 13, Bruxelles; Lebrun, Woluwe St-Pierre; Meeuwissen, avenue Clémentine, 1; Merten, boulevard Albert, 25; Renaud, quai des Moines, 22; Steels, boulevard de Bruxelles, 12; Steenackers, chaussée de Ninove, Bruxelles; Stüber, boulevard Léopold, 45; Taitsch, rue de Boom, 7, Anvers; Wasteels, rue d'Akergem; 17; Willem, rue Willems, 8.

Répétiteurs : MM. Claeys, rue Mertens, 38, Mont St Amand; Cobbaert, rue du Compromis, 34; Demeulemeester, rue digue de Brabant, 2; De Voldere, boulevard du Parc, 35; Merlin, rue d'Ostende, 11; Smedts, boulevard de la Citadelle, 58; Stuyvaert, rue des Chanoines, 44; Van den Berghe, boulevard des Hospices, 9; Van Engelen, rue de la Corne, 11; Van Hove, rue des Carmes, 1, Bruges; Van Hyfte, boulevard du Fort, 10.

Conducteurs des Ponts et Chaussées attachés à l'Ecole du Génie Civil comme maîtres de topographie : MM. Mat; Simonis; rue de l'Ecole, 100; Toeffaert, ancien chemin de Bruxelles, à Gentbrugge.

Maîtres de dessin : MM. Cobbaert; De Cramer.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Doyen : M. Eeman. — *Secrétaire* : M. H. De Stella.

Professeurs ordinaires : MM. De Cock, plaine St Bavon, 12; Eeman, quai des Récollets, 8; Heymans, boulevard de la Citadelle, 81; Lahousse, St Denis; Leboucq, coupure, 145; Van Cauwenberghe, nouvelle rue du Casino, 5; Vander Stricht, marché au lin, 11; Van Duyse, rue Basse des Champs, 65; Van Ermenghem, chaussée de Courtrai, 137; Van Imschoot, rue de la Monnaie, 3; Verstraeten, place Van Artevelde, 6.

Professeurs extraordinaires : MM. L. Gesché, rue d'Egmont, 20; De Stella, rue Royale, 20; Van der Linden, place Van Artevelde, 17.

Chargés de cours : MM. Van Durme, quai des Tonneliers; Daels, rue du Bélier.

Professeurs à l'Institut supérieur d'éducation physique : MM. Gommaerts, rue des Foulons, 17; De Nobele, rempart des Chaudronniers, 21; G. Schmitterlow, rue de Flandre, 20.

Professeurs Emérites : MM. Callier, chaussée de Courtrai, 96; Discailles, avenue Louise, 492, Bruxelles; Montigny, rue Joseph Plateau, 26; Nossent, rue Haute, 23; Plateau, chaussée de Courtrai, 148; Van Bambeke, rue Haute, 7; Van der Mensbrugge, Coupure, 131; Swaerts, chaussée de Louvain, 5, Cortenberg; Wolters, rue de l'Avenir, 21.

POPULATION.

Le nombre des étudiants inscrits est de 1097.

Ce nombre est supérieur de 41 à celui de l'année précédente.

C'est le nombre le plus élevé que l'Université ait atteint depuis sa fondation.

Les inscriptions se répartissent comme suit entre les diverses Facultés et Ecoles :

Philosophie et lettres : 88; Droit, 128; Ecole spéciale de commerce, annexée à la faculté de Droit, 27; Faculté des Sciences, 90; Médecine, 112; Institut d'éducation physique, annexé à la Faculté de Médecine, 10; Ecoles du Génie Civil, 444. Ecoles des Arts et Manufactures, 198.

849 sont nés en Belgique, 248 à l'étranger. Ces derniers se décomposent de la manière suivante :

Russie, 87; Bulgarie, 57; Turquie, 17; Chine, 11; Brésil, 8; Grèce, 8; Pays-Bas, 7; Roumanie, 7; Serbie, 7; France, 6; Chili, 5; Portugal, 5; Espagne, 4; Egypte, 3; Grand-Duché de Luxembourg, 3; Autriche-Hongrie, 2; Bolivie, 2; Allemagne, 1; Angleterre, 1; Colonie du Cap, 1; Costa-Rica, 1; Guatémala, 1; Iles Philippines, 1; Norwège, 1; Paraguay, 1; Vénézuéla, 1.

EXAMENS.

Pendant les sessions d'octobre 1908 et de juillet 1909, 648 inscriptions ont été prises pour des examens académiques à l'Université de Gand.

623 récipiendaires se sont présentés aux examens, 25 ont fait défaut ou ont été empêchés pour motifs légitimes.

De ces 623 récipiendaires, 419 ont été admis, savoir : 5 avec la plus grande distinction; 50 avec grande distinction; 91 avec distinction; 273 d'une manière satisfaisante.



CONCOURS UNIVERSITAIRES POUR 1909-1910.

Cette année l'Université de Gand a remporté de nombreuses médailles. Ont été proclamés premiers :

MM. Blommaert, W. (sciences historiques); Wynen, M. (sciences politiques); Goubau, F. (sciences anatomo-physiologiques ou biologiques); Daels, F. (médecine proprement dite).

BOURSES DE VOYAGE.

Les épreuves du concours pour les bourses de voyage ont été subies avec succès par MM. Ledoux, R., docteur en philosophie et lettres; (sciences historiques); Wouters, P., docteur en droit (droit); Van der Gucht, G., docteur en sciences naturelles (sciences naturelles); Desomer, E., docteur en médecine (médecine); Van Caneghem, docteur en médecine (médecine).

CONCOURS
POUR LES PLACES D'INGÉNIEURS DE L'ÉTAT.

Administration des Ponts et Chaussées : Concours pour 5 emplois d'ingénieurs : ils ont été conférés à cinq élèves de notre Ecole du Génie Civil.

Service des voies et travaux de l'administration des Chemins de fer de l'Etat : les 2^e et 8^e places sont conférées à 2 élèves de notre école. A la traction il y avait 3 emplois à conférer et ces trois places ont été obtenues par 3 élèves de notre Ecole.

M. Blommaert. W., docteur en philologie germanique, ancien élève de l'Université de Gand, est nommé professeur à l'Université de Victoria College à Stellenbosch.

M. Van Cauwenberghe, A., Ingénieur, ancien élève des Ecoles de Gand, a subi avec grande distinction l'épreuve de docteur-ingénieur électricien devant la faculté technique de Dantzig.



CERCLES UNIVERSITAIRES.

G A N D

Union des Anciens Étudiants

Fondée le 3 février 1878.

Fondée dans le but de maintenir et de resserrer les liens d'amitié et de camaraderie entre les anciens étudiants, l'Union contribue puissamment à la prospérité de notre Alma Mater et accorde, à cet effet, tous les ans, de nombreuses bourses universitaires.

Jamais l'Union n'a refusé son appui à la Maison des Etudiants Libéraux. Aussi est-il de notre devoir de lui savoir gré du subside annuel qu'elle nous accorde, et nous ne pourrions mieux lui traduire notre reconnaissance qu'en y adhérant aussitôt qu'est faite la conquête de notre dernier diplôme.

Ne soyons pas des ingrats, Camarades, apportons, nous aussi, notre tribut à l'Union des Anciens; et cela nous procurera en outre la joie de revivre quelquefois ensemble les heures joyeuses de notre vie universitaire.

Composition du Comité pour l'année 1909-1910 : *Président* : M. E. Discailles, professeur émérite à l'Université de Gand; *Vice-président* : V. Logie, inspecteur général honoraire du service de santé de l'armée; *Vice-président* : Ch. De Poortere, avocat à Bruges; *Secrétaire* : H. Leboucq, professeur à l'Université de Gand; *Secrétaire-adjoint* : H. Boddaert, avocat près la Cour d'appel, conseiller provincial; *Membres* : J. Eyerma,

avocat à Termonde; P. Fredericq, professeur à l'Université de Gand; M. Renard, auditeur militaire à Bruges; E. Van Wetter, avocat à Audenarde; Ch. Pons, docteur en médecine, à Gand; A. Van Cauwenberghe, docteur en médecine à Gand; Ch. Van der Stricht, professeur à l'Université de Gand; V. Carpentier, ingénieur à Gand; G. De Voldere, répétiteur à l'Université de Gand; A. Ruyssen, conducteur principal des Ponts et Chaussées à Audenarde; G. Van Haute, ingénieur principal des Ponts et Chaussées, à Gand.

COMITÉ FÉDÉRAL POUR L'ANNÉE ACADÉMIQUE
1909-1910.

Société générale des Etudiants Libéraux: A. Gombault, de Lanier, Hannecart, Cambier, De Muynck, Denis, Herquelle, De Roover, Quévrin, Gobbe, Aisenbud, Dubois, H. Rom.

Cercle des Etudiants Wallons Libéraux: A. Baton, F. Leroy, Meuris, Bosseaux, Balbeur, Paulus, Zoppi, Tombeur, Till, Van Malderen.

Colonies Scolaires: J. Vande Velde, G. Poll.

Médecine: A. Faut.

Droit: G. Poll, J. de Lanier.

Administrateur de la Maison: G. van Loo.



Maison des Étudiants Libéraux.

La Maison a continué sa vie calme et paisible... Seul un administrateur peut savoir ce qu'il faut de ruse et d'adresse pour en assurer l'existence. N'importe, tous les ans on craint la voir sombrer, tous les ans elle se redresse, affirmant fièrement la vitalité toujours nouvelle des étudiants.

Un évènement mémorable — tout est éphémère dans la vie universitaire — est la fête offerte au limonadier pour le remercier de ses cinq ans de bons services rendus à la Maison. Lorsqu'on remet au « patron » et à Madame Haes leur portrait en agrandissement, le brave homme, vraiment ému, nous dit les larmes aux yeux : « Depuis le jour où j'ai eu la croix militaire, je ne crois pas avoir été aussi heureux ! »

Au mois de janvier prochain la Fédération va commémorer par de grandes fêtes le 15^e anniversaire de la fondation de la Maison.

Administrateur pour 1909-1910 : Gaston van Loo.

Econome : Marcel Freyman.



CERCLES FÉDÉRÉS.

Société Générale des Étudiants Libéraux.

Fondée le 14 décembre 1875.

COMITÉ POUR 1909-1910.

Président : A. Gombault.

Vice-Président : J. de Lanier, P.

Vice-Président : Hannecart, F.

Secrétaire : Cambier. — *adj.* : De Muynck, Denis.

Trésorier : Ch. Herquelle. — *adj.* : De Roover.

Porte-drapeau : Quévrin. — *adj.* : Gobbe.

Bibliothécaire : Aisenbud. — *adj.* : Dubois.

Commissaire : H. Rom.

P. Section politique. — *F.* Section des fêtes.

LISTE DES MEMBRES.

MEMBRES D'HONNEUR.

MM.

Adam, L., médecin.
Biddaer, E., ingénieur.
Berger, M., ingénieur.
Beyaert, P., ingénieur.
Boddaert, H., avocat.
Bolle, H., avocat.
Bruneel, L., ingénieur.
Callier, A., prof. à l'Univ.
Carmen, L., lieut. d'art.
Claus, A., médecin.
Crombé, A., avocat.
De Geynst, M., ingénieur.
De Saegher, R., avocat.
Discailles, E., prof. émérite.
Dupureux, A., médecin.
Delepaulle, H., ingénieur.
Faimagne, E., ingénieur.
Février, E., ingénieur.
Ficaia, étudiant, Paris.

MM

Gaspard, J., ingénieur.
Gevaert, H., industriel.
Heyvaert, avocat.
Lamborelle, P., médecin.
Lancosme, étudiant, Paris.
Limbourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Montfort, artiste lyrique.
Neelemans, L., médecin.
Poissonnier, A., médecin.
Réveillaud, anc. président
de l'Associat. de Paris.
Roque de Pinho, Al., ingén.
Ruwet, M., chef de station.
Soum, M., artiste lyrique.
Suetens, V., ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Van Wetter, P., prof. à l'Un.
Waxweiler, E., ingénieur.

MEMBRES EFFECTIFS.

Aharillas, r. des Chanoines, 6
Alegria, rue Kluyskens, 5.
Alincoff, quai du Strop, 2.
Aisenbud, av. des Arts, 19.
Amerlinck, ch. Courtrai, 92.
Apeloff, r. l. des Casernes, 33.
Asterides, b. Citadelle, 97.

Bakrakh, r. Guinard, 15.
Barbier, r. Guil. Tell, 48.
Baton, r. l. des Casernes, 45.
Battard, rue de Flandre, 35.
Bauters, Meulestede.
Benislawsky, r. v. Hulth. 17.
Blairon, r. de l'Eléphant, 13.
Borgers, r. de Bruxelles, 13,
Ostende.

Borodkine, r. v. Hulthem, 44
Bosseaux, r. des Champs, 56
Buckley, r. des Foulons, 20

Cambier, r. Metdepenningen
Capsis, r. l. des Casernes, 33
Carpentier, G., pl. Calandre, 7
Carpentier, M., id.
Catulle, rue des Foulons, 8.
Caulier, rue des Baguettes, 4
Charlier, r. v. Hulthem, 3.
Chomé, ch. d'Otterghem, 1.
Christoff, b. Citadelle, 130.
Coanda, r. de la Corne, 6.
Cottignie, r. du lac, 14.

Cougnat, r. 12 Chambres, 155

Debbaut, cour du prince, 27.
De Busscher, r. des Tonne-
liers, 36.

Dechêne, r. Charles-Quint, 53
De Decker, Aeltre.

De Groodt, r. v. Hulthem, 9
De Groodt, J., av. des Arts.
De Lanier, ch. Courtrai, 27.
Delfosse, Coupure, 251.

De Maerschalk, r. Agneau
18.

De Moerloose, ch. Courtrai,
23.

Demollin,

De Muynck, b. Albert, 3.

Denis, rempart des Chau-
dronniers, 19.

Deny, rue de la Lys, Cour-
trai.

Depasse, rue St Amand, 50.

De Raedt,

De Reu, boul. Léopold, 6.

De Roover, r. Roseraie, 115.

De Smul, Sevenehecke.

De Taye, Pêcherie, 149.

De Villiers, b. Léopold, 31.

De Winter, r. Espagnole, 11,
Bruges.

Dobrinoff, r. Charles le Té-
méraire, 47.

Drensky, r. Guil. Tell, 58.
Dubois, rue Plateau, 21.
Duchamps, rue Savaen,
Dupire, rue Van Hulthem, 32
Dupont, remp. Chaudron.
Duwelz, r. Bénard, 8.

Engerigh,

Fivet, r. Conscience, 9.
Fourmarier, b. Rogier, 10,
Ostende.
Freyman, r. Marie de Bour-
gogne, 19.

Gailly, rue Neuve Saint
Pierre, 41.

Galard, Coupure, 38.
Geersens, r. d'Assaut, 5.
Georgesco, rue Bénard.
Ghevaert, ch. Hundelgem,
469.

Glasser, r. v. Hulthem, 78.
Glorie, r. Kluyskens, 21.
Gobbe, av. Arts, 49.
Gombault, Coupure, 51.
Govaerts, r. Plateau, 21.
Grangero, b. Léopold.

Hacbeke, r. Catalogne.
Hamendt, b. Léopold, 17.
Hannecart, r. Magelein, 2.
Hannoteau, r. v. Hulthem.
Heirmann, r. Baguettes, 11.
Herquelle, remp. des Chau-
dronniers, 19.

Hoffmann, b. Hospices, 116.
Hoste, Oostcamp-Bruges.
Hubert, b. St-Liévin, 14.

Isacson, r. Chanoines, 5.

Jacquart, quai Moines, 49.

Kanell, r. v. Hulthem, 4.
Kicinsky, r. de Crayer, 9.
Koukowsky, av. Arts, 19.
Kourteff, r. Chanoines, 46.
Kyriakos, r. v. Hulthem, 75

Lamot, place au Foin, 8.
Laroy, place Laurent, 8.
Leclercq, r. Van Hulthem, 5.
Lefèbvre, rue Jordaens, 15.
Lenoir, rue Borluut.
Leon y Palmas, pl. d'Armes,
Hôtel Royal.
Lepez, r. Charles-Quint, 43.
Leroy, av. des Arts, 22.
Locquet, r. du puits aux
Cigales, 1. Audenarde.

Maertens, quai de Terplae-
ten, 28.

Mahaux, r. Ecole Normale, 3.
Mardulyn, rue Metdepen-
ningen, 112.

Marongas, r. I. Casernes, 21.
Maurage, rue longue des
Casernes, 41.

Meuris, rue du Cerf, 14.
Milliotis, b. Citadelle, 21.

Moreau, r. Roseraie, 115.
Moreno, b. Chateau, 395.
Morel de Boucle St Denis,
quai de la Lys, 106.
Motte, r. de la Colline, 103.
Nelissen, r. V. Hulthem, 64.

Neyrinck, place d'Armes, 22.

Pachys, r. Conscience, 9.
Pante, rue Haute, 30.
Partoes, r. courte du Jour, 16
Paté, quai de Terplaeten.
Pauporté, b. de la Citadelle.
Perdikakis, r. Compromis, 14
Perryn, gr'place, Lokeren.
Petroff, b. Citadelle, 128.
Photiades, pl. v. Duyse, 1.
Piette, rue des Baguettes, 13
Pirenne, H., r. n. St Pierre,
132.
Pirenne, J., id.
Pogossian, r. des Chanoines,
13.
Poll, r. Magelein, 6.
Poriau, Gavere.
Putmann, Oostcamp.

Quévrin, r. l. Casernes, 37.

Rackowsky
Raes, b. Lousbergs, 60.
Reyntjes, r. Notre-Dame,
Courtrai.
Rolin, A, rue Savaen, 11.
Rolin, H., id.

Rom, R. r. Vallée, 69.
Rom, H. id.
Rom, M. id.
Roman, place au Foin,
Hôtel de Picardie.
Rosschow, rue Marnix, 30.

Sacharoff, rue des Chanoi-
nes, 5.

Sada, quai du Strop, 2.
Schaltin, rue de la Forge.
Schoentjens, b. du Fort, 17.
Serruys, av. Léopold, 17,
Ostende.
Siochi, r. Charles-Quint, 73.
Snoeck, r. neuve St-Jacques,
38.
Staelen, r. des Champs, 63.
Stateloff, r. Guimard, 2.
Steinkühler, r. des Peignes
26.

Stoops, r. d. de Brabant, 74.
Suarez, r. des Foulons, 8.

Teraiacoff, r. Guil. Tell, 58.
Thiry,
Thomas, b. Albert, 4.
Tiberghien, b. Gust. Cal-
lier, 7,
Toumanoff,
Troch, r. v. Hulthem, 17.
Tydgadt, b. Zoologique, 49.

Valcke, Melle.
Van Cauberg, b. Bruxelles,
13.

Vanden Heede, G., rue du
Soleil, 15.
Vandermeulen, r. Plateau, 20.
Vanderschueren, rue Bré-
derode, 3.
Vander Stricht, Melle.
Vander Stricht, r. St Georges
34.
Vande Velde, L. rue basse
des Champs, 26.
Vande Velde, J. id.
Van Eeckhaute, Meirelbeke
Van Hoorde, remp. St Jean
Van Loo, av. des Moines.

Van Nieuwenhuyze, rue
Guinard, 15.
Van Rysselberghe, r. Sauge.
Van Wetter, H. Audenarde.
Van Wetter, M. id.
Verbessem, r. Plateau, 31.
Vermast, Bd Frère-Orban.
Volleira, r. Metdepennin-
gen, 22.
Waelbroeck, b. Léopold.
Wary,
Wilkin, r. Agneau, 12.

COMPTE-RENDU

DE

L'ANNÉE ACADEMIQUE 1908-1909.

Notre vieille Générale (33^e année d'existence), malgré toutes les médisances, et tous ses déboires, est toujours vivante. Son activité n'est pas transcendante, mais elle vit, c'est l'essentiel.

La Générale n'a rien perdu, mais elle a peu gagné; sa situation financière s'est légèrement améliorée et le nombre des membres n'a pas diminué. L'Almanach a eu une année très florissante: grâces en soient rendues au camarade Gombault, qui est parvenu, avec un dévouement rare, à tirer cette œuvre de propagande et de combat, du marasme dans lequel elle était plongée. La Gé. lui doit de sincères remerciements.

Le comité au début de l'année était bon, aussi le premier trimestre nous rappelle-t-il les bonnes gestions d'antan. Avec Van Loo comme président, Glorie à la politique et Figuerido aux fêtes, nous eûmes quelques joyeuses séances et d'excellentes conférences.

Malheureusement, de nouveau, sévit le terrible fléau qui mènera la Gé à sa ruine si on ne parvient pas à réagir: l'absentéisme des membres. Découragé et désabusé, Glorie, le travailleur du comité, démissionna et Figuerido partit; des vides nombreux se produisirent dans le comité. Le second trimestre se passa en discussions stériles et en vains efforts pour constituer un comité complet. Ce fut à tel point que l'on dut prier plusieurs conférenciers de ne pas donner la causerie promise, ne pouvant réunir un nombre de membres suffisant pour les écouter. Vers le troisième trimestre, toutefois, le comité se ressaisit, et l'année finit d'une façon convenable.

En somme l'année ne fut pas mauvaise: si nous revoyons les

archives, nous trouvons que le nombre des conférences égala celui d'autrefois. Parmi les plus applaudies citons celles de : M. le Professeur Discailles qui nous parla du regretté F. Laurent ; conférence superbe à laquelle plusieurs profs nous firent l'honneur d'assister. M. René Henri, de l'Institut des Sciences de Paris, nous détailla longuement la « Question des Balkans ». M. De Weerdt parla de la crise échevinale, causerie toute d'actualité et qui eut un grand succès ; enfin M. De Saegher, traitant de l'art oratoire et la démocratie, nous indiqua de quelle façon les étudiants devaient faire la propagande à la campagne. Mentionnons spécialement la causerie de Mlle C. Dangotte sur la « Lecture chez les enfants » N'oublions pas non plus les causeries d'étudiants, parmi lesquelles celles du camarade Glorie sur le « Féminisme », et celle du camarade Van Caubergh sur le « Moteur léger » eurent un grand succès.

Cette énumération prouve que les étudiants abordèrent tous les sujets tout en laissant la principale place aux causeries politiques.

La partie joyeuse ne fut pas oubliée : les tonneaux ne furent pas très nombreux (il fallait faire des économies) mais plusieurs furent vraiment réussis. Citons le tonneau de rentrée, toujours vibrant d'enthousiasme ; le baptême des casquettes, qui depuis de longues années ne fut pas aussi bien organisé et qui eut un succès énorme grâce au dévouement du comité des fêtes et particulièrement des camarades Maertens et Figuerido ; le tonneau des profs, auquel assistèrent MM. Van Wetter, Dauge, De Ridder, Fredericq, Swarts, Van Engelen et où les profs félicitèrent les étudiants de leur conduite actuelle ; le tonneau des jeunes gardes, le tonneau des conscrits, enfin le tonneau du Cos, célèbre par ses projections lumineuses. Le bal au Valentino eut son succès habituel ; rompant avec les traditions et voulant faire des économies, le comité organisa un bal à la campagne : l'expérience prouva que, quoiqu'il y eut assez bien d'entrain, ce n'était pas une chose à recommencer.

Je m'en voudrais de ne pas parler de la vadrouille qui suivit le tonneau des jeunes gardes. C'était en pleine crise échevinale

et nos escholiars résolurent de faire un charivari à Siffer, bourgmestre f. f. (pas fou furieux). Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais les flics veillaient et intimèrent l'ordre de se disperser, on disputa et à ce moment arrivèrent deux gendarmes qui chargèrent à coups de crosse. Les étudiants rouspétèrent et ripostèrent, mêlée générale. La bataille fut épique et mérite de faire l'objet d'une épopée. Une vingtaine d'étudiants tinrent en échec douze flics et deux gendarmes, non sans recevoir moult honnions, qu'ils rendirent avec usure. Enfin force resta à la loi et une dizaine de braves allèrent méditer au Rolleke sur les dangers de la rouspétance vis à vis des agents de la force publique.

La Gé. fut dignement représentée aux fêtes de Liège et au Congrès de Mons, elle chargea ses membres des fonctions de commissaires à l'inauguration du monument Laurent; enfin partout où on faisait de la politique ou où l'on s'amusait, on vit les bérêts ou les feuilles de choux de nos camarades.

On les vit aussi, nombreuses, dans des plus tristes circonstances.

Nos camarades firent la garde d'honneur près du corps du regretté professeur De Neffe et accompagnèrent à leur dernière demeure Monsieur le Député De Vigne et le professeur Massau. En une année la Gé. perdit ainsi trois de ses protecteurs les plus dévoués. Que leur souvenir reste parmi nous.

Une délégation assista aussi aux funérailles de Monsieur Georges Wallin, avocat et ancien président et du camarade Germain Hanssens, un brave copain que la mort nous ravit trop tôt.

Camarades, la Gé. vit, mais elle ne brille pas; elle doit briller, Laissons-là les questions personnelles et les dissentiments intérieurs. Rappelons-nous que nous sommes étudiants libéraux avant tout. Les callotins sont divisés, ne leur laissons pas la joie d'en dire autant de nous. Groupez-vous autour du vieux drapeau de la Gé. Qu'il nous conduise dans nos plaisirs et dans nos luttes et que votre effort unanime le plante au sommet de la place-forte cléricale déjà chancelante en sa base.

SENEX.

Société des Étudiants Libéraux Wallons.

COMPTE-RENDU DE L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1908-1909.

CAMARADES,

L'année académique 1908-1909 ne marquera pas dans les annales de la wallonne.

Loin de nous l'idée de vouloir attaquer le Comité. Il nous semble qu'il faille plutôt attribuer cette sorte de léthargie à la fatalité.

Le commencement de l'année nous offre une activité et une prospérité depuis longtemps inconnues. Le cercle compte 100 membres effectifs, malheureusement beaucoup de quittances restent impayées et, inévitablement, la société doit finir par contracter quelques dettes.

Le dévouement du camarade Meuris, comme trésorier, est digne de tous nos éloges.

Malheureusement l'indifférence parmi nous va croissant et la négligence toujours plus grande de certains membres du comité a bientôt fait perdre aux tonneaux la joie et l'entrain qui caractérisaient les fêtes de la Wallonne.

Nous avons toutefois quelques heures de gaieté à notre actif; à citer notamment : le tonneau offert à l'Union Wallonne de la ville, le bal du Valentino et le tonneau champêtre de St Denis.

A côté de ces quelques moments de réjouissance, nous avons connu des jours de tristesse amère; nous perdîmes cet hiver notre regretté président d'honneur Monsieur le professeur Mas-sau. En signe de deuil la société ajourna toute festivité pendant deux mois.

Puis quand elle voulut reprendre ses ébats, les membres ont montré quelque désintéressement : Les tonneaux qui eurent

encore lieu conservèrent toutefois leur camaraderie gauloise, wallonne, et libérale à la fois.

La Wallonne s'est fait représenter avec honneur à toutes les fêtes qui eurent lieu en Belgique au cours de cette année. Notre vœu le plus ardent est de voir le comité actuel reprendre courage et rechercher toutes les occasions d'affirmer son attachement à la cause libérale et wallonne.

Comité pour 1909-1910 : *Président*, A. Baton; *Vice-président*, F. Leroy; *Secrétaire*, Degroodt, dit Balbeur; *Trésorier*, Meuris; *Trésorier-adjoint*, Bosseaux; *Porte-drapeau*, Zoppi; *Pompier*, Tiff, Tordeur, Van Malderen; *Chef-pompier*, Paulus.

Cercle Universitaire des Colonies Scolaires

sous la présidence d'honneur de

M. G. LAMPENS.

Fondé en 1892.

Il me fut donné l'an passé d'enregistrer en cette même place une série de succès pour notre cercle. Mon compte-rendu n'était qu'une suite ininterrompue d'éloges et j'eus l'agréable mission de ne distribuer que lauriers de toutes parts.

Mon rôle de reporter fidèle m'empêche d'en faire autant cette fois et il me faut confesser ici la cruelle désillusion qu'éprouvèrent les étudiants lors de leur fête traditionnelle au Grand Théâtre.

Je ne sais trop à qui m'en prendre ! Est-ce au Comité ? Est-ce à cette triste indifférence des membres que j'ai le malheur de constater dans tous les rapports similaires à celui-ci ? Je ne sais. Que le lecteur m'autorise à constater un fait qui laisse une tache noire dans les brillantes annales de notre Cercle.

Notre soirée annuelle fut donc donnée en mars devant un public très restreint. La troupe du Parc de Bruxelles vint interpréter « Johann Uiftjerna » de Tor Hedberg. — Sans insister sur le choix de la pièce, je tiens toutefois à dire que les acteurs remplirent tous leurs rôles d'une façon satisfaisante, ce qui ne peut être loyalement avoué de nos camarades qui se chargèrent de la revue « La vie unie vers Cythère ». Le résultat pécuniaire de la représentation ne fut guère brillant et sans épiloguer davantage sur cet épisode, reprenons courage, et souhaitons à la gent estudiantine de retrouver toute sa joie, de recouvrer tout son enthousiasme brillant et tapageur pour la fête du 14 décembre prochain.

Je m'en voudrais de ne pas remercier ici les généreux protecteurs de nos Colonies qui au cours de l'année nous ont fait parvenir des dons. Merci tout spécialement à M. et Madame Lampens qui jamais ne ménagent leur dévouement à notre œuvre et qui veulent bien tous les ans conduire nos protégés à la mer.

A eux merci au nom de tous les Etudiants Libéraux ! Merci surtout au nom de nos enfants des Ecoles communales. Leur secours, de quelque nature qu'il soit, aura contribué à adoucir leurs vacances, à fortifier leurs jeunes poumons, et à faire d'eux les soldats assez forts de la belle et grande armée démocratique de demain.

Le renouvellement du comité eut lieu en octobre : le camarade van Loo abandonne la présidence pour la laisser au camarade Joseph Van de Velde et quitte l'écharpe en nous annonçant un bénéfice de 12.000 francs réalisé sous son règne.

Vice président, L. Tiberghien; *Secrétaire*, G. Poll; *Trésorier*, J. de Lanier.

GEO.

Société Libérale des Etudiants en Médecine.

sous la présidence d'honneur de

M. le professeur Ch. VAN BAMBEKE.

C'est avec un véritable plaisir que nous avons vu sortir la médecine de sa torpeur. Avec nos jeunes éléments enthousiastes, nous sommes en voie de reconquérir l'ancien prestige de la médecine. A chaque séance nous avons assisté à une gaîté toute rabelaisienne où le doux nectar des étudiants faisait gonfler comme des outres les estomacs déjà dilatés de nos jeunes carabins.

C'est au son de la musique et des chansons gaillardes des camarades dévoués que les tonneaux se vidaient comme par enchantement. Parmi ces copains, citons particulièrement notre Mayol Duvepart et les frères Siméon et Gibus, aussi surnommés Robert le maigre et Robert le gros; Barberousse, célèbre barde de l'air de la médecine et d'autres encore qui désirent garder l'anonymat.

Nos amusements estudiantins, bien empreints d'une franche camaraderie, n'ont pas empêché de mêler l'utile à l'agréable, aussi avons-nous eu le plaisir d'entendre plusieurs conférenciers très appréciés. Citons particulièrement le docteur Adam qui tout en nous faisant parcourir l'Espagne et l'Algérie n'oublia pas sa profession et nous fit observer quelques cas typiques de maladies intimes propres à ces pays.

Tout en nous parlant du théâtre d'Aristophane, le dévoué docteur Leboucq, fils de notre sympathique prorecteur, nous fait passer une heure très agréable.

La conférence du docteur Pons, sur l'œsophogoscopie, ne suscita pas parmi nous un moindre intérêt.

Il nous reste encore à mentionner particulièrement la conférence du docteur J. Vercoullie et du camarade H. Maertens.

En mêlant la gaité gauloise à l'utile, nous avons vu nos séances toujours bien suivies, aussi sommes-nous persuadés que les camarades en garderont tous de très bons et durables souvenirs.

Nous espérons désormais, et cela malgré le régime calotin qui nous opprime, voir la médecine prospérer et prendre une expansion de plus en plus grande, jusqu'au jour où le péril noir aura à jamais disparu.

Composition du Comité pour 1909-1910.

Président, Faut; *Vice-président*, Vande Velde, J.; *Secrétaire*, Nouille; *Trésorier*, Litarczek; *Porte-drapeau*, Lefebvre; *Commissaire*, De Backer, Quévrin, Carpentier.

Cercle Littéraire des Étudiants Libéraux

Sous la présidence d'honneur de

M. le Professeur émérite E. DISCAILLES.

Fondé le 2 Février 1880.

Nascitur poeta, fit orator.

Après s'être pendant plus d'un an laissé assoupir en une léthargie funeste, le Cercle Littéraire des Etudiants Libéraux vient de renaître, de ressusciter.

Il vient de faire sa réapparition parmi les cercles estudiantins, avec des bases légèrement modifiées, avec des éléments nouveaux plus jeunes, et pleins d'enthousiasme.

Les premiers mois de l'année académique ont surtout été employés à la réorganisation complète de la Société. — Plusieurs séances furent consacrées à l'élaboration des statuts et règlements.

En outre le camarade Glorie nous donna une causerie très

intéressante, très discutée sur le « Modernisme », ses sources, son essence même et son avenir.

Quelques professeurs aussi nous ont promis des conférences.

Bref, l'année 1909-1910 s'annonce très brillante.

A peine refondée notre société manifeste une activité intense et promet de redevenir le cercle vivace de jadis.

En janvier prochain, au moment où la Maison des Etudiants fêtera son 20^e anniversaire, l'Almanach son 25^e, la Littéraire fêtera le 30^e anniversaire de sa fondation.

Elle peut envisager avec orgueil ces trente années d'existence, pendant lesquelles elle passa par des époques de véritable gloire, alternant avec des époques critiques.

Plusieurs fois même on la dit morte. Mais toujours elle renaquit de ses cendres. Et aujourd'hui encore, nous assistons à un réveil plein de promesses pour l'avenir.

Saluons cette ère nouvelle qui s'ouvre devant elle et souhaitons que pendant de longues années encore on consigne dans cet almanach les fastes de la Littéraire.

C. B.

Comité pour l'année 1909-1910 : *Président* : C. Bauters ; *Vice-président* : M. Glorie ; *Secrétaire* : V. Vermast ; *Trésorier* : R. Rom ; *Commissaire* : J. Pirenne ; *Bibliothécaire* : Catulle.



Cercle d'Escrime des Étudiants Libéraux

sous la présidence d'honneur de

M. ALB. FEYERICK.

L'année écoulée a été très prospère pour le Cercle d'Escrime des Etudiants Libéraux.

Malgré les faibles ressources de ce jeune cercle vivant à côté des puissantes sociétés d'escrime gantoises, trois matches ont été tirés : matches et belles gagnés contre l'équipe du Royal Club Gymnastique; une défaite par l'équipe des sous-officiers du tournoi d'Ostende.

Défaite honorable étant données les qualités et l'entraînemens des vainqueurs.

Les leçons données avec la maëstria caractéristique du prof. De Blicqui, sont suivies régulièrement par une dizaine de tireurs.





Les Corbeaux.

Fondé le 13 Janvier 1909.

Grâce à son activité le cercle des « Corbeaux » peut, à juste titre, revendiquer une des premières places au sein des sociétés estudiantines. Son chaud bal, ses nombreux banquets empreints d'une cordialité parfaite, sans compter les divers tonneaux funambulesques et oléagineux, sont encore assez récents à la mémoire de chacun pour attester de la vitalité et de la force de ce groupe de vrais amis.

Son importance politique ne fut pas moindre : En toute occasion sa bannière flotte au premier rang de nos manifestations et tous ses membres se font un devoir de seconder la Générale, leur sœur aînée et amie, de leur mieux. Sous un aspect de joyeux copains, nos casquettes bleues qu'on voyait à toutes les fêtes libérales du monde universitaire, rendent des services sérieux au parti libéral estudiantin en ne manquant jamais à l'appel fait à leur dévouement pour la bonne cause.

Espérons que d'aussi bons débuts ne resteront pas sans répercussion sur les années suivantes et que l'an 1909 pourra servir à juste titre d'exemple aux générations futures de la société.

CABINET : *Vénérables*, Le Rapide, Bidenzinc; *Maître*, Djumm; *Médecin*, Le Grand; *Trésorier*, Le Fiancé; *Porte-drapeau*, Balbeur; *Ambulancier*, Le Revuiste; *Chansonnier*, L'Ancien; *Première danseuse*, Chamberlain; *Brasseur*, l'Avocat.

AMBASSADEURS : à Bruxelles, Ro-Pacha; à Paris, Le Sanglier.

Société des Étudiants Libéraux de la Faculté de Droit

sous la présidence d'honneur de

M. le professeur VAN WETTER.

Le 28 janvier 1909 eut lieu au Ganda le banquet annuel des Etudiants Libéraux en Droit, banquet qui réussit parfaitement.

Monsieur le professeur Van Wetter, qui nous avait fait le grand honneur de bien vouloir y assister, prit la parole pour engager les étudiants à s'occuper de politique et à répandre les idées libérales, surtout à la campagne.

Il termine en disant qu'il espère voir entrer cette année la Société de Droit dans une ère d'activité sérieuse.

Après un discours très remarqué du camarade van Loo, qui s'exprima en termes à la fois clairs et concis, d'une éloquence poignante, l'avocat Nolf, fondateur du Cercle, nous dit dans un speech élégant et très apprécié, tout le plaisir qu'il ressentait à voir prospérer une société qu'il s'était attaché à créer il y a déjà quelques années, au milieu de circonstances particulièrement défavorables.

Enfin le camarade Poll, élu président pour l'année 1909,

exposa en quelques mots le programme qu'il se proposait de suivre et qui répondait entièrement au vœu exprimé par Monsieur le professeur Van Wetter : faire entrer le cercle dans une voie nouvelle d'activité, étendre son action bien au delà de la simple organisation du banquet à laquelle elle s'était malheureusement bornée jusqu'à ce jour.

De vifs applaudissements accueillirent les paroles du camarade Poll, et les réjouissances qui suivirent se prolongèrent avec fureur jusqu'aux premières heures de l'aurore.

Depuis la rentrée, la Société de Droit a organisé un tonneau de réception des bleus, lesquels y assistèrent en nombre très considérable.

Ce tonneau fut joyeux et rien n'y manqua : Chansonniers comiques, examens à passer par les nouveaux, discussions juridiques (parfois même assez vives) et enfin (ce fut le clou de la soirée) cigares offerts par l'un des camarades les plus éminemment en vue de la Faculté de Droit.

Il fut décidé à cette séance que le Cercle serait affilié à la Fédération des Etudiants Libéraux de l'Université de Gand.

Enfin la société a organisé au Cercle artistique et littéraire, une conférence de Monsieur l'avocat Picard, l'éminent juriste de Bruxelles.

La salle était comble et c'est au milieu de l'attention générale que l'orateur a développé avec une éloquence incomparable et avec énormément d'esprit, le sujet qu'il avait choisi : « La vie dans l'Enseignement du Droit ».

D'ici peu de temps Monsieur Cattier, professeur à la Faculté de Droit de l'Université Libre de Bruxelles, viendra également faire une conférence à la Société.

On peut dire que cette année fut pour notre cercle extrêmement remarquable ; il n'avait en effet jamais connu une pareille ère de splendeur.

Pour terminer, il ne nous reste plus qu'à émettre le vœu de le voir se maintenir dans cette bonne voie durant de nombreuses années.

Vivat ! Floreat ! Crescat !

Président, George Poll; *Secrétaire*, Jean de Lanier.

CERCLES NON FÉDÉRÉS.

Het T. S. G. 't Zal Wel Gaan.

gedurende het jaar 1908-1909.

Het oude 't Zal Wel Gaan is nog steeds jong van hart gebleven; dat hebben zijne werkzaamheden van het jaar 1908-1909 duidelijk aangetoond.

Dank zij de eendracht die nooit ophield te heerschen tusschen de leden van het Taalminnend Studentengenootschap, hebben wij niet die treurige bestuursomwentelingen moeten doorstaan, die eene maatschappij, zooniet ten onder brengen, toch zeer verflauwen en hare werkzaamheden altijd voor eenigen tijd gansch opschorsen. Ons bestuur heeft nochtans kleine veranderingen moeten ondergaan, die het op het einde van het jaar tot de volgende samenstelling gebracht hebben.

Emiel Martens, *Voorzitter*; Eudore De Backer, *Eerste Schrijver*; Johan Van Rhijn, *Tweede Schrijver*; Ferdinand Vander Haeghen, *Schalbewaarder*; Pol. De Bruyne, *Vaandrig*; Gaston Capiau, *Boekbewaarder*; Emiel Colle, *Commissaris*.

De steun, dien al de leden nooit opgehouden hebben aan dat bestuur te verleenen, heeft ons toegelaten nogal wat ernstig werk te verrichten, waaronder in de eerste plaats de voordrachten dienen gemeld te worden, die dit jaar tot het verheugend getal van 14 beliepen; namelijk door de heeren:

Professeur J. Vercoullie, oud lid, over « Clauwaert en Geus ».

Fr. De Coster, over « Zwitserland » (met zichten).

M. Basse, oud lid, over René De Clercq.

Van Hauwaert, oud lid, over « Een blik in de hedendaagsche Nederlandsche letterkunde ».

Ph. Goossens, lid, over « De wording der aarde ».

J. Vercoullie, oud lid, over « Radiothérapie ».

A. Martens, lid, over « Vlaamsche Hoogeschool ».

R. De Cneudt, voorlezing uit zijn laatste werk : De Sekretaris der Dekenij.

G. Dhondt, Voorlezing uit zijne novelle : Berusting.

Van Eecke, over « Onze rechterlijke instellingen door de eeuw heen ».

A. Bijls, oud lid, over het Kanaal van Panama.

J. Eggen, oud lid, over Eene reis in Congo (met zichten).

A. Martens, lid, over Selectie.

Prof. P. Fredericq, eereid, over Dichter Frans de Cort.

Onze werkzaamheden beperkten zich niet binnen onzen kring; in Eecloo en in Ledeberg werden door A. Martens voordrachten gegeven in de afdelingen van het Willems-Fonds, over Vlaamsche Hoogeschool. Die voordrachten werden gevolgd door een muzikaal, letterkundig en beimg gedeelte, dat den besten bijval genoot en ons veel toebehoorders bijbracht.

Voor de « University Extension » werden door 't Zal twee leden als kommissarissen aangesteld, namelijk de makkers J. Capiiau en R. Miry, die zich op de ernstigste wijze toewijdden aan dat zoo nuttig werk, dat vóór eenige jaren door 't Zal zelf gesticht werd.

Onze vlag prijkte op de betooging ter eere van Julius Sabbe, te Brugge, en op die tegen de militieloting, te Gent; maar wij moesten haar ook ongelukkig het rouwfloers aanknoopen om de begrafenissen bij te wonen van de heeren Julius De Vigne, oud lid van 't Zal en Volksvertegenwoordiger van Gent, en Junius Massau, den diepbetreurden professor der Faculteit van Wetenschappen.

De goede Vlaamsche luim is bij ons ook niet uitgestorven; dit getuigen meestal onze zittingen van het afgelopen jaar, en vooral onze prachtige revue, die den 22^{en} November 1908 in

de zaal van het Van Crombrugge Genootschap opgevoerd werd en eenen buitengewonen bijval genoot dank zij hare rechtzinnige afschildering van de « traditiën » van 't Zal.

Ook in den Laurent's kring « Geluk in 't Werk » werkten eenige leden van 't Zal, benevens leden der liberale Jonge Wachten van Gent-Eccloo en van de Liberale Werkersverdediging mede aan het welgelukken van een feest, dat de banden der broederlijkheid nader sloot tusschen de verschillende Gentsche jonge wachten, die voortaan in verbond vereenigd, in ééne richting zullen werken tot de versterking der liberale partij en de ontvoogding van het volk.

Onze Kring heeft dit jaar weer eenen aanval moeten onderstaan vanwege eenige leden, die hem wilden doen afwijken van zijne grondbeginselen van « Klauwaert en Geus » en hem ook afhankelijk wilden maken van andere antiklerikale partijen dan de liberale partij. Dit voorstel is op radikale wijze van kant geschoven geworden, en bij alle gelegenheden, zoowel bij de aanneming der nieuwe leden als bij elke bestuurkiezing of elke betooging, waaraan wij deel nemen, wordt er op gedrukt dat 't Zal zooals vroeger immer een zuiver *liberaal* genootschap blijven moet en zal.

Zoo is ons programma rechtzinnig en duidelijk, en daarom zien wij vol vertrouwen de toekomst te gemoet.

POL. DE BRUYNE.



Société des Etudiants Bulgares.

Fondée en 1880, la société des étudiants bulgares prospère graduellement.

Le nombre de ses membres a varié entre 30 et 50; et pour le moment notre cercle compte plus de soixante membres.

Essentiellement libérale, notre association poursuit le développement intellectuel de ses adhérents et atteint ce but d'une manière satisfaisante par la lecture de livres et journaux, par des conférences scientifiques, politiques et autres, tenues au cours des séances ordinaires et extraordinaires.

Les causeries les plus intéressantes furent incontestablement celles-ci :

« Equilibrage des machines »; « L'Enseignement supérieur à Gand et ailleurs »; « Constitution turque »; « La vie, les idées et la mort de F. Ferrer »:

La bibliothèque de la société n'est pas riche, mais malgré cela elle possède des volumes qui méritent l'attention de tous nos membres.

Nos finances sont modestes, mais suffisantes, cependant. L'an passé les recettes étaient de 214 francs, tandis que les dépenses s'élevaient à 205 francs.

L'administration des affaires est confiée à un comité de 3 membres, qui pour l'année 1909-1910 sont : *Secrétaire, Boneff; Trésorier, Guleff; Bibliothécaire, Antonnoff.*



Société Académique d'Histoire.

Fondée le 12 janvier 1887.

Local : *Au Coq*, place St Bavon.

1909 fut pour la S. A. H. une année de grande activité.

En 1908 la société avait concentré son activité sur deux points d'ailleurs essentiels : provoquer chez les membres des travaux personnels et se tenir mutuellement au courant de ce qui paraît dans tous les domaines et sur toutes les périodes de notre histoire. Les séances avaient pris un caractère de véritables cours pratiques. Elle resta fidèle à ce programme. Et ce fut le prof. Pirenne, toujours sur la brèche où il y va du progrès des études historiques et de son enfant la S. A. H., qui vint ouvrir la liste des conférences avec une causerie revue : « de tout ce qui avait paru à l'étranger sur notre histoire pendant l'année 1908 ». Il fut suivi par les membres qui à tour de rôle vinrent exposer et critiquer devant leurs camarades les « nouveautés » au fur et à mesure de leur apparition.

Ces nombreux compte-rendus de livres et d'articles de revues n'absorbèrent pas toute l'activité de la S. A. H. Ce mode d'activité est trop sec pour entretenir l'enthousiasme et l'ardeur au travail intellectuel. C'est dire qu'il y eut une belle série de conférences faites par les membres. La lecture de l'excellente étude du Camarade W. Blommaert sur les « *Châtelains de Flandre* » prit plusieurs séances et l'exposé par le Camarade Vermast de l'état de nos connaissances sur le Comte de Flandre *Baudouin II* dura lui aussi deux séances. Quel succès ! Le Camarade Vlamynck établit que la charte de St Omer dite de \pm 1168 est antérieure au grand privilège de Cambrai(1) et traita des rela-

(1) Paru dans la *Revue de l'Est et du Nord*, 1909, p. 426 et suiv.

tions commerciales des ports frisons Tiel et Duurstede avec la Baltique; le Camarade Apers parla d'une *Chartered* française du XVII^e siècle, la *Compagnie royale d'Afrique*. A citer encore une causerie du Camarade Ledoux et *last not least* celle du camarade C. van Eeckhaute sur les *Hagastaldi*.

La société invita de temps en temps les étudiants et le public à ses séances, pour montrer aux uns ce que c'est qu'une société d'« Etudiants », aux autres que le culte de la science pure n'exclue pas la franche gaité. A ces séances ce furent nos professeurs qui parlèrent et notamment Messieurs H. Van Houtte et Counson. Etudiants et public vinrent nombreux; à la conférence de M. A. Counson sur *La légende Napoléonienne et l'épopée* il y eut même des dames!

— Que ces jeunes sont « sérieux » autrement dit vieux! — Hé bien non! étudiant, cela signifie étudier et être jeune, amusement est complètement inséparable de travail. Les Kneipes furent ultra-nombreuses, presque aussi nombreuses que les séances, et organisées de façon magistrale par les camarades Ledoux et H. E. Pirenne, dernier vice-président, devenu grand organisateur des Kneipes. Certaines d'entre elles furent épiques et sont dignes d'être chantées par les étudiants futurs...

Mais le clou de l'année fut sans contredit le voyage aux villes mortes du Zwyn, avec retour par Bruges, organisé le dernier jour de mai par le camarade Vlamynck, qui eut pour collaborateurs le beau temps et les bonnes rencontres, comme celle de l'artiste peintre M. Paul Baum de Ste Anna-ter-Muiden, qui nous montra sa collection unique de meubles frisons, de Delfts et d'antiquités Zélandaises et flamandes, sans parler d'une magnifique collection de Rops. La vue du haut de la tour de Damme la désolée, les instants passés à Bruges sur le quai du Rosaire alors que la lune argentait tous les pignons, que les cygnes glissaient solitaires sur l'eau immobile, que le carillon disait une vieille chanson et le panorama du haut du pont du Lac d'Amour sont choses inoubliables.

La société a rêvé comme chaque année de la publication d'un

bulletin. Les uns voulaient des *Annales*, les autres l'historique de la société avec liste des membres et des anciens, etc. De là des discussions sans fin qui aboutirent à la démission du camarade Vermast comme secrétaire. Il fut suivi dans sa retraite par le trésorier.

Soulignons encore la constitution d'une tradition de famille. Après Eggen, Spreux, Blyau, Destoop et d'autres, le camarade Ledoux, René, a été classé premier au Concours des bourses de voyage (fin 1908) et le président Blommaert a été proclamé lauréat du Concours universitaire (groupe histoire) pour 1907-1909. Ce dernier nous quitte pour l'Afrique du Sud où il a été nommé professeur à l'University college de Stellenbosch. Il a rendu de grands services à la société où il n'avait que des amis; son souvenir ne s'effacera pas.

La Société a été représentée par son ancien président Ledoux aux fêtes jubilaires de l'Academisch-Historisch Verein de Berlin (fondée en 1879).

Pendant l'année courante le nouveau comité espère, avec le concours de tous, grouper dans la société tous les anciens étudiants en sciences historiques de l'Université, travailler à la constitution d'une fédération de tous les étudiants en histoire du pays, organiser un voyage (pendant les vacances de Pâques) et... publier un bulletin!

KWA SERVAN.

Comité pour 1909 : *Président*, A. Vlamynck; *Secrétaire*, H. De Sagher; *Trésorier*, R. Apers.



**Association des Élèves et Anciens Élèves de
l'École Spéciale de Commerce.**

sous la présidence d'honneur de

M. le professeur R. DE RIDDER.

L'Association, fondée l'an passé par un groupe de camarades, est actuellement fort prospère.

Grâce au dévouement de ses membres protecteurs, elle vient d'inaugurer un splendide local au « Cercle commercial et industriel ».

L'Association a pour but de compléter par des conférences, excursions, et par l'entretien d'une bonne bibliothèque, l'enseignement universitaire, enfin de rechercher des positions pour les diplômés de l'École.

De concert avec le Bureau de l'École spéciale de commerce, l'Association organisa la remarquable conférence du Commandant Dubreucq sur le Congo, à laquelle les notabilités de la ville furent invitées.

Citons parmi les conférenciers estudiantins les camarades de Hemptinne qui parla de la « Production minière des Etats-Unis », et Valcke qui exposa « Les causes d'infériorité de la marine belge ».

La série d'excursion fut clôturée par celle à Rotterdam qui restera longtemps présente à la mémoire des participants.

L'Association publie un bulletin très apprécié, honoré de la collaboration des membres honoraires et protecteurs.

Comité pour 1909-1910 : *Président* : M. Valcke ; *Vice-président* : H. de Hemptinne ; *Secrétaire* : Adriaenssens ; *Trésorier* : J. Mortier ; *Secrétaire-adjoint* : N. Pogossian.

Siège : rue longue du Marais, 15.

Union Nautique Universitaire « Minerva » de Gand.

Pendant la saison sportive écoulée, l'U. N. U. M. G. a témoigné d'une grande activité.

A elle revient l'honneur d'avoir ramené en Belgique les rameurs hollandais, qui s'étaient abstenus depuis une vingtaine d'années d'assister aux régates belges.

Vainqueurs l'an passé à Amsterdam, nos bruyants porteurs de casquettes gantois, ont été très honorablement battus par leurs fougueux camarades d'Amsterdam, à Langerbrugge, le 6 juin passé.

D'ailleurs la présence de « l'excellent tribord » dans l'équipe hollandaise, ne pouvait laisser de doutes sur le résultat !

Le même jour, au banquet, victoire des « bouffeurs » gantois, auxquels les hollandais ne pouvaient résister !

Résultats de la journée : les deux équipes ont chacune une victoire à leur actif !

Donc depuis la fondation du Match Hollando-belge interuniversitaire (1908) :

1° A l'aviron : à Amsterdam : 1908, Victoire de Gand.
à Gand, 1909. Victoire d'Amsterdam.

2° Aux banquets : à Amsterdam : importante victoire de Gand
à Gand : *formidable* victoire de Gand.

On continuera en 1910 à Amsterdam !

Composition du Comité pour 1909 : *Président*, A. Van Roy ;
Vice-président, A. Picart ; *Secrétaire-trésorier*, M. Morimont ;
Commissaires, H. Kowalski, P. Sylvestrovickz et P. Raes.

Universitas.

Cercle universitaire de Sports athlétiques (1909).

Champion de Belgique (Foot-Ball) 1^o Division.

Comité: *Président*, Hector Priem (Médecine); *Vice-président*, Henri Van Overschelde (Droit); *Secrétaire*, Louis Gaeremynck (Arts); *Membres*, Quévrin, Studiti Angelo.

Et pour leur coup d'essai, ils firent un coup de maître... en décrochant la palme au championnat de foot-ball de 1^o division où figuraient les équipes de Bruxelles, Louvain et Liège.

Le team qui a rapporté à Gand (pour la 1^o fois) la coupe de Belgique était composé comme suit :

De Vos, Langshogt, De Breuck, Priem, Gaeremynck, Pinilla, Van Overschelde, Quévrin, Pante, Van Leus, Fechey.

Les championnats de courses à pied furent une nouvelle occasion pour le jeune club de se distinguer, tant par l'organisation et la richesse des prix que par la valeur des concurrents qui défendaient ses couleurs : Gaeremynck, De Vos, Studity, Fechey, Glitsos, Robelus, R, Robelus, Ch., etc.

Il serait ingrat de ne pas associer à ce succès les généreux donateurs qui nous ont offert les prix, formant un lot rarement égalé dans les fêtes athlétiques dans notre pays :

Monsieur le docteur Gommaerts, professeur à l'Institut supérieur d'éducation physique de Gand.

L'Université Libre de Bruxelles.

Le Cercle Polytechnique de Bruxelles.

La Société Générale des Etudiants Libéraux de Gand.

L'Automobile Club des Flandres.

L'Association Athlétique La Gantoise.

Le Royal Club Nautique de Gand.

Le Stade Gantois.

La Gazette van Gent.

L'Auto de Paris.

La Revue Sportive illustrée.

Monsieur Tiberghien, président de la Fédération Universitaire.

Le General Sport, dépôt de Gand.

Le Wallonna Sport, dépôt de Theux.

Les Maisons Wiskemann de Gand, Vanden Heede, Roegiers, Van Goethem, Priem, Snoeck, Kock, Normal, Sacré, Dangotte, Loosfelt, Heins, Vander Sluys.

Le Photo-Hall Gantois.

Le Comptoir de photographie.

Le Café des Arts.

La Maison Verdict d'Anvers.

Un mot encore pour la Presse en général et la Gazette van Gent en particulier qui ont toujours accueilli nos articles et compte-rendus avec un empressement qui fait honneur à leurs sentiments sportifs.

Le Camarade René Flachet (Arts) remplira les fonctions de secrétaire pour l'année académique en cours. Avec un dévoué comme lui, l'« Universitas » peut avoir confiance en ses succès futurs !

JAYEF.

LIÈGE.

Force nous a été de publier ce volume sans que Liège nous ait envoyé ses compte-rendus.

Malgré les nombreux rappels que nous leur avons adressés, nos correspondants nous ont laissé sans réponse et, ne voulant pas insister sur le procédé, nous ne pouvons que regretter l'incurie de nos camarades Liégeois.

LA RÉDACTION.



BRUXELLES.

Association générale des Etudiants de l'Université libre.

Les étudiants, en élisant au bureau de l'A. G. le triumvirat indissoluble qui y siège maintenant, affirmaient les grands principes de la saine démocratie. Le bureau aidé de tout le comité dans tout ce qu'il fait s'inspire du but de l'association : défendre partout et toujours les intérêts matériels et moraux de tous les étudiants.

Les grandes idées pour la réalisation desquelles il emploie tous ses efforts sont les idées de représentation des étudiants au conseil d'administration de l'Université, la gratuité des cours pour l'enseignement moyen et supérieur, la fondation d'une maison des Etudiants. Son activité s'est déjà manifestée dans l'organisation des fêtes du soixante-quinzenaire. Les fêtes ont pleinement réussi. Son œuvre n'est pas finie, elle n'est qu'amorcée. Pour décembre elle organise une conférence et une fête; pour janvier, une grande causerie sur la réforme de l'enseignement, en février une excursion aux grottes de Han, pour Mars, avril, d'autres conférences sur différents sujets philosophiques et scientifiques. L'A. G. clôturera l'année par un grand banquet démocratique offert à tous ses membres.

L'A. G. a repris son ancienne vigueur. Son effectif a considérablement augmenté grâce au dévouement de toutes les sections et en particulier des camarades Lejour, J., Ruelle, R.,

Mansart, O., Vastesaege, M., Van Hoebroec, et Derveau, A. Le recensement accuse actuellement un total de six cent cinquante alors que l'année dernière l'A. G. groupait 200 membres.

Deux nouvelles sections ont été fondées au sein de l'A. G. Celle de Pharmacie et celle de Commerce. Cette dernière venue est celle qui proportionnellement au nombre d'étudiants inscrits à la faculté, renferme le plus de membres... 59 sur 60.

Voici la constitution complète du Comité démocrate et anticlérical actuel :

Bureau : *Président*, De Peron, Désiré; *Secrétaire général*, Brohée, Georges; *Trésorier général*, Le Boulangé, Léon; *Porte drapeau*, Houbotte.

Membres du Comité :

Section de Commerce : *Président*, Leurquin; *délégués*, Lagrange et Piérart.

Section de Médecine : *Président*, Emile Leclercq; *Délégués*, Maigret, Maurice; Nouille, André et Tamboise, Georges.

Section de Pharmacie : *Président*, Houbotte; *Délégué*, Denis, Armand.

Section de Philosophie et de Droit : *Président*, Recht, Pierre; *Délégués*, Dubrulle, Cyrille; Hubert, Fernand; Delmeulle, Charles, Franquet, Edgard.

Section de Polytechnique : *Président*, Barette, Fernand; *Délégués*, Jansen, Benjamin; Blanchard, Bertrand.

Section des Sciences : *Président*, Lejour, Idès; *Délégué*, Pécheux, Arthur.

Section de Philosophie et Droit.

La Section de Philosophie et de Droit de l'A. G. est, comme le savent peut-être les lecteurs de l'Almanach, encore très jeune. — C'est en janvier 1908 qu'elle fut fondée, ou plutôt refondée.

Il y avait alors au sein de l'A. G. une section de Droit et une section de Philosophie, qui en fait n'existaient ni l'une ni l'autre. Les derniers représentants de la section de Droit, atteints par la limite d'âge, avaient eu un dernier banquet avec les derniers écus du cercle, quelques mois auparavant, et étant par la suite devenus avocats-stagiaires, s'étaient dispersés; à la faculté de Droit d'ailleurs ne régnait aucun enthousiasme pour la vie estudiantine. — La section de philosophie comprenait quelques bleus et deux étudiants de 2^e année sans expérience. — C'est alors que quelques camarades dévoués conçurent l'idée de réunir les deux sections et d'en faire une seule plus forte et plus active. — Une assemblée générale fut réunie sur l'initiative du président de l'A. G., Desguin. Le projet fut ratifié. La section de Droit et de Philosophie fut organisée sous la présidence de Stes. Douze membres en faisaient partie. Les séances ne furent pas nombreuses faute d'argent, mais elles furent mémorables et avaient ce caractère d'intimité que l'on ne trouve que dans les cercles restreints. La tâche du comité fut difficile, et son grand mérite est d'avoir su maintenir et diriger le cercle malgré les difficultés, malgré l'indifférence qu'il s'efforçait de vaincre.

Au début de l'année 1908-09, une propagande intense fut faite et plus de 50 membres s'inscrivirent au cercle. Van Remoortel fut élu président à la séance de rentrée, au Diable-au-Corps. Il maintint au début l'esprit démocratique qui avait présidé à la fondation du cercle, mais bientôt, après 2 ou 3 séances, notamment une fête de Saint-Nicolas très réussie, il changea d'attitude et essaya de faire des séances estudiantines des succursales de salons bourgeois. — On sait — qu'alors qu'à l'Uni-

versité Libre, les étudiants des autres facultés sont imbus de l'esprit de démocratie et de franche camaraderie — le Droit est le fief des étudiants snobs, vulgo « poires ». Le président dédaigna de réunir une assemblée de Comité ou assemblée générale, s'appuya sur quelques amis et trouva des partisans de ses idées dans des membres qui avaient dédaigné jusque là de s'affilier au cercle.

Un banquet à 7 francs par tête, au Restaurant de la Monnaie, — habit obligatoire — eut lieu. Ce fut presque la première séance, et ce fut aussi la dernière. Plus d'argent, plus de séance. Ce banquet fut pour Van Remoortel une des causes de son discrédit, qui est devenu plus tard de l'aversion, après qu'à la suite d'événements étrangers à notre cercle, il se fut rendu tout à fait impopulaire.

En mai 1909, une séance — à sec — fut réunie pour élire un nouveau comité. Le président sortant, appelé à la présidence — éphémère d'ailleurs — des Etudiants Libéraux, ne se présenta plus, mais il présenta un homme dévoué à ses idées, Beekmann. C'était la première fois que ce dernier assistait à une séance du cercle. Les démocrates et défenseurs de l'esprit estudiantin lui opposèrent Recht, un socialiste, qui avait la confiance de tous les libéraux progressistes, qui le soutenaient. On exploita cela, on le représenta, tantôt comme un arriviste (1?), tantôt comme un incendiaire, un anarchiste. Les réactionnaires firent ainsi de la basse démagogie. — Beekmann obtint 14 voix, Recht 14 voix. Beekman fut élu avec le bénéfice de l'âge. Il est permis de se demander ce que politique pareille venait faire dans un cercle libre-exaministe et anticlérical, et destiné à grouper les camarades le plus souvent possible pour jouir en commun des années fugitives où l'on porte la casquette. La réponse n'a pas besoin d'être formulée.

Le comité Beekmann ne fit rien, absolument rien, alors que cependant tous les autres cercles travaillèrent à la réussite des fêtes du 75^e. On pouvait croire qu'il n'existait plus, lorsque le 10 octobre 1909, huit jours avant les fêtes, Beekmann envoya sa démission.

L'approche des fêtes avait décidé beaucoup d'étudiants à s'inscrire à la société. 120 membres en ce moment en faisaient partie. A la séance, où l'on procéda à de nouvelles élections, Recht, le candidat des démocrates, passa avec 34 voix contre 26. Mais déjà nombreux sont ceux qui se sont ralliés au nouveau régime, afin de travailler tous ensemble à la prospérité du Cercle, et la position du président actuel ne peut que se consolider. On annonce déjà une magnifique séance, de la dernière nouveauté, pour la semaine de Saint-Nicolas.

Le Comité est composé comme suit : *Président*, Pierre Recht, *Vice-président*, Thirionnet, Marcel; *Secrétaire*, De Peron, Lucien; *Secrétaire-adjoint*, De Looze, Marius; *Trésorier*, Mansart, Oswald; *Trésorier-adjoint*, Ghin, Hermann; *Ports-drapeau du Droit*, Thirionnet, Maurice; *Porte-drapeau de Philosophie*, Foulon; *Commissaires*, Franquet et Desormes; *Délégués à l'A.* G. Delmeulle, Charles; Hubert, Fernand, Dubrulle, Cyrille et Franquet, Edgard.

Puisse l'histoire de notre cercle servir de leçon aux cercles estudiantins.

Section Polytechnique.

Sous la présidence de l'entraînant Barette, à quelle gloire ne peut pas prétendre notre section. Je n'en veux comme preuve que notre excursion d'Anvers, organisée avec notre consœur des Sciences.

Vieilles vadrouilles, aux casquettes dégoûtantes, infectes bleus, imberbes monostellaires, vous tous qui aimez les relations des frasques escholières, oyez l'histoire de l'invasion de la métropole par les hordes estudiantines parties de Bruxelles.

Esclave, un demi ! Camarades, permettez qu'avant de raconter cette odyssee fameuse, je vide ce cruchon et me bourre une pipe... —

C'était donc en l'an dix-neuf cent neuf, le 22 novembre, un lundi disent les chroniques du temps, que la gare du Nord à Bruxelles fut envahie par une foule houleuse de 400 épileptiques aux couvre-chefs multicolores variant du blanc-sale à l'ultra-violet crasseux en passant par le vert incertain. — Un train en partance pour Anvers à 8 h. 2 fut pris d'assaut au milieu de cris à faire trembler quais et rails.

Vous vous demandez comment à cette heure matinale, après quatre jours de fêtes orgiaques, ils se trouvèrent si nombreux au poste ? Personne n'y comprendra jamais rien. Toujours est-il que les uns sortaient de chanter l'Etoile du matin Vénus, les autres tanguaient et roulaient encore joyeusement dans la barque (!!) de Bacchus.

Le convoi démarra au milieu d'un boucan indescriptible parmi lequel on distinguait ces mots scandés par le halètement de la locomotive : on f... le camp, on f... le camp. Alors dans les compartiments bondés se passèrent des scènes inénarables : Des chansons à faire rougir les chauffettes absentes firent résonner les parois mobiles, on entama des discussions d'un abracadabrantisme tel que de stupeur les essieux se calèrent sur leurs coussinets et que le train stoppa brusquement.

Toutes les pennes d'un seul bond furent aux portières. — Malines ! — Un « A bas la Calotte » spontané, vibrant, enthousiaste sortit de toutes les poitrines, les fermes de la gare en furent ébranlées, le palais épiscopal dut trembler jusqu'en ses fondements, « Monseigneur » dut blémir, ses vieux vins durent se gâter, le bourdon de St Rombaut du coup en perdit la tête, non le marteau, et se mit à branler !

La ville archiépiscopale dépassée, la verve estudiantine reprit de plus belle et c'est gaiement que se fit l'arrivée à Anvers.

Le débarquement fut plutôt tumultueux. Après avoir vigoureuusement secoué les phalanges, les phalangettes, les phalanges, l'humérus et le cubitus des sympathiques camarades de l'Ecole de Commerce venus à leur rencontre, ils s'engagèrent dans le dédale des escaliers de la gare centrale emportés par le chant des Etudiants.

A la sortie, les policemen, les yeux désorbités, se concentraient sur les mesures à prendre. Les bourgeois ébahis restaient pétrifiés, les midinettes amusées rigolaient, les mères affolées surveillaient leurs filles. Jamais les bons citoyens anversois n'avaient vu pareille foultitude de casquettes.

Un cortège houleux, piqué de moultes bannières se forma et ce fut la déambulation en ville. La traversée fut très pacifique il faut le reconnaître. Cris, chants divers, œillades libidineuses aux demoiselles de magasin attirées sur le pas de leurs portet par ce spectacle imprévu. Cette promenade en masse ne parvint cependant pas trop amuser les wattmen qui à maintes reprises coupèrent le cortège. Une idée géniale vint à un camarade, Punchiste de Gand (que Bacchus le décore) : d'un mouvement sec il tira la flèche et le tram stoppa au grand dam des voyageurs ahuris d'autant d'audace. Le reste des manifestants s'écoula dans un rire homérique et triomphateur.

C'est en groupe compact et joyeux que se fit l'arrivée aux quais. Le Wilford VI pris d'assaut, on lâcha les amarres et voilà nos carabins partis pour Hoboken.

Soit debout, soit assis, soit couché sur le pont, tout le monde avait l'œil terne et chacun semblait mastiquer avec dégoût des fibres de bois. Après quatre jours de lavage continu des parois buccales et du tube digestif, rien d'étonnant.

Dame Nature (demandez la vie naturelle, 10 centimes) prévoyante et anticléricale, après la neige fit luire le soleil des gueux et envoya la bonne petite brise de la démocratie.

L'effet sur les malades fut immédiat : les « gulea lignea » se ramollirent petit à petit et finalement disparurent, les gosiers de nouveau altérés demandaient à boire, les estomacs creusés criaient la faim. Quelqu'un découvrit le buffet : alors ce fut une ruée furibonde, la mise à sac de la cambuse. En cinq secs, pistolets, jambons, pains, fromages, tout fut accaparé, boustifailé. La bière coula à flots. A quelques pieds sous l'eau, on se serait cru au « Ballon ». Un fait très caractéristique : en n'importe quel lieu où se trouve l'étudiant, il cherche toujours à s'instruire. Les délégués Français et quelques Belges, s'étaient

retirés dans un cabinet particulier et cherchaient la solution du problème suivant : On vous donne un palmier et un demi pilsen, lequel de ces deux objets lancés par le hublot à la même vitesse *V* disparaîtra le plus vite dans les flots ? L'expérience fut répétée eplusieurs fois sans résultat précis. Les recherches furent interrompues par suite de l'épuisement des projectiles.

Après une heure et demie de navigation sur les eaux quelque peu agitées de l'Escaut s'effectua la rentrée en ville.

Chaude fut la réception à l'Hôtel de ville. Prirent la parole l'échevin Desguin, le citoyen Terwagne, De Peron et Manoël (Aix-en-Provence). Et l'on but le champagne d'honneur; c'est je crois, ce qui fut le plus apprécié de la cérémonie. Ces lieux où s'agitent d'ordinaire des questions graves furent secoués de soubresauts de terreur dûs au chahut de cette bande turbulante et juvénile.

Voici venir l'heure du banquet démocratique. Il fut tout bonnement exquis quoique un peu sec pour certains retardataires dont le flacon gargarisateur avait disparu sous les chaises des premiers arrivés. Après avoir bien bouffé, bien bu et le reste, la gent estudiantine se répandit par la ville.

Selon une coutume préhistorique, ce sont les études de mœurs, la visite des rues et près des rives, les bacs qui se trouvent au « bord d'elles » qui amusent le plus les escholiers. D'autres ici préférèrent aller rendre visite à leurs amis ouistitis du Zoolgoïque, entre autres le camarade Caïman est allé serrer la queue de ses congénères pensionnaires en ces lieux et se livrer à une étude spéciale pour la ménagerie Bidel qu'il nous montrera un de ces jours plus épatante que jamais.

Ces élucubrations m'ayant desséché la gorge, je termine ce compte rendu trop succinct en vous disant que le retour s'effectua dans un désordre parfait par un train interdit aux sociétaires. Mais que voulez-vous qu'un chef de gare, fut-il clérical fit contre quatre cents carabins ?

L'AUGUSTE POIL.

Section des Sciences.

Ce chaud Cercle, dont j'ai le bonheur d'être membre, est, sans conteste, l'un des plus beaux et des plus frorissants de notre Générale. Sa fondation remonte à 1889 : le vingtième anniversaire de son existence sera donc fêté cette année.

C'est à la Section des Sciences qu'ont appartenu une foule de camarades, dont le souvenir a laissé les traces les plus profondes. C'est dans son sein, que tous les Vieux célèbres de Médecine ont fait leur apprentissage de la vie estudiantine. C'est encore la Section des Sciences, qui, cette année, organisa la première des séances et le Bal de rentrée.

Il est totalement impossible de rappeler les soirées d'autrefois, ce qu'on peut appeler de chaudes réunions, tant elles sont nombreuses : je me contenterai, pour apporter une preuve probante de sa prospérité, de tracer, avec trop peu de talent d'ailleurs, les faits saillants de la séance de rentrée.

Le Vieux Cercle des Sciences a réouvert le lundi 18 octobre ses portes à la joie et à l'antique gaité des escoliers. Comme toujours, il a prélué dans la série d'agapes et de fêtes des cercles universitaires.

La séance annoncée pour 7 1/2 heures a été ouverte, selon l'usage traditionnel, par suite de la célérité mise par les membres à amener leur carcasse à 8 1/2 heures.

Le camarade Lejour préside. Selon la coutume, il prononça le plus sacramentellement possible, l'allocution présidentielle aux anciens et surtout aux néophytes, dont les casquettes immaculées (ne pas confondre avec l'immaculée conception), trouble la monotonie des casquettes délabrées et des bérêts aux virginales splendeurs. S'adressant aux ignobles bleus, qui tantôt seront dépoirifiés, le président leur parle du libre examen, leur montre leurs devoirs et les engage à combattre pour les idées chères à notre Université. A cette occasion, il parle de la noble victime de la réaction cléricale espagnole et propose un blâme à ce gouvernement avilli, blâme ratifié par

les acclamations unanimes de l'assemblée : puis il souhaite la bienvenue aux membres présents.

On procède alors aux élections partielles d'octobre. Le comité est définitivement constitué comme suit :

Bureau : *Président*, Lejour, Idès; *Secrétaire*, Ruelle, Raoul; *Trésorier*, Vallée, Charles; *Vice-Présidents*, Guelton, Auguste, et Carlier, Fernand; *Secrétaire-adjoint*, *Porte-drapeau*, Vingternier, Jules; *Commissaires*, Paquet, Franz et Josson, Robert; *Délégué de l'A. G.*, Pécheux, Arthur.

Entre à ce moment le camarade Thiry suivi de très près par le camarade D. De Péron, président de l'A. G. Tous deux remercient l'assemblée de l'ovation, qui leur est faite. Puis sous la présidence du camarade Thiry, assisté de De Péron et Barette, a lieu l'initiation des bleus. Est accordée une plus grande distinction; les autres sont admis avec distinction. Deux sont refusés pour incapacité notoire.

Après une danse, exécutée par le royal corps de ballet des dépoirifiés, on passe à la partie chantante, et après l'audition — largement arrosée de nombreux litres de bière — des chansons grivoises et libidineuses des camarades Thiry, Barette, Van Remoortel, Amillia, Delforge (très adroit dans la danse du ventre), Moreau (jeune bleu qui promet), la séance levée à 11 1/2 heures, se termine par une excursion scientifique sous le ciel serein et embaumé d'une nuit lunaire.

A 1 heure du matin, certains camarades se plaignent du peu de stabilité de notre planète.

A 8 heures les camarades Delforge et Moreau se réveillent au bloc.

LUCAR ELLEUR.

Section de Médecine

Vais-je vous parler ici de vagues séances plus ou moins administratives, de sorties plus ou moins gaies, de libre examen, etc.? Non, tout s'efface devant notre grand triomphe: la Revue.

Laissez moi vous la conter, quoique ce soit besogne bien aride que de rendre le pétilllement d'esprit et les fusées de rire et de joie. Mais risquons tout :

Non, l'entrain et la verve estudiantines ne sont point mortes chez nos revuistes ! Je sais qu'on le craignait avec raison — ô combien — depuis cette revue de l'an dernier, qui après s'être traîné laborieusement pendant trois actes, se terminait en cette apothéose inattendue et déconcertante, au grand dam de la somnolence grise où s'étaient enfouis les spectateurs : sous le ciel du Congo, notre Grand Verhaegen s'agitait sur son socle et haranguait quelques vagues négrillons sur le Libre Examen et les dangers du cléricanisme.

La revue de cette année, due au talent des camarades Marzoratti, Duvivier et Goossens, fut un triomphe de finesse et d'esprit : l'art d'habiller gentiment des choses très, très grosses,

Le titre, ou plutôt les titres ? Schaudinn à l'école (de Médecine) ou le Prépuscule des Vieux (profs) ou les 100.000 balles de Théodore : revue médico-chirurgicale et même obstétricale.

Le prologue se passe à l'asile-dépôt de l'hôpital St Jean. Tout le corps professoral y est colloqué pour tagape nocturne... Explication du boucan : Puisque les Etudiants, devenus fruits secs ou poires, pâlissent sur leurs livres ou s'encroûtent dans les laboratoires, c'est aux professeurs à s'occuper des réjouissances en vue du 75^e anniversaire : entre autres, une revue !

Chacun y va de son petit couplet gaîment satirique (mais pas méchant pour un sou) sur ses collègues et parfois, comme le débite Terwagne, aussi envers soi (1 ? !).

Le premier acte se passe dans..., non, je préfère vous donner son titre : Lutte et Ruse. Au lever du rideau le public ne voit

que l'Hymen que le vieux Santus déchire (comme un jeune) pour exposer à la femme médecin les détails anatomiques de l'endroit où Washing tonne (licence poétique). Il décrit l'arbre de vie dont les fruits ont l'écorce amère, les coquets pavillons (chinois), les os verts. Arrivée de l'homunculus, éclatement du follicule de De Graef, apparition de l'ovule, duo d'amour. Au son du God (ver) save the King, les anglais débarquent dans ce qui n'est certes plus un port de Virginie. Les voilà partis pour faire leurs 28 jours. Puis scènes désopilantes entre le fœtus, la sonde et M^e la curette de Portici. Défilé des microbes en oques. Intervient Publius phtirius pubis que dès l'athénée nous invoquions par nos cris de : A mort, Pion !!, et qui depuis 20 ans rode autour du palais de la Belle Utéro : chanson hilarante, succès triomphal pour le Caïman. L'acte se clôt par le défilé antiseptique dont les représentants sont les familiers de tout bon étudiant.

Le 2^e acte qui se déroule au futur hôpital de Jette St Pierre se distingue par le pavillon des professeurs incurables, le service de chirurgie automatique et le carnet de coupons-primés donnant droit à une opération, est aussi spirituel, aussi original que les deux premiers et enlevé avec un égal brio par nos acteurs estudiantins, surtout applaudie la chanson d'une victime des chirurgiens : le lendemain... !! Après un vibrant appel à l'extermination du microbe calotin dans nos hôpitaux, l'apothéose finale où résonne fièrement notre chant d'espoir, voit tous les spectateurs debout, acclamant !

Bref, succès enthousiaste : la soirée s'inscrira au livre d'or de nos revues estudiantines où brillent des modèles de fine raillerie.

Comité : *Président*, E. Leclercq; *Vice-présidents*, A. Govaerts et G. Quignon; *Secrétaire*, E. Fosty; *Secrétaire-adjoint*, P. Govaerts; *Trésorier*, M. Vastesaege; *Trésorier-adjoint*, M. Riga; *Porte-drapeau*, A. Vingternier.

L'Activité du Cercle des Étudiants Libéraux de Bruxelles.

Le cercle des Étudiants Libéraux, trop longtemps inactif prend depuis quelque temps une part plus grande dans la propagande libérale bruxelloise. Les assemblées générales et les conférences avaient toujours été jusqu'alors des réunions très amicales mais peu suivies et trop fermées. Il fallait pour la prospérité du Cercle, qui ne comptait alors que peu de membres, un changement radical d'action; c'est ce que comprit et fit le comité. Une chose cependant l'arrêtait dans ses projets : on était à la fin d'avril, c'est à dire le moment où l'on prépare ses examens; ce changement ne pouvait donc se faire qu'à la rentrée, en octobre.

Comme début nous eûmes une brillante séance de rentrée, qui a lieu annuellement à la reprise des cours. Ce fut le 20 octobre. Les personnalités politiques les plus en vue à Bruxelles y prirent la parole devant un brillant auditoire d'étudiants : c'étaient Messieurs Paul Hymans, G. Devèze, G. Lorand et M. Féron.

Le camarade Van Remoortel ouvrit la séance en indiquant nettement en quelques mots les projets du Comité: Rendre plus publiques les conférences faites devant le cercle, participer à toutes les manifestations anticléricales et aider dans la mesure de ses forces les libéraux belges dans leur tâche ardue et généreuse.

Monsieur Paul Hymans rappela alors les origines de l'Université de Bruxelles, les dangers qu'elle a courus avant de parvenir au rang élevé qu'elle occupe à présent. Il nous offrit aussi tous ses vœux les plus chers pour la réussite du XII^e Congrès.

Monsieur Devèze nous parla successivement de la réforme militaire, de l'enseignement, etc.

Monsieur Lorand nous engagea à faire le plus possible de politique et enfin Monsieur M. Féron déclara que si les libéraux

ne sont pas arrivés assez vite à un résultat, c'est qu'ils ne se tiennent en général pas assez au courant des questions religieuses.

Depuis lors plusieurs assemblées se sont réunies où diverses questions intéressantes furent traitées.

Dans ces derniers temps nous avons eu entre nous de petites discussions, mais l'esprit de conciliation et d'entente cordiale a heureusement triomphé, tous ayant compris qu'il fallait fêter dignement le 75^e anniversaire par un Congrès à la hauteur de notre parti et de notre Université.

Cela a témoigné aux yeux de tous qu'il y a à Bruxelles une vie estudiantine intense, réglée par un sentiment d'amitié et de franche cordialité qui parfois se relâche un peu pour se retrouver plus fort que jamais, quelques temps après.

Le Secrétaire ff. GEORGES VANDERKINDERE.

Cercle Polytechnique de l'Université libre de Bruxelles.

Le temps me manque, cher Lecteur, pour vous donner un bien long aperçu de l'activité du Cercle Polytechnique, le C. P. comme nous l'appelons familièrement, pendant l'année 1908-1909.

Néanmoins, il serait impardonnable que l'almanach des Etudiants de Gand, si hospitalier à toute critique estudiantine, ne parlât pas de ce cercle, un des plus actifs, et qui a déjà rendu tant de services aux futurs ingénieurs de notre Université Libre.

C'est pendant l'année écoulée que fut fêté le XXV^e anniversaire de sa fondation, jubilé qui contribua pour beaucoup à l'enthousiasme et à la franche cordialité qui ne cessèrent de régner pendant toute l'année parmi les membres.

Avant tout je tiens à rendre hommage à Monsieur Guillet, Professeur à l'Ecole des Arts et Métiers de Paris, et à Messieurs

les Ingénieurs Camerman et Verbesen, qui voulurent bien nous faire profiter de leurs travaux en s'imposant à leurs auditeurs estudiantins par la clarté d'exposition et l'intérêt des conférences qu'ils nous donnèrent.

Je me bornerai à vous faire un relevé de toutes nos excursions scientifiques :

le 16 novembre : l'Usine à Gaz de la Ville de Bruxelles ;

le 23 novembre : l'usine d'incinération des immondices de Bruxelles.

Ici une petite interruption, pour présenter mes hommages à Ste Barbe, notre patronne, fêtée joyeusement le 4 décembre 1908, en un banquet digne des plus folles agapes estudiantines. Le 2 décembre : visite des chantiers de l'exposition de 1910.

Le 14 décembre : visite des Etablissements Ladrière (appareils de sécurité pour ouvriers et essais de câbles).

Puis pendant les vacances de Noël, l'excursion à Lille où, grâce à Monsieur Melchior, Consul de Belgique, nous fûmes accueillis partout d'une façon charmante.

Le 21 janvier : visite de la Brasserie du Merlo.

Le 3 février, visite de la fonderie Denis.

Le 8 février : visite des usines Lamal (tuyaux de plomb).

Le 17 février : visite des usines Damman et Washer.

Le 23 février : fête du 25^e anniversaire, commencée par la conférence si belle de M. Guillet sur « Les progrès de la Métallurgie et leur importance » et couronnée par un raout où de nombreuses Dames, les Professeurs de l'Ecole, les anciens et actuels polytechniciens se trouvèrent réunis pour célébrer joyeusement le jubilé.

Le 18 mars : visite des ateliers de construction Legrand.

Le 29 mars : visite de la fabrique de carreaux de ciment Debuick.

Enfin, pendant les vacances d'Août, nous partîmes pour l'Angleterre.

Ce voyage laissera certainement à tous ses participants un souvenir durable de tout ce qu'ils virent d'intéressant, à Sheffield notamment, où l'accueil de M. Schott, Consul de Belgique, fut des plus aimablement hospitalier.

C'est à la suite de cette excursion que parut le premier numéro de notre bulletin scientifique qui complète si heureusement les moyens de réalisation du but de notre cercle.

A tous ceux qui en firent partie, le cercle polytechnique n'a laissé que de bons souvenirs.

Je ne doute pas que s'il m'est encore donné de prendre la plume l'année prochaine sur le même sujet, ce ne soit pour prouver qu'il a su garder ses bonnes traditions, et continuer sa marche victorieuse vers le but si beau et si utile qu'il s'est choisi.

GUSTAVE ROPSY, Questeur du C. P.

Cercle d'Education Physique « Ling Universitas ».

Grâce à l'heureuse initiative de P. Spehl, un de nos camarades, médecin aujourd'hui, le 7 novembre 1904, un cercle d'éducation physique était créé parmi les Etudiants de l'Université Libre de Bruxelles. Tout au début, il comptait 8 membres, tous convaincus de l'importance que doivent jouer la gymnastique et les sports dans la vie de l'étudiant. Ce Cénacle se réunissait très régulièrement, trois fois par semaine, dans une salle de gymnastique - (le local à cette époque) - de la rue Thérésienne. Sous la direction amicale et énergique de M. Lars Sandberg, gradué de l'Institut Central et Royal de Stockholm, leur dévoué professeur encore aujourd'hui, ils s'initiaient à la pratique de la gymnastique pédagogique suédoise : ils adoptèrent cette méthode comme étant, à l'heure actuelle, la plus rationnelle et la plus apte à concourir au complet développement du corps humain. Les sports et les jeux de plein air ne furent pas oubliés : ils les pratiquaient le dimanche matin. Leur conviction profonde et leur ardeur provoquèrent l'adhésion de nouveaux membres. A la fin de la première année sociale du Cercle — en 1904-1905 — on en comptait 21.

L'année suivante — en 1905-1906 — ce nombre monta à 31.

M. le d^r E. Spehl, acclamé président d'honneur de la jeune société, leur prodigua, et continue toujours à le faire inlassablement et avec une modestie très discrète — ses encouragements actifs et bienveillants. Le 7 janvier 1905, — au cours d'une fête gymnastique et musicale qu'organisa le cercle — il lui fit don d'une superbe bannière autour de laquelle se groupent — bien unis — les membres et les dévoués de la première heure. Tous ceux qui assistèrent à cette glorieuse fête en conservent un souvenir ému et se rappellent la démonstration pleine d'entrain et de correction que donnèrent les gymnastes d'alors.

Depuis cette date le Ling Universitas donne chaque année, une ou deux leçons types de gymnastique suédoise, démonstrations honorées de la présence des membres d'honneur et qui attirent un public nombreux et intéressé. Le 1^r avril 1905, le Cercle donnait aux Bains Anversois, à Anvers — sous les auspices du Kring voor Lichamelijk Opvoeding — une leçon type à laquelle assistèrent nombre de personnalités.

Au début de l'année sociale 1906-1907, le nombre des membres monte à 47 : le local est transféré en la salle de gymnastique de l'Institut Central Technique; dont le directeur M. Ramaecker, membre d'honneur du Cercle, accorde affablement la disposition à la jeune société qui prospère. Une démonstration de gymnastique, clôturant les séances de cette année, montra les progrès incessants des membres, anciens et nouveaux.

En 1907-1908, le local est transféré au gymnase de l'école communale de la place de Londres, mis obligeamment à la disposition du cercle par l'édilité communale d'Ixelles. L'administration de l'Université, le conseil de l'Ecole d'éducation physique, le gouvernement et les membres d'honneur, accordent dès cette année là, des secours matériels et moraux au Ling. Aussi le comité de celui-ci peut-il organiser tous les services du cercle d'une façon parfaite. Le montant de la cotisation est porté à 2 francs par an et les membres jouissent des avantages suivants : deux leçons de gymnastique et une leçon d'escrime par semaine (l'équipement pour l'escrime étant fourni et prêté aux mem-

bres par le Cercle) une séance sportive (lancement du disque, du javelot, courses à pied, sauts de haies, natation, basket-ball, etc...) Une bibliothèque comprenant des ouvrages et revues intéressant la gymnastique et les sports, est ouverte aux membres. Deux de ceux-ci sont délégués officiellement par le cercle auprès d'une société de cricket et de golf pour se mettre au courant de ces sports : dès janvier 1909 ils seront les moniteurs d'une section nouvelle sportive dépendant du Ling. — Aussi ces avantages sont-ils très goûtés de nos camarades : le nombre des membres saute à 72.

Au début de l'année 1908-1909, le local attribué définitivement au cercle est prêt à le recevoir : les séances se donnent donc maintenant au gymnase de l'Athénée royal d'Ixelles. Les membres inscrits sont au nombre de 81 et de nouvelles adhésions sont attendues. La vitalité de notre Cercle est désormais assurée et le Comité prend de nouvelles mesures pour la fortifier : il y aura désormais une séance intime mensuelle pendant laquelle aura lieu, chaque fois, une causerie concernant l'Education Physique ou une autre branche des Sciences. De plus, sera organisée à la fin de chaque année, une épreuve concernant l'Education Physique complète (gymnastique, sauts, courses, lancement du disque ou du javelot, natation) entre les membres : ceux qui auront satisfait à cette épreuve recevront un souvenir qu'offrira le Cercle.

Le 6 novembre dernier a eu lieu la fête du 5^e anniversaire de fondation du Cercle. Elle eut lieu, glorieuse, dans le superbe gymnase de l'Institut central Technique véritablement transformé en jardin d'hiver : le Comité avait tenu à faire bien les choses puisque ces fêtes coïncidaient avec celles de notre Université. La solennité avait attiré 500 personnes : environ et de multiples lettres de sympathie étaient parvenues, une délégation estudiantine avec drapeau y vint manifester ses sympathies en même temps destinées à l'Université et au Ling placé lui aussi sous le principe du Libre Examen.

Cette soirée artistique fut brillante et couronnée d'un grand et légitime succès. Le président du Cercle — en un speech bien

ourné — remercia chaleureusement les personnes et les autorités qui soutiennent notre œuvre. Il indiqua aussi les progrès sans cesse croissants du Cercle et qui ne cesseront d'augmenter.

Le but que le Ling poursuit est louable et nous ne doutons pas que sa prospérité ira sans cesse grandissant au fur et à mesure que nos camarades comprendront l'utilité indéniable de la culture physique: elle est indispensable à tous, surtout aux étudiants dont la vie laborieuse réclame un esprit sain dans un corps sain.

R. SIMON.

Comité pour 1908-1909. — *Président*, H. Emery; *Vice-président*, P. Spehl; *Secrétaire*, R. Petitjean; *Trésorier*, R. Simon; *Directeur des sports*, *Porte-drapeau*, *Bibliothécaire*, G. Spehl.

Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring

sous la présidence d'honneur de

M. le professeur VERMEYLEN.

Depuis la parution du dernier Almanach, la même activité a continué de caractériser le Kring.

Les conférences ont succédé aux conférences. Faut-il citer parmi les principales :

De Studentenbeweging, la magistrale causerie de notre cher président d'honneur, qui vint nous évoquer toute la part prise par les étudiants au mouvement flamand;

De Algemeene politieke toestand, par l'avocat Julius Hoste;
L'impressionnante lecture que nous fit le nouvelliste Piet Van Assche.

Et que d'autres encore !

Est-il besoin de vous dire que « Geen taal, geen Vrijheid »

participa aux fêtes organisées à Roulers, à la mémoire d'Albrecht Rodenbach ?

Par les jours d'août ensoleillé, nous fûmes, précédés de fifres et tambours, de saquebutes et bombardes, de cornets à bouquins et clarinettes d'amour, de cromornes et courtauds, qui jouaient si joliment les airs d'autrefois, gonfanons claquant au vent, au bon vent de Flandre, et nous fûmes acclamés au pays où le lin dresse ses fleurettes bleues :

« Bloemekes, blauw gelijk de lucht »

qui nous rappelle « Berten » et son vénérable maître, le poète Hugo Verriest...

Et ainsi, doucement, le « Kring » continue sa vie.

Les jeudis soirs, en leur Hall, se réunissent les fils de Flandre-la-Belle, de Rose Campine ou du Brabant qui fleurit bon le Houblon.

Et l'on écoute les conférences, et l'on déguste les fins soupers, et l'on parle de rêves d'avenir, de l'émancipation du peuple de Flandre, de l'Université flamande et l'on chante...

« Liederen, oud als het volk is,
Liederen, jong als mijn hart,
Klaar als de zon uit de wolk is
Luid, als de vreugd uit de smart ».

HOPPLUKKER.

Comité : *Président*, Lucien Crick (Philosophie); *Vice-président*, Léopold Harrewijn (Médecine); *Secrétaires*, Anthony Struys (Droit) et Wilfried Van den Berghe (Polytechnique); *Trésorier*, Amédée Lootens (Polytechnique); *Porte-drapeau*, René Van Nitsen (Médecine); *Bibliothécaire*, Eugène Laureysens (Droit).

Cercle des Étudiants Wallons anticléricaux.

Fondé il y a quelque quinze ans, le Cercle des Etudiants Wallons Anticléricaux est actuellement présidé par le veau Coco, alias Maigret, Maurice.

Ce Cercle connaît maintenant une période de prospérité pareille à celle d'antan.

Il compte 157 membres actifs et dévoués.

Tous occupent des places dans le Comité de l'Association Générale formé exclusivement d'étudiants wallons, et on peut dire que les fêtes du 75^e anniversaire de l'U. L. de Bruxelles durent leurs succès aux Wallons qui les organisèrent.

L'année 1908-1909 fut particulièrement remplie par des séances nombreuses où la gaîté wallonne, jamais tarie, se donna libre cours.

Les excursions dans la banlieue bruxelloise furent toutes empreintes d'enthousiasme et de juvénile expansion.

Le bal, paré, masqué, etc..., vit son succès habituel grandement amplifié.

L'action politique se manifesta par des conférences nombreuses.

Et pour couronner une si belle activité, le Cercle des Etudiants wallons Anticléricaux fêtera cette année avec éclat ses quinze ans d'existence, sa vitalité toujours croissante et son anticléricanisme convaincu.

UN VIEUX SAURIEN.

Cercle des Etudiants et anciens Etudiants Socialistes.

La fête organisée le 21 novembre en la Salle Blanche de la Maison du Peuple de Bruxelles, par le cercle des Etudiants et Anciens Etudiants socialistes, sortit un peu du cadre des habituelles réjouissances estudiantines. C'est par une fête musicale

et littéraire que ce cercle voulut rendre hommage au grand principe de l'Université de Bruxelles : le Libre Examen.

Mademoiselle Louise Desmaisons, pianiste, et Jean Frigola, violoniste, deux artistes en renom de Bruxelles, interprétèrent du Grieg, du Chopin, du Vieuxtemps, du Tchaikowsky, du Moskowsky, etc., au milieu d'un silence recueilli, étonnant de la part des 300 étudiants en « vadrouille forcenée » depuis trois jours.

Notre meilleur prosateur, Camille Lemonnier, un ancien membre du Cercle des Etudiants Socialistes, avait été peut-être un peu trop oublié par l'Université Libre, qui pendant ses fêtes avait rendu hommage à deux autres anciens membres de notre cercle, Emile Verhaeren et Maurice Maeterlinck. Il était de notre devoir, à nous les jeunes, de manifester notre profonde admiration pour l'œuvre de Camille Lemonnier. C'est pourquoi notre partie littéraire lui était consacrée.

Emile Vandervelde, qui quoique fatigué par un meeting qu'il venait de donner dans un faubourg, avait voulu témoigner une fois de plus son attachement à notre cercle en assistant à notre soirée et en acceptant d'y prendre la parole. Dans une improvisation chaleureuse, fréquemment interrompue par les applaudissements de l'assistance, il évoqua le roman de Lemonnier : « Les deux consciences » il opposa la conscience humaine, l'opinion publique, à la conscience cléricale, l'opinion réactionnaire.

Puis Madame Derboven, du Théâtre Royal du Parc, lut quelques pages de ce roman, où le maître a résumé sa foi littéraire et sa foi philosophique. Les étudiants captivés par cette lecture si bien sentie, firent à l'artiste de chaudes ovations.

Les étudiants Parisiens et Nancéens quittèrent à regret cette petite fête intime pour se rendre au raout de l'hôtel de ville.

Plusieurs délégués Belges, de Liège, Gembloux, Mons, Anvers, Gand, préférèrent rester chez les « socialistes » où l'on organisait de si gentilles choses.

Le citoyen Hector Denis qui, à son arrivée, avait été longuement ovationné, par la salle toute entière, dut également se

retirer. En parlant, il nous remercia de lui avoir remis au cœur cette impression, que la jeunesse artistique des anciens temps survivait à l'Université Libre, aussi vivace, aussi enthousiaste.

A la fin de la soirée, le citoyen Vandervelde, en une allocution pleine de souvenirs et d'encouragements, insista sur le rôle que les Etudiants ont à jouer dans le mouvement politique et social. En termes éloquents il leur conseillait de rechercher la Science partout où elle se trouve, de fréquenter parallèlement aux cours de l'Université Libre, ceux de l'Université nouvelle, cette université ouverte à tous.

Un triple ban fut battu en l'honneur de cet ancien étudiant socialiste qui avait su si bien fraterniser avec les étudiants de la génération actuelle.

D'un seul mouvement toute la salle entonna le chant des Etudiants. Et c'est aux sons d'une vibrante Internationale sortie des 300 poitrines estudiantines que la salle s'évacua.

Aujourd'hui le cercle s'est remis vaillamment à l'œuvre. La série de ses mardis politiques où une trentaine d'assidus discutent en dégustant le thé, les grandes questions du jour, a été recommencée. Le C. E. S. invite vers le 15 décembre les membres des Etudiants Libéraux — dont quelques uns ont vu d'un bon œil ce mouvement que nous essayons de mettre en train — à venir discuter amicalement, en une soirée pleine d'intimité et de camaraderie, la question de la réforme électorale. Le C. E. S. voudrait que ces séances de discussions, tenues à tour de rôle au local libéral et au local socialiste, avec un rapporteur de chaque groupe chaque fois, aient lieu tous les mois afin qu'en avril prochain les cinq grandes réformes politiques des deux partis d'opposition aient été examinées et discutées.

Ainsi le terrain serait préparé pour aborder l'année académique prochaine, les grandes questions économiques.

L'activité du C. E. S. ne se bornera pas à ces discussions. Le comité républicain, composé du secrétaire Georges Brohée, du trésorier Pierre Recht, des membres Mlle Raschenko, Furnémont, etc., et des deux délégués de la F. B. Nic-Barthélémy et G. De Rom, organise en outre pour décembre une fête litté-

raire et musicale, pour fin janvier une représentation théâtrale boraine, pour le mois d'avril un voyage socialiste à Paris, de plus des conférences de grands orateurs étrangers. Le célèbre aliéniste socialiste Genevois nous a assuré son concours. Voilà de quoi suffire à l'exigence des membres actifs de notre cercle.

Pour le Comité :
Le Secrétaire, GEORGES BROHÉE.

La Symphonie des Etudiants de l'U. L.

Fondée il y a un an à peine, la symphonie des Etudiants a pris une rapide extension. Son premier concert, lors des fêtes du Cercle Polytechnique, attira sur elle l'attention des étudiants et des autorités académiques, qui depuis lors l'aident et la soutiennent dans son œuvre.

Les quelques membres fondateurs : Cerf, Goldschmidt, Van Zoest, L. Kochnysky, De Vetter, W. Van Remoortel, Coens, Divoire, et de la Rabrie, ont été vite renforcés par un grand nombre de nouveaux adhérents, et le cercle compte, aujourd'hui, une quarantaine de membres actifs.

Il prépare, paraît-il, un grand concert pour le milieu de cet hiver.

WILLY.

Pst ! Pst !

Seigneur vous m'avez fait puissant et solitaire ! J'ai vu errer un fantôme : l'unique mais grand Pst Pst survivant, portant fièrement une bannière, qui l'abrite tout entier, se réduit à Stiers.

On demande à ce qu'il Stiers des pieds. De Profundis.

Président, Stiers ; Secrétaire, ReStiers, etc.

Kuklos Libous

(Cercle de la Libation).

Remarquable association de fines vadrouilles, dont le gosier prend, chaque année, une déclivité plus considérable. Tous étudiants à l'Université Libre, ils se réunissent à Anvers, au fond d'une sombre impasse, dans le temple sacré où ils vénèrent le *Zeus Libous*. Le grand prêtre bénit la coupe monstrueuse, que le vénérable doyen *Papus* fait circuler dans l'assemblée. A minuit, les 9 membres perpétuels de ce cénacle sacré quittent le temple, et vont promener la casquette mauve dans tous les endroits bien fréquentés où ils peuvent continuer la série de leurs libations rituelles.

HERACLES (Grand prêtre).

Les Vénusoïdes.

UNE SOIRÉE CHEZ SPROT.

Le cercle des Vénusoïdes, fondé en 1808, est un des plus amusants des clubs universitaires, quoique comptant un nombre de membres assez restreint.

Il est impossible d'avoir assez de verve pour donner une idée approximative, de ce que sont ses séances : nous allons cependant nous efforcer d'en schématiser une.

Or donc, le maître Sprot ayant fait l'acquisition d'une bas-tringue (lisez piano) nous avait invité à aller tapoter quelque peu chez lui.

Accompagnés de quelques jeunes pucelles, nous forçons la consigne en prétextant une fête quelconque et parvenons ainsi chez le chaud camarade.

Quelques danses barbares exécutées par Beghin et Bitte ouvraient le feu, et les camarades excités par cette musique (ici je donne un démenti formel au proverbe qui a le toupet d'affirmer que la musique adoucit les mœurs) exécutent des rondes endiablées au détriment des tapis et des meubles de notre maître.

Le Prés et Sprot, (qui n'a pas son pareil dans l'exécution de Benvenuto Cellini) nous font entendre leur voix bien timbrée et chaude surtout. Cependant, las de ce genre de sport, (le pauvre piano l'étant aussi du reste) on propose de faire un tournoi de lutte mixte. Aussitôt dit, aussitôt fait : les types se mettent en « Discobole », les « Vénus » de même et nous voilà prêts.

Changement de décors à vue d'œil, le Prés se transforme en Padoubuy, Bitte en Akitaro Ouo; ils luttent désespérément lorsque soudain, coup de théâtre, on frappe à la porte : on se bouscule, on se pousse mutuellement en avant et personne n'ose se présenter pour ouvrir. Finalement Sprot se dévoue, passe un bras dans l'entrebaillement et en retire un bout de papier : la patronne rendue folle par nos clameurs, avait vu son lustre se détacher dans la pièce du dessous; elle nous exhortait à être plus calmes, crainte d'une visite de flics.

On propose donc, pour ne pas faire expulser le camarade, de se réduire au silence, c'est à dire : nous entamons des petits jeux de société, très amusants, arrosés largement par un liquide enchanteur lu à même la bouteille.

Tout alla pour le mieux, jusqu'au moment où, asphyxiés par l'odeur et la fumée de tabac, nous nous résolvons à faire une petite sortie en ville.

Aussitôt dans la rue, on rencontre une bonne petite auto, y abandonnée et qui ne demandait pas mieux que de filer : le brave Pépé s'installe au volant et nous voilà presque partis lorsqu'un malencontreux : « Foutez-moi le camp, N. de D. » nous met en fuite... sur nos pattes malheureusement.

A ce moment, arrivés au coin de la rue, un sapin attardé : nous faisons de notre mieux pour entoler le cocher : finalement, après moult arguments décisifs présentés par Mayol,

le Mec et le Général, le vil individu consent à nous transbahuter.

Nous roulâmes pendant bien longtemps pour échouer finalement dans un bord de l'... avenue, quand, déjà, à l'horizon, se tenaient les pâles lucurs de l'aube.

A. ROSOIR.

Cercle des Nébuleux

Fondé en 1886.

L'activité du Cercle durant l'année académique écoulée a été surprenante : tous les membres ont passé leur examen avec succès. Ces erreurs professorales ont été fêtées par des libations presque exagérées et par des messes noires à côté desquelles les réceptions du prince d'Eulenburg et du Frère Flamidien ne sont que de la petite bière.

La plupart des professeurs ont sollicité leur admission au sein de la vénérable corporation, mais leurs demandes auront sans doute le sort de celles faites l'an dernier par Albert Cobourg, c'est à dire qu'elles seront vraisemblablement écartées. Peut-être admettra-t-on le recteur à l'essai, comme homme de peine !

Le Comité d'honneur a été constitué comme suit : *Président*, Mahaut, marchand de journaux prohibés; *Vices-Présidents*, Charles Woeste, ministre d'Etat et Madame Steinheil; *Secrétaire*, Herman Pergameni, professeur à l'Université; *Secrétaire-adjoint*, Floribert, marchand de fleurs; *Trésorier*, Albert Soleilland, cultivateur à Nouméa (Nouvelle Calédonie); *Bibliothécaires*, le cardinal Mercier, archevêque de Malines et Jeanne la Crapule, artiste à la Scala.

JUJULES.



ANVERS.

Etudiants Libéraux d'Anvers.

sous la présidence d'honneur de

M. l'échevin STRAUSS.

Correspondance : 51, rue des Peintres.

Local : Distillerie du Cirque, place Léopold de Wael.

L'année académique 1908-1909 fut pour la Libérale, comme pour tous les autres cercles de l'Institut, une période de transition. Elle devait prendre place entre le règne des Kalbusch, des Mannheim, des de Brackeleer, et celui des... (chut, ne blessons personne!) étudiants bourgeois qui maintenant constituent la majeure partie de la gent estudiantine. Et si encore nous n'avions qu'à déplorer un embourgeoisement de nos camarades, le mal ne serait que relatif; mais il est profondément grave et il sera sans doute irréparable: les nouveaux arrivés sont, au point de vue politique, abominablement neutres, et d'une neutralité qui fait frémir. Souventes fois un étudiant n'ose — je ne veux ici ni le blâmer, ni l'encourager — manifester ses opinions politiques à cause d'une défense paternelle, ou aussi par suite de ce qu'il dépend, au point de vue financier, d'une officialité quelconque. Le boursier, en effet, est souvent excusable de ne pas vouloir faire montre de ses théories politiques: la tolérance n'est malheureusement pas parmi nous!

Mais nous sommes en droit de nous demander jusqu'à quelle veulerie est tombée la neutralité des « bleus » nouvellement

arrivés, quand on en voit refuser de se présenter parmi les libéraux par crainte des professeurs cléricaux, du directeur cléricale, des examinateurs cléricaux,... du garçon de laboratoire cléricale aussi sans doute. Et ne sommes nous pas en droit de désespérer tout à fait des masses nouvelles quand nous, comitards, nous voyons nos membres démissionner pour se présenter au Cercle Catholique; certains n'ayant même pas la pudeur de démissionner et étant assez lâches que de rester à la fois membres des deux cercles :

« *Mais cher camarade, vous répondent-ils alors, votre cercle est politique, alors que le cercle catholique a un but purement philosophique, et l'un peut vivre avec l'autre !!!* »

Pauvres Crétins, tristes Ignares ! Voilà la moralité que vingt-cinq ans de domination cléricale ont faite aux jeunes d'aujourd'hui; voilà les raisonnements de ceux qui grâce à leur instruction, seront un jour peut-être parmi les dirigeants du pays.

Le mal est profond : on ne peut y remédier que par le feu; non celui de l'Enfer, mais bien celui de la Science, de la Vérité !

C'est cette tâche que tous les Cercles d'Etudiants Libéraux se sont assignée : renverser la Calotte ! Leurs efforts auront-ils aidé à la Victoire que nous remporterons sans doute en Mai prochain, c'est à espérer. Nos anciens camarades le firent; ceux d'aujourd'hui l'essayent.

Les Etudiants Libéraux se retrouvèrent donc en octobre 1908 avec un comité composé comme suit : *Président* : Achille Dangimont; *Vice-président*, Eugène Roulez; *Secrétaire*, Jean Randaxhe; *Secrétaire-adjoint*, Harold Bernard; *Trésorier*, Paul Triest; *Trésorier-adjoint*, Raphael Noefnet; *Porte-drapeau*, Louis Lamouche.

Et le baptême eut lieu, et puis les séances. On rédigea maint ordre du jour vigoureux, on prit beaucoup de fort belles décisions, on se chamailla de temps en temps, mais on ne renversa cependant pas le comité. Le *Cercle des Etudiants Libéraux Anversois*, fidèle à la convention conclue par lui avec la Libérale en juin 1908, resta dissous et tous les éléments libéraux restèrent unis dans leur belle association.

Mais déjà il y avait une ombre à ce tableau. La fameuse Générale Neutre fondée en 1907 continuait à sévir et les effets pernicioeux prévus au cours des discussions des Congrès d'Anvers (1907) et de Gand (1908) ne tardèrent pas à se produire. Achille Dangimont, vice-président de la Libérale, avait accepté les fonctions de la Générale Neutre qui réclamait tous ses soins (?). Il en résulta que notre comité se vit privé d'un de ses éléments importants. D'autre part, des bleus nombreux ne s'inscrivirent pas parmi nous sous prétexte qu'ils faisaient déjà partie d'une Générale, la fameuse association sans couleur; nous perdîmes ainsi l'appoint de nombreux étudiants qui au cours des années précédentes venaient chez nous, s'y intéressaient à nos discussions et se convertissaient à nos théories.

La Générale Neutre nous empêcha donc d'inculquer nos idées aux étudiants hésitants!

Elle nous privait d'un de nos meilleurs moyens de propagande : celui qui se fait par les camarades, devant une chope pleine et entre deux chansons.

La Libérale cependant ne resta pas inactive : elle organisa diverses conférences qui eurent beaucoup de succès, participa à diverses manifestations dont le Congrès de Mons et la St-Verhaegen. Bref, le résultat fut fort beau eu égard aux faibles moyens dont elle disposait.

Pour l'année académique 1909-10, à la suite des élections statutaires de mai 09 et complémentaires d'octobre 1910, le comité est constitué ainsi :

Président, Eug. Roulez; *Vice-président*, Gaston Deplancq (Président de la Générale Neutre); *Secrétaire*, Marcel Brux; *Secrétaire-adjoint*, François Lood; *Trésorier*, Jonckheere; *Trésorier-adjoint*, Raphael Noefnet; *Porte-drapeau*, Randaxhe; *Commissaires*, Defer, Helfant, Van Nitven, Stabckoff.

L'avenir semble plus riant et je ne doute pas de ce qu'au cours de cette année l'activité de la Libérale ne soit des plus extra-ordinaires. Beaucoup, beaucoup de beaux projets.

Elle a déjà fait quelque chose : l'organisation de l'excursion que firent à Anvers les participants aux fêtes du LXXV^e anni-

versaire, auxquels elle paya l'excursion sur l'Escaut et le vin (quel nectar !!!!!) qui coula à flots au lunch (Un pain : 40 centimes).

Espérons !

JEAN RANDAXHE.

Cercle des Étudiants Socialistes.

Correspondance : 51. rue des Peintres.

Le cercle socialiste existe toujours. Fondé seulement pendant l'année académique 1907-1908, ce cercle déploya pendant sa première année d'existence une vive activité. Il organisa plusieurs conférences et prit part aux différentes manifestations anticléricales qui furent faites en notre ville. Cette année, il a assisté à la manifestation Ferrer, qui eut lieu il y a quelques semaines. Il se fait surtout remarquer par une propagande intense.

Comité : *Président* : Lafkowitch; *Secrétaire* : X....

Cercles d'Agrément.

Sous ce titre nous comprenons tous les autres cercles de l'Institut tels que : Roumain, Bulgare, Russe, Polonais, Arménien, Luxembourgeois (Grand Duché), Israélite roumain.

L'activité est extraordinaire; les avis sont très fréquents.

Une mention spéciale doit être attribuée au « Cercle flamand » qui organisa de belles fêtes l'an dernier.

Rappelons le succès, la réussite des fêtes champêtres organisées à Mariabourg, pendant le mois de mai passé. Espérons que nous aurons le plaisir d'y retourner; nul doute alors que ce

gai village ne soit le « rendez-vous » de la Jeunesse Anversoise.

Pour ne pas faire de jaloux, présentons le cercle « *Allemagnia* » et celui des « *Suaves* ».

Voici les noms des chefs de ces cercles : *Flamand* : Desmet, J., (51, rue des Peintres); *Roumain* : Ferhat (51, rue des Peintres) *Bulgare* : Stabekoff, J.; *Russe* : Lehrmann; *Polonais* : Katerla, K.; *Arménien* : Soulian, A.; *Luxembourgeois* : Hess, N.; *Israélite-roumain* : Helfant, H.; *Allemania* : A. Kalbusch (14, rue Rodolphe); *Suaves* : Farin, R.

Cercle des Étudiants Wallons.

Correspondance : 51, rue des Peintres.

Local : Café « *Tippo-Tib* », rue Carnot.

La vie estudiantine reprend à Anvers, car lui aussi, s'est transformé, lui aussi a repris une vitalité extraordinaire.

Voici un groupe de chauds copains wallons qui travaillent gaiement, comprenant un peu mieux la vie estudiantine.

Les séances ont lieu tous les quinze jours et chaque fois, c'est un immense tonneau à vider.

N'est-ce pas tout dire quand vous saurez que l'année dernière on y voyait les trois glorieux putois : Lamouche, Carlier et Farin.

A chaque séance, on a toujours bu comme des « trous » et jamais membre du W. C. n'est sorti du local sans être accompagné d'une formidable cuite.

Tout en se réunissant, ils s'amusez admirablement, passent une soirée bien intime où l'esprit est réconforté..... sans jamais oublier la vadrouille traditionnelle dès le début de l'année. Grâce à l'initiative du président, les séances sont devenues réellement attrayantes; tantôt ce sont des conférences, tantôt des guindailles ou bien encore des assauts intimes de boxe et

de lutte. Se rappelle-t-on de la lutte de l'an dernier entre Louis le-farouche et Achille le Dormeur...

Au mois d'octobre, le cercle dirigé par un nouveau comité reprit ses bonnes soirées bidonnantes qui, certes, furent à la hauteur de leurs ainées.

La guindaille de rentrée et le baptême des bleus sont venus réjouir de leurs échos l'ancien local de la « Distillerie du Cirque ». La grande fête inaugurale ne le céda pas à ses précédentes, par l'éclat dont elle fut entourée.

La belle rentrée des éléments wallons à l'institut fait espérer de beaux soirs à la « Wallone » qui tiendra à maintenir son ancienne réputation de cercle de guindailles et de vadrouilles.

Devise : son T L son

Nos pères jâsi Wallon.

Comité : *Président* : Roulez, E. ; *Vice-président* : Brux, M. ; *Secrétaire* : Pâquet, S. ; *Trésorier* : Defer, M. P. ; *Porte-drapeau* : Houyoux, E. ; *Cornifère* : Collyns, F. ; *Commissaire* : Lepièce, M.

Antwerp University Foot-ball Club.

L'Antwerp University Football club s'est reconstitué cette année sous la présidence du camarade Jean Grimart.

Il espère conquérir la coupe universitaire. Aussi tous les équipiers s'entraînent-ils avec ardeur. Il y a d'excellentes recrues qui permettent d'espérer que l'on aura cette année une équipe formidable.....

Comité : *Président* : J. Grimart ; *Secrétaire* : M. P. Defer ; *Trésorier* : J. Verbist.



MONS.

L'INSTITUT COMMERCIAL DES INDUSTRIELS DU
HAINAUT.

La Société Générale des Étudiants Libéraux.

Après quelques tiraillements maladroits, la Générale renaît toujours aussi forte, toujours aussi nombreuse.

Les événements d'Espagne qui se produisirent au début de 1909-1910 aidèrent à démontrer l'unanimité des sentiments anticléricaux parmi les étudiants de l'Institut, groupés sous le drapeau bleu de la Générale.

Le comité élu se compose comme suit :

Président : Alfred de Valériola; *Vice-Président* : Arthur Cantillon; *Secrétaire* : René Laurent; *Trésorier* : Raoul Stilman; *Bibliothécaire* : Paul Godenier; *Porte-drapeau* : Djabadari; *Porte-drapeau-adjoint* : Achille Delsaut; *Commissaires* : Henri Dewez, Gustave de Valériola, Louis des Essarts et Jean Ghilain.

Ces élus s'occupèrent immédiatement de la création d'une « Mutuelle d'achat » dont l'organisation est toute en leur honneur. Et l'année s'annonce comme propice pour la Générale qui espère, en mai prochain, affirmer une fois de plus ses idées anticléricales, idées que ses délégués ont défendues au dernier Congrès de Bruxelles.

La Carolo.

Le cercle carolorégien se réveilla des premiers après l'assouplissement des vacances. Une rentrée nombreuse augmenta l'effectif de ses membres qui tous se souviennent des idées libérales et socialistes de leur pays natal. Aussi à l'occasion, suivront-ils avec enthousiasme leur nouveau drapeau sous la direction du comité qu'ils ont choisi pour s'amuser et se souvenir des qualités carolorégiennes : l'entrain, la bonne vie, l'absence de soucis.

Ce comité est composé de la façon suivante :

Président : Georges Beauvois; *Vice-Président* : Maurice Deleau; *Secrétaire* : Ernest Boudart; *Trésorier* : Robert Otlet; *Commissaires* : René Bastin, Ernest Berger, et Franz Gilles.
Porte-drapeau : Achille Delvaux.

Le Cercle Borain.

Encore un cercle wallon qui n'oublie pas de revivre et qui a fêté sa résurrection, avec les autres cercles, à la manifestation Ferrer. — Lui aussi s'est choisi un comité de dévoués qui mèneront loin et avec enthousiasme leurs camarades du Borinage.

Président : Léonce Lheureux; *Vice-président* : Marcel Ermel; *Secrétaire* : Henri Limelette; *Trésorier* : Gaston Sirault; *Commissaires* : Jean Ghilain et Georges Descamps; *Porte-drapeau* : Jean Dupire.

La Centrale.

Cette société, tout récemment créée pour réunir les étudiants si nombreux du centre industriel et commercial du Hainaut, s'est révélée de bon crû par le choix judicieux de son comité. Nul doute qu'avec lui, la Centrale ne prospère !

Président : Gaston Ternez; *Vice-président* : Robert Rousseau; *Secrétaire* : Robert Bougard; *Trésorier* : Louis Godaux; *Porte-drapeau* : Louis Delannoy; *Commissaires* : Georges Delattre, Noël Huart et Georges Matthis.

Le Cercle Tétralogique.

« Les quatre » vivent encore, plus pleins d'entrain et d'ivresse que jamais. Les vacances leur ont permis des trouvailles artistiques, chahutatoires, musicales et autres.

Comme l'année dernière, le comité se renouvelle chaque semaine; les postes de président, vice président, secrétaire, trésorier et membre se répartissent donc successivement sur: l'honorable Poilu, adjoint partout, et de son nom bourgeois Marcel Ermel; le citoyen A. Retour, rédact-chef, autrement dénommé Arthur Cantillon; le scandaleux Jodenis qu'une coquille nous fait appeler Paul Godenier et le camarade Max, de son vrai nom Max Hautier.

On voit que la monotonie est exclue de ce cercle qui cherche aussi à l'expulser partout où il la trouve.

Vlaamsche Studenten Bond.

Le dernier en date mais non le moindre. — Vu l'accroissement incessant de la population flamande à l'Institut, il fallut créer un organisme qui manquait. Cela ne dura pas longtemps et après une courte réunion voici le comité élu :

Président : Charles Kieckens; *Vice-président* : Edouard Devits; *Secrétaire* : André Labrique; *Trésorier* : Léon Verbracken.

On ne peut douter de la prospérité qui écherra au Cercle flamand : sa lutte passionnée du début en faveur de sa « moedertaal » prouve qu'il vivra.

La Bruxelloise.

Les « Ketjes », eux aussi, se sont groupés, tu sais ! Et tu vas voir une fois ce qu'ils savent faire, surtout avec les « zivraies » de leur comité ainsi composé :

Président : Henri Latour; *Secrétaire* : Gustave de Valériola; *Trésorier* : Alfred de Valériola; *Commissaires* : Léon Ledire et Antoine Lulli; *Porte-drapeau* : André Debacker.



GEMBLoux.

Société des Etudiants anticléricaux de Gembloux.

Le bilan de l'année se cloture mal; l'enthousiasme des uns, vite annihilé par l'indifférence des autres, a plongé l'anticléricale dans un état d'inactivité indigne d'une société estudiantine, d'une société de jeunes aux espoirs fous, au verbe haut.

Nous avons fait du cri « A bas la Calotte » notre cri de ralliement; ne serait-il pas bon d'y ajouter : « A bas l'indifférentisme ».

Et puis il y a là un mot que l'on dresse devant, à chaque appel quelque peu belliqueux : l'intransigeance. A chaque instant ceux qui n'entendent par dessus-tout que la voix ardente de leur anticléricisme s'entendent traiter de sectaires. Et bien, moi, je dis que, nous qui sommes à l'âge où l'on est porté à tout exagérer, nous qui sommes maintenant des intransigeants, nous serons plus tard des hommes aux convictions laches et molles.

Il faut secouer la torpeur qui nous accable. Le peu qu'on fit l'an dernier prouve que l'on eut pu persévérer avec quelque chance de succès.

Une causerie très réussie de M. Paquot, sur la « Jeune Turquie » a donné au nouveau comité l'idée de relever l'activité de l'Anticléricale par une série de conférences politiques et scientifiques. De nombreuses invitations lancées aux personnalités libérales et socialistes ont reçu de nombreuses adhésions.

L'approche des élections et la renommée des orateurs nous amenèrent du monde et les bourgeois railleurs ne pourront plus dire que la vie estudiantine se meurt.

Il est regrettable que l'année précédente toutes les forces, tous les moyens d'actions se sont concentrés sur la Fanfare. — Celle-ci ne fit que deux sorties, pleines d'entrain peut-être, mais elle n'a guère compensé les sacrifices qu'elle nous a imposés.

Il manquait au programme, pour remuer un peu l'ardeur des membres, l'élément guindailles.

Saignée à blanc par les fêtes du 30^e anniversaire, la Société se tint calme; on ne but guère, on ne but pas, et la grande corne resta précieusement suspendue à la place d'honneur sans qu'on pensa à laver par des folies bachiques la poussière de ses flancs assoiffés. Et si par les rues mornes et noires quelques voix enrôuées clamaient leur foi en la débâcle cléricale, c'étaient des manifestations isolées, réunissant quelques vadrouilles que cette vie latente énervait.

Pour remédier à cet état de choses, le Comité avait organisé à la rentrée une guindaille à laquelle elle avait invité les étudiants étrangers. Le succès fut complet et il est à espérer que d'autres suivront non moins pleines d'entrain, de bonne humeur et de franche fraternité.

Les événements d'Espagne réveillèrent un peu les esprits et après avoir voté un ordre du jour violent contre le gouvernement de Maura, les étudiants anticléricaux collaborèrent à un meeting monstre, de concert avec l'Association libérale et la ligue ouvrière. Ce meeting, où prirent successivement la parole MM. Defnet fils, Pètre et Hambursin, restera pour les Gembloutois une des plus belles manifestations de la Pensée Libre.

Mais l'année 1910 devait se cloturer par un fait de la plus haute importance pour la population estudiantine de Gembloux. L'Anticléricale prit, sur la proposition du Camarade Labouverie, l'initiative de fonder une Générale réunissant les membres de notre société et les éléments étrangers, Générale existant...

indépendamment de l'Anticléricale et ayant pour but de défendre les intérêts matériels des étrangers.

Ratifiée par la grande majorité des étudiants (elle compte à présent 110 membres sur 160 inscrits à l'Institut) elle porte le nom de « Société générale des Etudiants progressistes ».

L'accouchement, il est vrai, fut laborieux, mais la mère et la fille se portent bien, et nous relevons bravement le gant que nous ont jeté les calotins en jurant de nous faire crouler.

Le Comité de l'Anticléricale pour l'année 1909-1910 est composé comme suit :

Président, Belot, Em.; *Vice-président*, G. Schuermann; *Secrétaire*, H. Colleaux; *Trésorier*, J. Dubois.

Porte-drapeaux, Labouverie, H.; *Bibliothécaire*, Nys, Jef; *Secrétaire-adjoint*, A. Nicolay; *Porte-drapeau-adjoint*, Jamotte; *Commissaires*, Thiery, Nicolay et Jamotte.

Société Littéraire et Scientifique.

En février a été élu le Comité : *Président*, J. De L'harpe (Genève); *Vice-président*, J. Nys (Hasselt); *Secrétaire*, R. Dricot (Gand); *Trésorier*, A. Jamotte (Waremmes); *Commissaires*, J. Hannecart (Souvret) et J. Goldschmidt (Paris).

Au cours de l'année, à signaler une ou deux conférences intéressantes, beaucoup de chahut, et un concert de bienfaisance donné à l'Hotel de ville le 2 mai; grand succès.

Le Comité ayant démissionné, les charges sont à repourvoir.

Autres Cercles.

Cercle des étudiants Liégeois.

Cercle des Etudiants Brabançons.

Cercle des Etudiants du Hainaut.

Cercle sportif.

Cercle des Etudiants Hellènes : « Dimitra ».

Cercle des Etudiants Espagnols.

Cercle des Etudiants Polonais.

Camarade A. Agrinys, ancien étudiant de Gembloux, nous a transmis une carte de visite d'un de ses anciens professeurs, trouvée dernièrement parmi des paperasses. La voici :

GEORGES PETIT.

Avocat... du Pape à l'Institut Agricole de l'Etat,
Professeur d'Economie théologique et du Droit Divin

Auteur des livres : « *Pourquoi sommes-nous optimistes... et croyons-nous au maintien du pouvoir Catholique ?* » « *Pourquoi lit-on des romans... et non mon cours d'économie politique ?* » « *La Chasse... aux libéraux et la pêche... des catholiques (50 cm!)* ».

Président de la Fédération Universelle de lutte contre les avorteuses.

Namur.

COMMUNICATION.

Le bruit court que prochainement un changement sera opéré dans l'auditoire de chimie organique à Gembloux. La table du professeur sera transformée en une scène. Alors le vénérable maître pourra mieux faire comprendre aux élèves le côté dramatique de ce cours.

Edition de « l'Institut Agricole de l'Etat ».

Paraîtront sous peu :

Par E. Colson : Recueil de 365 discours tenus dans l'auditoire de chimie analytique et organique.

Prix 5 francs.

Par le même auteur : La Chimie en vers. Prix 3,50 francs.

Par *Camille Bosse* : Les aventures d'un palefrenier devenu directeur. Grand roman. Très intéressant!!!

En vente au prix réduit de 1.50 franc.

Par *Jules Poskin* : L'invasion des pucerons et la fin du monde.

0.50 fr.

Phtirius pubis, comme cause de neurasthénie et
la lutte efficace contre lui. 0.60 fr.





FÊTES

DU

75^e anniversaire de l'Université de Bruxelles.

Si le périlleux honneur d'évoquer dans cet almanach estudiantin, et les souvenirs d'antan et ceux d'hier, m'est échu, je ne rappellerai néanmoins que les festivités grandioses de novembre dernier. Et selon une tradition vieille de plus d'un quart de siècle, je laisserai à chacun de nos groupes particuliers, le soin de claironner librement leur débordement de vie nouvelle et d'enthousiasme inaltérable.

* * *

Lendemain flous des jours de fêtes... Comme tout s'estompe sous l'aile du temps. Les éclats d'or et de lumière se ternissent; les heurts et les chocs s'adoucissent; les discours se voilent dans les échos assourdis. Il reste quelque chose de très doux, de plus cohésif, de plus fondu. Toutes nos manifestations me semblent une et un tableau d'apothéose avec ses reliefs, ses ombres et ses tons gradués reste seul de ces cinq jours de fiévreux enthousiasme.

Evoquer notre Alma Mater, son passé, sa vie, son œuvre et ses aspirations me paraîtrait une tâche trop lourde, si je n'avais sous la main le discours d'une envolée littéraire, d'une précision historique, d'une concision lumineuse remarquables qu'a prononcé M. Paul Hymans, député et vice-président de notre con-

seil d'administration, pendant la cérémonie académique de la Salle gothique de l'hôtel de ville.

Permettez-moi de le reproduire in extenso :

Discours de M. Hymans :

« Dans cet Hôtel de Ville, témoin, souvenir et symbole de nos gloires communales, dans cette même Salle gothique où se pressent en ce moment une phalange de maîtres et de disciples, les délégués de 1,300 étudiants, les représentants d'illustres corps de savants de Belgique et de l'étranger, — quelques hommes audacieux se réunissaient, il y aura demain trois quarts de siècle, et fondaient une université.

« Ils disposaient d'un capital de 45,000 francs, la ville de Bruxelles leur avait accordé un subside qui n'atteignait pas ce chiffre et l'usage de quelques médiocres salles de l'ancien musée; ils avaient recruté 38 professeurs et 96 élèves.

« L'Université Libre de Bruxelles était née.

« La voici, soixante-quinze ans après, en pleine et rayonnante maturité, reconnue par ses aînées dans le monde de la science, à titre de puissance égale et amie, devenue l'une des forces morales du pays, l'une des sources de sa vie mentale et sociale, prospère, populaire et respectée.

« Soixante-quinze ans ! l'espace d'une vie d'homme, à peu près la durée de notre Belgique indépendante. Nos deux patries, la patrie belge et la petite patrie intellectuelle que nous honorons aujourd'hui, ont presque le même âge; elles ont grandi ensemble.

« Assurément, si l'on songe à ces aïeules vénérables, l'Université de Leipzig et l'Université de Genève, qui célébraient cette année l'une son cinquième centennat, l'autre son deux-cent cinquantième anniversaire, il pourrait sembler qu'il y eût quelque vanité à fêter avec tant d'éclat le jubilé de notre jeune université brabançonne.

« Ne rougissons pas, Messieurs.

« Pour courte qu'elle soit, son existence est pleine de noblesse et d'enseignements. L'Université Libre de Bruxelles tire des fragiles conditions de son origine, de la pensée vivifiante de ses créateurs, des épreuves qu'elle a traversées sans faiblir, de justes raisons d'orgueil.

« C'était en 1834.

« La violente commotion de 1830 avait jeté bas l'œuvre éducatrice du roi Guillaume. Les universités étaient mutilées, la vie scientifique éteinte. L'Eglise, dans ce désarroi, tenta d'accaparer le haut enseignement.

« L'épiscopat ouvrit à Malines l'Université catholique qui, après notre première loi sur l'enseignement supérieur et à la suite d'une convention avec le gouvernement, s'installa en 1835, à Louvain, dans les locaux de l'ancienne Université d'Etat. L'institution portait la marque de l'orthodoxie. Les évêques en assumaient la direction. Le but était, selon des paroles officielles, de « défendre la religion et les saintes doctrines », de « détruire les hérésies et les aberrations des novateurs ». On n'était pas loin de l'époque où l'évêque de Broglie, dans son Jugement doctrinal, flétrissait la liberté des opinions religieuses, et l'Encyclique de 1832 venait à peine de la frapper d'une nouvelle et solennelle condamnation.

« L'opinion s'émut. Des protestations éclatèrent. Les libéraux se résolurent à réagir.

« Verhaegen, à la Loge des Amis Philanthropes, lança un premier appel, dont l'écho retentit au dehors. Un groupe de libéraux militants, parmi lesquels d'illustres fondateurs de la nationalité, Rogier et les deux de Brouckere : Charles et Henri, Van Meenen, et de Potter, Defacqz et Lebeau, se mirent à la tête du mouvement. L'Université Libre de Bruxelles en sortit.

Ils ne lui imposèrent ni dogmes, ni entraves, ni tutelle. Elle serait donc indépendante du pouvoir poli-

tique autant que du pouvoir religieux. Emanation de la liberté d'enseignement, son enseignement serait libre. Ses leçons ne tendraient qu'à la libre exploration scientifique, à la libre discussion des idées, à la libre recherche de la vérité. La science désormais aurait un refuge où nulle puissance, nul arbitraire n'inquiéterait l'autonomie, la sérénité, les augustes labeurs de la pensée.

Tels sont les commencements, humbles par les moyens d'exécution, grands par le dessein conçu et la tâche à remplir.

« Les premières années furent incertaines et pénibles. L'Université rencontra des méfiances habilement exploitées, des hostilités déclarées. Les lois de l'époque confiaient la collation des grades académiques à des jurys mixtes nommés par les deux Chambres et le Gouvernement. Longtemps les professeurs de Bruxelles furent proscrits. En 1842, la Chambre des représentants ne nomma pas un seul professeur de notre Université; elle en désigna six de Louvain, dix des universités de l'Etat.

« Enfin, en 1849, sous notre premier ministère libéral, la loi qui remit au Gouvernement seul la formation des jurys d'examen et prescrivit le recrutement de ceux-ci par portions égales, dans les universités libres et d'Etat, nous restitua nos droits.

« Dans l'intervalle, une crise financière avait sévi, qui mit à l'épreuve le dévouement du corps professoral. Le spectre du déficit se dressait. Le courage, le désintéressement de tous ranimèrent les forces qui semblaient s'épuiser. Ce fut un beau spectacle. Les professeurs sacrifièrent une partie de leurs appointements. Quelques uns donnèrent gratuitement leurs cours. La moyenne des traitements, dans cette période de disette ne dépassait pas 1,500 francs.

« Puis il fallut quitter les locaux du musée. Le Gouvernement, en 1842, signifia brusquement à l'Université un ordre de déguerpissement. La ville de Brux-

elles lui offrit alors les locaux de l'ancienne Cour d'assises, rue des Sols. En trois jours, on déménagea, et la vie universitaire déplacée, à peine troublée, reprit son élan.

« Peu à peu les nuages se dissipèrent. L'organisme se développait normalement. Le nombre des élèves croissait. La renommée de l'enseignement se propageait. La confiance des familles était conquise.

« Bientôt cependant, et en vain, un violent effort fut tenté pour l'ébranler. Le parti catholique avait repris le pouvoir. L'année 1856 fut marquée par un conflit passionné du dogme et de l'esprit critique, de l'idée d'autorité et de l'idée du libre examen.

« Dès 1855 la presse cléricale réclamait le châtement d'un professeur de l'Université de Gand dont le crime avait été de saluer la Réforme comme le signal de l'affranchissement des intelligences. Puis on s'en prit à Laurent. Et l'illustre jurisconsulte fut frappé d'un blâme pour avoir dans ses *Etudes sur l'histoire de l'humanité* méconnu les règles souveraines de l'orthodoxie.

« En septembre 1856 retentit la voix des évêques. Elle jeta un cri d'opprobre et de guerre. L'enseignement de l'Université de Gand était dénoncé comme « un poison pour les intelligences ». Quant à l'Université de Bruxelles, ses fondateurs étaient des « hommes pervers », coupables d'avoir « concerté le plan d'arrêter le progrès religieux, d'ouvrir à la jeunesse une source de maux incalculables ».

« A la tribune parlementaire, le verbe éloquent de Frère-Orban vengea les droits outragés de la liberté scientifique.

« Devant les professeurs et les étudiants, à la reprise des cours, Verhaegen, le fondateur, burina, en traits saisissants, le rôle et la mission de l'Université :

« L'université est le temple élevé à la science par l'esprit libéral qui agite les temps modernes. C'est une institution unique dans le monde, si l'on tient

compte des circonstances dans lesquelles elle a pris naissance et qui ont contribué à son développement. Sa mission est de propager par la voie de l'enseignement et de la publication toutes les doctrines progressives qui se produisent dans la philosophie, dans la littérature, dans l'histoire, dans le droit, dans les sciences en général, afin de seconder d'une part les aspirations généreuses de notre époque, en tant qu'elles sont conformes à la vérité, et de combattre, de l'autre, toutes les tendances rétrogrades sur le terrain de la science. Son instrument est la raison; sa méthode est la libre discussion; son antithèse, la foi aveugle, la foi inintelligente qui refuse l'examen et réclame une soumission absolue, une obéissance passive ».

« Définition loyale et complète, qui enveloppe toute l'histoire et la philosophie de l'œuvre, ses débuts téméraires, sa résistante vitalité, ses progrès, son avenir. Elle date de plus de cinquante ans. Elle est d'hier, elle est d'aujourd'hui, et, Messieurs, attestons-le, elle sera de demain.

« Ici se clôt l'âge héroïque; une période paisible commence, de développements harmonieux et continus.

En 1865, l'Université s'installe dans le palais que lui offre l'édilité. En 1873, l'École polytechnique, si florissante aujourd'hui, vient prendre rang parmi nos Facultés, dans la famille académique. En 1859, en 1884, nos premiers jubilés sont célébrés au milieu d'un accord enthousiaste d'amitiés et de louanges. L'Université n'est plus discutée. Ses succès scientifiques, sa productivité intellectuelle, sa valeur éducative lui ont fait une situation inexpugnable. Elle constitue un organe de la vie nationale.

Au cours des vingt-cinq dernières années, une tempête faillit tout emporter. Elle ne vint pas du dehors. Ce fut une crise intérieure. En parlerai-je, Messieurs ? Et ne vaut-il pas mieux, au seuil de nos fêtes fraternelles, écarter des souvenirs attristants ? Laissons-

les reposer dans les mémoires. Et bornons-nous à épouquer les bienfaits qu'une fortune miséricordieuse nous a permis de retirer de ces troubles passagers. Les dissensions dont nous avons souffert réveillèrent des énergies qui semblaient s'assoupir. Tout le corps secoué vibra, et des sources profondes, brusquement remuées, jaillit un renouveau de jeunesse et de fécondité.

De même qu'une cité trop à l'étroit dans la ceinture de ses vieilles murailles, les brise sous la poussée d'une population avide d'air et de lumière, de même l'Université, sentant la nécessité d'étendre son action enseignante, entreprit de créer, au delà des quartiers du savoir classique, de spacieuses avenues, aménagées pour la large circulation des idées contemporaines, de cultiver, à côté des champs réguliers de l'éducation professionnelle, des jardins où pousserait la fleur de la science pure.

Ainsi, l'on vit surgir, au milieu des frondaisons du Parc Léopold, l'Institut de physiologie et l'Institut d'hygiène, l'Institut de sociologie et l'Institut d'anatomie. L'école des sciences politiques et sociales fut organisée; l'Ecole de commerce vint après. L'enseignement se diversifia et se spécialisa. Nos clairs laboratoires, richement outillés, attirent les jeunes savants. Des chaires nouvelles groupent autour d'elles une élite empressée de s'armer pour les nobles combats de la pensée et du droit, pour les rudes conflits de la concurrence industrielle, pour les luttes angoissantes de la science — éternelle curieuse — à la découverte des secrets de la vie.

Tandis que ces réformes s'accomplissaient dans le domaine de l'enseignement, des modifications corrélatives se réalisaient dans le domaine de l'administration. Le corps professoral a été appelé à une participation plus active dans la direction de l'Université. Et l'ordre actuel unit dans une heureuse entente l'élément scientifique, variable et mobile, à l'élément

administratif, stable et permanent. L'Université a trouvé l'équilibre. Forte de l'esprit qui l'anime, fière de son passé, elle interroge l'avenir d'un regard assuré et confiant. Sans doute lui réserve-t-il des devoirs nouveaux et plus grands. Elle se sent prête à les remplir.

Comment pourrai-je terminer ce bref historique sans saluer d'un solennel hommage deux amies constantes et fidèles, de la dernière comme de la première heure, l'administration communale de Bruxelles et l'administration des Hospices. Collaboratrices de nos aînés, elles sont restées les nôtres. Le temps a tissé entre elles et l'Université des liens indestructibles. C'est un honneur pour nous d'avoir mérité leur confiance et leur appui. C'est un honneur pour elles d'avoir contribué à la grandeur et à la fortune de la plus haute institution scientifique de la capitale.

Messieurs, j'ai remémoré nos origines et fixé notre filiation. Notre généalogie est authentique. L'Université libre de Bruxelles a été créée par le parti libéral. Mais, selon la parole de Verhaegen, « émanée d'un parti politique, elle n'en a jamais été l'instrument ».

Œuvre d'un parti, elle n'est pas et ne peut être une œuvre de parti. Elle mentirait à la pensée de ses fondateurs et de ceux qui ont recueilli leur héritage, si, se détournant de ses fins naturelles, elle s'appliquait à servir les desseins ou les ambitions d'un groupe politique. Sa destinée supérieure est de faire de la science libre et de la faire librement.

Faire librement de la science libre, n'est-ce pas en même temps faire des hommes libres et des esprits libéraux ? Quelle plus saine discipline intellectuelle que la méthode du libre examen ? Quelle plus forte éducation morale que le contrôle réfléchi des faits, l'insouciance du préjugé, l'étude franche et hardie de la nature, le respect religieux du Vrai, la persévérance dans la recherche, le courage dans l'affirmation de la conviction acquise. Encore la tâche n'est-elle point

achevée : il est plus difficile souvent de faire reconnaître la vérité que de la découvrir. Les vérités nouvelles, a dit un délicieux sceptique, sont des impertinences. Que d'héroïsme parfois pour persuader les indifférents et confondre les négateurs, pour arracher le consentement des foules et faire descendre dans l'âme collective l'idée d'en haut !

La Belgique, merveilleusement dotée par la nature, a depuis un demi siècle décrit une magnifique évolution.

Epargnée par les guerres et les troubles sociaux, elle n'a cessé de développer ses moyens de production et son outillage économique; elle a démocratisé ses institutions politiques; elle a multiplié ses entreprises au dehors et n'a pas redouté d'assumer le gouvernement d'une immense colonie lointaine.

« Elle ne manque ni de capitaux, ni de vigueur physique, ni d'esprit d'initiative. Elle n'a besoin ni d'argent, ni de forces, ni de courage.

« Elle a besoin de science.

« Elle a besoin de science à tous les degrés, de science élémentaire et pratique pour les petits, de science moyenne et de culture générale pour la masse, de haute science et de culture supérieure pour ceux dont la destinée est de conduire la société, de diriger les hommes, d'ordonner et de faire fructifier les choses.

Sans doute d'heureux et sensibles progrès ont été réalisés. Notre vie intellectuelle belge, et spécialement bruxelloise, s'est singulièrement intensifiée et raffinée.

« De toutes parts surgissent des œuvres d'éducation, des manifestations de littérature et d'art; et, certes les efforts s'éparpillent et la méthode, le plan d'ensemble font défaut; mais un vaste mouvement de pensée se déploie et rayonne dans des sphères sans cesse élargies.

« L'Université de Bruxelles y participe par le concours de ses maîtres. Et il serait digne d'elle qu'elle en fût le centre propulseur et le foyer. Mais il ne suffit

pas qu'elle aide à l'expansion et à la vulgarisation de la science. Il ne suffit pas qu'elle équipe et habilite des techniciens qui, demain, dans les carrières libérales, — le barreau, la magistrature, la médecine, les affaires, l'administration, la politique, — appliqueront avec sagacité les formules du savoir professionnel.

« La science n'est pas une « collection de recettes », et les universités ne peuvent se réduire à la fonction d'appareils distributeurs de diplômes.

« Elles sont et doivent être les grandes usines intellectuelles où l'on pétrit, forge et façonne les élites.

« C'est l'élite qui garde le dépôt de l'idéal, qui maintient le feu sacré. C'est elle qui fraie les voies, éclaire les chemins, annonce les lendemains. C'est elle qui, parmi les passions éphémères, le tumulte des intérêts, le bourdonnement de la vie matérielle, prépare les destins de la patrie.

« Ah ! combien y seront appelés de ces milliers de jeunes gens qui viennent nous demander l'initiation scientifique ! Rares seront les élus. Tous aspirent à en être. « Qui à vingt ans n'est pas d'humeur à escalader le ciel, traînera toute sa vie dans les bas-fonds ». Beaucoup tomberont en route et se contenteront de creuser modestement leur sillon et d'engranger la moisson annuelle, fruit d'un probe labeur.

« Mais tous auront vu scintiller l'étoile. Tous auront frémi au contact de la Science. Tous auront, ne fût-ce qu'un instant, vibré de la fièvre du Vrai, senti l'émotion de la Beauté.

« Et maintenant, allez !

« Que les cœurs débordent, que les mains fraternelles s'unissent !

« Que ces journées jubilaires soient l'apothéose de la Science et de la Liberté, le prélude des victoires futures ! »

Jeudi 18 novembre 1909.

« C'est l'heure solennelle ».

Du haut de cette « Saint-Verhaegen » soixante-quinze ans nous contemplent.

Il est trois heures. Précédée de l'harmonie communale, joyeusement l'école de Verhaegen se met en route vers la gare du Nord à la rencontre de nos camarades belges ou étrangers qui nous arrivent en nombreuses délégations.

Liège, Anvers, Gembloux, Mons, Gand, Lille et Nancy nous envoient leur plus brillante jeunesse, leur « spes scientiae ». Hip Hip Hourrah ! Des clameurs, des cris, des chants, des étreintes.

Marches, pas redoublés, danses, éveillent même les bravos parmi les passants. On salue cette Belgique jeune et fière qui fête la *Source* de son affranchissement.

Place Rogier, ronde fantastique, farandole d'enfer, on n'entend plus ni les trompes des taxis ni la petite trompette nasillarde appelant les fiacres, rue de Brabant.

Puis en route par les boulevards. Brasserie Flamannde, rue Auguste Orts. Foule et Soif, deux déesses dont la première nous fêta, enthousiaste; l'autre à laquelle nous offrîmes tant de libations, merci.

Ce fut une chaude bienvenue, souhaitée par le vieux camarade interuniversitaire J. Malbrun, toujours vert, toujours le teint rouge. (Bruxelles for ever). Son allocution fut si juvénilement poétique qu'elle se termina en verres.

Vin d'honneur, revin d'honneur, survin d'honneur... et rendez-vous est pris pour tantôt « A la Nouvelle Cour de Bruxelles ».

* * *

Ce fut la soirée estudiantine par excellence. Quasi improvisée, avec sa macédoine de chansons, la fête

en fut d'autant plus gaie, d'autant plus cordiale. Invités, camarades de Bruxelles et de l'étranger, rivalisèrent de ta ent et d'humour : Madame Berthal, les copains Borckmans, Manuel, Colin, Monsieur Libeau, sont successivement couverts qui, de fleurs qui de bravos, bans et rebans.

La revue de nos Escholiers Liégeois et leur gente commère (veinards d'interprètes va) nagent en plein succès. Fichue idée ! j'allais oublier nos chansonniers estudiantins : le Caïman (Maigret pour l'Etat civil), Jujules qui nous enveloppa de ses toiles d'amour, Goossens de plus en plus chauve et d'autres, d'autres encore, toujours.

Emue par toutes ces avariations musicales, la foule des clippards délirants déferle en vagues bruyantes par la ville, assoiffée d'avoir bu quelques tonneaux de Munich. L'aube aux lueurs orangées mit en fuite les dernières ombres noctambulesques.

* * *

Vendredi, 19 novembre.

Dans la salle gothique, brillamment éclairée de notre palais communal, où nos vénérables et vieilles bannières ajoutent encore leur note archaïque, s'ouvre, solennelle, la cérémonie inaugurale devant un parterre de sommités scientifiques, artistiques et politiques.

Nos chefs du parti libéral, notre poète Verhaeren, nos hommes de Sciences : Pirenne, Thomas, Frédéricq, Cumont de Gand, Van Beneden de Liège et bien d'autres encore. A la grande table rectorale tous les délégués belges et étrangers. Sont très remarqués : Beernaert, de l'Académie royale de Belgique, Francis Darwin (Cambridge), Holland (Oxford), Neumann (Strasbourg), Poincarré (Paris).

D'ailleurs tout notre corps professoral est au poste. Le docteur Rommelaere, président du conseil

d'administration, ouvre la séance et regrette l'absence de notre vénéré bourgmestre Demot, gravement malade. Quelques télégrammes d'excuses sont lus : entre autres du professeur Waldeier de Berlin et Davis de la Sorbonne.

Après avoir rappelé nos luttes scientifiques contre les tendances épiscopales de Louvain, M. Romme-laere nous énumère tous les corps savants représentés : de Belgique : l'Académie et l'Académie de médecine, les Universités de Liège et Gand par leurs recteurs, l'Angleterre par ses recteurs de Londres, Cambridge, Oxford; l'Allemagne par celles de Berlin, Bonn, Strasbourg; la France par celles de Paris, Nancy et Lille, la Hollande par celles d'Amsterdam et Utrecht. Genève nous envoie ses meilleurs vœux de sympathie. Il salue l'administration de la ville toujours si bonne et si généreuse pour sa protégée. Il rend un éclatant hommage à notre mécène, Monsieur Ernest Solvay, toujours prêt à nous soutenir, à nous aider à vaincre des obstacles qui, sans lui, seraient demeurés insurmontables. Longues acclamations, répétées, d'ailleurs fougueuses, après le rappel de tous les bienfaits dont nous comblèrent les Verhaegen, Van Schoor, Graux et Warocqué. Jamais, ou leur secours moral ou financier ne nous a manqué.

Puis ce furent les pages magistrales lues par Monsieur Paul Hymans et reproduites plus haut.

En l'absence de notre regretté bourgmestre, Monsieur Lemonnier, échevin des travaux publics, nous souhaite la bienvenue dans ce palais municipal. Rappelant les services rendus à la science et à la liberté par notre enseignement, il ajoute : « Aussi la Ville de Bruxelles accomplit-elle avec empressement, en ce jour anniversaire, un devoir de gratitude en envoyant un souvenir ému aux illustres fondateurs de l'Université. Elle exprime sa profonde et sa cordiale reconnaissance aux continuateurs de leur œuvre, à leurs dignes successeurs, au corps professoral qui

remplit sa haute et délicate mission avec un dévouement et un désintéressement sans égal; elle remercie, enfin, tous ceux qui, par leurs générosités et leurs largesses, ont assuré la vie, la grandeur, la prospérité de l'Université Libre de Bruxelles ».

Dois-je vous dire de quels bravos sont soulignées ces paroles de péroraison :

« Vous pouvez être assurés que, dans l'avenir, elle continuera à vous entourer de sa sollicitude et de son affection maternelle et qu'au jour, où le déplacement de l'École deviendra nécessaire, elle lui érigera un nouveau temple digne de ses mérites et répondant à toutes les nécessités des progrès modernes de l'enseignement ».

C'est au tour de notre « chief speaker », président de l'Association générale des Etudiants, à remercier notre Alma Mater de tout ce qu'elle nous donne. Il fait un vibrant appel à notre gratitude et nous conjure de ne pas mentir aux espérances de nos aînés.

Tous les délégués étrangers, drapés dans leur toge de grand apparat nous apportent les sympathies et les félicitations du monde savant. Remarquées surtout la harangue de Poincaré avec son parallèle spirituel entre les Universités jeunes, nées du et par le progrès et les vénérables aïeules rongées de routine, ankylosées et lentes à évoluer, et celle de Van Hamel, professeur de Droit pénal à l'Université d'Amsterdam, qui vient remuer en nous de bien vieux souvenirs et évoquer des destinées si longtemps communes. Citerai-je Cormack de Londres, Strasburger de Bonn, Chaudot de Genève, Lyon de Lille, Vollgraft d'Utrecht Adam de Nancy, qui nous rappelle aussi Ernest Solvay; de Brabandere de Gand, Fraipont de Liège, Mesnil de l'Institut Pasteur et d'autres encore.

Le recteur prend la parole, salue au nom du corps professoral et nous dit : « Ce jour est un point de départ et non pas un aboutissement ». Il invoque la nécessité pour la science d'être libre. « La vérité n'est

pas un dogme : il faut que nous formions des penseurs et des chercheurs. Tâchons de rester conformes au nouveau sceau que nous adoptons : St Michel terrasant l'hydre de l'esclavage et tenant en main le flambeau de la Science.

Il nous donne ensuite lecture de la liste des docteurs « honoris causa » dont tous les délégués étrangers. Parmi les noms les plus acclamés, citons ceux de Pirenne, l'abbé Loysy, Maeterlinck, Verhaeren, Darwin, Roux ».

Monsieur Buls (bravos enthousiastes) apporte l'appui de tous les amis de l'Université et nous rappelant que la moindre obole vaut le plus grand sacrifice, il laissera nos cœurs nous dire tout bas les noms de nos généreux donateurs.

Monsieur Rommelaere termine la série des discours en portant hommage à trois grands noms : Solvay, Warocqué et Errera.

* * *

Et maintenant, en route pour la gare du Midi, recevoir nos amis de Paris, qui arrivent tantôt. Marches accélérées, chants « praestissimi » attente impatiente, acclamations, hurrahs, accolades, et vite au galop rentrer manger un morceau sur le pouce pour arriver à temps au « Gala » de la Monnaie.

* * *

Il est minuit et demi, et à une table du « Palace » presque vide, nous causons, un ami et moi, de notre émerveillement de tantôt : Une salle magnifique où les guirlandes de jolies femmes jettent de ci de là leurs notes claires en bouquets chatooyants de bijoux de rire et de chair. Les files d'habits et de devants empesés margent de blanc et noir les parterres disséminés en fantaisistes arabesques.

Certes le spectacle de scène ne le cède en rien à

celui de la salle. Après les brillantes fanfares d'une marche jubilaire, nous voici jetés dans l'angoisse de ce drame sombre, *Philippe II* de Verhaeren. Si je vous dis dès maintenant que le fond en est le combat âpre et cruel pour la liberté qui agonise, ou plutôt l'odyssée d'un martyr qui franc, brutal peut-être, paie de sa vie sa lutte contre la sournoise oppression du Saint office, je n'ai plus à insister ni sur les acclamations venant saluer les tirades libératrices, ni sur les cris de haine et les hurlements réprobateurs soulevés par la sinistre morale de l'Inquisition qui, fourbe, parle du bras séculier quand elle seule frappe et assassine.

Si Mademoiselle Lucie Brille fut couverte de fleurs, c'est qu'elle su si bien faire tressaillir nos fibres les plus sensibles, celles qui sont notre raison d'être à nous Etudiants : l'Amour et la Liberté.

D'ailleurs notre enthousiasme est communicatif car toute la salle accompagne trépigante d'émotion le vaillant « choral des Gueux » qui suit.

Un entr'acte; quelques pas à faire au foyer : Le recteur est rayonnant, les invités ont le sourire, les femmes le rire, la jeunesse l'hilarité.

Mais on sonne et il serait impardonnable de rater l'interprétation brillante du 2^e acte de « Monna, Vanna » : par M^e Georgette Leblanc-Maeterlinck et M^r Séverin Mars.

Nous sommes un peu plus fiers après la grandiose splendeur de cet acte, devant tous ces étrangers de marque : Une Belgique petite, c'est vrai, mais grande par ses enfants : des Verhaeren, des Maeterlinck.

Puis ce fut la tragique évocation de cette mort d'Egmont qui vint nous rappeler la double blessure que nous firent l'Inquisition et la furie espagnole qui tuaient à grands coups de jugements sacrés et infail- libles.

L'apothéose finale : Notre chant glorieux chanté par M. Lestelly et repris en chœur devant toute la salle debout....

Tout cela s'évoquait entre deux gorgées de Munich dans le calme d'une grande salle vide sous le regard morne d'un garçon en veste blanche, un œil déjà fermé.

Vide, mais non, à une table pas loin de nous, deux Messieurs causent, dont Séverin Mars. Je me précipite à l'interview. Tiens, voici Georgette Leblanc.

Un rapide compliment à M^e Maeterlinck, un second à M^e Lucie Brille, qui se retirent après un instant dans leurs appartements (dame il est 1 1/2 heure). Mais je tiens attablé Monsieur Mars, peut-être malgré lui et je m'en excuse : « Et bien, dites-moi, quelles sont vos impressions de la soirée ? J'avoue, me répondit-il, que j'avais un peu peur. Pensez donc, aller fouiller cette psychologie fine et enchevêtrée, profondément humaine de Maeterlinck devant un public en majorité étudiantin ! Oser présenter le caractère, si femme, si ingénu de Monna Vanna dans le second acte. Là surtout où la vie du « cœur » est rendue jusqu'aux dernières limites de la finesse, où la scène est une fantasmagorie de nuances, délicates et comme effacées, de ce passé si inconnu, si brumeux d'Italie à l'aurore de la Renaissance. Italie mosaïque de villes plutôt. O, je sais qu'un talent comme celui de M^e Leblanc ne recule pas devant l'obstacle. Mais mon rôle : Cet homme, fort devant les chaos et les guerres, mâle devant l'ennemi et qui hésite, recule, a peur devant deux yeux timides, devant un corps de femme qu'on n'a qu'à prendre. Faire saisir par les nuances du jeu que Prinziuallo renie son passé de luttes, pour plaire à celle que peut-être il n'aura jamais. Et puis voilà, nos étudiants sont presque gens du Nord : quel calme, quelle attention. Dites moi, était-ce une élite choisie parmi vos quatorze cents basochiens ? » — « Pas du tout, je vous prie de le croire : ils étaient de toutes les facultés et réunis au hasard ». — « Alors, bravo ». — « Et merci ».

Un dernier « bonnet de nuit » et « *La consigne est de ronfler* ».

* * *

Samedi 20 novembre.

Jour anniversaire de notre fondation. Oui, allons d'abord reconnaissants à un pieux pèlerinage. L'exposition de souvenirs universitaires et de portraits d'anciens professeurs s'ouvre à 10 heures. Et dans la lente promenade devant ces figures, qui regardent défilier la jeunesse d'aujourd'hui, leur œuvre en quelque sorte, dans ce milieu où ces riens d'antan parlent à l'âme, on se tait ou on cause tout bas.

Figées dans le sombre relief du bronze ou l'éclat opalin et mat du marbre, nos gloires revivent, réunies toutes là, comme elles se réunissaient peut-être jadis, et évoquent, à nos yeux un peu tristes, ces soixante-quinze années de lutte, de ténacité jusqu'au triomphe d'aujourd'hui. Vais-je citer des noms : les Anspach, Bara, Buls, Coppez, De Brouckère, De Facqz, Kufferrath, Mainz, Graux, Vander Kindere, Van Humbeeck, Van Schoor, Verhaegen et d'autres encore. Quelques caricatures, des charges, d'anciens programmes, des sceaux. Sont surtout admirées les adresses de sympathie, enluminées, superbes, que nous ont envoyées les Universités du monde entier. Des dessins, des aquarelles...

Je voudrais m'y attarder plus longtemps, mais il me faut gagner le parc Léopold où une visite des instituts m'attend. Un dernier regard en arrière et vivement, en route.

* * *

Peu de monde pour un premier « lendemain de la veille ». Tant pis pour ceux qui manquent. Peut-être les exilés de la rue des Sols ont-ils eu trop peur d'emporter d'ici de cuisants regrets et combien ils eurent raison.

Des salles, non, des salons, superbes, De grandes baies vitrées jettent partout leurs flots de clarté. Au lieu d'avoir pour horizon de sales tas de décombres, les mailles de fer des arbres nus esquissent par les perspectives en grisailles, leurs dentelles d'entrelacs.

Veinards de copains. On nous reçoit dans un gentil amphithéâtre garni de plantes de serre et de longues tables où des guirlandes de fleurs dessinent de longues spirales. Monsieur Paul Heger, nous adresse une chaleureuse bienvenue et devant notre émerveillement nous rend visible le monument intellectuel qui seul restera debout. Il nous présente l'élite des Professeurs qui mettent la vie dans ce qui ne sont malgré tout que des bâtiments : MM. De Moor, Slosse, Jacques, Brachet, Dollo, Wawweiler. Pendant que De Péron notre président, proteste de notre énergie à soutenir l'effort des professeurs, le champagne circule et on décide par acclamations d'envoyer à MM. Solvay et Warocqué le télégramme suivant : « Les Etudiants réunis aux Instituts du Parc Léopold adressent au généreux philanthrope (E. Solvay) (R. Warocqué) l'expression de leur admiration et de leur profonde gratitude ».

Au tour de M. Wawweiler à nous faire les honneurs de l'Institut de Sociologie : La salle de conférences forme un tout d'une harmonie superbe entre les multiples exigences de la Science, la documentation la plus complète et un luxe d'un goût exquis. Suit une leçon type sur le travail et sur sa différentiation dans nos grandes usines modernes où le mécanisme loin d'être la « Niveleuse » permet aux divers degrés d'intelligence de s'employer suivant leurs moyens. Nous quittons à regret et jaloux des générations futures qui, probablement, loin du bruit et des ruelles infectes, iront rejoindre ce paradis de la Science.

A peine le temps d'avaloir un morceau à la hâte car il y a à une heure quelques tonneaux à boire à l'«Aiglon» chaussée d'Ixelles. Enthousiasme fou et soif en proportion.

Puis en route vers la « Grand'Place » pour la formation du cortège, qui se met en branle à 2 1/4 heures.

L'harmonie communale en tête, s'avance. Nous sommes certainement plus de mille. Ordre parfait. De Péron, devant la statue de Verhaegen, prononce une allocution émue, et de nombreuses gerbes viennent humblement se poser aux pieds de notre fondateur. Marche forcée jusqu'à la Bourse. Envahissement des escaliers. On chasse les « capitalistes » et, devant un concours de badauds qui, en restent « baba », nous nous tenons immobiles; le vent même cesse d'agiter nos oriflammes et... « Ne bougeons plus » — Merci. Nous voilà photographiés.

Farandoles, cramignons, chahuts, rondes évacuent en quelques instants la place de Brouckère. Flonflons de musique, petites trompes à deux sous, sifflets font rage, jusqu'à la salle du Théâtre communal où a lieu la fête commémorative de la Fondation de l'Université Libre.

* * *

La salle est bondée. Professeurs, Etudiants, Membres des Loges en uniformes; c'est la cohue, mais attentive et silencieuse. Dans ce théâtre, un peu sombre, la cérémonie revêt un caractère encore plus solennel, plus poignant. Monsieur le recteur ouvre la séance, magistralement, par un discours d'une envolée et d'un style enflammé, véritable chef-d'œuvre d'éloquence. Comme après l'éclat de ces périodes, un aperçu succinct paraît sec!

Il débute par un parallèle frappant entre les ruines croupissant aux portes de notre Université et le lamen-

table abandon où gît l'enseignement. Mais le temple du Libre Examen reste debout. Il rayonne en dehors et de nombreuses œuvres sœurs propagent ses doctrines. Les Anciens élèves, La Société des Ingénieurs, l'Extension Universitaire, etc.

Que faut-il donc pour mener cette grande œuvre à bien : trois choses : Freiheit, Ehre und Geld. Les deux premières nous les avons. Qui donc nous donna la troisième : « Un homme s'est rencontré, loyal, infatigable et bon ; il est venu à nous et nous a dit : « De l'argent, mais demandez-en ! et devant nos regards ironiques il ajouta : J'en demanderai moi, et nous nous sommes inclinés. Cet homme c'est Monsieur Buls ». Du coup une majestueuse ovation roule ses échos dans la vaste salle et dans l'émotion générale. Buls salue à droite et à gauche, profondément touché. Après un vibrant appel aux vaillants étudiants qui demain continueront l'œuvre, le recteur nous invite à l'union, aurore de la victoire toute proche.

Viennent ensuite les hommages apportés à l'Université par :

M. Rouffart, au nom de l'Union des Anciens Etudiants.

M. Greiner, Au nom des Ingénieurs sortis de l'U. L.

M. Léon Leclère, au nom de l'Extension Universitaire.

M. Lafontaine, au nom des Loges maçonniques.

M. Buls, au nom de la Ligue de l'Enseignement.

M. De Péron, au nom de l'Association générale.

M. Clouset, au nom de l'Université de Paris.

M. Sluys, au nom des Universités Belges.

Enfin, notre camarade Léon Dumont, au nom de la presse universitaire paie le tribut de reconnaissance, et l'assemblée, au milieu d'un délire frénétique, quitte la salle en chantant le choral des Gueux.

8 heures.

Scintillante dans son manteau de neige et d'or, sous l'éclat tamisé des mille feux électriques, la salle du Marché de la Madeleine s'inaugure en notre honneur en un festin digne des temps héroïques.

Plus de 750 convives, dans le brouhaha animé et joyeux de jeunes et vieux qui fraternisent, font honneur au banquet. Des rires perlent à chaque bout de table : on s'interpelle, puis un refrain de chanson, un appel, tout se croise, se mêle, bourdonne. Quelle vie et quel appétit ! C'en est même trop vite fini.

A l'heure du St Marceaux... on n'entend rien. Je vois bien notre recteur juché sur une table, ouvrir et fermer la bouche comme s'il parlait. D'autres Messieurs font le même exercice inutilement.

Puis un silence profond, une ovation formidable : Paul Janson, notre vieux Lion des luttes électorales (Comme l'appellera tantôt Paul Hymans) parle. Il nous confie sa joie en voyant notre enthousiasme et fier de notre victoire militaire, salue notre aurore de demain. Quasi porté en triomphe, il faut de longues minutes pour éteindre les acclamations et les bravos auxquels Paul Hymans met le comble par une allocution pleine de fougue et de jeunesse.

Mais l'harmonie de nos copains Liégeois nous appelle au dehors et au son d'un pas redoublé, en route pour le bal.

* * *

O ! ce bal. Le recteur, Monsieur le Professeur Vollgraff, délégué d'Utrecht tout hilares, Furnémont haranguant les couples, une bouteille de champagne à la main, et les vénérables membres des loges chahutant un quadrille !! Des couples, dans une double béatitude de champagne et d'amour, perdus à des tables à la débandade, le punch qui flambe, les valseurs qui trépigent, tout cela me semble un vaste

chaos de plaisirs enthousiastes, de vraie vie escholère menée par de vrais truands de plumes. Je rêve d'un Véronèse pour peindre ces noces là.

* * *

Dimanche, 21 Octobre.

Dès neuf heures et demie grande animation boulevard de la Senne, malgré un temps maussade qui pleurniche de n'avoir pu se lever assez tôt.

Des quatre coins de la Belgique nous arrivent par fournées les sociétés de Jeunes Gardes et les cercles de Libre Pensée qui viennent porter à leur capitale l'offrande de leur inlassable dévouement. Plus de cent groupes, sans compter les cercles d'étudiants, déploient les plis de leurs bannières. Le cortège coupé de nombreuses musiques se met en marche. La pluie ruisselle sur une cuirasse d'allégresse. Si le soleil boude, tant pis pour lui, il manque un bien beau spectacle.

Le long défilé s'écoule par les boulevards, la rue Neuve, place de la Monnaie, rue d'Arenberg, et par la rue du Marché au Bois, se rend à la statue de Verhaegen, fondateur de l'Université Libre.

Et dans le temps qui s'éclaire, le spectacle de l'éclatant hommage rendu à notre créateur, paraît grandir, par le respect et une sorte de recueillement qu'on lit sur tous les visages. Enfin les groupes se disloquent et vont jeter l'animation jusque dans les quartiers les plus excentriques de Bruxelles.

* * *

A onze heures se réunissaient au Parc Léopold et nos grands bienfaiteurs et nos grands dévouements. En un lunch cordial où naquirent les plus nobles et les plus proches espérances, tous sentirent se serrer plus étroits ces liens déjà vieux de trois quarts de

siècles. On sentait déjà se réaliser ces deux vers de notre chant :

Une aurore nouvelle
Se lève à l'horizon.

Mais pour les conférences scientifiques qui suivirent, je préfère céder la parole à mon ami Louyot, beaucoup plus compétent que moi.

Au programme des fêtes du soixante quinzième anniversaire de la Fondation de l'Université Libre de Bruxelles était une conférence du docteur COMANDON sur la cinématographie de l'ultramicroscopie.

Dès que Monsieur HEGER eut présenté en quelques mots aimables, à l'affluence des personnalités scientifiques, des praticiens et des nombreux étudiants, le docteur COMANDON et ses collaborateurs MM. GASTOU et PATHÉ, le jeune savant entra immédiatement dans son sujet et émerveilla les spectateurs en faisant défiler devant eux la série des films cinématographiques qu'il avait recueillis et qu'il nous développa de façon si claire. Ce fut l'innombrable et effrayante faune de l'intestin d'une souris; les bacilles, vus à un grossissement de 20,000 diamètres, évoluaient, se transportaient en droite ligne, ou bien faisaient de gracieux virages et traversaient la préparation avec une rapidité déconcertante, bousculant les cocci plus paisibles, moins turbulents.

Puis l'on vit dans des préparations de sang de plusieurs animaux, des *tripanosomes* se mouvant incessamment, déployant leur membrane ondulante, se relançant comme des balles des globules sanguins et bousculant les ombres des globules morts. Vinrent également en milieu sanguin les gracieux spirochètes, agiles, élégants, avec leurs innombrables spires progressant à la manière d'une vrille; ou bien lorsqu'ils étaient dans un globule rouge, tournoyant comme s'ils étaient en cage; enfin quand le spécifique qui devait les tuer agissait, on les voyait dans les spasmes

de l'agonie, ralentir leurs mouvements, s'accoler les uns aux autres comme pour se prêter mutuellement secours contre l'ennemi commun.

Enfin, contrastant avec cette vie intense, fébrile, nous voyons les mouvements lents, nobles et sûrs d'eux-mêmes des gros globules blancs lançant leurs pseudopodes et leurs prolongements protoplasmiques pour s'accaparer des cadavres de microbes qu'ils voulaient dévorer.

C'est par cette apothéose que se termina la séance : les spectateurs émerveillés étaient émus à la pensée des services qu'était destinée à rendre à la science la cinématographie appliquée à l'ultramicroscopie. Car outre l'auxiliaire précieux qu'il sera pour l'enseignement, il deviendra plus utile encore au savant qui peut constater par lui-même, l'œil sur le microscope ces séries de phénomènes.

En effet, le cinématographe, grâce à M. COMANDON, lui permet d'enregistrer et d'étudier à loisir les préparations fugaces de ces micro-organismes vivants.

* * *

A l'inverse de la coutume parisienne, en Belgique ce sont les académiciens qui attirent les dames : salle comble au Marché de la Madeleine.

Laissez-moi, comme compte-rendu, vous donner un extrait qu'écrivit dans la « Jeunesse Progressiste » votre concitoyen Maurice Berger :

Donc M. Henri Poincaré, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, qui réalise ce dualisme rare d'être à la fois l'un des écrivains les plus puissants et sans doute le mathématicien le plus fort de l'époque, a parlé du Libre examen en matière scientifique. Il a lu son discours, ou plutôt il l'a raconté sans regarder ses feuilles, un peu hâtivement, avec de petits gestes saccadés et de brusques interruptions pour rajuster un binocle indocile, désarçonné au moin-

dre mouvement, et qui semblait causer au savant d'indicibles tablatures. Mais n'importe, il aurait pu parler ainsi des heures, que le public l'aurait écouté dans le même silence religieux, tourmenté seulement de la crainte d'en perdre une parole.

M. Gustave Lanson, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, qui avait choisi comme sujet « l'Esprit scientifique et la méthode de l'histoire littéraire », s'est montré plus soucieux des attitudes : debout, dans sa redingote élégante, avec ses gestes gracieux et sa diction qui serait impeccable si elle n'était légèrement nasillarde, il a charmé autant qu'il a instruit.

Enfin, M. Félix Le Dantec, professeur à la Sorbonne le plus jeune quoique le plus chauve, a complété la trilogie par une magistrale leçon sur « la Biologie constructive et la Biologie destructive ».

Aucun des trois savants n'a cherché à s'attaquer aux dogmes : seules, des préoccupations scientifiques les animait et cependant chacun a porté à ces dogmes des coups terribles. Et c'est l'impression dominante qu'ont dû emporter les auditeurs, qu'entre la science et la religion, aucun mariage n'est décidément possible.

* * *

Dès avant neuf heures, une file ininterrompue de voitures, autos et taxis déversent dans la cour d'honneur de l'hôtel de ville, la foule des quinze cents invités au raouût offert par le Conseil communal de Bruxelles, au Conseil d'administration, au Corps professoral de l'U. L. et aux étudiants délégués étrangers.

Dans cette suite de salons, où l'art de nos flamands mit ses trésors de boiserie, de sculpture et de tapisserie, l'éblouissement des toilettes, des bijoux et des lustres fait châtoyer toute la gamme des nuances claires mises en relief par ce cadre merveilleusement vieux et assombri. Etudiants ceints d'écharpes mul-

multicolores, Messieurs superlativement décorés, Dames rayonnantes de pierreries, c'était féérique.

A neuf heures vingt deux minutes, deux élégantes livrent le premier assaut à l'un des buffets, que tous les promeneurs avaient déjà mangé des yeux, en passant. Ce fut le premier, et le dernier, car l'assaut ne cessa que faute de combattants. Je vous prie de croire que les étudiants firent montre de vaillance et d'audace ; la place forte d'ailleurs se rendait avec mille douceurs : De Péron boit pour les 525 membres de la Générale et porte toast sur toast de gratitude envers ce palais municipal.

Bal superbe. entrain juvénil, jeunes filles exquises. Beckers flirte pour les 525 membres de la Générale et fait honneur à notre renom estudiantin.

D'ailleurs tous nos invités étudiants se sont montrés à la hauteur d'une si brillante invitation. Le Boulanger seul ne parvient pas à se hausser à la taille des 525 membres de la Générale.

Vers 11 1/2 heures les dernières bouteilles de champagne lancent au plafond leurs derniers bouchons.

C'est le « bouquet » de ce brillant feu d'artifice.

* * *

Lundi 22 Novembre.

Debout ! Au poste ! Dès huit heures à la gare du Nord.

Ce fut l'hilarante randonnée par les rues de la métropole anversoise. En groupe plus restreint nos joyeuses clippes et nos fiers bérêts ne s'en montrent que plus gais et plus infatigables. Après une rapide incursion le long des bassins, nous voilà béatement bercés par les ondes de notre grand fleuve : pas de mal de mer, spectacle merveilleux de cette vaste rade enfiévrée de vie et tout semble courir et grouiller pendant que nous (enfin) nous jouissons d'une bonne heure de repos.

1 Réception cordiale à l'hôtel de ville. Et banquet

démocratique où la gaiété et l'entrain deviennent du délire.

Visite du Jardin Zoologique. Long arrêt devant le « home » des singes : on étudie les attitudes, pour tantôt probablement.

Nouvelle ballade par des rues aussi écartées que possible et retour des « enfants prodiges » à 6 heures dans leur patrie intellectuelle.

Bref, une des meilleures journées estudiantines et dont tous les participants à coup sûr garderont le charmant souvenir.

* * *

Il n'est pas huit heures et déjà c'est la « lutte des places » dans la charmante bonbonnière du Parc. Il s'agit d'être bien placé.

Malgré ces longues festivités, les étudiants me paraissent s'éveiller de plus en plus.

Les interpellations, les rires fusent et se croisent. Dès qu'un professeur, un « type » connu, apparaît dans la salle, il est salué d'acclamations, de bancs, de bravos. Quelques polytechniciens sans doute, s'exercent à se lancer des dirigeables qui le sont si peu, que régulièrement, ils s'en vont orner d'un grand papillon blanc l'artiste coiffure d'une dame ou couvrir la noble calvitie d'un respectable « bourgeois ». Et tout le monde se réjouit de l'éveil de l'esprit frondeur et gamin, avant même le lever du rideau. L'ensemble de la salle... est superbe; elle est pleine de vie, de jolies toilettes et du plus huppé des publics.

Aussi, à chaque allusion de l'auteur quel délire de cris, les acteurs eux-mêmes sourient, mais stoïques, ils font comme le nègre et n'en meurent pas. Ah ! certes, ce n'est pas l'occasion de manifester qui a manqué et nos libres examnistes ne cachèrent pas leurs opinions.

D'ailleurs on peut aimer Brioux, ou détester les pièces à thèses, mais il est un grand mérite à rendre

à Mlle Lucie Brille, c'est d'avoir eu des accents sublimes pour peindre une détresse de mère. Aussi fut-elle couverte de gerbes et de corbeilles. Charmante idée aussi le cadeau offert à la gosse qui eut de véritables trouvailles d'artiste dans son gentil rôle de Suzette. L'ensemble était essentiellement homogène et le moindre rôle n'était certes pas le moins bien rendu. Nos félicitations aux organisateurs et au nom des délégués étrangers et au nom des camarades de Bruxelles.

Puis tous, insatiables, nous attendions cette revue de Médecine, dont on disait monts et merveilles et dont quelques échos indiscrets avaient enflammé notre curiosité estudiantine.

Ce fut un deuil cruel qui nous advint : Monsieur Emile De Mot, notre vénéré bourgmestre mourut le mardi, à midi, assombrissant péniblement les derniers éclats de nos fêtes et venant cruellement nous rappeler un dicton populaire :

Pas de rires sans larmes.

R. PETITJEAN.



XI^e Congrès Etudiants Libéraux.

Il s'est tenu le mardi des fêtes du soixante-quinzenaire à la Maison Libérale. On y a pris d'intéressantes résolutions.

M. André Gombault, président de la Générale de Gand, préside. Il remercie éloquemment la Ville de Bruxelles pour l'accueil qu'elle a fait aux savants étrangers et aux étudiants; après quoi on aborde la discussion générale.

Le jubilé du Gouvernement.

M. Van Remoortel propose l'organisation d'une grande manifestation libérale nationale à la veille des élections. Cela ferait impression sur le pays. Cette manifestation pourrait avoir lieu en avril par exemple. Elle serait suivie d'un grand meeting.

M. Weenen, Liège, combat cette proposition. Il estime qu'il vaudrait mieux organiser des manifestations en province. La capitale est toute acquise aux idées libérales. Il serait préférable de publier des tracts et des affiches illustrés, que l'on répandrait à profusion dans le pays.

Un membre estime qu'il ne faudrait pas attaquer la religion, sinon les campagnes ne seraient pas avec nous; un autre proteste contre la léthargie qui atteint la « Ligue de propagande ».

Finalement on décide de publier des tracts et des affiches dont les textes seront rédigés par une commission composée ainsi : Partie flamande : MM. Martens, Weenen, Struys, Minnaert, Petitjean; partie française : MM. Lucien Vertongen, Lequeux, Van Remoortel, Glorie et Engel.

L'enseignement supérieur et moyen.

On aborde ce point : Moyens de rendre accessible aux classes pauvres l'enseignement supérieur : vœu en faveur de la création de bibliothèques au service des groupes estudiantins.

M. Roulez (Anvers) fait rapport sur cette question; il conclut ainsi : « Le Congrès estimant que l'enseignement supérieur et moyen doit être rendu accessible aux classes pauvres, , émet le vœu de voir les autorités procéder à une meilleure répartition

des bourses et décide de créer, au sein de chaque cercle, des bibliothèques scientifiques où les Etudiants nécessaires pourront trouver tous les ouvrages nécessaires à leurs études ».

M. Maertens estime qu'il faudrait généraliser l'usage du flamand dans les ouvrages scientifiques.

M. Gombault pense qu'il est matériellement impossible à des ouvriers de faire des études universitaires; ce qu'il importerait ce serait de créer des universités populaires partout.

M. Dewez (Mons) proteste contre ces paroles. Il n'est pas possible que les fils du peuple qui sont intelligents n'arrive pas à l'Université aussi bien que le bourgeois qu'il battra d'ailleurs plus tard dans la vie.

Un membre. — Il n'est pas possible à tous les fils du peuple d'arriver à l'Université, à cause de la pénurie des Bourses. Les Bourses constituant, en effet, une exception.

M. Jean Vauthier. — Nous devons faire œuvre démocratique. Je vous demande de voter un vœu disant que l'enseignement moyen et supérieur sera de plus en plus accessible aux fils du peuple.

Le vœu de M. Roulez mis aux voix est adopté à l'unanimité.

Le flamand dans l'enseignement.

Le Congrès aborde la question relative à la loi sur l'emploi du flamand dans l'enseignement wallon, d'après le texte Franck-Segers.

M. Maertens fait rapport. Il se déclare partisan de la création d'une Université flamande dont il a toujours défendu le principe parce qu'il estime qu'une Université flamande doit mettre en rapport les classes moyennes avec l'élite intellectuelle et amener ainsi la fusion et l'émancipation des classes. L'unité sociale n'existe pas en Flandre; le devoir du parti libéral est de travailler à cette union. Il existe un abîme entre les classes supérieures et le peuple; si vous voulez faire disparaître l'abîme, faites en disparaître la cause : créez l'Université flamande qui mettra en rapport le sommet avec la base, la bourgeoisie et le peuple.

M. Maertens se rallie à la proposition Franck-Segers; il dépose

le vœu suivant : « Persuadés que la loi Franck-Segers contribuera largement à l'émancipation du peuple flamand et au progrès des idées libérales, les Etudiants libéraux, émettent le vœu de voir débattre le projet pendant la présente session et prient les mandataires de la gauche de défendre et de voter le projet ».

M. Glorie combat. Il prétend que le mouvement flamingant est factice et qu'on s'exagère à dessein les résultats qu'il pourrait avoir pour les Flandres et pour le Pays tout entier.

A ce moment pénètre dans la salle M. De Peron, président de la Générale et le délégué de Cambridge; le président du Congrès leur souhaite la bienvenue.

On reprend la discussion.

M. Glorie demande si le fait de créer une Université flamande tarira les causes de l'ignorance en Flandre ? Il estime que non. Cette question fait partie de tout un système et ce n'est pas en la résolvant par la création d'une Université qu'on la règlera définitivement.

M. Engel (Bruxelles) plaide en faveur du maintien de la situation actuelle avec cette différence qu'il faudrait « créer des écoles françaises en Flandre et des écoles flamandes en Wallonie, selon les besoins; quant à Bruxelles, il lui faudrait un régime mixte, mais définitif, qui consacre une fois de plus la liberté et ne nous oblige à aucune contrainte.

M. Petitjean (Bruxelles) combat la thèse de M. Maertens.

M. Maertens proteste contre le mot de « contrainte »; ce que nous réclamons, dit-il, ce sont des droits égaux aux droits des Wallons, sans plus.

Un ordre du jour est présenté par M. Pavard dans le sens défendu par M. Engel.

W. Weenen défend avec chaleur la proposition de M. Maertens. Il serait monstrueux et inhumain de refuser aux flamands les moyens de s'émanciper. La proposition de loi Franck-Segers n'est que le premier pas vers cette émancipation. On ne peut pas nous refuser de faire ce premier pas.

M. Lequeux estime que la question n'est pas suffisamment étudiée. Il demande son renvoi à un prochain congrès.

Une longue discussion s'engage à ce sujet. Finalement, on décide de renvoyer l'examen de cette question à une date ultérieure.

Le banquet politique.

Le président annonce qu'en raison de l'état désespéré de M. De Mot, le banquet de ce soir n'aura pas lieu.

La séance est levée à 1 heure.

Le Congrès est ajourné.

A peine la séance de l'après-midi était-elle ouverte, que le président du Congrès, M. Engel, la levait à l'occasion de la mort du bourgmestre de Bruxelles.

M. Engel porta la funèbre nouvelle à la connaissance de l'assemblée. Il fit en quelques mots émus l'éloge du défunt et rappela son active carrière.

Le Congrès sera repris en fin janvier ou au commencement de février.

Le drapeau qui flottait au balcon de la Maison Libérale fut aussitôt cravaté de crêpe — et les étudiants quittèrent la salle lentement...



PRESSE UNIVERSITAIRE.

Bruxelles.

Le seul journal qui ait résisté aux tempêtes est toujours *l'Echo des Etudiants*, le doyen des journaux universitaires. Quelques vagues confrères ont tenté de percer l'indifférentisme, journaux d'une heure, véritables éphémères qui retombent les ailes brisées.

L'Echo des Etudiants suit sa route, surmonte les obstacles, mais il va toujours.

Souvent attaqué, il reste malgré tout le plus fort, il est maître de la situation et d'un coup de plume peut rayer tel ou tel turbulent arriviste.

Les journaux liégeois viennent essayer la concurrence, très loyale d'ailleurs. Peu importe, c'est la gaieté de la vie, ces luttes d'où naît l'activité.

L'Echo des Etudiants continuera à donner ses portraits hors texte, ses remarquables articles de fonds, méli-mélo d'élucubrations, il publiera des vers écrits sur le marbre blanc des tables. L'insolence rira souvent entre les lignes et chacun pourra s'amuser des grosses légumes et des bonnes poires. Au hasard des générations dirigeantes, on y lira de la politique, des vers décadents, parnassiens, des vers débraillés sans rimes ni raison.

Des dessins : toujours !

L'Echo des Etudiants n'a pas de formule, il est, l'écho de toutes les revendications. Il est comme l'a dit M. Picard, le plus original des journaux.

C'est une œuvre universitaire qui compte vingt et un ans d'activité. Elle a droit au respect avec lequel on salue les anciens. Tous les jeunes de Bruxelles et de province en mal de littérature y seront bien accueillis.

CHAVAROT.

Estudiantina.

Journal hebdomadaire des Etudiants de l'Institut Commercial des Industriels du Hainaut, Mons.

Estudiantina a débuté dans sa quatrième année par un coup de maître, profitant de l'affaire Ferrer pour reparaitre et faire savoir qu'il n'était pas mort. Cela lui valut de nouveaux abonnés et lui permit d'agrandir son format et d'augmenter la matière.

D'année à année, le petit canard du début a progressé, réunissant nombre de dévoués rédacteurs et collaborateurs au nombre desquels les anciens se piquent d'être.

Il est la preuve de l'entente si belle qui règne à l'Institut : on attend ses numéros avec impatience, maintenant qu'avec le temps, l'argent et les bonnes volontés, il se transforme, mêlant les choses estudiantines aux choses plus sérieuses.

Le comité de rédaction est composé comme suit :

Rédacteur en chef : Arthur Cantillon; *Rédacteurs* : Max Hautier, Georges Beauvois, Marcel Ermel, André Debacker, Paul Godenir, Raymond Hutin.





NOS PORTRAITS



M. Jules BOULVIN.

Le Comité de rédaction de l'Almanach des Etudiants libéraux me fait l'honneur de reproduire mon portrait en tête de ce volume.

Je n'ai pourtant jamais patronné les publications estudiantines; j'estime que les écrivains qui s'y essaient doivent avoir toute liberté et aussi toute responsabilité. Mais, cette réserve faite, il m'est impossible de ne pas être flatté d'une marque d'affection inspirée par mes élèves. J'y suis d'autant plus sensible qu'ils ne me connaissent que par mon enseignement, qui a dû être seul à jeter entre nous ce fil de sympathies que d'autres relations n'ont pu nouer. La jeunesse studieuse sait assez, en effet, que la mécanique appliquée n'a rien qui touche aux fondements des croyances ou des sociétés, et qu'elle est basée sur des disciplines plus positives.

Pour satisfaisaire complètement au désir qui m'a été exprimé, je devrais donner ici une notice sur ma personne; mais il est bien difficile de parler de soi-même, et le lecteur voudra bien m'excuser si je me borne à une chronologie de faits auxquels je lui saurai gré de ne pas attacher plus d'importance qu'ils n'en méritent.

Je suis né à Roux (Hainaut), en 1855; mon père se chargea en partie de mes études primaires, qui furent complétées à l'école communale de Courcelles;

il exerça d'ailleurs par après, une grande influence sur mon instruction à tous les degrés.

A l'âge de neuf ans, je suivis les cours du dimanche à l'École industrielle de Charleroi, qui s'appelait alors l'École des porions et contre-mâîtres. Il me fallait quitter la maison à six heures du matin pour faire un trajet de deux lieues par de mauvaises routes; mais tout était plein d'attraits pour moi. Je me rappelle la bonne odeur d'encre de Chine de la grande salle de dessin; j'ai gardé le souvenir ému du professeur Olivier Destrée, qui me donna plus tard des leçons de physique, et de l'ingénieur Smeysters, qui est mort récemment à Charleroi, où il était Inspecteur général au corps des mines.

Ces deux hommes, avec Nestor Bertrand, qui était préfet des études du collège communal, décidèrent de ma carrière en donnant à mon père le conseil de me faire entreprendre des études moyennes. Le collège communal de Charleroi était au niveau des meilleurs Athénées; j'y fis mes classes en six ans, et le long ruban de route que je parcourus deux fois par jour ne fut pas un obstacle pour mes études. Le pays était déjà alors une vaste usine; la traversée de Marchiennes équivalait à une leçon de choses, où tous les spectacles étaient propres à piquer la curiosité.

Au cours de mes études de collège, j'eus l'occasion de m'essayer pour la première fois à l'enseignement. C'était dans une école d'adultes du dimanche, que mon père avait fondée à Souvret, avec P. C. Vander Elst, un homme de bien, qui fut un archéologue distingué. Il y venait des ouvriers mineurs désireux de s'instruire, et qui me paraissaient vieux, mais qui, sans doute, ne l'étaient pas; je leur lisais des tragédies de Racine, je leur montrais des gravures d'histoire naturelle que je leur expliquais d'après mes cours du collège. Les leçons étaient variées et sans prétention, l'auditoire était plein de bonne volonté, et tout lui plaisait.

La « *Ligue de l'enseignement* », très active à cette époque sous l'impulsion de Charles Buls, eut connaissance de notre effort, et me décerna une médaille d'argent que je conserve précieusement.

Incertain de l'avenir, après avoir terminé ma classe de seconde, j'obtins d'entrer, pendant les vacances, dans les bureaux de la Société de construction de chemins de fer, qui se trouvaient à Trazegnies, sous la direction de M. Delval. J'y appris la Topographie, et on me confia même le nivellement et le tracé de la ligne de Trazegnies à Courcelles. Je subis ensuite, devant le jury de Mons, l'examen de géomètre-arpenteur; c'était au lendemain de la bataille de Sedan; le chef-lieu du Hainaut, voisin de la frontière, était encombré de réfugiés et de militaires français désarmés, et ces circonstances me dispensent tout au moins de donner la date de mon diplôme.

Le séjour dans un bureau de travaux publics m'orientait vers la carrière d'ingénieur des ponts et chaussées; je terminai ma première scientifique, et j'entrai à l'Université de Gand en 1871. En ce temps-là, les examens de l'Ecole spéciale se passaient au mois de juin, et les élèves étaient envoyés en mission sur les chantiers de travaux de l'Etat. Ma dernière mission se passa à Nieupoort, sous la direction de l'ingénieur De Mey, qui me chargea de faire, avec un camarade, le projet d'un tablier tournant en fer à placer sur l'écluse du Comte. Ce fonctionnaire nous donna la satisfaction de faire exécuter notre projet, ce qui, évidemment, flatta notre amour-propre.

Je n'entrai cependant pas dans le corps des ponts et chaussées, comme mon rang de sortie m'y avait donné droit. Une place s'étant trouvée vacante dans la marine, l'un de mes professeurs, le regretté Ch. Andries, m'en donna connaissance, et je fus envoyé par le gouvernement, en qualité d'élève-ingénieur, à l'école du Génie Maritime de France, qui se trouvait alors à Cherbourg, et qui fut transférée à Paris quelques années plus tard.

Ces études furent pour moi presque une révélation; les cours étaient donnés par des ingénieurs de la flotte temporairement détachés; l'auditoire comprenait la promotion sortant de l'École polytechnique qui avait choisi la carrière d'ingénieur naval, et quelques élèves étrangers admis, comme moi, à la demande de leur Gouvernement; il s'y trouvait un petit contingent d'élèves japonais qui sont devenus depuis lors directeurs des arsenaux de leur pays.

Il régnait dans cette école une atmosphère de science élevée, et je fus profondément ému par la simplicité avec laquelle les professeurs venaient exposer cette merveilleuse Mécanique du navire, dans laquelle la plupart avaient fait des découvertes marquantes. Il régnait beaucoup de camaraderie entre l'École et les ingénieurs de l'Arsenal; ceux-ci voyaient en nous des conscrits, et nous accordaient toute leur bienveillance. M. E. Bertin, aujourd'hui Directeur général retraité, membre de l'Institut, nous communiquait ses beaux travaux sur la houle et le roulis; M. Pollard, à peine notre aîné, devait plus tard, en collaboration avec M. Dudebout, notre condisciple, écrire le plus savant traité d'Architecture navale qui ait été publié. M. Guyou, alors lieutenant de vaisseau, démontrait ses beaux théorèmes sur la poussée d'un liquide agité; il est aujourd'hui membre de l'Institut. M. Romazzoti, élève de notre promotion, devait créer plus tard le sous-marin.

J'aurais bien des souvenirs à noter, mais j'abrège.

Entre les deux années d'études, je passai trois mois en mission aux Forges et Chantiers de la Méditerranée; je trouvai chez M. Du Buit, Directeur de ces grands établissements, le même altruisme que chez mes professeurs; je lui en ai gardé une grande reconnaissance.

En quittant l'École de Cherbourg, je fis encore un stage dans les ateliers de la Société Cockerill, à Seraing, où j'eus avec M. Kraft, déjà alors ingénieur en

chef de cette société, de fréquents entretiens qui valaient les meilleures leçons. Et qu'il me soit permis de remarquer que tous ces maîtres dans l'art si varié de la Construction étaient en même temps des savants, car, pour les esprits vraiment supérieurs, la théorie ne se sépare jamais de la pratique.

Le moment était venu d'en finir, et, après un dernier examen, je devins sous-ingénieur de la marine en 1878, et fus adjoint à Anvers à l'ingénieur en chef Delcourt.

Sur ces entrefaites, mourait à Gand, en pleine carrière, le regretté Andries, qui professait la Mécanique rationnelle et les machines.

L'administrateur de l'Université me proposa de partager sa succession avec Massau, dont nous déplorons la perte encore toute récente.

Cette offre flatteuse me laissa hésitant; je ne pouvais me résigner à abandonner la carrière qui avait été le but de toutes mes aspirations; je ne me sentais pas d'ailleurs la maturité nécessaire pour enseigner une science complexe. Je choisis un moyen terme, et j'obtins d'exercer mes fonctions d'ingénieur à Anvers tout en donnant à Gand trois leçons par semaine.

Je restai plusieurs années partagé entre ces deux tâches également importantes; j'avais conscience, cependant, qu'à prolonger cet état de choses, je ne pourrais mener à bien la mission que, peu à peu, j'avais prise à cœur de remplir à l'Université, et je me décidai à opter pour celle-ci en 1887, sur les instances de l'Inspecteur des Etudes Boudin, qui était un savant de grand mérite, en même temps qu'un homme de haute culture et de commerce agréable.

Nous poursuivions d'ailleurs ensemble, depuis un certain temps déjà, l'idée d'établir un laboratoire de Mécanique; j'avais eu l'occasion de voir aux Etats-Unis l'Institut Stevens, et j'avais été frappé de l'intérêt que présente l'expérimentation. Boudin ensei-

gnait l'Hydraulique, la Résistance des matériaux, la Stabilité des constructions et les Technologies; nos cours n'étaient que des parties d'un même ensemble. Je n'eus pas à le convertir, et il me confia le soin de dresser le projet du laboratoire que les élèves d'aujourd'hui connaissent bien, mais dont la réalisation fut retardée par des circonstances adverses; s'il n'en avait pas été ainsi, notre laboratoire eut été l'un des premiers du Continent, mais mon vénéré maître ne le vit pas achevé.

Je ne saurais guère parler ici de ma carrière professorale; peut-être n'ai-je pas fait ce que je devais, mais j'ai conscience d'avoir fait ce que je pouvais, et d'avoir servi l'Université sans me servir d'elle.

Depuis l'année 1883, j'ai publié environ cinquante mémoires sur des questions diverses; le professeur n'a pas que la mission d'enseigner et de signer des diplômes; il doit à tous, et il se doit à lui-même de faire progresser, dans la mesure de son intelligence, les sciences dont le sort est remis temporairement entre ses mains. S'il ne peut se flatter d'y réussir, il serait inexcusable de ne pas s'y appliquer. C'est dans cet esprit que j'ai publié mon *Cours de Machines* auquel j'ai consacré dix années de travail. Le renouveler en essayant de suivre et d'appliquer les progrès incessants de la science des machines est ma tâche de l'heure présente, et je ne suis pas au bout de mes efforts.

J'ai mis dans ces pages rapides ce qui m'a paru propre à répondre à l'intérêt que veulent bien me témoigner les étudiants d'aujourd'hui. Depuis l'année 1879, j'ai connu toutes les générations de leurs aînés; un grand nombre occupent d'importantes positions et beaucoup sont pour moi des amis dévoués, car la collaboration entre professeur et élève crée entre eux un lien presque filial.

Parmi tous ces anciens, je me plais à en signaler deux pour leurs efforts dignes d'éloges, ce sont ceux

que les jurys du concours universitaire ont proclamés premiers en Applications de la Mécanique. Ils doivent ces succès à leur mérite personnel, je m'en réjouis pour eux, avec la satisfaction de penser que mon enseignement a contribué à les inciter au travail.

Monsieur le professeur Boulvin n'a pas permis à ses élèves de faire eux-mêmes la notice biographique de leur éminent maître. Il craignait certes trop d'éloges et c'est sa grande modestie qui dicta sa décision. A côté de l'humble hommage qu'est notre dédicace, tous les étudiants libéraux eussent été heureux de traduire à Monsieur le Professeur Boulvin leurs sentiments de respectueuse sympathie et de grande admiration.

(N. D. L. R.).





M. J.-J. DIERMAN

SÉNATEUR.

Si vous demandez à l'un de nos concitoyens son opinion sur le sénateur Dierman, il vous répondra invariablement : « Jean-Jacques Dierman ? c'est le type de l'industriel gantois. »

Ce mot de « type » est un de ceux dont on abuse le plus.

En quoi M. Dierman est-il le type de l'industriel gantois ? Par quoi le Gantois se distingue-t-il ?

Pour résoudre la question, il nous faut rechercher la synthèse du Gantois. Tentons l'aventure.

Le Gantois est rond d'allures, narquois, indépendant, et actif.

La rondeur d'allures, l'absence de pose, en ce siècle de snobs et d'autogobistes, sont caractéristiques dans notre bonne ville. Dieu me garde de nier l'existence de poseurs chez nous : mauvaise graine lève partout. Mais ce sont là des Gantois introduits en contrebande ou dégénérés. Le vrai Gantois n'est pas poseur : il est bon enfant, tout simple, tout rond.

Le Gantois est narquois. Ecoutez son langage. Il a un dialecte à lui : certaines phrases, certains mots lui appartiennent en propre ; il en garde le monopole. Le peuple a le privilège de baptiser d'un mot une situation bizarre, un personnage ridicule ; le mot est

toujours pittoresque, il fait image et l'expression a tous les attributs de la virilité.

On a pu composer une brochure rien qu'en dictons populaires gantois. Parfois le mot brave l'honnêteté, mais toujours il est vivant, il est à l'emporte-pièce, il est original.

Le Gantois avant tout est indépendant : il hait toute tyrannie, il exècre le despotisme, celui qui s'attaque au corps, comme celui qui vise l'esprit. Toute notre histoire, notre glorieuse histoire, rappelle ce caractère essentiel de notre race. Les comtes de Flandre, dès qu'ils s'enivrèrent de leur pouvoir au point d'attenter aux privilèges de la cité, en firent plus d'une fois la dure expérience. Le Château des Comtes, avec ses créneaux menaçants, ses douves profondes et son donjon orgueilleux témoigne à la fois de la prudence du maître et de la turbulente audace des populations. Les ducs de Bourgogne ensuite, et après eux notre concitoyen Charles-Quint éprouvèrent à maintes reprises que les Gantois n'ont pas du sang d'esclaves.

Les luttes meurtrières, qui ensanglantèrent nos murs pendant les troubles religieux du 16^e siècle, fournissent la preuve que dans le domaine de la conscience les Gantois sont aussi jaloux de leur liberté que sur le terrain matériel. Aujourd'hui encore, l'immense majorité de nos concitoyens est anti-cléricale. Les Jésuites doucereux de l'heure présente offrent trop d'affinités avec les inquisiteurs de jadis. Le Gantois s'en défie : ce bloc enfariné ne leur dit rien qui vaille.

Le Gantois est actif : il l'est par atavisme, par entraînement. « Comment voulez-vous, nous disait un jour un ami dont l'esprit est tourné vers l'outrance, comment voulez-vous qu'on ne travaille pas à Gand ? Celui qui mènerait ici une vie désœuvrée périrait d'ennui. Que ferait-il, grands dieux ? Il n'y a aucune promenade dans la ville ; les trottoirs sont un mythe ;

les égouts exhalent leur haleine empestée à chaque pas; quand il fait sec, la poussière vous aveugle; quand il pleut, la vase vous embourbe; à l'heure où le soleil se couche, les tramways se hâtent de rentrer à leur garage et les habitants couvrent leurs feux. Que faire à Gand, à moins qu'on y travaille ? ».

Ce portrait-charge de notre bonne ville est la caricature de la plupart des cités industrielles. En vérité, Gand n'est pas une ville de luxe et c'est peut-être parce que ses habitants sont très actifs qu'on y rencontre, moins qu'ailleurs, des oisifs qui peuplent les promenades et animent les rues.

Tous ces traits, caractéristique de la race gantoise, nous les trouvons réunis en M. Dierman.

Impossible d'imaginer un homme plus éloigné de la pose. Sa bonhomie joviale est proverbiale et la pointe ironique qui émaille ses propos nous frappe dès la première rencontre.

Au milieu des conversations d'affaires, dans des réunions de chasseurs comme dans des assemblées politiques, qu'on discute des problèmes commerciaux, financiers ou industriels, ou que l'on s'entretienne avec abandon de questions familières, toujours et en toutes circonstances il excelle à définir une situation par un mot à l'emporte-pièce, par une phrase pittoresque, par une expression narquoise. Dans toutes les affaires il donne la note gaie, extériorisant le fond de sa nature, et il estime qu'il n'est pas besoin, sous prétexte que la discussion porte sur des sujets graves, de s'affubler d'un air solennel ou de prendre des allures lugubres.

Il appartient à l'opinion libérale, c'est un libéral tout court; aussi éloigné du dogme catholique que du dogme socialisme.

L'inafaillibilité et la vérité révélée n'exercent aucune séduction sur son esprit qui est épris de la liberté sans entraves, de l'indépendance entière.

Il possède à un suprême degré cet esprit de tolé-

rance, dont notre parti s'ennorgueillit avec coquetterie, entretenant des relations amicales et courtoises avec nombre de personnes qui se réclament d'opinions hostiles. Il trouve tout naturel de reconnaître à ses adversaires la liberté et l'indépendance dont il se montre jaloux pour lui-même.

Quant à l'activité, il en a donné des preuves dès sa première jeunesse : entré aux affaires à l'âge où le jeune homme riche ne rêve qu'aux sports et aux plaisirs, il a franchi successivement, sous la direction de son père, grand fabricant, puissamment doué, tous les degrés de la hiérarchie industrielle. Aujourd'hui, on admire en lui le complet épanouissement de l'homme d'affaires auquel les industries textiles ont révélé tous leurs secrets. Outre ses importants établissements personnels, il a contribué à fonder et il contribue à diriger des usines où se fabriquent toutes les espèces de fils qui font la réputation de la cité : Les fils de lin à la « Linière des Flandres », les fils de chanvre à la « Manila » et les fils d'acier à la « Clouterie et tréfilerie des Flandres ». Partout il est apprécié pour sa largeur de vues, pour sa profonde connaissance des hommes et des conditions du marché, et pour son jugement d'une sûreté éprouvée.

La réunion de ces nombreuses qualités ont créé autour de M. Dierman une popularité de bon aloi.

Ses concitoyens aiment et admirent en lui un spécimen accompli de la race.

Cette popularité, il la tient, du reste, d'héritage. Son père, M. Ferdinand Dierman, possédait à un degré éminent les mêmes qualités, et lui aussi fut à son époque un « sage homme » dans le monde des industriels et des fabricants.

Nos concitoyens d'âge mûr se souviennent de M. Dierman père, de ses succès comme tribun populaire, de la part importante qu'il prit à la défense des intérêts communaux à l'hôtel de ville où il siégea au Conseil.

Les déshérités de la fortune n'ont pas oublié qu'il fut un des fondateurs et qu'il fut président actif du cercle généreux et philanthropique des « Sans nom mais non sans cœur ».

Sur ce terrain encore le fils sait de qui tenir.

Le Sénateur Dierman n'est indifférent à aucune des manifestations de la vie gantoise.

Notre ville s'est acquis depuis un siècle une renommée mondiale dans le domaine de sfleurs : aussi M. Dierman fait-il partie du comité de la Société Royale d'agriculture et de botanique et les réunions du Casino sont fréquemment égayées de ses saillies et de sa bonne humeur.

Gand a conquis également de haute lutte un rang éminent dans l'empire des sports : et quand sur les rives gazonnées de Henley, l'Europe acclame nos vaillants équipiers, la puissante stature de notre ami encourage leurs efforts et ses félicitations humoristiques sont les premières qui frappent les oreilles des vainqueurs.

Avec tout cela, un homme de cœur : un brave homme.

Ne vous trompez pas à ses façons un peu brusques et au ton qui prend volontiers une pointe de rudesse. Semblable aux vieux flacons poudreux qui renferment une liqueur divine, son écorce de flamand couvre un cœur d'or.

Rien d'étonnant qu'avec ses dons, M. Dierman ait gardé les amitiés de sa jeunesse.

Il y a quelque trente ans, il s'était fondé à Gand un club de 20 membres, tous bons garçons, qui, depuis, ont occupé ou occupent les premiers rangs dans la politique, le commerce ou l'industrie. Jean-Jacques en était le plus bel ornement par sa gaîté abondante en fumisteries et en tours plaisants. Parmi eux se rencontrait un gros garçon blond, aux yeux rieurs et aux lèvres faites pour savourer toutes

les joies de l'existence. Un jour, ou plutôt une nuit, Jean-Jacques tira l'horoscope de ses camarades et au gros garçon réjoui, alors modeste ingénieur fraîchement éclos, il prédit qu'il serait un jour bourgmestre de la ville de Gand. Le passage d'Emile Braun à l'hôtel de ville confirma la prédiction. Ce qui démontre que jeune encore, M. Dierman possédait déjà sa qualité maîtresse d'aujourd'hui : la connaissance des hommes. En son camarade il avait démêlé, sous les dehors du jeune ingénieur heureux de vivre, les qualités de tacticien accompli et d'administrateur habile que nous avons tous admiré dans notre bourgmestre d'hier.

Si je possédais le don de prophétie, j'ajouterais volontiers : et notre bourgmestre de demain.

Au Sénat, M. Dierman, âgé de 58 ans, donc en pleine vigueur, est en état de rendre de grands services. Il n'a pas encore eu l'occasion de donner la mesure de ses qualités, mais nous sommes convaincus que nombre de ses collègues ont déjà pu apprécier dans le travail des commissions, les ressources de son esprit judicieux et de son jugement pondéré.

A vous, camarades, qui êtes encore sur les bancs de l'Université, je dirais volontiers : prenez exemple sur lui. Soyez inébranlables dans vos convictions philosophiques, mais ne versez pas dans l'intolérance ;

Travaillez avec ardeur, mais ne soyez pas vaniteux dans le succès ;

Réussissez dans vos entreprises, mais que votre cœur demeure modeste et généreux dans la fortune ;

Développez-vous, gagnez en âge et en expérience, mais n'accrochez pas aux ronces de la route votre optimisme et votre gaîté.

Gand, novembre 1909.

ALBERT CEUTERICK.

NÉCROLOGIE

A LA MÉMOIRE

DE MONSIEUR

Junius MASSAU

*Professeur ordinaire à la Faculté
des Sciences*

Ingénieur des Ponts et Chaussées

*Membre correspondant de l'Académie
Royale de Belgique*

Ancien Conseiller communal de Gand

Président de l'Union wallone

*Président d'honneur des Etudiants wallons
Libéraux*

Officier de l'Ordre de Léopold

né à Gosselies, le 9 avril 1852 et décédé
à Gand, le 11 février 1909.

Sa modestie était aussi grande que son intelligence. Ses élèves perdirent en MASSAU un professeur aimé. Ils garderont de lui le pieux souvenir dû aux génies et aux nobles caractères.

A LA MÉMOIRE

DE MONSIEUR

Richard BODDAERT

*Professeur émérite à la Faculté
de Médecine*

*Membre titulaire et ancien Président de
l'Académie de Médecine de Belgique*

*Membre de la Société de Médecine
de Gand, etc. etc.*

Commandeur de l'Ordre de Léopold

né à Gand, le 7 octobre 1834 et y
décédé le 8 août 1909.

Il ne voulut que des funérailles simples.
Les étudiants ne purent pas rendre à sa
mémoire un suprême hommage. Puisse cette
belle figure ne jamais être oubliée! Puisse la
grande activité du professeur BODDAERT,
rester un exemple pour nous!

A LA MÉMOIRE

DU CAMARADE

Germain HANSSSEN

Etudiant en Droit

*Membre de la Société Générale
des Etudiants Libéraux*

décédé à Bruges, le 10 mars 1909.

A LA MÉMOIRE

DU CAMARADE

Robert COPPIETERS

*Ancien Membre de la Société Générale
des Etudiants Libéraux*

décédé à Virginal, le 17 janvier 1910.

POLITIQUE

M. M. SAM WIENER

CAMILLE DE BAST

COMTE GOBLET D'ALVIELLA

Echardes.

Le sens de la vie consiste, semble-t-il, à le chercher toute la vie et à ne le trouver jamais.

* * *

Jamais l'homme ne se *croit* si *supérieur* aux autres qu'au moment où il se *sent* leur inférieur.

* * *

La pauvreté et le besoin tuent l'amour, la richesse et l'abondance n'en créent pas.

* * *

Le bonheur est la chanson avec laquelle la vie berce l'homme, jusqu'à ce qu'il s'endorme à jamais...

ALEXANDRE FELDSTEIN.



UN JUBILÉ.

Nous sommes dans l'année jubilaire.

Le Gouvernement clérical célèbre avec un enthousiasme tempéré par une discrétion nécessaire, vingt cinq années de règne et de domination.

Il a dû renoncer, dans la capitale, à la pompe des cortèges, au faste des cérémonies publiques.

Des renseignements certains l'ont convaincu qu'il existe peu d'affinité sympathique entre l'opinion cléricale qu'il représente et celle que l'on professe dans les grandes villes du pays; et, plutôt que de risquer des échauffourées périlleuses, c'est dans des localités de moindre importance ou dans l'intimité protectrice de cercles amis, qu'il est allé respirer l'encens de ses pieux partisans.

Le parti catholique a pris, d'ailleurs, à Malines, sa revanche de ces petites déconvenues.

Là, prêtres et laïcs ont rivalisé d'ardeur pour célébrer les triomphes passés, pour exalter les promesses de l'avenir.

On a fait le compte des victoires remportées par la réaction sur l'esprit libéral et sur le libre examen.

On a supputé le nombre des victimes scolaires sacrifiées sur l'autel du fanatisme; on a promis au minotaure clérical une plus ample pâture.

Certains professeurs de l'Université de l'Etat sont venus proclamer que l'enseignement confessionnel doit remplacer partout l'instruction officielle, tolé-

rante et scientifique, dont ils sont les défenseurs attitrés.

Des brochures habilement faites continuent l'œuvre de propagande électorale poursuivie à Malines par le clergé et par ses humbles disciples, Messieurs les membres du Gouvernement et de la majorité; des articles brûlant d'une pieuse exaltation, que le souci de la vérité ne vient pas refroidir, racontent à leur façon l'histoire du Gouvernement catholique et proclament ses bienfaits.

Ah! sans doute, on répondra à cette audacieuse apothéose.

Le parti clérical est fier de pouvoir montrer les écoles publiques détruites ou abandonnées, leurs professeurs chassés, grâce à des lois néfastes, par les mesures arbitraires et tyranniques de petits potentats communaux, encouragés à leur tour par un Gouvernement sans scrupule.

En face de cette œuvre de dévastation, s'établissent en nombre incalculable, des couvents peuplés de moines étrangers.

Ce sont ces derniers, naturalisés par une majorité complaisante, qui remplacent nos instituteurs et qui inculquent à notre jeunesse un enseignement dénué trop souvent de patriotisme et de science.

Dans les pages dithyrambiques célébrant le long règne du parti catholique, les thuriféraires du parti se gardent bien d'insister sur ce côté de la situation.

Ils préfèrent vanter, se croyant sur un terrain plus solide, la prospérité indéniable de notre pays, prospérité dont ces derniers mois accusent à peine un fléchissement.

Et quoi! notre activité commerciale, nos progrès industriels, notre essor considérable dans tous les domaines économiques, c'est à notre Gouvernement que nous en serions redevables!

Et bien non!

Il ne faut pas que de pareilles allégations puissent se répéter sans être démenties.

Elles ne font pas tort seulement à ceux qui les produisent et dont elles accusent la suffisance; elles constituent une injuste offense envers ceux qui sont les véritables artisans de notre prospérité : nos intelligents et habiles industriels qui, à mesure que les barrières protectionnistes leur ferment les champs d'activité européens, s'en vont conquérir au loin de nouveaux débouchés; notre intelligente et active population ouvrière qui moins bien partagée que les travailleurs des autres pays, au point de vue de l'enseignement professionnel et des œuvres sociales, accomplit pourtant sa tâche avec tant de persévérance, de courage et d'activité.

Sans doute l'on ne pourrait, sans injustice, méconnaître certains progrès réalisés dans l'ordre matériel par le Gouvernement clérical et notamment les grands travaux qu'il a entrepris et dont plusieurs sont poursuivis, quelques-uns même, achevés.

Mais je dis qu'ayant eu à gouverner pendant un quart de siècle cet admirable pays qui est doué d'une si grande puissance de production, qui apporte aux charges publiques une part si généreuse de richesses, le Gouvernement n'a pas su régler dans un esprit d'égalité et de justice distributive, la contribution de ces richesses aux dépenses générales et leur utile et équitable répartition.

Le pays dans son ensemble est riche et prospère !

Et pourtant des lois vieilles d'un siècle régissent encore notre système d'impôts; les petits sont injustement taxés; la terre est lourdement frappée, ses mutations surtout paient des taxes exagérées tandis que la fortune mobilière échappe presque tout entière à l'impôt.

C'est que notre système fiscal n'est pas dirigé dans une pensée de juste et sage administration; des réoccupations confessionnelles, la crainte de soumettre les congrégations à l'impôt arrêtent toute réforme financière comme la crainte de soumettre des moines

au devoir militaire entrave et menace d'empêcher la réorganisation de l'armée.

Et alors on voit cette chose étrange : un pays riche, peut-être le plus riche du monde et, d'autre part, des finances publiques qui, faute d'être régulièrement et sainement alimentées, s'anémient et ne se soutiennent qu'avec le secours empoisonné de l'emprunt.

Et pourtant c'est là, c'est dans la gestion des finances nationales bien plus que dans la production des richesses, que l'action du Gouvernement peut s'exercer d'une façon certaine et utile.

Que sont devenues ces finances ?

Notre dette va atteindre le chiffre effrayant de quatre milliards; elle s'élevait le premier janvier 1908 à 467 francs par tête d'habitant tandis qu'elle n'était que de 257 francs en 1880.

La dette de la Belgique dépasse proportionnellement celle de toutes les autres nations, la France exceptée, et pourtant depuis qu'il existe, notre pays n'a jamais eu ni guerre, ni cataclysme.

La notion de l'emprunt est absolument faussée; il devrait constituer, en réalité, une ressource extraordinaire car il grève l'avenir et, par suite, il n'est légitime que s'il donne aux générations qui en supportent la charge, des avantages certains, soit en richesse, soit en sécurité.

Le Gouvernement clérical a, en fait, assimilé l'emprunt aux ressources habituelles du Trésor sans se préoccuper d'assurer en même temps, par des taxes bien assises, le moyen d'amortir rapidement la dette ainsi établie.

Aussi l'emprunt succède-t-il à l'emprunt.

Bien plus.

On ne se contente pas de créer une énorme dette consolidée.

Nous avons actuellement, pour nos finances publiques, nous, pays riche et prospère, nous avons le système financier de certaines républiques sud-Américaines.

La monnaie métallique est rare en Belgique, elle fait prime; les bons du Trésor sont émis avec une abondance effrayante; j'en ai fait le compte dans un discours prononcé au Sénat le 24 décembre 1908.

Si l'on regarde de près la situation financière dont le parti catholique se vante avec tant de confiance; si, surtout, on fait le compte de la part qui revient, dans nos progrès économiques, à l'initiative privée et de celle que le Gouvernement peut justement s'attribuer, il faut reconnaître que nos maîtres n'ont pas su tirer parti de la situation ni pour réaliser les réformes fiscales et sociales qui sont accomplies ailleurs, ni pour assurer au pays un bien-être durable et certain.

Et à un point de vue plus élevé, quels sont les résultats moraux et sociaux de ce long règne du parti conservateur ?

Quand on peut s'appuyer sur une majorité importante comme celle dont le Gouvernement catholique a disposé si longtemps, quand on est porté par une situation financière qui doit encourager et faciliter les audaces réformatrices, l'honneur et l'ambition d'un Gouvernement ne sont-ils pas de réaliser d'heureuses innovations, non pas seulement de celles qui peuvent servir son parti, mais de celles qui enrichissent le patrimoine national et qui augmentent vis-à-vis des autres nations la considération et le renom du pays.

La question essentielle, celle qui prime toutes les autres parce qu'elle intéresse la sécurité et l'existence même de la Belgique, le Gouvernement clérical n'a pas su la résoudre ou plutôt il a tenté de la résoudre en 1902, dans le sens le plus dangereux et le moins patriotique.

Aujourd'hui les plus tristes prévisions des libéraux qui attaquaient la loi de 1902 se trouvent réalisées.

Nous avons le système militaire le plus onéreux tant au point de vue des sacrifices pécuniaires qu'au

point de vue des charges qui pèsent sur nos miliciens.

Tout le monde sait que la loi de 1902 nous a imposé des dépenses si considérables et si effrayantes que le Gouvernement craignant d'en évaluer le chiffre, les dissimule dans de nombreux budgets étrangers à celui de la guerre.

Et d'autre part, un professeur de l'Université de Louvain constatait avec raison, il y a quelques mois, que chez nous les temps de présence sous les drapeaux sont, congés non déduits, 24 mois pour l'infanterie, 30 mois pour l'artillerie montée, 39 mois pour la cavalerie et l'artillerie à cheval.

« C'est plus, ajoutait-il, qu'en France où le service uniforme de deux ans est adopté, c'est plus qu'en Allemagne où il y a tendance à adopter le terme de 24 mois » (1).

Ainsi, chose qui ferait sourire, s'il ne s'agissait des intérêts de la Patrie, nos anti-militaristes de la majorité, n'écoulant que leur haine du service personnel et général, préoccupés du seul désir de préserver certaines immunités religieuses, ont réussi à nous imposer une organisation militaire qui, toutes proportions gardées, est plus coûteuse et plus onéreuse que celle des grandes puissances.

Le Gouvernement nous déclare qu'il ne veut réaliser la réforme militaire qu'avec le secours de ses amis de la droite. Mais la majorité de ceux-ci est hostile au service personnel et favorable au funeste système du mercenariat.

Quolqu'il dise, quoiqu'il fasse, le Ministère devra faire appel aux gauches; celles-ci, seules, ont compris le véritable intérêt du pays; avec ou sans le Gouvernement, elles assureront la sécurité de la Belgique.

(1) M. DEFURNY, dans la *Revue Sociale Catholique*, juillet 1909.

Quant aux déplorables résultats de la loi de 1902, nous les connaissons aujourd'hui.

Ils ont été avoués avec loyauté par le chef de l'armée.

Et voyez comme tout se tient.

Voyez aussi comme toutes les fautes, les fautes politiques comme les autres, portent en elles leur prompt châtement.

Le Gouvernement désemparé se trouve en ce moment devant une majorité divisée.

Et en-dessous de cette majorité, dans les masses profondes du peuple, l'union n'existe pas davantage.

C'est que dans notre nation, riche surtout de richesses matérielles, le corps est sain et vigoureux mais l'âme semble affaiblie et découragée.

Des mots magiques, de ceux qui électrisent les peuples, sont prononcés sans être toujours entendus ou compris : des appels au courage, à l'amour de la patrie, restent sans écho ; des associations importantes du parti conservateur se refusent à consentir les sacrifices nécessaires pour la protection du territoire et l'on y acclame ces mots de lèse-patrie : Niemand gedwongen soldaat.

Pourquoi tout cela ?

Parce que depuis de longues années, l'éducation nationale n'est pas imprégnée, comme elle devait l'être, des sentiments qui font les peuples virils et forts.

La question militaire, celle de l'enseignement, ont des liens étroits et inséparables.

Dans notre pays où l'armée ne doit servir qu'à une œuvre de défense nationale, l'on ne peut former des soldats qu'en élevant tout d'abord des citoyens.

Dans une publication récente, un général distingué de notre armée écrivait justement :

« Ceux qui chercheraient dans la seule réforme du recrutement de l'armée une constitution modèle de nos forces défensives n'auraient pas accompli leur

tâche d'une manière complète. A côté des droits et des libertés dont jouissent les citoyens, il faut qu'il leur soit parlé, dès l'enfance, de leurs devoirs envers la patrie, et pour obtenir ce résultat en même temps que pour diminuer la tâche sombre qui ternit la Belgique sur le tableau de la statistique européenne des illettrés, il faut décréter l'instruction obligatoire pour tous; il faut que la grande idée de Patrie fasse vibrer les coeurs et fortifie la volonté; il faut que, par des exercices gymnastiques bien conduits, toute la jeunesse se forme à l'agilité, à la souplesse et à la force, afin de faire l'éducation de la volonté : l'homme faible de corps est, le plus souvent, irrésolu parce qu'il n'aperçoit pas, au bout de l'effort accompli, l'atteinte du but poursuivi » (1).

Cette éducation nationale qui fortifie les corps et trempe les caractères, nous ne l'avons pas; nous ne possédons pas davantage la préparation à la vie militaire qui a donné dans les autres pays de si admirables résultats, développant dans les jeunes gens toutes les qualités qui font de bons soldats et aussi, pour la vie civile, des travailleurs d'élite.

Ainsi dans les questions les plus hautes qui intéressent notre vie nationale, dans celles qui, virilement résolues, servent à fonder la grandeur d'un pays comme elles l'abaissent si elles sont esquivées ou tournées, le Gouvernement clérical s'est montré tantôt faible et hésitant, tantôt hostile à tout progrès.

Et si, jugeant avec impartialité la situation que notre pays occupe dans le monde, nous nous demandons si ces 25 ans de cléricalisme ont accru son prestige, s'il peut parler aux autres nations avec la fierté d'un peuple grandi par ses progrès intellectuels et par ses sacrifices patriotiques, je crains bien que la réponse doive être négative.

(1) Général Baron DE HEUSCH, la *Grande Revue*, n° de juin 1909.

Le spectacle auquel nous assistons aujourd'hui, les craintes de la partie conservatrice du pays devant le plus haut devoir civique montrent que les bergers n'ont pas bien guidé le précieux troupeau dont ils ont pris la direction.

Trop souvent, en ces vingt-cinq années, nous avons trouvé des politiciens quand nous avions besoin d'hommes politiques et nos gouvernants, préoccupés de soucis égoïstes et matériels, n'ont pas suffisamment médité ces justes et belles paroles de Banning :

« Un peuple a besoin d'air, de larges horizons, d'un idéal qui charme son imagination et fasse battre son cœur; réduisez-le aux calculs de ménage, à la politique des intérêts de parti, il se désagrègera et se corrompera ».

Octobre 1909.

SAM WIENER.





LA CHARITÉ ET LE CLÉRICALISME.

Les réformes sociales éveillent l'attention des jeunes et soulèvent leur enthousiasme.

Dans la marche en avant qui les entraîne, il leur arrive parfois d'oublier l'ennemi séculaire qui les guette sournoisement : le cléricalisme, dont le poison lent et sûr infecte notre pays où il règne en maître depuis 25 ans.

Qu'il soit permis à un ancien de rappeler aux jeunes combien grand est le danger en leur montrant les ressources énormes que 25 années de domination cléricale ont assurées à la généralité des couvents.

Pendant ce quart de siècle, l'araignée catholique a tissé sa toile dans tous les domaines et on ne compte plus les victimes qui y sont tombées.

Les budgets de l'État sont mis au pillage à leur profit. Le clergé, qui trouve dans l'exercice du culte et dans les abus à l'occasion de l'administration des sacrements, de si puissantes ressources, émargeait au budget de l'État en 1908 pour une somme de frs. 7.282.600,00.

Les subsides annuels accordés aux syndicats ruraux se montaient à frs. 3.180.550,00.

Les écoles adoptées et subsidiées, — la plupart sont des couvents — reçoivent de l'État frs. 8.796.000 par an pour répandre les semences nuisibles d'une instruction confessionnelle destinée à assurer la domination cléricale par la crédulité et par la peur.

Le sentiment religieux exalté des moines les entraîne à faire une guerre ouverte à l'Etat moderne; la préoccupation constante du clergé est d'entraver le développement de la liberté humaine, d'assujettir l'enfant à la volonté du prêtre et de substituer une obéissance passive à l'éveil de la conscience, à la reconnaissance des droits et des devoirs d'où procède le développement de l'humanité.

Gambetta a dit vrai : « le cléricisme voilà l'ennemi ».

Déjà en 1830, les orangistes l'avaient compris et le jubilé des 25 années de duperie cléricale, témoignage de leur clairvoyance et prouve que leurs craintes n'étaient pas vaines.

Les cléricaux veulent la liberté pour eux seuls. S'ils la concèdent aux autres, à cause du malheur des temps, quand ils sont en minorité, ils leur déniaient tout droit d'en user, dès qu'ils en ont le pouvoir.

C'est dans leurs œuvres que leur cupidité s'est donnée carrière sous le couvert de la charité.

Les membres des corporations religieuses ne retirent personnellement aucun profit des soins qu'ils donnent aux malheureux; ils ont fait vœu de pauvreté et ils se consacrent *individuellement* à leurs œuvres avec un dévouement auquel tout le monde rend hommage. Mais ce dévouement n'est pas désintéressé, l'altruisme n'y est pour rien ou pour peu de chose. C'est le souci de leur salut éternel qui les guide.

La gratuité de leurs services leur assure un véritable monopole; car, en dehors de ces religieux et de ces religieuses, on ne trouve personne qui puisse consentir à travailler pour rien.

Mais, par une étrange anomalie, il se fait qu'en travaillant *individuellement et gratuitement*, en soignant les vieillards, les aliénés, les malades, les aveugles, les sourds-muets, les incurables et les orphelins, ils travaillent collectivement à amasser des richesses au profit du couvent dont ils font partie.

Je n'exagère pas en parlant des richesses des couvents; un relevé incomplet fait il y a quelques années, a montré quelle est approximativement leur fortune.

On dit les religieux pauvres. La casuistique jésuite s'est exercée à ce sujet avec éclat.

A tout instant l'importance des capitaux accumulés permet à la corporation d'édifier de nouvelles maisons de rapport; c'est ainsi que la corporation des sœurs de la charité a récemment construit un nouvel asile, l'asile « Caritas » à Melle qui a coûté, d'après l'aveu fait par un journal clérical, la jolie somme de 3 millions ! Cela prouve que la profession de propriétaire d'asile d'aliénés est des plus lucratives ainsi que je l'ai démontré au Sénat.

Dans les asiles d'aliénés, les malades deviennent de véritables objets de rendement; les malades n'y sont pas admis gratuitement, leur entretien est payé par les familles pour les pensionnaires, par le fonds commun, les pouvoirs publics pour les indigents.

Tous les ans le prix de la journée d'entretien est fixé par le Gouvernement et depuis l'avènement du Ministère clérical en 1884, le prix des journées d'entretien a considérablement augmenté.

Si ces corporations faisaient œuvre de charité, elles consacraient les sommes qu'elles reçoivent au soulagement des malades; mais la charité des couvents tend à faire produire le plus de bénéfices possibles à leurs entreprises (de véritables entreprises commerciales) qu'il s'agisse de vieillards, de malades, d'aliénés, de sourds-muets, d'aveugles, d'orphelins ou d'incurables, aucun n'est admis gratuitement par eux !

Le dévouement de ceux de leurs membres qui sont chargés de donner des soins aux malheureux qui leur sont confiés, sert de voile aux corporations pour cacher leur cupidité.

J'insiste donc tout particulièrement pour qu'on ne puisse pas confondre : il faut distinguer entre le

religieux et la religieuse au dévouement desquels je rends un hommage mérité, et le couvent qui exploite ce dévouement pour en tirer profit et pour exercer un véritable monopole.

J'ai crû utile d'appeler l'attention sur cette distinction; car les admirateurs des couvents ont le plus grand intérêt à maintenir cette confusion; tous leurs efforts tendent à ce qu'elle perdure; aussi cette exploitation de la charité ne prendra fin que lorsque les pouvoirs publics gèreront leurs hôpitaux, leurs asiles d'aliénés, leurs orphelinats, leurs hospices d'aveugles et de sourds-muets, etc., comme ils le font pour les écoles de réforme, les prisons et les dépôts de mendicité; mais il est vrai de dire que la direction de ceux-ci est confiée à des laïques et que ces établissements sont administrés en régie.

La suppression des subsides à l'enseignement confessionnel, aux innombrables associations cléricales fondées dans le but de faire de la politique et de participer à la manne gouvernementale, permettrait facilement de réaliser cette réforme.

Est-ce faire œuvre charitable que d'ouvrir des écoles où professent un grand nombre d'instituteurs non diplômés et où les élèves, après avoir quitté l'école, savent à peine lire et signer leur nom?

Non, évidemment; mais tout est calcul chez les cléricaux, adversaires de l'instruction, parce que leur puissance serait compromise le jour où l'ignorance serait vaincue. Charité bien ordonnée commence par soi-même, aussi nos ultramontains sont-ils partisans de la liberté pour eux et non pour les autres.

Le devoir des anticléricaux est de ne contribuer en rien, ni directement, ni indirectement, aux exploitations organisées par les corporations religieuses. Personne ne peut nier leurs entreprises commerciales : des événements assez récents ont révélé à ceux qui l'ignoraient combien ces commerces sont étendus.

Les moines d'affaires fabriquent beaucoup de

choses : du chocolat, du fromage, des produits pharmaceutiques, de l'eau dentifrice, de la bière, des liqueurs, etc.; il en est qui ont des minoteries; d'autres font le commerce des vins, etc.

Les congrégations de femmes font de la lingerie, de la dentelle, du blanchissage, etc.

Pour les moines, la religion n'est plus une œuvre de paix et de charité; elle sert à couvrir des entreprises commerciales destinées à poursuivre leurs adversaires dans leurs moyens de subsistance.

La concurrence des religieux est d'autant plus déloyale, qu'elle est plus facile; leur vœu de pauvreté n'oblige pas de rémunérer leur travail.

Les cléricaux n'admettent d'ailleurs la liberté dans aucun domaine. Ils ont introduit le système du commerce confessionnel et la force des choses nous entraîne, malgré nous, à les suivre dans cette voie.

Nous devons assistance aux victimes de ces boycottages; notre devoir nous défend de donner notre concours aux œuvres (même commerciales) qu'ils patronnent; car les richesses que ces œuvres amassent, leur servent dans la lutte éternelle qu'ils livrent aux libertés modernes.

Ce ne sont pas seulement le commerce et l'industrie qu'ils exploitent, c'est surtout la crédulité et les misères humaines.

Les couvents se multiplient chaque jour en Belgique; leur nombre qui s'élevait en 1906 à 2286 avec une population de 40834 religieux, atteint aujourd'hui le chiffre de 2765 avec un personnel religieux de 46.794, soit en trois ans une augmentation de 21 pour cent du nombre des couvents et plus de 16 pour cent du nombre des religieux.

Nous avons donc recueilli pour le malheur du pays, près de 500 maisons religieuses qui nous sont venues de France.

Pourquoi les corporations ne se montrent-elles pas désintéressées en se bornant à toucher de larges salaires

pour les soins donnés, et pourquoi les sommes payées pour l'entretien des malheureux qui leur sont confiés, ne sont-elles pas intégralement dépensées dans l'intérêt des malades?

Pourquoi exploiter dans leurs établissements, le travail des enfants et des hospitalisés, et exercer sur tous leur domination toute puissante.

La vraie charité ne donne pas de profit; elle est faite de sacrifices !

* *

Les moines refusent d'accepter les devoirs de la famille et les charges du citoyen; et cependant, malgré leur vœu de pauvreté, ils font servir la plus grande partie de leurs profits à enrichir leurs couvents, à soutenir les œuvres militantes cléricales et politiques, recommandées par le Vatican et à développer leurs entreprises commerciales.

Je le répète, notre devoir est de ne pas soutenir directement ni indirectement, par nos achats ou notre clientèle, les industries, commerces ou exploitations des religieux, quels qu'ils soient.

Certains libéraux, adversaires des corporations, ne se conforment pas à ce devoir; les uns font fléchir les principes devant l'intérêt pécuniaire, en matière de dispensaires notamment; d'autres, pour le blanchiment du linge, pour les travaux de couture et pour l'achat de denrées alimentaires s'adressent aux couvents.

Certes, nous ne blâmons pas les moines de travailler et nous traitons de fainéants ceux qui ne travaillent pas; mais nous critiquons les conditions dans lesquelles ils se livrent à leurs travaux et les fins auxquelles leurs capitaux et leurs bénéfices sont affectés, la distraction de sommes considérables au profit d'œuvres de combat, alors qu'elles ont été obtenues sous le manteau de la charité.

Les bénéfiques des corporations se trouvent augmentés par les ressources que leur procurent les malheureux qui leur sont confiés; tous ceux qui sont valides doivent travailler au profit de la communauté; il en est ainsi notamment des aliénés, des orphelins et orphelines.

* * *

La constitution proclame la liberté d'association; mais elle a entendu garantir cette liberté à ceux qui s'engagent à l'observer. En est-il ainsi des membres des corporations religieuses? Evidemment non!

Leur obéissance absolue à leur chef, au Pape, les dépouille de toute personnalité et les oblige même à violer les lois; l'insurrection prêchée par le clergé et les religieux à l'occasion de la loi de séparation en France en est une nouvelle preuve.

En 1880, un conflit ayant éclaté entre le Saint-Siège et des moines ottomans qui avaient un couvent à Rome, ceux-ci réclamèrent la protection de leur ambassadeur, Rustem-Bey, qui s'entremet en effet. Le cardinal Antonelli lui répondit :

« Des individus, à quelque nation qu'ils appartiennent, cessent, aussitôt qu'ils embrassent la vie religieuse, d'appartenir à une nationalité, et deviennent des sujets du Saint Siège, dépendant uniquement de lui et, à leur égard, il ne saurait admettre l'intervention d'un gouvernement étranger » (1).

L'existence d'associations de personnes ayant abdiqué leur liberté individuelle est un péril pour la nation, surtout quand ces associations sont par leurs doctrines et leurs aspirations, hostiles au régime de la liberté civile et politique!

Ce ne sont pas les vœux qui sont un danger pour

(1) *Annales parlementaires belges* du 7 décembre 1880.

l'Etat, mais bien leurs conséquences sociales. Ce danger est d'autant plus sérieux que notre petit pays compte actuellement 2765 couvents avec 46.794 membres. Il sera intéressant de connaître dans quelques années le développement des couvents au Congo-Belge, qui, si on laisse faire, deviendra un second Paraguay.

Je le répète, le danger grandit tous les jours !

Une statistique publiée il y a 3 ans évaluait à 612.517.000 frs. la valeur des propriétés bâties et non bâties appartenant aux couvents; à frs. 117.411.000 la valeur des terres et immeubles qu'ils louent à des particuliers, ensemble frs. 789.928.000, sans compter leurs valeurs de portefeuille et les œuvres artistiques dont l'évaluation nous échappe comme elles échappent à l'impôt !

* * *

En 1857, le suffrage sensitaire renversait le gouvernement clérical à l'occasion du projet de loi qualifié par l'opinion publique de « loi des couvents ».

Puissent les électeurs donner au jubilé clérical un lendemain qui leur rappelle que la roche tarpéienne est près du Capitole ! Puissent-ils renverser en 1910, malgré une loi électorale frelatée, le parti clérical qui depuis 25 ans n'a gouverné que pour son parti, en exploitant à son profit les finances publiques, en poursuivant l'avilissement des consciences et des caractères !

Puissent-ils renverser ce parti qui ne veut ni de l'instruction primaire obligatoire, ni du suffrage universel sincère, qui refuse de nous donner le service personnel, réduit et généralisé réclamé par le pays. Quels sont les soutiens de ce parti anti-national et anti-démocratique ?

Ce sont le clergé et les religieux. De plus en plus nombreux, les couvents d'hommes et de femmes

reçoivent, sous forme de subsides, toutes les faveurs de l'Etat, pour envahir les familles en semant adroitement dans les consciences la défiance et la peur, en exploitant le travail des enfants et des hospitalisés, en assurant sur tout et sur tous l'exercice de leur puissance sacerdotale.

C'est pour mettre fin à cet odieux régime que je fais appel à l'élan de la jeunesse, source de toutes les énergies, de tous les dévouements.

C'est en grande partie de la jeunesse qu'il dépend de réunir dans un suprême effort toutes les forces anti-cléricales de la nation pour nous assurer la victoire aux élections de mai.

C'est à la jeunesse à ne pas rendre vaines nos espérances !

Gand, 31 octobre 1909.

CAMILLE DE BAST.





LA PEAU DE L'OURS.

CONTE DE NOEL.

« Il faut vendre la peau de l'ours avant de
l'avoir tué ».

(Fables de LA FONTAINE
révisées *ad usum electorum*)

Le 24 décembre, au sortir d'une séance animée, tenue par la *Ligue de propagande libérale*, j'avais pris le train, à la nuit tombante, pour rentrer dans ma famille. L'extrémité opposée du compartiment où je m'étais installé dans un coin, était occupée par deux sommités de l'aviation qui ne tardèrent pas à engager une discussion technique, de médiocre intérêt pour un profane. Je laissai mes regards errer sur la campagne où, de temps à autre, flamboyaient dans l'obscurité, les fenêtres d'une villa ou d'une ferme. On s'y préparait sans doute à célébrer la vieille solennité païenne, qui a traversé plusieurs cultes.

Dans mon imagination flottaient des visions de nappes blanches et d'oies grasses; la bûche enrubannée, brûlant dans l'âtre aux chenets de cuivre; le pin traditionnel, hérissé de jouets et de bougies multicolores; le groupe des enfants rieurs, sans souci de l'avenir; les parents rajeunis par la réminiscence des Noels lointains.

J'essayai de revivre les naïves coutumes par lesquelles notre moyen-âge commémorait la naissance du Messie qui était venu prêcher la paix à tous les hommes de bonne volonté; — plus loin, dans les

brumes d'un passé presque deux fois millénaire, la dodécade sacrée de nos ancêtres germains qui faisaient déjà de cette célébration naturiste une fête du repos domestique et de la trêve universelle; — plus loin encore, à l'aurore de nos vieilles races, les rites déjà antiques des Aryas qui chantaient la renaissance annuelle du soleil, en renouvelant le feu du foyer par le frottement des deux bois mystiques... Mais ma pensée, encore encore sous l'impression des débats de l'après-midi, revenait obstinément aux problèmes plus actuels et plus terre-à-terre de la politique courante.

Que d'évènements dans les cinq dernières années!

Je me rappelle encore, comme si c'était d'hier, l'explosion d'enthousiasme qui éclata dans les rues de Bruxelles, quand on apprit, le Dimanche 29 Mai, à minuit, — que le gouvernement n'avait plus de majorité dans la Chambre — et le lendemain, à midi, — que les derniers résultats des élections le mettaient en minorité de deux voix.

Lorsque la foule fut fatiguée d'acclamer les chiffres affichés, sur la Grand'Place, au balcon de la Maison libérale, une poussée irrésistible fit monter les manifestants vers la zone neutre que protégeaient la police, la gendarmerie et les corps spéciaux de la garde civique.

Pendant quelque temps, tout se borna au cri, scandé par des milliers de voix : *Dé-mis-sion ! Dé-mis-sion !* — Cependant, à l'angle de la rue de Louvain, ils projectiles commençaient à pleuvoir et la force publique avait déjà dû exécuter plusieurs charges au cours desquelles les coups de plat de sabres n'avaient pas été épargnés, lorsque, vers trois heures, un robuste gaillard à casquette galonnée, portant un pot de colle, une brosse et un paquet d'affiches blanches, s'étant frayé un chemin à travers les chevaux des gendarmes, vint apposer, au haut du Treurenberg, le premier exemplaire d'une proclamation rédigée par l'autorité communale en ces termes concis :

« *Concitoyens,*

« Le ministère, respectueux du verdict électoral, vient de remettre sa démission au Roi.

« Nous comptons dans ces circonstances sur tous les bons citoyens pour assurer, par le maintien de l'ordre, le libre jeu de nos institutions ».

Alors ce fut du délire; mais toute colère avait disparu de la foule qui descendit vers le centre de la ville, en faisant rebrousser les bandes déjà en chemin pour la renforcer. Partout, aux fenêtres et aux balcons flottaient des drapeaux tricolores, bleus et même rouges; le soir, il y eut illumination, même à des façades d'assez tiède réputation politique, qui y allèrent de leur salut au soleil levant. Des cortèges circulaient d'un café à l'autre, en chantant des airs de circonstance, parmi lesquels les classiques : *O Van den Peereboom* et *l'Ongediert der Papen* alternaient avec un *Chant du Départ* qui passait pour avoir été anticipativement rédigé (on ne prête qu'aux riches) par le spirituel magistrat dont Bruxelles déplore encore la perte.

Il n'y eut de bagarre sérieuse qu'autour d'un modeste corbillard qui revenait à vide du cimetière d'Evere. Une bande de jeunes gens voulut s'en emparer pour y coucher un mannequin revêtu d'une soutane et coiffé d'un tricorne. Ils avaient déjà commencé à dételier l'attelage pour traîner eux-mêmes le char mortuaire à travers les rues, quand la police intervint assez rudement pour dégager le macabre véhicule et saisir la symbolique effigie.

Les organismes dirigeants des trois partis s'étaient réunis, le jour même, dès qu'on avait appris la retraite du Cabinet : les cléricaux, quelque peu abasourdis par ce coup de massue électoral, confiants néanmoins que la composition du Sénat empêcherait leurs adversaires de profiter de la victoire; — les socialistes, se tenant à carreau et réitérant à leurs mandataires la défense d'accepter un portefeuille dans une com-

binaison « bourgeoise », tout en se déclarant prêts à appuyer, jusqu'à plus ample informé, un ministère qui travaillerait « sincèrement et promptement » à exécuter les réformes communes aux deux programmes de l'opposition —; les libéraux enfin, se regardant comme les héritiers naturels du gouvernement défunt, mais résolus à n'accepter le pouvoir que si la couronne leur laissait les mains libres pour réaliser leur plateforme et, tout d'abord, pour procéder à une dissolution du Sénat, voire des deux Chambres.

L'enfantement du nouveau cabinet fut moins laborieux qu'on ne l'avait craint. Les hommes de 1879, c'est à dire les survivants de cette brillante halte entre deux réactions qui avait vu le retour momentané du parti libéral au pouvoir et la célébration du cinquantième de notre Constitution, — eurent le désintéressement de comprendre que, dans les conditions présentes, il fallait aux postes de combat, des individualités jeunes et actives. Le seul vétérana qui figura dans le nouveau cabinet fut le vice-président libéral du Sénat qui prit le portefeuille de la Justice avec la présidence du Conseil. M. Paul Janson avait été unanimement désigné par toutes les fractions de la nouvelle majorité pour être porté à la présidence de la Chambre.

Il n'y eut pas de session extraordinaire; mais les ministres se mirent immédiatement à l'œuvre pour activer, chacun dans son département, l'œuvre de réparation nécessitée par 25 années d'administration cléricale. Jamais les arrêtés publiés au *Moniteur* ne furent plus nombreux que dans les quatre mois qui suivirent; et chacun d'eux portait.

Les Chambres se réunirent le Mardi 8 Novembre. Dès la première séance, après l'élection du bureau, le Gouvernement exposa à la tribune les principales mesures dont il demanderait le vote au Parlement; ce n'était que l'ensemble des réformes formulées dans la célèbre « Déclaration des gauches libérales »,

avec quelques additions provoquées par les circonstances. — Au milieu des rires ironiques de la droite, il ajouta qu'il comptait sur le zèle des chambres pour l'aider à exécuter ce programme dans le cours de deux sessions. Comme dernier acte avant les élections de 1914, il proposerait la révision des dispositions constitutionnelles, comprises sous les articles 47 (droit de vote), 53 et 56 (organisation du Sénat). Il annonçait enfin qu'il allait prochainement demander à la Chambre d'ouvrir deux vastes enquêtes parlementaires, l'une sur la limitation générale des heures de travail dans la grande industrie; l'autre — et ici les ricanements de la droite se transformèrent en huées — sur l'étendue de la main-morte monacale.

Cet exposé fut suivi d'une bruyante discussion qui prit près de deux semaines, mais qui n'apporta aucune modification dans l'attitude adoptée par les trois partis au lendemain des élections. Elle se termina par un vote de confiance, émis, en l'absence de trois membres de la gauche et de deux membres de la droite, à la majorité d'une voix. Toutefois, au Sénat, où le chef du cabinet avait porté la même déclaration, ce fut une motion de défiance et de blâme, conçue en termes d'une violence assez rare dans les délibérations de la Haute Assemblée, qui l'emporta par 55 voix contre 38.

Le jeune roi se trouva d'accord avec le ministère pour tenter alors un appel général au pays. Les deux Chambres furent dissoutes et les élections fixées au 20 Décembre. Cependant l'élan était donné. La clientèle du cléricisme avait perdu confiance; les éléments flottants se reprenaient à loucher vers la gauche. La modération relative des socialistes faisait de plus en plus admettre la possibilité d'un gouvernement anticlérical qui n'aurait point une durée éphémère. Il n'est donc pas surprenant que non seulement les élections assurèrent aux oppositions une majorité de 10 voix dans la Chambre, mais encore

qu'au Sénat, en dépit du bloc formé par les élus de six conseils provinciaux sur neuf, les cléricaux se trouvèrent en minorité de 4 voix. C'était assez pour marcher et l'on marcha.

La droite de la Chambre essaya naturellement de recourir à l'obstruction. Le gouvernement y para en faisant accroître les pouvoirs du président pour ce qui concernait la conduite et la clôture des débats. Aussi les travaux parlementaires avancèrent-ils assez rapidement. La première mesure importante fut la suppression du vote plural et la généralisation de la représentation proportionnelle dans les élections communales et provinciales. — Il est curieux de constater que cette réforme, appliquée pour la première fois en 1912, ne produisit point les changements radicaux espérés par les uns et redoutés par les autres. La composition des conseils provinciaux resta à peu près la même, sauf que, dans le Brabant, la majorité libérale fut considérablement amoindrie et que, dans la province de Namur, la droite fut mise en minorité de quelques voix. Les conseils communaux des grandes villes restèrent à peu près ce qu'ils étaient; certaines localités manufacturières virent se renforcer notablement la fraction socialiste, au point d'inquiéter l'industrie; mais le résultat le plus important, ce fut d'introduire un élément de contrôle et d'opposition dans les conseils communaux de toutes les campagnes flamandes, où les cléricaux avaient jusqu'ici exercé une domination sans partage.

Les Chambres abordèrent ensuite la réforme scolaire. On enleva aux communes la faculté d'adopter des écoles privées, en même temps que les subventions accordées à ces dernières furent rayées du budget de l'Etat. L'obligation de l'enseignement primaire était introduite à partir de 1911. Chaque commune était tenue d'organiser un nombre d'écoles en proportion de sa population scolaire, sous peine de se voir refuser tous subsides. Le père de famille

puvait envoyer ses enfants dans une école de son choix, mais si cette école n'appliquait pas le programme officiel ou prétendait se soustraire à l'inspection, ses élèves étaient appelés à établir, par voie d'examen, qu'ils possédaient les matières enseignées dans les établissements officiels. L'enseignement de la religion était supprimé dans les écoles communales. Enfin les communes ne pouvaient choisir leurs instituteurs que parmi les candidats sortis d'une école normale organisée par les pouvoirs publics.

Ici l'opposition de la droite fut si ardente que, malgré les mesures disciplinaires du nouveau règlement, la discussion prit deux mois à la Chambre et six semaines au Sénat. Aussitôt promulguée, la loi se heurta à une formidable levée de boucliers, dirigée par le clergé. Celui-ci chercha à renouveler les hauts faits de la croisade qu'il avait déchaînée contre la législation scolaire de 1879. Mais, depuis quelques années, il avait tellement abusé des excommunications politiques que ses anathèmes commençaient à faire long feu, même parmi les populations rurales. D'autre part, les écoles libres, dépouillées des subsides officiels, qui avaient depuis longtemps remplacé dans leurs caisses la manne des générosités privées, restèrent incapables de se développer dans la mesure qu'exigeait le fonctionnement de l'instruction obligatoire. Il en résulta qu'à la rentrée d'octobre 1911 les écoles communales n'avaient jamais été plus nombreuses ni plus fréquentées.

Il fallait trouver autre chose. — A plusieurs reprises, la droite avait cherché à rompre l'entente parlementaire des libéraux et des socialistes; mais, en dehors de quelques inévitables froissements, l'accord s'était maintenu jusqu'ici, grâce à la prudence des premiers et à la modération des seconds. Toutefois cette modération commençait à agacer terriblement la fraction la plus remuante du Parti ouvrier. Les libéraux, dans leur activité réformatrice, étaient restés fidèles à leur

programme; mais on voyait grandir, dans les maisons du Peuple et au cours des meetings socialistes, le nombre de ceux qui dénonçaient comme une diversion capitaliste les efforts gaspillés à combattre le cléricalisme. Des journalistes et des conférenciers de plus en plus écoutés souhaitaient la chute du ministère, dans l'espoir que l'impuissance à établir un gouvernement stable amènerait la dissolution des vieux partis et par suite la concentration en un seul bloc social et politique de toutes les forces prolétaires actuellement disséminées en trois camps. Des nouveaux agitateurs, largement pourvus d'un argent sorti on ne sait d'où, avaient groupé un nombre croissant de syndicats ouvriers dans une Confédération générale du Travail qui manifestait ouvertement l'intention de marcher sur les traces de sa sœur française. Traitant de vendus ou tout au moins de repus les principaux mandataires du socialisme à la Chambre et préconisant l'action « directe » de préférence à l'action électorale, l'attitude de ce nouvel organisme avait amené une scission du parti dans plusieurs circonscriptions. Il en était résulté que certains députés socialistes se rapprochaient de plus en plus des libéraux, alors que d'autres, au contraire, formulaient des exigences croissantes et menaçaient sans cesse le gouvernement d'une défection qui précipiterait sa chute.

Au commencement de mars 1912, le Parlement venait de voter un projet supprimant pour les communes l'obligation de suppléer au déficit dans les budgets des Fabriques d'Eglise; en même temps la Chambre avait renvoyé aux sections un projet de révision constitutionnelle qui, en outre des articles 47, 53 et 56, visait également l'article 117 (c'est à dire la disposition qui met à charge de l'Etat le traitement des ministres du culte); et elle allait aborder un projet de réorganisation militaire qui instituait le service général en réduisant le temps de service.

Sur ces entrefaites, une grèvelette qui avait éclaté

à Gand, vers la fin de février, pour une question de salaire assez insignifiante, s'étendit à tous les établissements similaires de la région, avec un formidable programme de revendications ouvrières. Bientôt la misère se fit sentir et la Confédération générale du travail entra ouvertement en scène. A l'issue d'un meeting où elle avait envoyé ses orateurs les plus violents, des bandes s'en allèrent, dans la direction de Tronchiennes, saccager deux petites filatures où le travail avait partiellement repris; puis, précédées de drapeaux rouges et noirs, grossies de nouveaux éléments de désordre, elles se replièrent vers la ville avec l'intention bien arrêtée d'y poursuivre leur œuvre de dévastation. L'autorité avait été prise au dépourvu. Les émeutiers eurent vite fait de mettre à mal les gendarmes qui essayèrent, en nombre insuffisant, d'arrêter leur passage; mais, parvenus aux ponts de la Lys, ils se heurtèrent à des troupes de ligne que le gouverneur avait réquisitionnées à la hâte, tandis que le bourgmestre faisait battre dans les rues le rappel de la garde civique. Une grêle de pierres tomba sur les soldats; bientôt s'y joignirent les balles de révolvers distribués dans la matinée par des agents inconnus. Quand la troupe eût vu tomber plusieurs des siens, elle fit usage de ses armes, après les sommations réglementaires. Quinze assaillants, dont cinq femmes, restèrent sur le carreau. Alors seulement, avec l'aide d'un escadron, on put disperser la foule.

Ces événements causèrent dans le pays une émotion extrême. Dès le lendemain, il se tint, notamment dans le Borinage, des meetings d'indignation où l'on ne parlait rien moins que de marcher sur Bruxelles et où les plus modérés sommaient la Chambre de décréter sur l'heure la mise en accusation du ministère. Celui-ci, dès le mardi suivant, se vit pris à partie, et par les députés socialistes qui lui jetaient à la face d'avoir fait verser le sang du peuple pour satisfaire des intérêts capitalistes, et par les députés cléricaux

qui le dénonçaient comme s'étant laissé absorber par sa politique sectaire au point de négliger les mesures les plus élémentaires de prévoyance sociale. Le Ministre de l'Intérieur essaya de rectifier les faits; mais c'est à peine s'il put se faire entendre pour réclamer l'ajournement du débat. Cette motion ayant été repoussée, deux ordres du jour furent présentés : l'un, pur et simple, par un membre de la gauche libérale; l'autre, par un député socialiste, où l'on réclamait un châtiment énergique de tous ceux qui avaient trempé dans le massacre de Gand. Les ministres, en se ralliant à la première rédaction, posèrent la question de confiance; mais elle fut rejetée par la coalition unanime des deux partis extrêmes. On allait passer au vote sur l'ordre du jour, présenté au nom des socialistes, que les droitiers eussent difficilement pu voter, quand ses signataires le retirèrent, en disant qu'il était inutile de renverser un cabinet déjà par terre.

Le ministère ne se le fit pas dire deux fois et, le lendemain, il remettait sa démission au Roi qui fit appel à M. Beernaert, plus en forme que jamais dans son nouvel avatar de démocrate chrétien.

Le Sixte-Quint du parti catholique réussit à constituer un cabinet où dominait la jeune droite, et, sans même se présenter devant le Parlement, il prit texte de l'émotion populaire pour procéder à la dissolution des deux Chambres. La Confédération du Travail essaya de provoquer une grève générale, contrairement à l'avis des députés socialistes, La tentative resta partielle et, quinze jours avant les élections, le travail avait repris partout, même à Gand, où les fabricants s'étaient décidés à quelques concessions opportunes. Il en résulta de vives polémiques au sein du Parti ouvrier et même, dans certaines circonscriptions, des présentations de candidatures dissidentes.

Les élections donnèrent ce qu'on pouvait en attendre dans ces circonstances. L'augmentation du nom-

bre des Représentants et des Sénateurs votée dans la dernière session, par anticipation sur les résultats, du dernier recensement décennal, favorisait spécialement les circonscriptions industrielles et urbaines. Cependant la droite obtint 99 sièges à la Chambre et 62 au Sénat, ce qui lui assurait une majorité de 12 voix dans la première de ces assemblées et de 8 dans la seconde. Les libéraux, eux-mêmes assez éprouvés dans les arrondissements où ils n'obtenaient des sièges que par l'appoint des voix socialistes, conservèrent à peu près leur contingent parlementaire, grâce aux gains qu'ils réalisèrent dans les grands arrondissements sur les chiffres électoraux du Parti ouvrier; celui-ci, partagé d'ailleurs en deux fractions, ne compta plus à la Chambre, malgré l'augmentation du nombre des sièges, que 33 voix au lieu de 38. Nulle part il n'avait plus été question de cartels.

Ce fut alors une orgie de réaction. Le dernier cabinet, pendant son règne de 18 mois, avait introduit un certain nombre de ses partisans dans l'administration et la magistrature; il n'avait pu effacer les résultats de 25 années de partialité cléricale. La revanche ne se fit pas attendre. Tous les hauts fonctionnaires suspects de libéralisme furent écartés sans retard; le reste du personnel fut informé qu'il aurait à marcher droit; l'espionnage administratif fut réorganisé à tous les degrés de l'échelle. Plus un emploi ne fut conféré; une faveur ou un congé accordés; une concession octroyée, si le postulant ne produisait, à défaut de la recommandation d'un membre de la droite, une apostille d'un curé ou d'un supérieur de congrégation. Même dans l'armée, les recommandations de l'aumônier eurent désormais plus d'importance que les notes de service. On n'avait trouvé aucun officier supérieur assez souple pour le département de la guerre; le portefeuille fut conféré à un député qui avait été séminariste dans sa jeunesse.

Dès le mois de juin, les Chambres furent réunies en

session extraordinaire et la machine législative se mit aussitôt à fonctionner sous haute pression. On rétablit l'obligation imposée aux communes de suppléer au déficit des Fabriques d'église et on profita de l'occasion pour en revenir à la législation d'avant 1869 qui soustrayait le budget de ces établissements au contrôle des administrations communales. — On ne révisa pas la législation sur les cimetières, parce qu'on avait enfin obtenu de la Cour de Cassation suffisamment cléricalisée, une jurisprudence qui autorisait partout les administrations bien pensantes à rétablir le « trou des chiens » *ad magnam Dei gloriam*; mais les fabriques d'église se virent attribuer le droit de créer dans les communes récalcitrantes des cimetières exclusivement confessionnels.

On étendit aux attaques contre la religion, dans le but manifeste de museler les conférenciers, la loi Woeste qui autorisait à traduire devant le tribunal correctionnel les auteurs des délits contre la morale, commis oralement ou par écrit, « attendu, portait l'Exposé des motifs, que la morale ne peut pas « être considérée comme distincte de la religion »; — toute condamnation de ce chef entraînant désormais la privation des droits électoraux pour une période plus ou moins considérable. — On abolit le divorce par consentement mutuel; quant aux instances en divorce pour cause déterminée, on les entoura de formalités si longues et si complexes qu'il devint presque impossible de les faire aboutir du vivant des parties. On ne rétablit pas le remplacement, mais on supprima les trois mois de « brancards » qu'on avait naguère imposés aux ecclésiastiques, aux moines et aux instituteurs tant libres qu'officiels; d'autre part les exemptions pour des raisons de profession ou de famille devinrent, tout autant que les pensions de vieillesse, une arme électorale entre les mains des agents électoraux de la majorité.

En matière scolaire, une nouvelle législation for-

mula le principe que l'atmosphère de l'école doit être religieuse; le ministre du culte auquel appartenait la majorité des enfants avait le droit de pénétrer à toute heure dans les classes; on lui restituait également la haute surveillance sur le choix des livres et sur l'ensemble de l'enseignement. Les dissidents conservaient la faculté de ne pas assister au cours de religion; mais ce droit était dénié aux enfants des familles que le clergé déclarait relever de son culte. Il était désormais interdit aux provinces et aux communes de subsidier des écoles normales et de créer des nouveaux établissements d'instruction moyenne. D'ailleurs tout l'enseignement public n'était plus appelé qu'à suppléer les lacunes de l'enseignement privé; c'est ce qu'on appelait « l'esprit de la Constitution ». Chaque commune était tenue de répartir ses subsides entre toutes les écoles de son territoire en proportion de leur population et il lui était interdit de réserver le moindre avantage aux élèves de ses propres établissements. M. Lavisse n'aurait plus eu à dire que le gouvernement belge conspirait contre son propre enseignement; c'était cyniquement et au grand jour que nos maîtres travaillaient à la ruine des écoles officielles; sans se préoccuper si ce régime n'allait pas, suivant l'accusation à l'adresse des évêques lancée en 1856 par un ministre catholique, P. De Decker : « préparer à la Belgique des générations de crétins ».

La personification civile avait été octroyée, avec une large dotation, à l'Université de Louvain et une proposition de loi était déposée en vue d'enlever à l'Université de Bruxelles le droit de conférer des diplômes ayant une valeur officielle, sous prétexte que son enseignement pervertissait la jeunesse. Quant aux deux Universités de l'Etat, quelques destitutions retentissantes avaient fait sentir aux professeurs, même les plus estimés du monde scientifique, que les opinions anticléricales étaient incompatibles avec

l'enseignement de la médecine, de la chimie et de la botanique, aussi bien que de la philosophie, de l'histoire et du droit.

Que faisait cependant l'opposition parlementaire ? Ses membres, libéraux et socialistes, n'avaient pas manqué de dénoncer au pays ces répudiations de toutes les libertés constitutionnelles ; mais la majorité retournait impitoyablement contre ses adversaires la guillotine parlementaire qu'ils lui avaient appliquée durant leur court passage au pouvoir.

D'ailleurs, les libéraux en étaient encore à panser leurs blessures et, quant aux socialistes, divisés eux-mêmes en anti-cléricaux et en intégralistes, ils avaient obtenu du nouveau gouvernement des satisfactions qu'ils avaient vainement attendues de son prédécesseur.

On avait étendu à tous les ateliers comptant plus de cinq ouvriers la loi sur la limitation des heures de travail, d'abord confinée aux travailleurs des mines ; fermé les bureaux de placement qui faisaient concurrence aux Chambres de travail ; voté, après l'avoir rebaptisée, l'ancienne proposition Warocqué relative aux pensions des vieux travailleurs ; enfin mis à la disposition du Ministre du Travail une somme annuelle de 5 millions pour subsidier tous les syndicats professionnels en général, et le gouvernement avait su utiliser très adroitement ce fonds reptilien. M. Woeste avait disparu de la vie politique. On nageait en pleine démocratie chrétienne et les temps n'en étaient que plus durs pour la liberté.

Mais alors se présenta la carte à payer. L'opposition, pendant son court passage au pouvoir, avait pu arrêter le progrès croissant du déficit, mais elle n'avait eu ni le temps ni le moyen de remettre les finances à flot. Le retour des cléricaux ramena le gaspillage. Après avoir laissé en souffrance les principaux travaux publics déjà entamés ; ajourné, dans le service des chemins de fer, les renouvellements même

les plus indispensables du matériel; dégarni l'armée en hommes et en chevaux; enfin laissé le Congo s'endetter sur ses propres ressources, on avait eu recours de nouveau à l'expédient des emprunts, déguisés sous une émission à jét continu de bons du Trésor, et, quand on n'avait plus trouvé de placement en Belgique, on avait dû chercher à l'étranger des prêteurs complaisants, moyennant un intérêt usuraire. Notre crédit national descendait graduellement au niveau de celui de certaines républiques sud-américaines. Bon gré, mal gré, il fallut recourir à l'impôt.

Au mois d'août 1913, dans les derniers jours d'une session extraordinairement prolongée, le cabinet avait fait voter, malgré les philippiques de l'opposition et le mécontentement d'une partie de la droite, une série de mesures fiscales qui frappèrent toutes les classes de la société et spécialement la petite bourgeoisie. Il n'y avait que la fortune mobilière qui, grâce à l'influence des financiers sur le gouvernement, continuait à éviter sa part des charges publiques. — Le pays, qui s'intéressait de moins en moins aux débats parlementaires, parut d'abord assez indifférent; mais il en fut autrement, lorsque, à la fin de décembre, les feuilles de contributions furent distribuées dans chaque ménage, et cela au moment même où les propagandistes de l'opposition dénonçaient, comme un contre-coup des nouvelles taxes, un renchérissement général dans le prix des objets de première nécessité. Le pays avait supporté la cléricisation de tous ses services publics, la destruction de son enseignement primaire, la violation ouverte ou hypocrite de ses libertés. Mais il ne fallait pas toucher à sa bourse. Les fonctionnaires de tout ordre et de tout rang se faisaient particulièrement remarquer par leur inlassable persistance à solliciter des augmentations de traitement, justifiées d'ailleurs par la cherté croissante de la vie; seuls les ministres du culte obtinrent quelque satisfaction.

Comme compensation, dans le double but de ménager les socialistes et de satisfaire les aspirations cléricales, le gouvernement fit voter, au cours de la session suivante, un projet de loi qui renforçait considérablement l'observation du repos dominical. Le service de la poste et celui du téléphone étaient complètement supprimés le dimanche; les trains ne circulaient plus que l'après-midi; cabarets et restaurants ne pouvaient s'ouvrir qu'entre midi et sept heures du soir; l'autorité communale avait la faculté d'interdire les représentations théâtrales à n'importe quelle heure de la journée. Tous les magasins devaient rester fermés, même ceux qui étaient desservis exclusivement par la famille du propriétaire; acheteurs et vendeurs étaient également passibles d'une amende qui, en cas de récidive, se compliquait d'un emprisonnement. — Les citadins s'étaient déjà plaints, lorsque l'interdiction du travail de nuit dans les boulangeries les avaient condamnés à déjeuner avec du pain rassis; désormais, le lundi matin, ils n'eurent plus à mettre sous la dent que du pain cuit le samedi et il en résulta plus de malédictions à l'adresse du gouvernement qu'après n'importe quel coup de parti.

Ce fut pis encore, quand on commença à appliquer la loi dans les travaux des champs. Quelques droitiers, élus des campagnes, s'étaient refusés à voter un projet dont ils pressentaient les effets désastreux pour leur parti; cette défection avait été compensée par l'adhésion de la gauche socialiste qui y voyait un nouveau pas vers la réglementation intégrale du travail. Seuls les libéraux avaient été unanimes à faire ressortir les injustices et les dangers d'une législation qui, sous prétexte d'hygiène sociale, poursuivait surtout un but confessionnel. Au Sénat le projet n'avait passé qu'à une voix de majorité, bien que le cabinet eut posé la question de confiance.

Un autre projet encore fut voté, qui figurait depuis longtemps dans les vœux de la démocratie chrétienne :

la date des élections fut transposée du quatrième dimanche de mai au premier dimanche d'octobre; afin de permettre l'exercice de leur droit électoral aux milliers d'ouvriers flamands qui s'en allaient chaque année travailler en France pendant les mois d'été.

Mais, alors, il se passa un singulier phénomène atmosphérique, comme si le ciel lui-même avait voulu punir ceux qui abusaient de son autorité pour tracasser leurs semblables. Pendant toute la saison de la moisson, il y eut presque chaque lundi des violents orages, suivis de trois ou quatre jours pluvieux. La dépression s'étant éloignée, la fin de la semaine s'achevait sous un soleil ardent qui séchait les récoltes ruisselantes; si bien que, le dimanche suivant, on aurait pu en rentrer la meilleure part. Ici surgissaient, la loi à la main, les inspecteurs du Travail qui ne ménageaient pas les contraventions. Une partie de la récolte pourrit sur la place et les agriculteurs en rendirent responsable le gouvernement, cette fois non sans raison.

Les paysans ont toujours tenu en Belgique la balance du pouvoir et d'ailleurs nos compatriotes, — comme l'a si bien exposé un de nos écrivains qui connaît le plus à fond l'âme belge, — sont un peuple « d'opinions moyennes ». — Au renouvellement de la Chambre en octobre 1914, la moitié des députations qui avaient voté la nouvelle loi sur le repos hebdomadaire, catholiques et socialistes, restèrent sur le carreau; la droite se retrouva avec une voix de majorité; les libéraux avaient passé de 44 à 72. — Les événements sont encore trop récents pour qu'il soit nécessaire de rappeler comment le gouvernement, faisant tête à la mauvaise fortune, tenta une dissolution et comment cet appel au corps électoral, bientôt suivi du renouvellement du Sénat, assura aux libéraux une majorité homogène, suffisante pour panser les plaies du pays, mettre le cléricalisme à la raison

et rétablir nos finances, tout en pratiquant une politique sagement démocratique....

— Avez-vous réfléchi aux conséquences ? En vérité je vous le dis, plus de douanes ni d'armées; plus de protectionnisme, ni de militarisme; plus d'entraves à l'essor de la pensée; plus même de police possible et, par suite, nécessité pour tous les citoyens de se conduire correctement, — en un mot, l'idéal de l'anarchie, sans la dynamite et le boycottage. — Les transports devenus gratuits, quand chacun possèdera sa paire d'ailes, l'excédant de population se portera naturellement sur les points les plus fertiles et les moins peuplés. Qui sait si la conquête du monde planétaire, succédant à celle de l'atmosphère qui nous en sépare, ne nous ouvrira pas un champ de colonisation illimité où disparaîtront forcément la misère et l'inégalité ? Après la conquête de la paix et du bien-être, l'humanité, émancipée par l'aviation, s'attaquera à ses derniers adversaires : la maladie et la mort, qu'elle parviendra peut-être à vaincre sous quelque climat stellaire mieux favorisé. C'est dans l'espace que nous retrouverons les îles Fortunées, sous des conditions supérieures à celles des lumineux Olympiens qui, malgré leurs moyens de transport perfectionnés, n'étaient, après tout, que de grossiers montagnards ».

Heureusement le train entrainait en gare et, tandis que mes compagnons continuaient à vaticiner du haut de leur aéroplane imaginaire, je m'enfonçai prosaïquement dans la nuit de ma petite station rurale, en me demandant qui d'entre nous avait le plus rêvé, dans cette veille de Noël, l'an de grâce 1909 ?

Et pourtant si ce ne devait pas être un rêve !

31 décembre 1909.

GOBLET D'ALVIELLA.

HISTOIRE

M. ERNEST DISCAILLES

LITTÉRATURE

M. M. CAMILLE LEMONNIER
CELESTIN DEMBLON
LOUIS VALENTIN

Echardes.

Nous jetons des pierres dans l'âme des vivants,
et après leur mort nous y cherchons des perles.

* * *

Tous les hommes sont corruptibles, les uns par les
pots de vin, les autres par les flatteries.

* * *

Les femmes sont tellement *pudiques* qu'elles ne
peuvent même voir la vérité *nue*, sans indignation.

* * *

L'homme partage ses chagrins, pour en avoir moins,
et ses joies pour les recouvrer avec l'intérêt de l'envie.

ALEXANDRE FELDSTEIN.



La légende des bons souverains Albert et Isabelle.

Il est des légendes historiques singulièrement tenaces.

Telle, celle des *bons archiducs Albert et Isabelle*.

Sur la foi de l'abbé d'Orval, de Mirceus et des auteurs de manuels qui se sont inspirés de leurs panégyriques, a-t-on assez enseigné, hélas ! que nos pères jouirent « d'une félicité sans mélange » sous le gouvernement de ces excellents souverains !

Ce n'est qu'au siècle dernier que l'on commença à voir un peu clair dans cette « félicité ».

Remontons à un concours académique (1843).

Après examen consciencieux des *sources*, un écrivain qui rendit à l'histoire et aux lettres françaises plus de services que ne veulent en convenir les jeunes écrivains belges d'aujourd'hui, M. Potvin fit entendre une note discordante dans le concert d'éloges dont il était convenu qu'on devait honorer la mémoire d'Albert et d'Isabelle.

Mgr le Recteur Magnifique de l'Université de Louvain, De Ram, et Monsieur de Gerlache, président de la Cour de cassation, s'en indignèrent. M. Moke lui-même, qui n'avait apparemment pas encore étudié de près la question, ne fut pas loin de partager leur indignation. Bref, il y eut presque scandale à l'Académie Royale de Belgique.

Six ans se passèrent.

La question étant revenue au jour, M. Moke, s'honorant par sa franchise, avoua qu'il s'était trompé en 1843 sur le compte des archiducs, et que leur règne est « plein de tristesse... d'ombre... et de désastres ! ».

M. de Reiffenberg ajouta : « Ce règne est stérile ; il donne bien plus de prise à la critique qu'à la louange ».

Les panégyristes mirent pendant quelque temps une sourdine à leurs éloges ampoulés autant qu'injustes.

Mais les préjugés et les erreurs répandus pendant trois cents ans conservèrent leur puissance dans plus d'un milieu, en dépit des Potvin et de quelques professeurs.

Par mon enseignement dans les athénées de Mons, de Bruges, de Bruxelles, et par mes conférences sur l'histoire de Belgique, comme par mon livre de 1872 sur les *Pays-Bas sous Marie-Thérèse*, j'ai toujours, pour ma part, protesté contre ce *culte*.

Je veux protester encore aujourd'hui contre les tentatives directes — ou indirectes — qui sont faites pour replacer les Archiducs sur le piédestal où Mirœus et ses disciples les ont placés.

* * *

Le cardinal Bentivoglio, auteur d'une histoire du temps, met dans la bouche d'un des conseillers de Philippe II les raisons qui déterminèrent ce prince à céder les Pays-Bas à son neveu et futur gendre, l'Archiduc Albert, gouverneur depuis 1596 :

« Sire, vous voulez établir la princesse votre fille et il s'agit de délibérer si V. M. doit démembrement quelque partie du corps immense de son empire pour former la dot de cette princesse. Ce démembrement, loin d'affaiblir votre puissance, ne fera que l'aug-

menter. La Flandre-Belgique n'a de rapports avec le reste de vos sujets ni par la langue, ni par les mœurs, ni par les lois. Vous ne pouvez espérer d'y maintenir la soumission et l'obéissance, tant que les Belges n'auront pas un souverain qui réside au milieu d'eux... En vain avez-vous employé tour à tour vos plus grands capitaines ou vos plus habiles ministres. Vous n'avez pu surmonter la répugnance qu'ont ces peuples d'obéir à un prince qui ne vive pas parmi eux... **IL N'Y A DONC QU'UN MOYEN DE NE PAS PERDRE ENTIERÈMENT LES PAYS-BAS. C'est de donner ces provinces en dot à l'infante, d'unir cette princesse à l'archiduc, votre neveu, et de combler enfin les vœux des Flamands en leur accordant des souverains particuliers.**

« Le roi espérait aussi qu'un prince qui vivrait en Flandre y pourrait réparer les pertes que l'Eglise y pleurait et y faire revivre la foi catholique ».

Philippe lui-même écrit dans ce sens à l'archiduc :

« *Je veux voir si par là les provinces rebelles ne pourront pas rentrer sous l'obéissance par quelque raisonnable traité.* »

C'est ce qu'il dit également aux Etats des provinces qu'il va céder (1). Mais, qu'on veuille bien le remarquer, il ne souffle mot des clauses de la cession. Il se réserve d'en dicter les conditions.

Quelle est l'attitude des Etats en réponse aux intentions du monarque ? Ils ne témoignent qu'un médiocre contentement d'être bientôt séparés de l'Espagne. Ils font, dit Juste, des vœux timides pour un rapprochement avec les provinces émancipées. Ils n'avaient pas même la force de trouver insolite le procédé par lequel le roi, au lieu de les consulter conformément aux coutumes et au droit, se contentait de notifier

(1) Cf. POTVIN. *Fragments sur le règne d'Albert et d'Isabelle*, 1861.

sa volonté, tellement la prostration et l'effarement de l'esprit national étaient grands alors !

L'acte de cession est passé à Madrid en mai 1598 et envoyé à l'archiduc par le Roi qui se dit « assuré » du consentement des États. Immédiatement l'archiduc convoque l'assemblée générale des Pays-Bas pour la ratification de la cession.

Et alors, seulement alors, on donne à connaître les clauses de cette cession.

Les voici : « *Le pays reste la possession éternelle de Philippe II; il en fait une dot n n seulement pour sa fille Isabelle, mais pour tous les infants et infantes d'Espagne à venir. Si les archiducs mouraient sans enfants, l'Espagne reprenait les Pays-Bas pour en disposer de nouveau. S'ils avaient un héritier, sa main et sa dot étaient acquises à une princesse espagnole. S'ils avaient une héritière, les rois d'Espagne conservaient le droit d'approuver son mariage. Défense de faire aucune cession ou échange de territoire, sans l'approbation du roi d'Espagne. Défense aux Belges de négocier, trafiquer ou contracter aux Indes. Défense de relations commerciales avec les provinces rebelles. Le prince ne peut permettre que le seul exercice de la religion catholique, sous peine de déchéance. Droit de garnison dans quelques places fortes pour le souverain espagnol (1). Enfin, par un article secret, le roi se réserve pour lui et ses successeurs la faculté perpétuelle de réunir les Pays-Bas à leur monarchie toutes les fois qu'ils le jugeraient convenable, et alors même qu'il y aurait des enfants de l'archiduc, en les indemnisant ».* C'était bien, dit

(1) M. BOGHART-VACHÉ, rappelant dans « La Meuse » il y a quelques jours la vigoureuse campagne qu'il a menée contre un récent projet de glorification des Archiducs, en compagnie de M. PROSPER CLAEYS, prouve que leurs amis eux-mêmes ont établi que Philippe II faisait bon marché de l'indépendance de la Belgique dans l'arrangement de 1598.

Potvin, RETENIR PLUTOT QUE BAILLER LE PAYS. (Cf. BLAES. *Revue trimestrielle*, XXI).

Les Etats trouvent que l'affaire demande réflexion. Ils commencent par demander 8 jours pour aviser, « *vu l'importance du fait* ». On ne leur en donne que quatre, encore en rechignant. Ils avaient manifesté l'intention de juger la cession et les conditions. Le Gouvernement trouve leurs prétentions « *absurdes* ». — « *Il ne leur appartient pas*, dit le ministre Richardot, *de juger le fait de la renonciation ; c'est par grâce que le Roi a bien voulu leur communiquer les pièces. Tout ce qui leur est loisible de faire, c'est une remontrance sur les points utiles au pays.* »

L'initiative des Etats se borna à formuler quelques vœux. Il y en avait un entre autres, tendant à la convocation des Etats après qu'Albert aurait épousé Isabelle. A quoi Albert fit cette réponse passablement cavalière et qui devait dégoûter les Etats de formuler de semblables vœux : « *Les Etats doivent être assurés qu'ils seront convoqués plus souvent qu'ils ne le désirent, en tant qu'il faudra mettre la main à la bourse* ».

Puis vint la cérémonie en grande pompe de la prestation des serments réciproques d'Albert et des Etats, le tout avec accompagnement de discours, dans le goût du temps, à la louange des nouveaux souverains et de Philippe II. Celui de Richardot est un modèle du genre. C'est lui qui, après avoir dit que la princesse *était toute honnêteté toute vertu, toute piété, toute bonté, et que le prince était l'un des meilleurs, des plus prudents et des plus vertueux princes du monde* », exprimait le regret de voir cesser la souveraineté de Philippe II. Citons la fin de son discours : « *Oh ! combien la douceur de notre allégresse est mêlée avec amertume, estimant être délaissés de ce roi Philippe qui, par l'espace de 43 ans, nous a si BENIGNEMENT gouvernés... !* » Voilà qui dépasse toute permission, comme on dit.

C'est après cette séance qu'Albert partit pour aller

chercher Isabelle. En route il apprit la mort de Philippe II.

Le nouveau roi Philippe III, un peu malgré lui, acquiesça au mariage qui se fit en avril 1599 et, 5 mois après, Albert et Isabelle firent leur entrée à Bruxelles.

Mariée en 1599, à 33 ans — « âge relativement avancé pour une méridionale », dit M. Gossart (*Revue de Belgique*, nov. 1909). — Isabelle a pour époux un homme « de très faible santé », qui est tenu pour « impuissant » sinon par Philippe II, du moins par son entourage, et par Philippe III. Il résulte de sa correspondance familière avec le duc de Leynec, qui a été publiée récemment par M. Rodriguez Villa, associé de l'Académie de Bruxelles, qu'elle se serait fait ou voulu faire illusion sur la puissance d'Albert. *Chi lo sa ?* Il est certain en tous cas qu'elle eut la pensée, dès septembre 1601, de faire épouser sa nièce (la future femme du roi Louis XIII) par le « garçon » qu'Albert lui donnerait... et ne lui donna jamais. Mais les « espérances » dont elle a fait part au duc de Leynec nous paraissent dictées principalement par le désir de mettre un terme aux bruits fâcheux qui couraient sur la santé de son mari et sur la sienne.

* * *

Avant de montrer les souverains à l'œuvre, esquissons leur caractère. Dans son oraison funèbre d'Albert intitulée : « *Le soleil éclipsé* », l'abbé d'Orval nous raconte que « *lorsque Albert vint au monde, on aperçut sur son corps deux marques, l'une à l'épaule, l'autre au bras, signes muets qui exprimaient qu'un jour le petit archiduc serait le bras de la religion et l'appui de l'Eglise* ». Et de fait Albert fut le bras de la religion, un bras extrêmement dur ! Déjà à l'âge de 20 ans, inquisiteur général et vice-roi de Portugal, il avait fait merveille pour le compte de l'Eglise, envoyant pieusement à la mort les hérétiques et enrichissant

de reliques nouvelles l'Espagne et le Portugal, pratiquant fort les Jésuites et faisant de sa vice-royauté du Portugal une succursale de Rome. Il était destiné à l'Eglise : on l'avait nommé archevêque de Tolède, mais, comme Philippe trouvait qu'il ferait un excellent administrateur pour les Pays-Bas où il fallait des « *gouverneurs à poigne* », Albert avait fait violence à ses goûts et laissé là l'Eglise. C'était un homme instruit, honnête, vertueux, d'une rare gravité, ennemi du rire, dit l'abbé d'Orval, « ne riant jamais, même lorsqu'il était le plus gai ». A cette gravité qui était peu faite pour lui concilier l'affection des Belges, il joignait un orgueil tout castillan, une fierté qui allait jusqu'au dédain, un mépris marqué pour les franchises du pays qu'il devait gouverner et une tendance non moins marquée à l'absolutisme (1).

Isabelle était la fille de prédilection de Philippe II. Rompue aux affaires de l'Etat par son père qui l'y nourrissait fort, dit Brantôme, elle avait pris de lui la dévotion et le fanatisme. Mais heureusement elle avait pris de sa mère, Elisabeth, les mœurs brillantes et faciles de la France, le goût du luxe, des arts et des fêtes. C'est là, entre autres causes, ce qui explique la popularité dont elle a joui chez un peuple que flattait la présence de la souveraine dans les fêtes comme dans les processions.

Maintenant que nous avons esquissé leur portrait, voyons-les agir. — Et commençons par exposer le côté passable de ce règne.

Il serait puéril autant qu'odieux de rabaisser le mérite d'Albert. Il a incontestablement, dans l'ordre matériel, fait du bien à ses sujets. (2). Que l'on n'aille pas jusqu'à lui prodiguer les éloges emphatiques de Mirœus et de tous ceux qui ont suivi Mirœus, nous le

(1) POTVIN.

(2) BRANTS. *Bulletin de l'Académie de Belgique*, 1908.

voulons bien. Il ne faut pas oublier sans doute que trop souvent Albert a manqué d'initiative et d'énergie et cela n'est pas étonnant de la part d'un homme qui, au lieu de s'inspirer du fier dicton « Aide-toi, le Ciel t'aidera », venait attendre au pied des autels le remède à bien des maux (1).

Nous reconnaissons avec Blaes, qu'il fit disparaître des abus pernicieux, qu'il réforma l'état de la milice, l'organisation des troupes, et allégea les charges qui de ce chef pesaient sur le pays; qu'il soumit l'armée à une discipline assez sévère, assez rigoureuse pour que l'on n'eût plus à redouter le retour des mutineries; qu'il prit d'utiles mesures pour soumettre la justice à une législation qui fût la même dans tout le pays, où existaient, comme on le sait, des coutumes, des lois différentes de province à province; qu'il rédigea une espèce de code commun sous le nom d'édit perpétuel en 1611, et qu'il travailla à mettre de l'ordre dans l'administration des revenus de l'Etat et des finances des villes (2).

Admettons aussi que ce serait le désir d'assurer le bien-être de ses sujets qui le poussa à faire la paix.

Tout en sachant se battre bravement, comme il le prouva à la bataille de Nieuport et au siège d'Ostende, il ne se lassa pas de travailler à obtenir cette paix dont la trêve d'Anvers de 1609 assura les bienfaits momentanés au pays.

C'est de cette période que datent la plupart des bonnes mesures et des réformes que nous venons d'indiquer. C'est aussi de là que date surtout l'essor prodigieux des arts dans nos provinces.

Cet essor, Albert ne l'a pas créé évidemment, — pas plus qu'Isabelle — mais l'un et l'autre eurent

(1) BLAES.

(2) BRANTS. *Bulletin de l'Académie de Belgique.*

la bonne pensée de le favoriser au grand avantage de leur popularité.

Louis Hymans l'a dit : « l'éclat de quelques grands noms à servi d'excuse aux fautes des archiducs et d'égide à leur renommée. Les arts dans ce siècle nous valurent des couronnes que ne tressait plus la liberté. Rubens et son école jetèrent sur cette triste période le reflet de leur génie, car c'est de la merveilleuse école de Rubens que sortirent les Van Dyck, les Jacques Jordaens, les Snyders, les David Teniers ». Et à côté de ces noms glorieux entre tous dans le domaine de l'art, nous pouvons citer quelques noms, illustres aussi, dans les lettres et dans les sciences, tels que Juste-Lipse et Van Helmont. Mais c'est surtout la peinture qui a, sous le règne d'Albert et d'Isabelle, brillé d'un éclat inouï. « Rubens a sauvé de l'oubli, les noms des archiducs : c'est son génie, c'est la protection qu'il reçut de leurs mains qui a sauvé leur popularité » (L. HYMANS).

D'ailleurs tout est relatif dans ce monde : la demi-tranquillité, la demi-prospérité dont la Belgique jouit pendant quelques années de cette administration étaient un véritable bonheur pour des populations qui avaient tant souffert. En un mot, « *l'extrême lassitude* » du pays plus que tout le reste, peut expliquer les sympathies qu'inspira leur Gouvernement. Ah ! il fallait que la Belgique eût gardé un bien navrant souvenir des gouvernements antérieurs pour se contenter et surtout se réjouir d'une administration que, 60 années auparavant, elle eût trouvée insupportable (1). C'est ce que je vais *prouver* — et ici nous allons voir, *le revers de la médaille*.

Après le côté *passable* de cette administration si vantée, voyons-en le *mauvais côté*, le côté odieux et ridicule tout à la fois ; voyons les actes qui doivent

(1) HYMANS. *Histoire de la Belgique*.

empêcher les amis de la tolérance et du progrès, d'accorder leur admiration à Albert et Isabelle.

* * *

Albert était un *fanatique* doublé d'un *DESPOTE*. Voyons le despote : — *Le prince*, disait la Joyeuse Entrée, *ne peut rien changer aux formes de la justice, ni à l'ordre des juridictions sans le consentement des Etats. Les fonctions publiques doivent être données aux nationaux* ». Or, les conseils n'eurent plus qu'un vain titre; toutes les affaires importantes vont être traitées par deux juntes d'où les chefs des grandes familles du pays ont été presque entièrement exilés et dont l'une est exclusivement composée d'Espagnols. Les emplois et les charges seront pour ainsi dire accaparés par les seigneurs espagnols. Dans l'armée notamment ils pulluleront, au point que les Etats Généraux, à la fin du règne, se plaindront amèrement du nombre excessif de ces officiers qui ruinent le pays (1).

Quels égards pour les droits des nationaux et quel respect pour la *Joyeuse Entrée* !

Les preuves abondent qui montrent combien peu ce *bon prince* tenait compte des droits et des franchises des communes. Wauters (2) cite un épisode édifiant à cet égard : « *Les nations de Bruxelles ayant réclamé contre la taxe d'un gigot sur chaque brassin de bière, et des troubles étant survenus à la suite de mesures violentes prises par l'archiduc, celui-ci mande près de lui le bourgmestre avec les députés des Nations. Ils se rendent après quelque hésitation, à Mariemont. L'archiduc se livre à un violent accès de colère, jetant son bonnet sur une table.* » Il crie qu'il saura les faire repentir de leur conduite. Il s'emporte au point de

(1) Cf. POTVIN.

(2) *Histoire de Bruxelles*.

faire craindre une attaque d'apoplexie (1). Il se résout à employer la force. Au mépris de ses promesses, il fait entrer 2000 allemands dans Bruxelles et des canons sont braqués sur la ville. Toute résistance cesse dès lors: Bruxelles eût été foudroyée! Aussi, l'historien (2) a-t-il pu dire avec indignation « *que si Albert, en politique, ne commit jamais une action cruelle, c'est que le peuple ne lui en fournit jamais l'occasion* ».

Quoi d'étonnant, après tout, qu'Albert se montrât si peu soucieux des privilèges du pays? Il avait pour complice l'affaissement de la nation qui, il faut bien le dire, était dégénérée de son ancien courage. Ah! l'on était loin déjà des temps héroïques du Taciturne, de Marnix et des Gueux! Ils n'étaient plus, hélas! les rudes lutteurs qui avaient fait trembler Philippe II.

* * *

La nation non seulement subit le despotisme: elle subit l'intolérance continuelle de ses princes. Cette intolérance religieuse d'Albert et d'Isabelle, leur fanatisme, voilà surtout le grief que les Belges régénérés et libres doivent imputer à leur mémoire. Car c'est eux qui sont responsables de *l'engourdissement moral* qui a pesé sur la Belgique pendant le 17^e et le 18^e siècles et qui n'est pas encore secoué à l'heure qu'il est dans bien des parties du pays (3).

La restauration du culte catholique dans les Pays-Bas, on l'a vu, était le but suprême des archiducs: ce but fut poursuivi avec opiniâtreté pendant toute la durée de leur Gouvernement. *Albert, dit son panégyriste, n'avait autre manière d'Etat que la foi et la religion.* Voilà qui est clair!

(1) Le vers de Molière: « Quoi! vous êtes dévot et vous vous emportez!! » vient à la pensée.

(2) WAUTERS. *Op. cit.*

(3) BLAES. *Rev. trim.* XXI.

Ne jugeons pas, je le veux bien, l'époque d'Albert et sa conduite avec les idées et les opinions du 20^e siècle. Il faut tenir compte et des temps et des mœurs (1). Mais les lois de la pitié, de la charité et de l'humanité furent-elles alors observées? Nous verrons tantôt.

Si Albert et Isabelle s'étaient contentés de relever les temples ruinés, de rendre à la religion sa splendeur, aux cérémonies du culte catholique leur majesté ancienne et leur éclat, (2), je n'aurais pas à m'en occuper ici. Qu'ils aient poussé la dévotion jusqu'à la puérité et la piété jusqu'au cagotisme, c'est affaire de conscience.

Qu'Albert et Isabelle aient été des modèles accomplis au point de vue religieux; qu'Albert ait eu la coutume d'assister à toute espèce d'offices tous les jours; qu'il ait observé le jeûne, même étant malade; qu'il ait fait des neuvaines à n'en plus finir; qu'il ait suivi les processions publiques avec sa femme; qu'il ait porté le pavillon du St Sacrement; qu'il ait porté des reliques; qu'il ait trouvé le temps de broder lui-même pour la Vierge de Lorette une robe qui coûta 34.000 ducats....

Nous n'avons rien à voir là-dedans au fond. Nous comprenons seulement, et de reste, que le monde catholique ait conservé de la vénération pour la mémoire de ces pieux personnages.

Seulement cette dévotion a coûté gros au pays. C'est avec les deniers de la patrie que les archiducs ont fait de la générosité; c'est au détriment de notre prospérité industrielle qu'ils ont restauré le culte par la fondation et l'entretien de ces innombrables couvents qui ont enlevé à la circulation tant de capitaux et qui ont développé dans la Belgique cette lèpre

(1) Cf. MIRGUET et PERGAMENI. *Le peuple belge à travers les âges.*

(2) BLAES. *Revue Trimestrielle*, XXI.

effrayante de la main-morte dont nous ne parvenons pas à nous guérir : bien au contraire. Il faut lire dans Potvin l'énumération des établissements religieux qu'Albert et Isabelle ont créés, dotés ou soutenus avec l'argent de nos pères. « *Pendant les trente ans de règne des archiducs, c'est un panégyriste d'Albert qui le dit, il s'est formé plus d'établissements religieux en Belgique que pendant trois siècles* ». Et Potvin le prouve : « *6 siècles de catholicisme n'avaient donné à Bruxelles que 20 couvents ; le règne d'Albert en fonda plus de 12 nouveaux, tout en restaurant les anciens. Ce sont jésuites, augustins, carmes, carmélites, chartreux, minimes, oratoriens, dames anglaises, dames de Berlaimont, brigittines, annonciades, chanoinesses d' Brabant* ».

L'Etat payait les prodigalités des archiducs envers les couvents. Les archives contiennent (Cf. Potvin) des détails inouïs à cet égard. Ici 7500 florins sont donnés en un mois à des dames qui veulent entrer en religion ; là des milliers de florins pour des recluses, pour des prêtres réfugiés, pour des prédicateurs de la Cour, allant assister à un chapitre. Un jour l'Etat reçoit 7000 florins provenant du temporel de l'évêché de St Omer dont le siège était vacant : immédiatement Albert en donne la moitié aux religieuses de la Cambre pour couvrir leur cloître.

Il fallait que l'enseignement aussi vînt en aide au catholicisme ainsi restauré, protégé et doté. Albert, aidé des jésuites, y veilla avec sollicitude. L'ordre de Loyola n'a rencontré nulle part ni en aucun temps un souverain de meilleure composition, plus dévoué à ses doctrines. Dès l'an 1600, Albert avait demandé pour les Révérends l'exemption de l'aide extraordinaire. « *Ils ont, disait-il aux Etats-Généraux, plus besoin d'assistance que de charge* ». Il y eut bien quelque tentative de résistance de la part notamment des députés du Hainaut (1). Mais rien n'y fit. Albert

(1) POTVIN.

obtint pour eux ce qu'il demandait. Voilà donc l'ordre de St Ignace en pleine faveur. Bientôt les jésuites couvrent tout le pays. « Se glissant de l'oratoire du prince, dit Blaes, dans les camps et dans les conseils, » s'emparant des affaires, dirigeant les négociations, réglant tout, ils étendent sur le pays le vaste réseau de leur influence en créant partout des établissements d'instruction où ils façonnent la génération nouvelle au gré de leur ambition et de leurs doctrines. Albert est toujours prêt à les soutenir, avec les deniers du pays s'entend.

Le résultat d'une protection aussi dévouée, de faveurs aussi multipliées, se devine aisément : à la fin du règne des archiducs. les bons pères avaient 25 maisons et 300 collèges (1).

Y a-t-il lieu, après cela, de s'étonner de l'affaïssement de nos populations pendant tout le 17^e et tout le 18^e siècle ! Le sens moral s'oblitére à l'école de ces patrons de la casuistique. Les générations futures mûrissent pour la servilité dans cette atmosphère énervante. C'est le beau temps des superstitions et du commerce des reliques. Les archiducs en font venir de tout pays et à tout prix. Et ils ont parfois besoin d'apporter dans la négociation de l'affaire toutes les finesses et les ruses de la diplomatie.

Alors sont mises et remises en honneur des superstitions idiotes, des mômeries sans nom, dont la moindre devait avoir pour effet d'abâtardir la nation et de corrompre le sens moral (Cf. Blaes, op. cit.) et qui reviennent malheureusement !

Regis ad exemplar, a dit le poète, *totus componitur orbis*. La nation prend modèle sur ses souverains. Les amulettes et médailles bénites, les jeûnes et macérations, les scapulaires et le cilice, voire même la haire et la discipline envahissent la société. Voici un tableau

(1) PORVIN (d'après les récits et images du temps).

de Bruxelles dans la nuit du Jeudi-Saint : « Les rues et les places publiques sont éclairées comme en plein jour par l'éclat des lumières; elles sont couvertes de gentilhommes pénitents se rendant aux églises pour faire leurs stations et pleurer sur le tombeau du Christ; la plupart, couverts d'un sac, portaient de pesantes croix entre leurs bras; d'autres à peine vêtus, se fouettaient le corps ou se frappaient de chaînes et, mêlant le profane au sacré, montraient leurs plaies aux dames qui venaient admirer leur dévote ardeur » Une autre fois les archiducs organisent des cortèges religieux, des exercices expiatoires qui durent toute une journée et on y voit la noblesse, vêtue de bure, portant cilice et traînant des poutres en signe de pénitence.

Notez bien que beaucoup de ces mômeries sont intéressées; on est certain de plaire aux archiducs par cette dévotion. Notez aussi qu'on peut, en faisant l'aimable pour les couvents, espérer de racheter bien des fautes. A Gand on voit un débaucheur de femmes absout à la condition de faire enclorre de murs le jardin d'un couvent.

* * *

Les encouragements sans nombre donnés à la gent monacale et les faveurs coûteuses octroyées à l'enseignement clérical ne suffisent pas à restaurer le catholicisme. La Belgique ne se crétinise pas assez vite au gré des *bons archiducs*. La force et la violence se mettront de la partie et suppléeront à l'insuffisance des moyens de persuasion. Le fanatisme d'Albert nous est apparu jusqu'ici sous un aspect plutôt *ridicule*. Nous allons le voir sous un aspect *odieux*. Ceci est le côté sanglant qui ne prête pas au rire. C'est la terreur religieuse, comme l'appelle Potvin.

« *Albert savait, dit un de ses panégyristes, que Dieu lui avait mis le glaive à la main, non sans cause,*

mais pour le repos des bons et pour la peine des mauvais ». Aussi gare aux mauvais, c'est-à-dire aux hérétiques ou aux incrédules !

La presse est muselée par la censure. Tout ouvrage qui révèle une pensée profonde, une raison solide, est condamné et détruit. Nul ne peut plus éditer à moins qu'il n'ait subi un examen d'orthodoxie et prouvé devant un jury qu'il est de saine doctrine.

La police de la librairie est organisée comme sous le duc d'Albe et la liberté de conscience est cruellement châtiée (1).

Tout cela n'était pas nouveau, mais voici qui l'est ! On fait fonctionner le terrorisme sous une forme insolite. Le diable va cette fois jouer un grand rôle dans le drame sanglant. La *SORCELLERIE* : tel est le grand crime du temps, tel est l'éternel objet des cruautés des tribunaux religieux qui ont à leur disposition le bras séculier. La croyance au diable est préconisée comme un article de foi ; elle est entretenue, nourrie et développée comme une idée féconde (Potvin). Nier l'existence du démon devient une impiété, une théorie aussi dangereuse que celles de Luther et de Calvin.

Un jésuite, Del Rio avait publié pour ainsi dire le code de la sorcellerie. Il avait écrit dans un livre plein d'horreurs et de sottises, *que le diable exerce sur l'humanité un immense pouvoir ; qu'il s'empare des hommes, les possède, et, par sa malice, les force à commettre les actes les plus coupables et les crimes les plus atroces ; que c'est faire acte louable que d'arrêter ses entreprises en débarrassant la terre de ceux qui correspondent avec Astaroth et Lucifer.*

La stupide croyance de Del Rio, qu'un gouvernement éclairé eût dû combattre dès son apparition avec les seules armes de la raison et à la seule lumière du bon sens, cette stupide croyance fut partagée par les

(1) BLAES, *Revue trimestrielle*.

archiducs. Albert, pour la propager, se servit du glaive. Il publia contre les sorciers un placard qui appelait sur eux toutes les rigueurs de la justice.

A partir de ce moment, ceux-là mêmes dont la raison protestait contre les théories démoniaques de Del Rio, n'osèrent plus les combattre. La sorcellerie, qui ne peut être et ne sera jamais que le résultat de la superstition et de l'ignorance, s'étendit dès lors comme une plaie hideuse sur nos provinces.

Cette superstition prit des allures horribles, grâce à la complicité du gouvernement qui y croyait et qui voyait des sorciers partout. Chose triste à dire — mais conséquence inévitable — elle fut exploitée par les uns pour la vengeance, par les autres pour les plaisirs du vice. Tantôt ce furent les passions brutales qui abusèrent, sous le manteau du diable, de la terreur des jeunes femmes et des filles ! Tantôt ce fut tel misérable qui signala aux égarés, aux abrutis, un prétendu sorcier, son ennemi, dont la rage populaire, à défaut des juges, le débarrassa incontinent. (Cf. Blaes).

L'exécution des sorciers, avait dit l'allemand Sprenger, est indispensable à la conservation du christianisme. C'était l'avis d'Albert et c'est dans ce sens que furent conçus les ordres qu'il donna.

Tout dans cet épouvantable drame fut sanglant : décrets, procédure, exécutions.

Les archives entrent à cet égard dans des détails effrayants, mais trop longs et surtout trop peu *latins* pour que je puisse les citer intégralement. Voici seulement un *résumé* du système suivi par les tribunaux qu'avait aiguillonnés, par parenthèse, l'appât d'indulgences. D'abord, dit Potvin (*op. cit.*), il y a dans les églises des boîtes pour les dénonciations. *Les dénonciateurs étaient parfaitement récompensés...* un seul accusateur, fut-ce même un ennemi personnel, décidait l'arrestation. La dénonciation d'un de ces criminels qu'on brûlait était accueillie comme vérité.

Avoir perdu la croix de son chapelet et le porter ainsi mutilé était une preuve de pacte avec le diable... *Des infirmités étaient des indices: des yeux chassieux, une bosse, le corps courbé par l'âge, dénonçaient des sorciers.*

Fuir des accusations arbitraires et un procès dangereux, c'était se mettre en aveu. Une fois arrêté, on n'échappait guère à la mort, jamais à la torture.

Un juge se vanta que « *si le pape lui tombait sous la griffe, il se faisait fort de le faire déclarer sorcier* ». La procédure était *obscène*; elle était en même temps horrible.

Le supplice était le bûcher. La seule grâce qu'on accordât quelquefois aux victimes était d'être étranglées d'abord, brûlées ensuite. *L'âge n'y faisait rien.* il n'empêchait ni la torture ni l'exécution. *Des femmes de 92 et 95 ans furent torturées, une veuve de cent ans fut brûlée à Enghien en 1595.* La faute dans certains cas était héréditaire et l'on vit des enfants de 12 à 14 ans livrés au feu ! (Cf. Potvin, d'après les archives).

Ecoutez ce récit extrait des actes d'un procès : (Archives) :

« *On déshabille la patiente, on la lie sur le banc avec des cordes légèrement serrées, elle dit qu'elle n'a fait aucun mal, qu'elle n'a rien à confesser, qu'elle ne s'est jamais mêlée de sorcellerie.*

Demande : *si elle n'a pas dans l'enfer un amoureux.*

— Réponse : *non.*

On lui met sur la bouche un linge mouillé. Elle persiste dans ses déclarations. On tend les cordes plus fortement. Elle répète qu'elle n'a fait de mal à personne et qu'elle ne dira rien de contraire à la vérité, quand bien même on lui briserait tous les membres. On la soulève et on l'assied sur son banc. Elle continue à dire qu'elle est innocente. On la replace dans les crampons, on lui couvre la figure de linges mouillés et on la bat de verges. Elle refuse de faire aucun aveu, toujours invoquant Dieu son père céleste. Battue une seconde fois de verges, elle réitère avec plus de force que jamais

ses dénégations. De nouveau on lui couvre le visage d'un linge mouillé. Elle nie encore, se lamentant et jetant des cris plaintifs... »

Autres détails d'un procès non moins horrible. Marie Stiefman est attachée (nue) sur un chevalet. On lui bourre les oreilles, les narines, de linge imbibé d'huile et, comme le bourreau, au moyen d'une chandelle souffrée, allait y mettre le feu, la malheureuse s'écrie « Pardon, je dirai tout ! » Elle conte qu'elle a vu l'esprit malin, comme on voulait le lui faire dire... Elle en fait le portrait : vilains pieds fourchus et le reste... Elle dit, toujours comme on le lui demande, que l'esprit malin l'a conduite à la danse... on l'interroge sur les personnes qui étaient à la danse avec elle....

Demande : N'avez-vous reconnu personne ?

Réponse : Non...

Le juge ajoute ce détail épouvantable : « *Comme nous étions sûrs du contraire, nous avons fait appliquer les brodequins à l'accusé* ». La malheureuse dénonça alors d'autres malheureux aussi innocents qu'elle !...

Le chiffre des exécutions s'éleva *en moyenne* à 300 personnes !

Voilà le doux, le paternel gouvernement des archiducs !

Ah ! comme on comprend après cela que les fanatiques aient un culte pour eux ! La Belgique n'a que trop vénéré la mémoire de ces princes sur le dire de leurs louangeurs. Si l'histoire en ce temps là avait été libre ! Si elle avait été écrite par les enfants des victimes, il n'eût pas fallu attendre deux siècles et demi pour voir clair dans toutes ces horreurs !

Certains auteurs de manuels destinés à la jeunesse n'en garderont pas moins le silence là-dessus.

En résumé, quel a été, pour les destinées de la nation, l'effet d'un régime odieux comme enseignement et tendances, cruel comme répression ?

Les condamnations, les supplices qui ne cessaient point, développèrent l'ignorance et le fanatisme religieux. Pour se garer du diable et de ses maléfices, l'on courut aux églises s'abîmer dans une muette contemplation. Le catholicisme prit une vie nouvelle. Mais ce fut désormais un culte étroit, mesquin, matériel, un fétichisme grossier qui devait à la longue anéantir toute activité intellectuelle. Ce ne furent plus que processions, sermons, confréries, cérémonies expiatoires, adorations d'images de saints et d'emblèmes charnels. Le sol se couvrit d'églises, de chapelles et de couvents... Au milieu d'une civilisation qui fut en apparence très développée, il y eut un long sommeil, une obscurité profonde que les splendeurs de l'art ne dissipèrent point. Le peuple agonisa : car c'était agoniser que de vivre ainsi émusculé par ce système, destitué de sens moral, n'ayant plus ni conscience ni libre arbitre.

Devenue dévote et mystique par habitude, la Belgique, suivant l'expression si énergique de Blaes (op. cit), s'enfroque, se déchausse, se rase, s'encapuchonne. La vie semble se retirer d'elle. Accoutumée au régime des couvents, elle ne peut plus s'en passer... Un bandeau épais lui couvre les yeux. Et lorsque Joseph II voudra déchirer ce bandeau, elle courra aux armes.

Ils nous ont fait bien du mal, les archiducs dont des panégyristes, inconscients ou intéressés, demandent que nous vénérions la mémoire !

* * *

Des *bons souverains* de l'espèce d'Albert et d'Isabelle, que le destin préserve la Belgique !

ERNEST DISCAILLES.



Pages retrouvées.

MADAME LA MORT.

La veille au soir, comme sonnaient les neufs coups de l'angelus, on l'avait trouvée dans le chemin du cimetière, geignant et hurlant, les mains à son ventre. Un drap de catafalque l'habillait à plis droits : elle était coiffée d'un chapeau à panache ridicule ; partout où elle avait passé, des trous noirs creusaient la neige et mettaient la terre à nu comme un os sous la chair. Trois chemineaux l'ont ramassée et portée à l'auberge proche de l'église : c'était un antique relais, où, disait-on, les trois rois, au temps de l'épiphanie, étaient descendus avec les valets et les chameaux.

L'aubergiste, au matin, a fait venir le médecin du village : le pauvre homme au cœur simple est entré ; il l'a regardée sous le nez et il a dit :

« Madame la Mort, je vous reconnais. Quoi donc vous a mise en si piteux état ? »

« O mon fils (elle a répondu), j'ai fait ripaille sur la route, j'ai bu et mangé à en crever : nous étions trois, avec Famine et Choléra. Tire-moi de ce mauvais pas et pour ta peine je te ferai vivre cent ans. »

Le pauvre vieux hocha la tête : « C'est que fit-il, j'ai déjà bien assez à faire de guérir les vivants sans songer encore à guérir la Mort. »

Il s'est couché près d'elle, il l'a prise entre ses bras

et d'une grande pitié il tâchait de la réchauffer avec son souffle. Ensuite il a fait allumer du feu dans la chambre; mais le bois manquait; on est allé quérir le fossoyeur, et il a apporté trois cercueils à demi consumés qu'un peu de graisse humaine oignait encore.

La Mort cependant grelottait comme une cloche malade à la grille d'un cimetière et ne se réchauffait pas. Et dans les maisons, les agonisants s'irritaient de râper avec les ongles leurs draps; ils réclamaient la mort et ne parvenaient pas à mourir. On en vit à qui déjà on avait passé la dernière chemise et qui s'en allaient à la rue, un cierge dans les deux mains, en récitant les versets, regarder si enfin elle n'arrivait pas dans la nuit. Jamais les hommes n'avaient été si malheureux. Ce fut bien pis quand, vers le petit jour, la nouvelle s'ébruita; le fossoyeur ayant bavardé dans les cabarets, on apprit que la Mort crevait du miserere à l'auberge.

Les plus pauvres sont arrivés les premiers; ils ont voulu pénétrer dans la maison; l'hôte leur a demandé s'ils avaient de l'argent et comme ils remuaient doucement les épaules, il a fait fermer la porte. Et voilà, ils sont bien là trois cents qui, en souquenilles, avec des yeux comme des maladies, des vertèbres en clous et des peaux trop courtes à force de s'être rétrécies, claquent des mâchoires et cognent des sabots.

— O, Madame la Mort, se lamentaient ceux-là, qu'est-ce qu'il adviendra de nous s'il nous faut continuer à traîner plus longtemps notre vie misérable? Vous, notre refuge et notre consolation, prenez en pitié nos misères. Considérez que nul de nous ne demande la vie et que la force qu'il nous fallut pour la garder nous vint de l'espoir qu'elle nous quitterait un jour. O notre bonne Madame la Mort, lampe de nos ténèbres, étoile qui brille d'une si douce lumière par dessus notre calvaire, très sainte et secourable providence de nos afflictions sans nombre, ne permettez pas qu'on nous voie errer par les chemins comme un

ossuaire vivant. Rendez-nous la paix nécessaire des ombres après nous être, notre vie durant, sous l'horreur du jour, aperçus dans notre nudité et notre douleur, objets d'épouvante et de dégoût pour nos semblables souffrant comme nous. O Madame les sacrements de la Mort, voyez comme à chaque pas nous fléchissons, pantelons et ployons les genoux, si proches de la terre qu'en nous traînant nous semblons prendre déjà la mesure de la fosse où nous aspirons à descendre. Plaise donc à vos mansuétudes entendre nos lamentations et nos vœux, très gracieuse et libératrice patronne, et sans plus tarder nous restituer le bienfait des affres par lesquelles l'âme transie se détache des humaines demeures et par avance est ondoyée aux fraîcheurs de l'autre monde.

Mais voilà qu'on a entendu rudir les grisons et s'ébrouer les ronsins, et les fermiers aux gros ventres sont descendus de leurs carrioles.

Ils ont repoussé du manche de leurs fouets cette racaille, criant :

— Bon à vous, famélique, ramas, de chanter pouilles en souhaitant la mort. Mais il ne nous chaud, à nous qui sommes lotis, de quitter cette tant suave existence pour qui sait? les rôtissoires et les chaudières de la diabolique géhenne. Cessez donc ces giries de peur que l'horrible camarde., en vous prenant au mot, ne nous expédie du même coup en ce royaume des vers dont jusqu'ici elle fut la diligente pourvoyeuse.

Et puis ils ont frappé sur leurs goussets; l'hôte leur a ouvert l'huis et maintenant dans l'âtre, en s'empiffrant et lampant de la bière claire, botte à botte ils se gaussent de la Mort qui leur fait crédit.

Mais de nouveau monte le plain chant de la douleur des pauvres.

— Très vénérable dame la Mort, dispensatrice des saintes Huiles dernières, nous sommes hommes plus qu'eux puisque plus qu'eux nous pâtissons et misérons. Mère des affligés, étanchez nos soifs ardentes de

trépas : mieux que des poix vives, elles nous consomment du désir de n'être plus.

Alors on dit que la Mort elle-même a pleuré. Elle a pris la main de l'humble guérisseur et l'a supplié : — Entends-les, sois-leur à ton tour secourable : ils ne peuvent mourir que si moi-même je dois vivre. Au nom de tes frères malheureux, fais-moi boire l'élixir qui prolongera mes jours jusqu'à la consommation des temps.

Le bon vieux médecin s'est recueilli dans un acte de prière et de foi. Et ensuite il a quitté l'auberge; il est allé droit à l'église; il a frappé au vantail et une grande foule l'a suivi comme au jour des processions. Tous ensemble se sont jetés aux pieds de la Vierge Marie et ils ont dit : « Mère de la vie éternelle, intercède avec nous auprès de notre divin maître. Fais, nous t'en conjurons, que la bénédiction de l'agonie et de la mort qui s'en suit, nous soit rendue. »

La Vierge lentement est descendue de son piédestal, à l'entrée de la chapelle qui lui est dédiée, et où les mères entretiennent des roses à l'image de son cœur saignant et martyrisé. Elle s'est avancée par la nef, elle a traversé la place, elle est entrée dans l'auberge des Trois Rois. Et le vieux curé en surplis marchait derrière elle, parmi les robes rouges des enfants de chœur portant la croix et la bannière. Ceux-ci ensuite sont restés au seuil de l'hôtellerie tandis que la Vierge montait l'escalier et que le prêtre et le médecin soulevaient les pans de son manteau.

La Vierge a pénétré dans la chambre; elle s'est dirigée vers le lit de la Mort; elle lui a dit :

— « Revis en ce baiser, ô toi ma sœur éternelle de qui je suis l'aînée, étant l'amour et la vie. »

Un arôme frais de violettes s'est répandu et ensuite elle l'a baisée sur sa bouche sans lèvres. La Mort a mangé goulûment ce baiser; puis elle a pris son chapeau à panache et s'en est allée.

Et après, la Vierge avec le curé et les enfants de

chœur est rentrée à l'église, et les hommes des pauvres chaumières ont dansé, ils ont mangé du boudin, ils ont fait des enfants maintenant qu'ils étaient sûrs de trépasser encore.

CAMILLE LEMONNIER.





La vieille fenêtre.

Et mes pensées mélancoliques retournent
vers le passé...

OSSLAN.

O métamorphose mystique
De tous mes sens fondus en un :
Son haleine fait la musique
Comme sa voix fait le parfum !

HAUDELAIRE.

Singularité : depuis mon arrivée dans la rue Souverain-Pont, je revoyais souvent ma vieille fenêtre de la demeure toute proche de Liège, sur la colline du Nord, que je venais de quitter après l'avoir habitée deux ans avec ma famille.

Elle était au fond d'un fournil, dans la pénombre d'un appentis extérieur. Ses carreaux verdâtres, de moyenne grandeur, s'irisaient par endroits comme la gorge des colombes. Pas de rideau. Sur l'accoudoir, un moulin à café hors d'usage, une écuelle pleine de clous, une loque resarciée, une grosse bouteille d'où sortait une branche de laurier-rose. Au dehors, la charpente vermoulue de l'appentis à laquelle pendaient des toiles d'araignées et des paquets de semences; puis un vaste jardin qu'allument des roses tardives et des fraisiers d'automne, et qu'entourent des murs vétustes panachés d'herbes fleuries où des vignes d'or précoce et de pourpre malade, comme glorieusement crucifiées en exil, rêvent aussi dans le soleil d'octobre... C'était tout.

Aussi ne m'expliquais-je pas l'attrait exercé sur moi par cette fenêtre. Quand nous emménageâmes, elle me retint longuement, animée d'une magie vague. Je la quittai, puis j'y revins comme attiré par une force secrète. Un jour je voulus la dessiner : impossible, tant je sentais, frémissantes autour d'elle, sans pouvoir les saisir nettement ni surtout les fixer, d'énigmatiques poésies virginales. Je jouissais de ma fenêtre comme d'un trésor. Passais-je près du fournil, j'entrais pour lui donner un regard. Et parfois, la nuit, quand je travaillais seul, aux heures de fatigue et de tristesse, je prenais la lampe, le vent gémissait partout, j'allais m'asseoir devant

Vertigineuse vision obscurément miroitante dans la clarté, elle arrivait alors à m'emplir d'une incompréhensible émotion. Une atmosphère où fourmillaient des réminiscences d'une mélancolie candide, vibrait comme une insaisissable auréole autour d'elle; et un soir que je vis auprès la tête blanchissante de ma mère, un trouble prestigieux m'agita. Pourquoi donc ? A la fin, je me laissai charmer, sans chercher davantage à comprendre. J'aimais la vieille fenêtre comme un être mystérieux et bienveillant, un objet-fée; et quand nous déménageâmes, j'allai pour la dernière fois la voir, la poitrine et les yeux gonflés.

Dix mois ont fini.

Minuit approche. Il gèle à pierre fendre. Je suis seul dans ma chambre, au second étage de l'aile en retrait d'un ancien et spacieux hôtel pittoresque — et dans cet idéal : une profonde solitude à deux pas du cœur de la vie. Le chien gronde parfois dans la cour, comme au fond d'un puits. Lampe et rideaux baissés, je me chauffe entre mes chers livres et le poêle, dont le feu qui ronfle glisse un fauve rayon de Rembrandt chatoyant sur le plancher en reflets d'incandescentes topazes. Une tasse de café fume sur la table où je viens d'écrire un peu. Dans l'angle, circule une ombre dantesque qui se peuple indéci-

ment d'ardents cauchemars à la fois livides et ténébreux, tandis qu'au dehors, à travers les espaces, ô mon Beethoven, j'entends le septentrion qui roule formidablement, comme une houle de sirènes éplorées, tes orageuses béatitudes et tes sourds désespoirs.

Tous les mystères me sollicitent en chœur. La ville m'entoure hostilement, (puisque je l'aime, hélas!) comme un immense tombeau noir ceillé de mille et mille feux, et dans lequel se meuvent d'émerveillantes choses que j'aurai fait revivre... Mais cette hostilité non moins que mes amours m'enfoncent davantage, suavement, en mon fauteuil et aux dédales embauvés de ma mémoire éivrée, — où je suis à l'abri de tout. Je naquis vieux; et j'ai vécu! lutté! souffert!... Arcanes divins des souvenirs thésaurisés! Adorables fouillis de panthéismes, de songes et d'angoisses qui m'invitez en tous sens! Que d'horizons et de recoins déjà dans ce naguère! Parfums éblouissants, saveurs harmonieuses, apparitions mosanes, jours ensoleillés d'âmes aimées, rustiques Edens où l'ivresse des larmes me gorgea si souvent parmi le sourire enfantin des fleurs, pauvres demeures trop chéries où je n'ose parfois aller revoir des visages inconnus et la porte fermée comme une étrangère, ailes enfuies, riens familiers, enchantez ma douleur si je vous ai perdus!

La vieille fenêtre paraît soudain et me regarde!

Toutes les perspectives de mon cœur se dégagent et s'illuminent: au loin de l'une d'elles, alors, étoile dans les nues déchirées, sylphide au fond des bois ouverts par une large brise, poignante comme l'aurore sur un cimetière oublié, inaccessible comme le bonheur, couleur des lunes de mai et des pervenches mortes, naïve féerie moelleusement électrisée d'effluences défuntes, surgit une fenêtre, sœur exquise de l'autre, où donc? Je le sais enfin! Dans le fournil de ma maison natale du Condroz que j'ai quittée à huit ans.

CÉLESTIN DEMBLON.



Aux bois du Condroz.

VISION PRINTANIÈRE.

Devenere locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum memorum, sedesque beatas.

VIRGILE, EN. VI.

Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
ELVIRE, et tu vivras toujours !

LAMARTINE.

Le soleil élargi, pantelant de spasmes d'or qui fulgurent avec douceur, fait la roue comme un paon dans l'universel sourire de l'espace. Ses rayons bordent de feu rose la mousseline des nuages, et couronnent d'incertaines aigrettes, mauves et vermeilles, le vaste incendie émeraude des bois — dont l'intérieur semble un éden frais éclos.

Cet intérieur est merveilleux.

Une espèce d'aurore — sœur des védiques jadis éteintes ! — l'emplit surnaturellement, une prestigieuse aurore de nuance coralline, insaisissable, pétrie d'âmes, qui déborde l'horizon comme une ignescente avalanche de roses naïves, duvète chaque ligne d'une chasteté d'opale, change des profondeurs de feuillages en transparences carnées que brouillent maints chevreuils, et derrière, à perte de vue, les villages des plateaux condruziens en visions de cristal embrasé, pleines de gens sortis pour mieux goûter l'air radieux enchanteur.

C'est un dimanche après-midi. Les routes s'éloignent, poudreuses du passé. Assoupie et rayonnante, la Gervagne, avec ses toits d'ardoise qu'irisent des vellétés de mousse, semble revivre la quintessence de ses jours défunts; et les cloches, pleurant la résurrection des poésies, — plus mystérieusement ineffables, mortes! — viennent s'éteindre comme une résonnance de mandoline dans les branches qui fourmillent de gazouillis et d'étoiles d'azur frétilantes et serrées.

Des broussailles et des graminées où le soleil éparpille des dépouilles tremblantes de faisans et de colibris, le tronc de satin blanc des bouleaux penche vers un souvenir invisible des chevelures retroussées comme d'élégiaques apparitions d'argent et de rubis dans le frissonnement des arbres gigantesques. Mille essaims d'insectes et d'oiseaux, qui semblent une surabondance de fleurs envolées du sol, traversent taillis et futaies : tulipe miraillée du chardonneret, jaune féériquement sauvage du loriot, pourpre affectueuse des bouvreuils, geais qu'émaille un riche saphir, mésanges sœurs du lilas, subtils roitelets de bistre olivâtre, argus aux ailes de pervenche œillées, éclairs topaze des abeilles, s'entrecroisent de toutes parts : on dirait l'arc-en-ciel dispersé par les brises!

Molles des odeurs de thym, de marjolaine, de résine, et de muguet, ces brises traversent avec des bruits de source les rameaux pâmés et bercent la forêt au joyeux concert immense des ramages et des susurrements. L'aurore émerveille toujours les choses de sa candeur, mais elle n'apparaît plus qu'à travers un diamant volatilisé où les houles de végétation, extasiées et riantes, savourent la jeune sève avec le charme d'adolescentes ingénues; et les corolles, mi-ouvertes, s'ignorent encore gynécée et pollen. Cette éphémère pureté exhale un tel baume que les chênes herculéens, les ormes géants, les hêtres seigneuriaux, les nocturnes sapins, les houx cruels, paraissent tendres

comme les frêles plantes, brillants comme des feux d'artifice, purs comme l'aubépine d'une éclatante blancheur que courtise là-bas un tilleul qui semble fait de lumière ! Et dans ces prismes, ces encens, ces incantations, passent, comme des alevins dans les eaux cristallines, des myriades de lueurs. Ce sont les fantômes des efflorescences d'autrefois qui s'en reviennent chuchotter quelquefois passionnément à la jeunesse :

« Gardez l'immatériel amour, on n'est heureux qu'avant de l'être ! Prolongez l'ineffable désir, l'heure des regrets n'est jamais tardive. Restez enfantins, fous, inapaisés. O brasiers des anthères, consommez-vous de délices et d'adoration devant le trouble des pistils ! »

Soudain les bois blémissent dans un émoi de béatitude. Puis l'émerveillement s'enfièvre. Une suavéolence nuptiale s'allume. Mélodieusement précédées d'un refrain de mélancolie, des jeunes filles débouchent le long d'un ruisseau sonore qui renverse la splendide vision virginal dans les roseaux et les myosotis. O guirlande d'amour ! Elles s'avancent — le reste de l'univers est mort ou venu là ! — elles s'avancent, légères comme des sylphides, robes flottantes, chapeaux sur les épaules, d'où s'envolent, où lieu d'ailes, des rubans. Passent des têtes blondes comme Vénus, noires à reflets cyalins, des têtes brunes qui scintillent dans les clartés, des yeux turquoise, des yeux d'agate, des yeux d'aube, des yeux lunaires, des yeux qu'emplit l'âme d'une tourterelle ; des joues qui semblent des fraises écrasées dans la neige, des pêches mûrissantes, des hortensias, des couchants d'octobre ; des bouches pareilles à des grenades fendues, à des sorbes étoilées, à des corolles errantes qui chanteraient !

Une, dans ce ravissant parterre en marche, me captiva surtout.

Elle était petite, mais plus idéale encore que ses

compagnes. Les boutons s'ouvraient sur son passage, les voix redoublaient de douceur enflammée. Avant que je la reconnusse, la cadence de sa jupe nacrée et l'auréole de sa grâce m'enthousiasmaient déjà, et je marivaudai un brin : « Palsambleu ! c'est Iris ou Lisette ! ou bien marquise et bergère à la fois ? Cythère, Trianon, quel lieu reste vide ? Ah ! quoique sans poudre ni jabot, je vous idolâtrerais beaucoup, — si ce n'était peu ! Cythère ! mais, adorable sot ! n'est-il pas clair que vous venez au moins du ciel où vous avez conquis, à la pointe de vos yeux, un pan des territoires d'azur, — ce corsage digne à peine de vous caresser ! Que devient, Madame, après cet exploit, celui du chevalier qui rapporta de Palestine un fleuve ? »

Mais soudain, éblouissant et suave choc, le visage de la fascinatrice m'apparut. Sans avoir vu jeunes ces bandeaux châains, ces délicieux traits pensifs, ces aimantes prunelles lavande, cette carnation ensoleillée de lys et d'églantine, je les reconnais, une palpitation m'étouffe : « Oh !... je t'en conjure, sois, je t'en conjure, sois plus lente, laisse devant ton avril frémir celui que tu vis balbutier et qui le fait toujours, n'ayant pas encore trouvé de langue devant Cybèle et ses tourbillons de songes ! Mes chimères d'aurore s'abritaient dans ton sein. Si l'on me les rendait, entre tous les maux, je choisirais mieux encore les plus nobles. Te souviens-tu, dans l'obscur vacillement rouge du feu mourant, des oraisons du soir !... Chère exhumée des entrailles inconnues dont m'hallucinent les impénétrables aromes, tu sais si ma dépouille enfin s'en assouvira, si l'herbe du seuil renferme tous mes rêves. Mais ne dis rien, mais oublie-moi. Si tu n'as pu garder l'âge divin pour être chérie en des jours plus mystiques par mon âme plus belle, que l'aspect de ma douleur n'altère pas au moins ta paix infinie. Sois lente seulement, ta sérénité allège ma poitrine orageuse. Elle l'envahit comme les zéphyrus un cré-

puscule lourd d'électricité. D'enfantines bouffées me reviennent, odoriférantes et pures. Sois lente, et que de toi mon amour se rassasie en cette splendeur qui semble ton immense et pâle rayonnement, et que les faibles mots des hommes leur lèguent le reflet d'une incomparable apparition ! »

Adieu, adieu, oh ! adieu. Il faut que rien ne dure ! Ces heures mêmes, femmes bénies, où coulent à vos genoux nos espoirs et nos larmes, lueurs dans la rafale éternelle ! — Je suppliais encore, la dernière jeune fille s'éclipsait à la suite de ma fée perdue...

Le bois s'émeut dans mes yeux mouillés, puis se balance étrangement. Les arbres s'ébranlent comme les danseurs d'un quadrille. En vain grandit encore la magie, tout reste vide et consterné. Les oiseaux piteusement branchés se taisent. Les fleurs volent aux cieux; les étoiles tombent; et celles qui se rencontrent luttent, la fleur disant : « Des cieux, je la verrai toujours ! » L'étoile : « Mieux vaut l'herbe qu'elle a foulée ! » Et la mêlée des arbres, suivant l'aurore enfuie, s'éloigne, s'éloigne sur ses traces. Le soleil foudroie. Sa splendeur prend les milliards de teintes des beautés qu'elle dévore. La Gervagne se dérobe, débandade des souvenirs : les lucarnes, frénétiquement béantes, aspirent les féeries des rayons qui emparadisent d'ambre l'abandon désolé de nos pauvres greniers vermoulus; dans les floraisons du trèfle, la poussière des routes et la fournaise céleste, descendent vers le *Rivatche* et vers Liège — ensorcelants inconnus, alors ! — diligence jaunâtre, châles à ramages, sarraus des dimanches et cages égosillées; les flammes multicolores des fleurs anciennes encensent l'été blanc des potagers; des voix aux euphonies surannées m'illuminent soudainement de sensations et d'atmosphère natales; le château désert dans l'écarlate occulte du vitrail qui miroite au fond des mélèzes, n'a-t-il pas réveillé, fusion de mirages, ses éblouissements d'opulences écoulées ?...

Toutes ces choses, mon cœur, dont tu n'es qu'un parfum affaibli, s'engloutissent dans l'horizon qui chatoie de fascinations devinées. Je vois un océan de ténèbres d'or — qui s'ouvre lentement. Au fond, au fond d'inouïes perspectives que nimbe l'essence des siècles, parmi d'odorantes harmonies, se blottit une agitation compacte d'objets et de regards familiers, les plus chers ineffablement ravis aux suprêmes intimités. C'est la Jérusalem où j'irai m'épanouir en l'eucharistie dernière, où l'atome recèle tout, où les joies usées renaissent éternellement neuves, où les délires de tous les temps emplissent pour chacun chaque seconde, où je n'ouïrai plus, sous de resplendissants nuages inaccessibles, ma vie entière qui sanglotte dans floréal en exil.

CÉLESTIN DEMBLON.





Ceci ne tue pas cela.

*Vous avez beau sabrer dans mes illusions,
Chevaliers du réel, ô mes frères sceptiques :
Toute votre science et vos mathématiques
Ne trouveront jamais l'X de mes passions.*

*Vos systèmes glacés ont corrompu mon âme ;
Je ne vois ici-bas que matière et que lois
Et je ne suis plus même assuré que je vois !
Mais derrière l'esprit m'arde encore une flamme,*

*La passion, l'émoi de vivre et de souffrir,
L'extase de trembler avecque la nature
Et de sentir que tout n'est pas que pourriture
Et qu'un regard d'amour vaut de ne pas mourir !*

*Ah ! je puis oublier vos règles souveraines
O savants, et pour rien, pour un fétu mouvant
Qui voltige dans l'air sur les ailes du vent,
Pour un oiseau qui chante avec l'eau des fontaines,*

*Pour une feuille morte à mes pieds se roulant
Avec un bruit grave et triste comme un râle,
Pour l'azur vert de l'eau du lac et la spirale
Qu'y traîne le sillon des cygnes au col blanc !*

*Oui, pour rien et pour tout, savants, je vous oublie !
Oui, l'Univers entier m'attire plus que vous
Qui n'en êtes qu'un grain moins visible et moins doux
Que la fleur de jeunesse ou la fleur d'ancolie.*

*Il est vrai que je glose à mon gré. Suis-je seul
Qui de vous avoir crus et de vous croire encore
Ai rougi de pouvoir affubler une aurore
De formules d'algèbre ainsi que d'un linceul ?*

*Suis-je seul ? Ah ! tant mieux, ma voix sera plus forte
Et pour être entendu je crierai de plus haut ;
Votre chant et le mien feront un beau duo
Et je serai content si c'est moi qui l'emporte !*

Mais pourquoi donc parlé-je à présent de la sorte ?

*C'est qu'un frais souvenir hante aujourd'hui mon coeur.
J'étais de faction à la Maison de Force
Un dimanche de mars et brisant son écorce
Hors de l'oeuf le printemps poussait un nez moqueur.*

*Il souriait, malin. Ah ! comment un sourire
Peut-il escalader les murs d'une prison ?
Quatre pignons blanchis fermaient mon horizon
Et je vis du printemps le minois en délire.*

*Sur le chemin de ronde il dansait rondement ;
Il ouvrait une bouche énorme dans sa joie,
Montrant des dents comme des becs de plumes d'oie,
Bonnes à mordre le bouton d'un sein charmant.*

*Un rayon de soleil lui servait de guitare
Et les moineaux d'orchestre. Une corneille au bord
D'un des pignons, tel un gandin de croque-mort,
Lissait son noir plumage avec un air hilare.*

*Un prisonnier courbé de remords et d'ennui
Traînant un chariot avec des immondices
Allait vers le printemps, songeant à ses supplices,
L'oeil vague dépassant les choses devant lui,*

*Quand heurtant le printemps du front, une étincelle
Embrasa tout son être et du fond de son coeur
Jaillit soudainement un grand cri de bonheur
Tandis qu'un feu nouveau fit flamber sa prunelle.*

*Ah ! c'est de ce cri-là que j'ai le souvenir !
Fut-il court ? Fut-il vain ? Puisqu'il fut, que m'im-
[porte !*

*A son image, ô ma mémoire, ouvre ta porte
Et jamais par l'oubli ne la laisse ternir.*

*Qu'il témoigne qu'au monde il n'est pas une geôle,
Religion, Science, où dans l'obscurité
La Passion ne couve une douce clarté
Capable au coeur muet de rendre la parole !*

Louis VALENTIN.





Ce n'est pas sans une intention voulue que nous publions au cœur de ce volume le chant des Etudiants Libéraux, cet « Appel » si beau et si vigoureux. Et, applaudissant à l'initiative prise par notre camarade Pacha, de rénover parmi nous la chanson estudiantine, nous espérons que tous les étudiants libéraux nous sauront gré d'avoir inséré ici les paroles de l'hymne qu'il nous convient à tous de connaître. Nos fêtes et nos cortèges ne pourront d'ailleurs qu'y gagner !

LA RÉDACTION.

L'APPEL

Paroles de A. Loinpont.

Musique de L. Rinskopf.

I.

*O jeunes aux libres pensées,
Etudiants, drilles joyeux,
Groupez-vous en masses pressées
Autour de nos vieux drapeaux bleus.
C'est pour la lutte de l'idée,
La lutte aux larges dénouements,
Celle où la palme est accordée
A la grandeur des dévouements.*

Refrain.

*Venez à nous, nous sommes la jeunesse;
Venez, venez, nous sommes le printemps.
A l'œuvre tous, et qu'on le reconnaisse,
Le feu sacré des soldats de vingt ans.
Venez à nous, venez à nous, venez à nous.
Venez.*

II

*Pour triompher et pour renaître,
Marchons à de nouveaux combats;
La foi des braves nous pénètre;
Amis nous ne faiblirons pas.
Suivons la tous, notre bannière,
Et nous les suivrons le front haut;
Debout, jeunesse, à l'âme fière,
Debout.... c'est l'heure de l'assaut.*

III

*Restons amis, c'est la victoire;
Restons unis, c'est l'avenir;
Car on redira notre histoire
Aux camarades à venir.
Il nous en faut, des jours moins sombres,
Déjà le chemin est tracé;
Que nous importent les décombres :
Ils ne seront que le passé.*

Collaborations Estudiantines

JEAN RANDAXHE

ANDRÉ GOMBAULT

Echardes.

Le visage est le miroir de l'âme — pour ceux qui se regardent souvent au miroir.

* * *

L'homme n'est ni animal ni Dieu; il est hermaphrodite.

* * *

Les femmes ont la bouche pour mentir, et les yeux pour parler la vérité.

* * *

«Beaucoup trop d'hommes viennent au monde! Pour les superflus a été fait l'état» avait dit Nietzsche.

Ne serait-il pas mieux de dire: Beaucoup trop d'hommes se reproduisent! pour les superflus a été fait le mariage?!

ALEXANDRE FELDSTEIN.



La Vie Universitaire Parisienne au XV^e siècle.

Quand au Moyen-Age un enfant atteignait sa quinzième année et qu'il était destiné à parfaire son instruction dans une université, son père lui mettait quelques écus en poche, un ballot de vêtements sur le dos, et l'expédiait avec une lettre de recommandation pour divers correspondants que le futur étudiant rencontrerait au cours de son voyage.

L'enfant s'en allait alors, de pied ou à cheval, se dirigeant soit vers Lutèce, soit vers Bologne, Salamance, Leipsick ou encore quelque autre école moins renommée.

Félix Platter, un enfant de Bâle qui fit ses études de droit à la Faculté de Montpellier, nous a laissé, dans ses mémoires, une naïve et simple description de son départ du foyer paternel :

» Le dimanche 9 octobre 1552, écrit-il, mon père » m'enveloppa deux chemises et quelques mouchoirs » dans une toile cirée; il me remit pour le voyage » quatre couronnes d'or et trois couronnes de mon- » naie. Il me fit cadeau d'un écu valaisan que je rap- » portai à la maison plusieurs années après ».

Avant ce départ, on réunit la famille entière à un dernier souper, au cours duquel sont faites au voyageur les dernières recommandations de toute la kyrielle d'aïeuls, oncles, tantes et cousins divers qui

assistent à la cérémonie. Parmi les convives se trouve le père de la fillette de 15 ans qui déjà est désignée comme devant devenir la femme du futur licencié, à son retour de la faculté. Son vieux maître d'école est là aussi, pleurant en lui donnant quelques derniers conseils.

Au cours du voyage de 20 jours qu'il lui faut faire pour atteindre Montpellier, Félix Platter a souvent l'occasion de remarquer les mœurs faciles des femmes françaises et des filles d'hôtellerie. Mais le jeune Calviniste, tout imbu des sévères principes de sa religion, ne pouvait céder à la tentation, et c'est sans aucun doute avec des frémissements d'horreur qu'il nous parle dans son journal de la fille qui un jour lui prit un baiser.

Ce n'étaient pas les seules embûches qu'avait à craindre le jeune éphèbe : à l'entrée d'un bois, parfois, le soir, il voyait surgir des ombres qui l'assaillaient, le rossaient et disparaissaient en lui enlevant sa veste ou ses maigres richesses pécuniaires. Si par hasard il voyageait à cheval, on lui enlevait sa harnache après l'avoir laissé inanimé au bord de la route.

Abandonnons Félix Platter au moment où il arrive à Montpellier, pour étudier plus spécialement la vie des escoliers de Paris.

Le jeune homme qui quittait la demeure paternelle se rendait à une ville importante de sa province, rejoindre le *messager de l'Université*. Celui-ci était compris parmi les *suppôts de l'Université*, c'est-à-dire parmi les gens attachés d'une façon ou de l'autre à l'Université, sans y être professeur ou élève (C'étaient notamment les parcheminiers, les libraires, les prêteurs d'argent, les copistes et les messagers). Le messager faisait régulièrement une tournée en province, au cours de laquelle il emmenait les enfants destinés à Paris et les convoyait à destination. Il

existait plusieurs messagers, ayant chacun un parcours déterminé à faire et se chargeant même, moyennant rétribution, du transport de la correspondance.

Après un voyage très long, le futur escholier entrait dans Paris, et se trouvait, dès l'abord, effaré à la vue du prodigieux désordre qui régnait dans le Quartier Latin : Les chapelles, collèges, boutiques, tavernes et couvents étaient là, pêle-mêle, empiétant sur les rues — déjà trop étroites — déchirant les nuages de leurs milles clochetons, et affligés de grosses verrues, les petites maisons particulières, qui se collaient aux murs des édifices, partout où l'on trouvait place pour disposer les quelques madriers qui les composaient. Le voyageur qui pour la première fois gravissait la montagne Sainte-Genève, sur les flancs de laquelle s'élevait le quartier latin, devait être étourdi aussi par le vacarme étourdissant et incessant qui y régnait : c'étaient ici des bandes d'étudiants gravissant en hurlant les ruelles du Quartier; c'était là un escholier qui se prenait de querelle avec un libraire ou un boutiquier quelconque; ou bien c'étaient encore deux camarades qui, la rapière à la main, vidaient au milieu des cris divers d'une nombreuse assistance, une querelle née entre deux brocs; ici encore l'on voyait par les fenêtres d'une auberge ou d'une taverne, la tumultueuse réunion de jeunes gens qui tenaient leurs assises dans la grande salle. Au milieu de cette foule aux robes bigarrées, circulaient des professeurs ou des prêtres, au passage desquels cessaient toutes discussions et se découvraient toutes les têtes.

Le nouvel arrivé est dit *béjaune* et doit conformément à de préhistoriques usages, payer la bienvenue à ses camarades de collègue. De plus il doit bien veiller à ses paroles, car tout mot prononcé autrement qu'en latin entraîne le paiement d'une tournée générale.

S'il possède quelque précieuse lettre de recommandation il s'empressera de se rendre au collège qui doit l'héberger. Sinon il lui faudra — alternative que préfèrent tous les escoliers épris de liberté — prendre logement en quelque garni du quartier.

La plupart du temps cependant il entrait au collège dont un généreux protecteur lui avait procuré l'entrée.

Les collèges étaient, aux débuts de l'Université, des espèces de pensionnats que les étudiants quittaient tous les matins pour se rendre à leurs cours. Ils étaient fondés par des personnes riches en faveur des escoliers de leur province; d'anciens étudiants, arrivés mais moins riches que les fondateurs de collèges, donnaient des bourses qui permettaient l'entretien d'un seul jeune homme.

Parcourons ici la nomenclature des divers collèges telle que la donne Robida dans ses « *Escoliers au Temps Jadis* » (Colin-Paris).

Le *Collège des Dix-huit* logeait, ainsi que son nom l'indique, dix-huit étudiants seulement, et, ceux-ci avaient en échange l'obligation de suivre les enterrements des pauvres morts à l'Hôtel-Dieu. Deux autres collèges, tous deux dits des « *Bons Enfants* », donnaient asile à des escoliers tenus de mendier tous les matins, afin d'assurer leur subsistance. Un quatrième collège, la *Sorbonne*, donna plus tard son nom à une partie de l'Université; il fut fondé par Robert de Sorbon en 1253, et le roi accordait pour l'entretien des pensionnaires, de 1 à 2 sous d'argent (5 francs environ) par semaine.

Le *Collège d'Harcourt*, fondé par le chanoine du même nom, était destiné à recevoir 40 étudiants. Il exista jusqu'à la Révolution et est devenu le Lycée St Louis. Le collège le plus riche était *celui de Navarre* qui hébergeait jusqu'à 70 jeunes gens. Ceux-ci avaient par semaine de 4 à 8 sous, suivant la faculté

à laquelle ils appartenait. Ce subside représenterait de nos jours une moyenne de 1170 francs par an. Devenu aujourd'hui l'École Polytechnique, il était le collège des enfants de nobles.

Au *Collège de Montaigu* par contre, les étudiants étaient les plus pauvres. Ils se levaient dès l'aurore et se nourrissaient uniquement d'une potée de haricots ou d'un hareng-saur. Leur habillement consistait en hardes usées jusqu'à la corde et d'une cape de bure brune. Il paraîtrait que c'est à ce collège que Rabelais appartint pendant le cours de ses études à Paris. Ce fut là aussi que Loyola et ses amis, les si célèbres fondateurs de l'Ordre des Jésuites, furent admis. La pauvreté du collège était telle, (à cause surtout de la baisse de valeur de l'argent et de ce que les fondateurs avaient fixé un revenu invariable dont la valeur réelle diminuait ainsi quotidiennement) que, en 1675 (c'est une supplique au roi qui nous le révèle) le Collège ne disposait pas de plus de 4 francs par jour, pour nourrir 50 personnes.

Mais les fondations les plus importantes datent du seizième siècle.

C'est d'abord le *Collège de France* qui fut fondé par François I^{er}. Il possédait les professeurs aux idées les plus avancées, ce qui fit que ce collège eut souvent maille à partir avec la Sorbonne. De très beaux projets avaient été faits au moment où l'on créa ce collège. Un immense bâtiment devait l'abriter et donner asile à 600 escoliers. Mais l'argent manquait et les professeurs durent, pour exercer, emprunter les salles de collèges voisins.

En 1560 naquit un autre collège qui amena d'incessantes discussions; au *Collège de Clermont*, en effet, l'enseignement était donné par des religieux de l'ordre de Jésus, dont la lutte avec l'Université ne cessa qu'en 1760, date de la réunion de ces deux établissements.

Un certain nombre d'autres collèges étaient la propriété de riches abbayes qui envoyaient leurs jeunes novices y apprendre la théologie.

Les collèges étaient donc le logis des étudiants qui par la protection d'un seigneur ou d'un prêtre y trouvaient pitance et couche, sans payer. Ils étaient sous la direction d'un principal assisté de quelques maîtres, lesquels donnaient l'instruction élémentaire.

La vie dans ces collèges était loin d'être fort agréable.

Dès 5 heures on devait abandonner sa maigre paille pour se rendre aux services religieux. A Montaigu le réveil était même sonné dès 4 heures. Après s'être habillé l'escolier descendait au réfectoire où il dévorait sa maigre pitance. Puis il se rendait au cours jusqu'au soir.

Prenons comme exemple de nourriture, le menu de l'ordinaire de Montaigu. Ce collège était des plus anciens, et ainsi que nous l'avons déjà expliqué plus haut, ses revenus diminuaient quotidiennement de valeur. C'était la misère noire, aussi bien pour les escoliers que pour les bâtiments qui les abritaient. — et comment ! Le régent a dû se résoudre à rogner sur la pitance, et Loyola déjà ne recevait plus pour son déjeûner du matin qu'une croute de pain; pour son dîner, un potage aux herbes et un plat de fèves ou de haricots seulement; et son souper, enfin, consistera en une platée de pommes cuites ou la moitié d'un hareng-saur. Les pupilles de Montaigu n'étaient nullement embarrassés d'une graisse inutile.....

Le fouet en même temps que la faim, sévit afin que la diète ne fasse pas souffrir les études. Le maître fouetteur erre jour et nuit par les salles froides et sombres, et il est sans pitié !

Quand l'escolier s'est bien bourré de cette substantielle nourriture (?) il s'en ira à son cours.

Suivant le système d'enseignement en vigueur depuis le moyen-âge, les études se rattachaient à quatre facultés. La première, celle des Arts, était préparatoire aux trois autres : Théologie, Droit, Médecine. Elle était elle-même divisée en sept voies, classées en *trivium et quadrivium*. Le *trivium* comprenait la *grammaire*, la *rhétorique* et la *dialectique*; c'était donc la partie élémentaire du savoir et on l'appelait aussi *éthique*. Le *quadrivium* ou *physique* renfermait l'*arithmétique*, la *géométrie*, la *musique* et l'*astronomie*. C'étaient les sept arts libéraux et leur connaissance donnait accès aux facultés supérieures. (Cette faculté des *Arts* existe encore dans les Universités américaines). Elle donnait une sorte de culture générale tandis que les autres facultés spécialisaient l'activité intellectuelle dans une branche déterminée.

Chacune de ces facultés est régie par un doyen placé sous l'autorité du recteur élu pour six mois par tous les professeurs et étudiants. L'archevêque de Paris nommait un chancelier de l'Université.

Les escoliers étaient cependant aussi répartis en d'autres divisions que les facultés. Il s'agit des quatre Nations qui groupaient les universitaires : Ce sont les Nations de *France*, de *Picardie*, de *Normandie*, et d'*Allemagne*.

Ces nations étaient encore subdivisées en tribus et provinces, mais la répartition des escoliers y était très singulière : Ainsi on a pu noter que les escoliers anglais appartenaient à la nation d'Allemagne et que d'autre part dans la nation de France, la province de Bourges réunissait escoliers d'Italie, d'Espagne, en même temps que ceux de Grèce, d'Égypte ou de Syrie.

Un procureur ou syndic élu par les escoliers régissait chacune des nations et provinces.

Les cours se donnaient en latin et étaient limités à la lecture, au commentaire et au développement de textes classiques.

Les professeurs étaient des étudiants ayant passé leur examen de licence. Ils appartenaient soit à l'Université, soit à un des collèges et donnaient leurs cours un peu partout.

Un certain nombre d'entre eux, les mieux partagés, avaient jouissance d'une salle dans un collège ou un couvent. D'autres donnaient cours dans des chapelles; la plupart en plein air et d'aucuns même se promenaient par les champs avoisinant la ville, suivis d'une bande de disciples. (Ceux qui voulaient « brosser » un cours se cachaient alors derrière quelque buisson, d'où l'expression : « *faire l'école buissonnière* »). Le plus grand nombre de cours était donc donné en plein air : le professeur se mettait au fond d'une salle du rez-de chaussée de sa maison, un certain nombre d'escoliers y entraient, et les autres écoutaient dans la rue, par les fenêtres ouvertes, les marmonnements de leur maître. Souvent aussi, le liseur se mettait à une fenêtre du premier étage et de là, haranguait ses élèves assis ou vautreés sur les bottes de foin que couvraient la chaussée. C'était principalement dans la *Rue de Fouarre* que l'on pouvait voir ce spectacle; c'était là que se donnaient les cours de la faculté des Arts; les théologiens allaient à la Sorbonne, et la Faculté de droit au *Clos Bruneau*. La médecine erra longtemps dans les locaux des autres facultés et dans des chapelles. En 1469 enfin, un de ses anciens élèves lui légua une maison.

Les professeurs de cette époque étaient bien loin d'être désintéressés et ils profitaient de n'importe quel prétexte pour ne pas donner cours. Bien des fois leurs élèves protestèrent et on prit une mesure assez curieuse et que l'on pourrait peut-être rétablir utilement de nos jours : quand le professeur allait

toucher son traitement il devait se faire accompagner de quelques étudiants qui témoignaient de son assiduité au cours. Au cas d'absences injustifiées on lui faisait diverses retenues sur son traitement (lequel pouvait atteindre 200 couronnes).

Après avoir suivi six années de ces cours, et s'il avait plus de vingt ans d'âge, l'escolier était admis à présenter son examen de *bachelier*. C'était le premier grade. Le second était la *licence*. Il était infiniment plus difficile à obtenir que le premier, mais il donnait droit d'enseigner. Venait ensuite le troisième degré de la hiérarchie universitaire, la *maîtrise*.

L'examen qui y donnait accès se passait devant des docteurs. Il consistait en explication de textes, en leçon publique et enfin en soutenance de thèse. Et ce n'était pas chose aisée que de soutenir une thèse : dès le matin tôt il fallait être prêt, développer ses arguments et les défendre contre les docteurs examinateurs et aussi contre tous les maîtres, rivaux ou camarades qui étaient venus là pour intimider le récipiendaire ou simplement pour s'instruire. Et cela durait jusqu'à la nuit, sans suspension : jusqu'à la nuit il fallait parler, parler sans cesse, n'être jamais pris à court et surtout n'user jamais que de latin.

Le fruit de cet examen était le droit de porter la *barrette* (le bonnet carré) et la robe des maîtres, puis de prétendre au *doctorat*. Celui-ci était le tout dernier grade, et pour l'obtenir il fallait se faire examiner par un jury de douze docteurs.

Rabelais, dans son *Pantagruel*, au Chapitre X du Livre II, nous donne la description suivante de la soutenance d'une thèse à 9764 conclusions, par le héros de son œuvre.

Je cite :

« Pantagruel, bien records des lettres et admonitions de son père, voulut un jour essayer son sçavoir. De faict, par tous les carrefours de la ville mist Con-

clusions en nombre de neuf mille sept cens soixante et quatre en tout sçavoir, touchant en ycelles les plus forts doubtés qui feussent en toutes sciences.

« Et premièrement, en la rue du Feurre, tint contre tous les regens, artiens et orateurs, et les mist tous de cul. Puis en Sorbonne tint contre tous les théologiens par l'espace de six septmaines, depuis le matin jusques à six du soir, exceptez deux heures d'intervalle pour repaître et prendre sa réfection non pas qu'il engardast lesdictz theologiens et sorboniques de chopiner et se rafraîchir à leurs beuvettes accoustumées. Et à ce assistèrent la plus part des seigneurs de la Court, maîtres des requestes, presidens, conseillers, les gens des comptes, secrétaires, advocatz et aultres, ensemble les eschevins de ladicte ville avecques les medecins et canonistes. Et notez que d'iceulx la plus part prindrent bien le frain aux dentz; mais non-obstant leurs ergotz et fallaces, il les faits tous quinaulx, et leur monstra visiblement qu'ilz estoient que veaux engiponnez ».

Tous les escholiers ne soutinrent pas sans doute leur thèse aussi brillamment que le fit Pantagruel, mais il n'en est pas moins vrai que les examens d'aujourd'hui ne sont plus rien du tout à côté de ceux dont il est parlé plus haut.

Mais nous n'avons encore vu que le côté épines de la vie d'un escholier au moyen-âge. parlons un peu des roses maintenant.

A tout seigneur tout honneur ; Commençons donc par parler des tavernes où beaucoup d'escholiers passaient toutes leurs journées.

Elles sont partout, dans chaque ruelle, sur chaque place, se collant, telles des sangsues, aux murs des collèges et des chapelles. Parfois même on en voit s'établir — et non des plus sérieuses et des mieux

famées — au rez de chaussée des immeubles occupés par des collèges en décadence qui trouvaient dans ce loyer un bon supplément à leurs maigres ressources. Elles ne sont que rarement irréprochables, ces tavernes, et leur voisinage ne laisse pas d'être fort édifiant.

Toute la journée, les salles d'estaminets sont bondées de jeunes gens, buvant et chantant, jouant aux dés ou aux tarots, jurant, se battant et surtout, essayant de ne pas payer le cabaretier. Mais on ne fait cependant pas que s'y amuser; souvent, au cours des beuveries, on discute théologie et philosophie, et c'est là que s'ébauchent ou se continuent les grandes luttes d'écoles entre *sorbonagres* et élèves du Collège de France.

Je l'ai dit : la plupart du temps les escoliers essayaient d'esquiver le paiement des innombrables brocs de claret qu'ils vidaient en commun. Mais le cabaretier était là, et chez lui « Crédit » était mort et bien enterré : car parmi les privilèges accordés successivement aux escoliers par divers souverains, il en était un, des plus précieux, qui interdisait la contrainte par corps. Même inculpés d'autres fautes, les escoliers ne pouvaient être arrêtés, hors le cas de flagrant délit. Au Petit Chatelet deux cachots leur étaient réservés et portaient des noms caractéristiques : Clos Bruneau, et Rue de Fouarre, c'est à dire les noms des deux endroits où étaient donnés les cours.

Les bagarres étaient nombreuses et en plus de celles qui éclataient continuellement dans les cabarets, il faut noter la guerre incessante que faisaient les escoliers aux moines de Saint-Germain, dont l'Abbaye n'était séparée des murs du Quartier que par une prairie bordant la Seine : c'était le fameux Pré aux Clercs dont la propriété fut revendiquée jusqu'au XVI^e siècle, à la fois par les moines et par l'Université.

Là se rendaient les escoliers au soleil couchant,

deviser de leurs études ou songer aux soutenances de thèses; ou bien encore ils y venaient, malgré les prohibitions, pêcher le poisson des fossés de l'Abbaye. Quand alors survenaient les sergents de celle-ci, le cri de « *A nous les Ecoles* » retentissait et sans plus d'explications, tous les escoliers tombaient à bras raccourcis sur les malheureux soldats, qui étaient reconduits jusque dans leurs murs. Les barrières et poteaux munis d'écussons et plantés par les moines étaient arrachés et brûlés. Parfois même, dans les périodes de grande tension, les escoliers s'en allaient piller les jardins, potagers et vignes de l'Abbaye. L'on assis-ta ainsi plusieurs fois à de véritables batailles rangées.

Chaque soir aussi, le couvre feu sonnait, les ribauds et les truands prenaient possession de Paris, et il arriva souvent que dans leurs bandes se glissaient des étudiants.

Et ceux-ci avaient leurs privilèges les protégeant, d'arrestation, leur réservant des cachots spéciaux, et les faisant relever d'une juridiction spéciale, celle des autorités académiques. L'Université entière, y compris les professeurs, se liguaient avec les étudiants molestés, au cas où l'un des privilèges n'avait pas été observé.

C'est ainsi qu'en 1302, quand fut pendu l'escolier Pierre le Barbu, inculpé d'assassinat, l'Université prétendit qu'on avait soustrait le coupable aux juges compétents. Les cours furent suspendus et comme les autorités religieuses approuvaient cette réclamation, le prévot de Paris fut excommunié. Celui-ci fut obligé par le roi à se rendre au gibet baiser en signe de repentir le cadavre de l'exécuté, et enfin, à aller de pied jusque Avignon, demander au pape la suspension de l'interdit.

Le même fait se reproduisit en 1408 et en 1440 et une pierre commémorative existe encore à l'École des Beaux-Arts de Paris, montrant les sergents de Paris venant, pieds nus et en chemise, s'humilier aux pieds des dignitaires de l'Université.

Sous le règne de Charles le Fol, le chambellan Savoisy dont les pages avaient chargé à cheval une procession d'étudiants, dut payer une forte amende et vit démolir son hôtel.

Les escoliers, rien ne refrénant leurs excès, en vinrent même en 1548 à assiéger l'Abbaye de St Germain qui pendant plusieurs jours resta cernée. Enfin, en 1557, à la suite de véritables batailles rangées qui mirent aux prises escoliers et sergents du guet, et amenèrent la mort de plusieurs combattants, le Pré aux Clercs fut confisqué et donné à la Ville de Paris.

Pour finir cette étude il ne me reste plus qu'à parler des fêtes propres à l'Université de Paris. Elles sont très nombreuses et toute l'Université, c'est à dire professeurs, escoliers, employés des collèges et suppôts variés, profitait de chacune de ces occasions pour chômer. Ce sont notamment les assemblées générales pour les Elections, les grandes fêtes religieuses et avant tout le *Landit*.

A cette occasion, le mercredi d'avant la Saint Barnabé, une procession solennelle partait du Quartier et se rendait, en dehors des murs, visiter la grande Foire qui s'ouvrait ce jour sur le territoire de l'Abbaye de St-Denis. L'Université allait là exercer son droit de préemption sur le parchemin et le papier (qui ne pouvaient être mis en vente avant qu'elle en ait parfait sa provision). Les escoliers, naturellement, profitaient de l'occasion pour s'attarder au champ de foire, visiter bateleurs ou taverniers, rotisseurs ou baladins.

La *Fête des Fous* était célébrée le 5 décembre, veille de la Saint Nicolas et il était procédé ce jour à l'élection d'un *pape des fous*. Le Quartier Latin était alors tout aux mains des escoliers qui ne respectaient même pas les chapelles, au fond desquelles se vidaient les flacons et roulaient les dés. Les bagarres ne tardaient pas à éclater, et bien mal reçus étaient les bour-

geois et les sergents qui ne se garaient pas devant la bacchanale hurlante des escoliers — déguisés en femmes grotesques et en animaux extraordinaires — qui parcourait le quartier.

Qu'est donc à côté de la vie estudiantine de nos aïeux, la pâle caricature que nous en avons faite !

JEAN RANDAXHE.





Comment elles nous aiment.

Tout le monde connaissait dans notre petite ville de province, si peuplée pourtant, le fameux Roger Derville, l'homme à « la femme innombrable », un de nos bons amis, que dans les heures claires nous surnommions : « Priola ».

Derville était le meilleur garçon du monde, serviable, prévenant, bon pour ses amis, d'un conseil faisant autorité; et, de plus, se trouvant toujours à propos pour vous tirer d'affaire; vous débarrasser de quelque crampon par trop encombrant et onéreux.

Il avait toutes les sympathies...

*
* *

Les ennuis dans la vie arrivent avec une rapidité et une succession inouïes : je m'étais, il y a bien longtemps, acoquiné de quelque grue jouant au « sentimental », et m'étais vu un beau jour de débine « plaqué » dans l'acception la plus forte du mot. J'en éprouvai un chagrin réel, des larmes avaient perlé à mes paupières. Et, je m'en allais par les boulevards promener ma folle désespérance, la mine terne, le teint couleur lunaire, croyant avoir perdu l'irremédiable.

Les fins et graciles minois qui rôdaient n'attiraient point mon attention. Une main amie me glissa sur l'épaule et une voix mâle me cria :

— Tu es en deuil ou tu fais des vers ?

— Non ! je suis plaqué !

— Mais bravo, voilà qui est admirable ! Lui as-tu au moins envoyé un mot de remerciement du plaisir qu'elle te causait ?

— Tu te moques de moi ?

— Jamais mon jeune ami. Viens chez moi, il te faut une médecine morale, satané bougre ! Aimer une femme, mais c'est idiot !

— Que veux-tu ?

— Dans trois ans tu ne te chagrineras plus ainsi pour des futilités. Les femmes, mon cher, c'est si frivole et si vain, tu les vois aujourd'hui, tu dois les avoir oubliées demain !

Et le bon Roger, car c'était lui qui m'avait ainsi apostrophé, m'emmena dans son antre, le repaire de de sa très renommée personne. Il m'offrit liqueurs, cigarettes...

— Ton histoire est-elle palpitante d'intérêt ? Non, sans doute, une rencontre, un amour folâtre, une exploitation en règle et au moment de la baisse générale des émoluments : Bonsoir et merci. Pas ?

— A peu près, dis-je, sinistre.

— Eh quoi ! Tu l'aimais, grand nigaud ! Aime-t-on ses maîtresses ? Si tu les connaissais toutes, ces femmes : comédiennes, vendeuses d'amour ou autres, qu'elles soient à colle, à demeure ou à béguin, ce sont toutes les feuilles d'un livre bien coupé, aux pages à impression identique. Mets-y leurs lettres, qu'elles soient instruites, poseuses ou même littéraires, elles te feront l'effet d'être coulées au même moule, taillées au même emporte-pièce.

— Jamais ! Tu n'iras pas me dire, malgré mon inexpérience, que la personne la plus posée, d'une instruction solide, soit à mettre en parallèle avec quelque trotin ou midinette ?

— Erreur, mon pauvre malheureux, déssille-toi les yeux, il en est peut-être temps encore. Vois et compare.

En disant ces mots, il m'ouvrit son large secrétaire, redondant de missives, lettres, papiers, mèches de cheveux, portraits. Fouillis inextricable ! Il fit un geste de la main et me dit : Veux-tu que nous choissions... Tu as le temps, cela t'intéressera, et nous aurons le plaisir de nous divertir un tantinet. Tu en perdras ta mine de croque-mort !

— Tes secrets, je ne veux les pénétrer !

— Secrets, allons donc ! Va chez mes successeurs, tu retrouveras les lettres des amies passées, avec les mêmes phrases, mêmes demandes, questions, terminaisons, baisers formulés. Tais-toi, écoute. Quelques introductions :

« *Malgré votre méchante obstination à me railler, je me permets cependant...* ».

« *J'ai passé trois longs jours à songer à vous, la conversation, vos propos de l'autre soir ont pris quelque place dans mon cœur...* »

« *Depuis que je vous ai vu, je vis dans des transes mortelles. M'écrit-il ? Ne m'écrit-il pas ? J'écris la première pour tromper mon impatience, je vous sais trop galant homme pour ne pas me répondre... !* »

Conclusion de ses préambules : rendez-vous, quelques hésitations, serments d'amour et enfin, chute tantôt inopinée, tantôt préparée ou attendue. Et, liaison... la comédie continue banale et amusante.

Le lendemain du grand jour, ou après :

« *Je me sens incapable de te faire part de mes impressions. J'ai mal dormi, et malgré tous mes efforts je suis toujours sous la sensation étrange de tes lèvres sur les miennes. Je sens encore tes poignets prêts à me briser. Tu dis m'aimer, est-ce bien de l'amour, n'est-ce pas plutôt du désir ?* »

Autre la mélancolique :

« *Je suis bien triste et plus mélancolique que jamais. J'ai peur de rêver, peur de l'avenir, peur de tout.* »

Une terminaison heureuse et comique :

« *Je t'embrasse d'un de ces baisers rudes et pervers à la fois, qui emporte, pâme et tue un moment* ».

Et je te continuerai, mon cher, une lecture de trivialités de ce genre, longtemps encore. J'allais oublier la forme banale de l'adieu, qui est, la plupart du temps, semblable à un jugement, il y a des vus et entendus à l'infini. Souvent l'histoire des relations est reprise depuis le premier jour, suivie d'une longue gamme de sensations récitées comme un chapelet !

Je ne t'en noterai qu'une, exquise parce qu'elle est courte et explicite : il ne faut jamais plus :

« *Tu me trompes, je le sais. Adieu !..* »

Façon élégante de tirer sa révérence.

— Mais rudement vexante, hasardai-je !

— Tu trouves ? Que non, j'envoyai télégramme portant :

« *Félicitations de cet acte de courage..... et au revoir.* »

A la première rencontre qui suivit, elle me décerna le titre de parfait malappris et de mufle ? Et ne trouva rien mieux que de me faire revivre une heure les souvenirs d'autrefois « quelque chose de moi restait dans son âme » !!

Lettres de femmes mariées, légères ou sérieuses, lettres orgiaques, fastidieuses, qu'importe, partout se retrouve avec une égalité désespérante un amour similaire, brutal, ravalant toutes les femmes au même degré, sans distinction ni de rang ni de race.

Leur portrait, d'artiste ou d'amateur, médaillon détaché de groupe, grand format, en buste, en pied, portraits provocateurs ou indifférents, tous rappellent des baisers passés, des étreintes fortes, violentes, et aussi souvent insipides, ennuyeuses même, et, tout cela, vécu, fané, oublié, sans qu'il vous en reste quelque empreinte de joie, de gaîté, d'idéal ! Jamais une femme ne vous laisse un souvenir heureux. Avoir une ou des maîtresses est une bêtise commise par nous tous. Nous aimons la première venue, qu'un rire provocateur, une allure pimpante, un geste discret agui-
chent. Rencontre en rue, en chemin de fer, en quelque soirée monotone et de là, une liaison de semaines, de

mois. Tu ne garderas de bons souvenirs que des femmes qui t'ont plaqué. Tu les remercieras de t'avoir épargné un grand ennui : celui de la rupture, parfois délicate et difficile.

Tout cela s'appelle femme, beauté, vanité, amour, et rien ne perdure, c'est comme un parfum qui te grise un instant et doucement il ne reste plus que du dégoût, de la rancœur.

Et se reprenant tout d'un coup, Roger s'écria en fermant son tiroir :

« Enfin, tu sais, les femmes sont pelantes ! » Et il éclata de rire.

Eh bien ! me dit-il, pleure encore ta douce et vertueuse amie. C'est la seule que tu pleureras jamais, le scepticisme le plus absolu viendra bien vite, et, tu ne seras plus qu'un homme à femmes, les recherchant par nécessité et les plaquant, pour voir comme elles accepteront d'être lâchées... Et puis, assez pour aujourd'hui, sortons et oublions. Oublier, quoi ? Je n'en sais rien !...

*
* *

Roger Derville, je viens de le revoir, chez lui, il est marié, adore sa femme, ne sort jamais, est devenu un travailleur, soigne ses affaires. Je me permis cependant de faire allusion à ses idées de jeunesse.

Oui, alors... je ne dis pas... mais maintenant... la famille... les enfants à venir, et puis, n'est bête que celui qui ne change jamais d'idée ! Ce temps de désaffection, c'était la rancœur d'avoir trop vécu, l'amour est comme une fine essence, il se respire à petites doses.

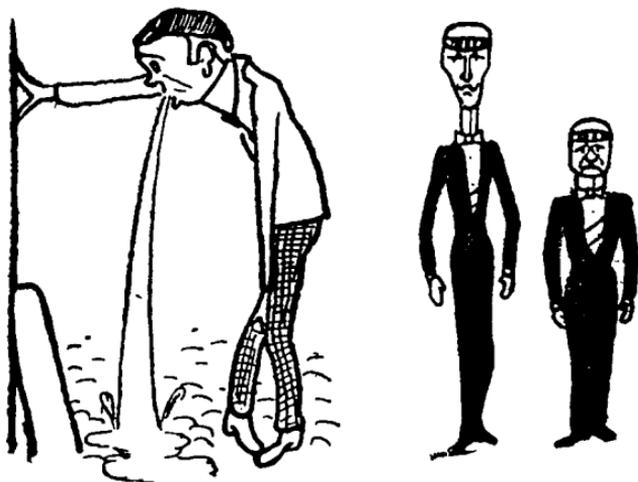
Août 1909.

ANDRÉ GOMBAULT.

Université de Gand.



Galerie des Poires.



**Ménagerie Estudiantine de l'Université
de Gand.**



GLORIEUSE RENTRÉE

CARICATURISTES.

DE LANIER (*Gand*)

R. ROM (*Gand*)

GALAND (*Bruxelles*)

LECLERCQ (*Bruxelles*)

DE LANIER (*Anvers*)

NOURY (*Gembloux*)



GAND.

SIGNALEMENTS !!

Le comité de la Générale porte à la connaissance de ses membres qu'une prime considérable sera versée à celui qui lui indiquera le repaire des individus répondant aux signalements suivants :

I. — Charles-Célestin *Malevez*, dit Patachon le beau.
Cheveux.....blond crasseux, en brosse.
Nez.....pomme de terre.
Bouche.....porte cochère.
Yeux.....satyre.
Moustache.....embryonnaire.
Taille.....1^m69.
Teint.....jaune.
Expression.....insignifiante.

Signes particuliers : Essaie des vers et du théâtre. S'est fait nommer secrétaire de la Générale pour pouvoir figurer sur le groupe du comité. Etait, paraît-il, inculpé dans l'affaire Steinheil. Il était pourtant déjà si populaire.

II. — Eusèbe, Louis, *Robert Alers*, dit Pacha.
Ex-trésorier-adjoint de la Générale, ex-porte-drapeau des Corbeaux. A disparu de la scène estudiantine inopinément (Les amours). On le recherche avec soins. — Signalement :

Cheveux.....châtains, brosse veloutée impeccable

Nez.....de chien de chasse; toujours en l'air.

Bouche.....sensuelle.

Yeux.....amoureux (oh comment donc)!

Moustache.....presqu'imaginaire.

Tête.....d'albâtre.

Teint.....de jeune fille endimanchée.

Taille.....Canonnier des gardes comiques.

Expression.....inoffensive.

Signes particuliers : prétend toujours avoir une belle place, vie de prince, véritable perle d'innocence. Seulement... A des dispositions particulières pour devenir homme du monde de la Marolle. A presque roulé en auto. Il prétend avoir précédé certain ancien précepteur dans le plumard !!! (Oh le traître !!!)

III. — Hugues, Prudence, Polycarpe *Gustave Selm*, dit le Sanglier des Ardennes.

Premier prix de danse de l'Université de Giessen.

Vient de renverser le ministère Luxembourgeois pour tenter de s'adjuger le porte-feuilles de l'Instruction publique. A disparu depuis. Voici son signalement:

Cheveux.....de nègre (est congophile), pas étonnant alors.

Front.....héroïque.

Yeux.....Charmeurs.

Bouche.....toujours souriante.

Dents.....trente-deux.

Nez.....vulgaire.

Moustache.....hypothétique.

Taille.....Première danseuse.

Expression.....homme du beau monde.

Signes particuliers : Porte encore les traces des douces caresses des wakers (il n'a jamais su s'y faire). Crie avec une satisfaction mal dissimulée : A bas la Calotte. Il est grand amateur de canards. Reçoit toujours au porto, aux biscuits et aux « bons cigares

d'étrennes » de son patron. Spécialité de W. C. éclairés. Ses cabinets sont illuminés. Fait beaucoup de musique de chambre.

PAX. VOBISCUM.

CHARLES HERQUELLE dit « Bidentzinc »,

Tschaly pour les dames,
Trésorier de la Générale, Trésorier de l'Almanach,
Vénérable des Corbeaux, Punchiste, etc.

« Amer, amer destin du cœur
Lorsqu'un jour nous constatâmes
Que nos cheveux quittaient nos crânes vainqueurs;
C'est alors que nous nous déplumâmes ».

Je venais de réussir l'examen d'entrée à l'École du Génie. C'était le soir de la proclamation. Je me trouvais au bureau central de la Poste, rue basse des Champs, où j'écrivais une carte heureuse au pays, quand j'entendis une voix grave et nasillarde et je vis, campé devant le guichet du Télégraphe, un type très surexité, levant les bras, frappant des pieds, transpirant et hurlant.

« De grâce, criait l'employé, prenez patience, Monsieur, nous ne sommes pas habitués à envoyer tant de télégrammes à la fois ! » — « Je m'en fous » s'exclama mon type, « il est six heures moins cinq, à six heures je dois être au Cercle. C'est de la merde en plein le service du Télégraphe en Belgique ! »

L'employé haussa les épaules. Je ris. Mon type se retourna.

« Oui, Monsieur, j'ai réussi... extraordinaire... cinquante télégrammes,.. suis le premier du Grand Duché qui entre aux Ponts... épatant... ».

Ainsi me parla-t-il. Je le saluai. Pour me répondre il me montra un front ridé, un crâne chauve, et des



CHARLES HERQUELLE.

dents de loup. Devant un tel accueil, je me hasardai à lui demander l'allumette que ma cigarette se lassait d'attendre sur mes lèvres.

— « Je n'en ai pas... non fumeur enragé. Mais viens au Cercle, là tu auras du feu et de la bonne triple... et tu y verras le Poilu... Dis, tu veux jouer un bac au Cercle avec moi ? Je suis Herquelle et je suis du Grand-Duché... »

— « Je suis Raoul, et je suis de la Province... »

— « De Luxembourg ? »

— « De Luxembourg ! »

Nous nous quittâmes et depuis lors nous fûmes amis.

C'est pourquoi, je pense, il m'a choisi comme biographe par cette lettre historique :

Mijn lief Piotje,

Je prends la plume en main et je t'écris comme tu vois. Les types de l'Almanach me scient les côtes pour avoir ma poire. Ecris-la, hein. Pas trop méchante hein ! Il ne me faut pourtant pas de coups d'encensoir de grand-messe. !

Raconte-leur que je suis né à Crève-ma-chère. Fais-leur croire que je me suis distingué à l'Athénée très orthodoxe où je fus envoyé à l'âge où l'on commence à s'occuper de politique. Il paraît qu'Alfred de Musset s'est aussi distingué au collège et tu sais si je tiens à l'imiter. En réalité, mon vieux, j'ai simplement substitué un jour à l'écriteau du prof de doctrine chrétienne celui d'une sage-femme ce qui m'a valu les plus belles vacances de ma vie. Effleure à peine le sujet trop scabreux de mes amours car les petites Luxembourgeoises lisent l'Almanach et elles ont dans ma chasteté à Gand une foi que j'ai soin d'entretenir à chacun de mes retours. Tu t'étonnes ? question de sentiment, mon cher, et le mien est foudroyant au possible. Ah ! Ah ! j'oubliais ! Ne mentionnes pas

l'Hôtel de la Bohême, le temple nubien où défilèrent tant de caravanes, où ployèrent le genou tant de jolis chameaux; ça m'occasionnerait trop de désagréments et la patronne ne serait pas contente.

D'ailleurs, laissons-là le passé! Tu sais très bien que je suis devenu sérieux : le dimanche et le lundi je sors... en famille, en bon bourgeois. Mon épouse ne serait du reste pas enchantée d'entendre parler de mon... beau passé! Et tu sais si elle me tient au cœur! Ah que c'est beau l'amour! Et puis bon aussi!

Tu peux placer un doute sur ma capacité comme étudiant, mais pas comme photographe.

Mes succès sportifs, tais-les sans vergogne : tout le monde les connaît. Je me demande où trouver l'immonde crétin qui ignorerait en moi le créateur du fameux « Stade Gantois », par exemple? Qu'on me l'amène et je l'étrangle celui-là!

Quant à mes succès politiques, hors mon amour pour la Générale, pour mes principes que je défends partout, hors ma gestion très fructueuse à l'Almanach, rien ne me dit moins. Que d'enrouements cela m'a causé de combattre toujours les ambitieux qui veulent mettre en évidence leur tout petit personnage pourtant si peu imposant et surtout si peu... profitable à la paix et à la bonne entente générale. Il y a toujours des gens qui ne comprennent pas qu'on puisse être ennemi personnel et ami politique. Hein, mon vieux! Tu en sais aussi quelque chose. Et puis, franchement, je n'aime pas les discours, je n'ai pourtant pas l'accent prussien.

Passons et finissons. Si le gros Hiroux, mon initiateur à la vie estudiantine, a l'honneur d'être accouplé à moi dans ton article, je te prie de lui donner peu de relief pour que le mien s'en accentue.

Merci pour ma poire et poignée fraternelle, de ta vieille branche,

CHARLES.

Le lecteur jugera si j'ai bien fait de ne pas ajouter mes notes personnelles à cette autobiographie discrète et artistique, pleine de tact et de mesure. Pour moi, j'avoue qu'après l'avoir lue j'aurais été honteux d'y rien changer. J'en aurais été fort vexé, étant fort paresseux de nature.

LOUIS RAOUL.

N. B. — I. Alers n'ose jamais lui présenter sa femme !

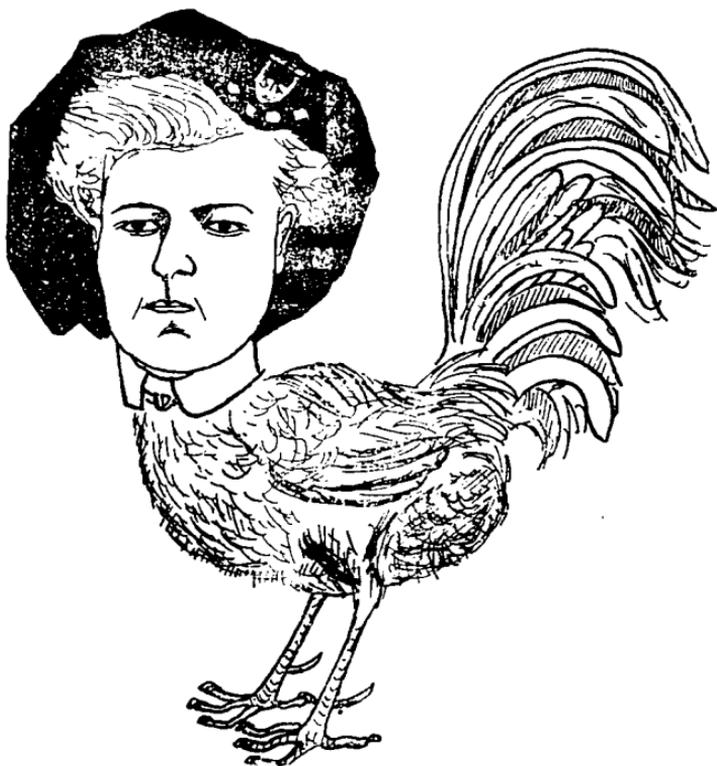
II. Pathé prétend que Charles voulant introduire les sports à l'Université, s'est amené un jour à la boîte en costume de course !

III. Nous apprenons qu'Herquelle s'est coalisé avec le Sanglier afin de renverser le gouvernement Grand-Ducal et de solliciter le porte-feuilles des travaux publics.

JEAN DELANIER.

Dieu ! qu'il était gentil lors de son entrée à l'Université ! Petit, rose, blond, timide, poli, oh très poli, et naïf, mais naïf, d'un tel naïf que vrai, l'on était gêné presque devant lui comme devant une jeune fille égarée parmi nous. Certes il était doux et candide sauf lorsque, enivré de ses sentiments libéraux, il bâtonnait de son rotin des calotins imaginaires, et son air était alors si féroce que l'on avait envie de l'embrasser. Je le vois d'ici à la lecture de ces lignes, bienveillantes cependant, faire une petite moue mécontente, car Jean n'aime pas qu'on se fiche de lui. Je ne lui veux cependant aucun mal, je suis pour lui plein d'une tendre sympathie, mais il est susceptible. Ainsi lors du banquet du Droit ! Quelle éloquence, mon cher Jean ! Les paroles tombaient de tes lèvres,

égales et serrées comme la neige épaisse en hiver, tandis que les petits pains pleuvaient sur ta tête dru comme grêle.... Mais héroïque tu continuais. La Flandre en parla, ce dont tu fus furieux. Ah tu étais adorable en



JEAN DELANIER.

ce temps là ! Tu es encore très gentil mais non plus adorable ; tu es encore un charmant compagnon mais non plus un délicieux petit garçon. Voyons, te défendrais-tu encore avec une telle rage, dis ; ta figure exprimerait-elle encore un tel dégoût si des camarades

bienveillants voulaient aujourd'hui comme alors, te faire embrasser par de gentilles lèvres? Mais toi, du bras tendu, tu repoussais dédaigneux cet appétissant visage et tu détournais les yeux, car si tu avais le physique de chérubin, tu n'en avais pas les désirs, alors... alors, car à Paris!... Paris, ce nom représentait par toi des ivresses inconnues. Dieu sait quels souriants tableaux tu évoquais en rêve à entendre ce nom. Paris! Tu partis armé... de la ferme résolution de tout connaître. Mais ton Mentor fut sage et toi aussi.

Brilles-tu encore dans le monde? Te souviens-tu du temps où tu communiquais à tes danseuses le prix du lavage de tes cols, où tu te disputais avec tes voisins de table sur la date des guerres de Louis XIV, où tu leur expliquais les canons rayés, les uniformes de l'Empire, où tu les initiais aux beautés par trop sonores du cor de chasse? On me dit que tu as abandonné cet instrument pour le violon. Tant mieux! Comme Vigny, j'aime le son du cor, le soir au fond des bois, mais je le trouve d'un déplorable effet dans les salons et les cages d'escalier. Je ne doute point d'ailleurs que tu ne sois aussi brillant au violon qu'au cor. Je sais, chacun connaît ton amour de la musique, chacun t'admire d'avoir pris l'initiative de fonder la symphonie de la Générale. Ce fut là une des formes que prit ton inlassable dévouement à la Gé; car ton portrait serait inachevé si je ne disais combien t'intéresse tout ce qui touche à la cause des étudiants. C'est pourquoi je ne désespère pas de te voir atteindre un jour « ad summos honores » et je ne doute point qu'il ne se passe de grandes choses, de mémorables choses dignes d'une éternelle mémoire Johanne Consule.

Sois sûr que tous applaudiront le jour où tu revêtiras la toge candide, car toi, mon cher Jean, tu es un bon camarade, point fier et serviable toujours.

Voici que ma tâche est remplie. J'ai tâché de vous décrire d'une plume attendrie le rose et candide gamin

que fut Jean Delanier à son entrée à l'Université. Doux, naïf et poli, et cependant ne rêvant que batailles, charges de cavalerie, obus, canons, sabres, colbacks ! Je vous l'ai dépeint orateur, homme du monde, historien, je vous l'ai montré dans ses fureurs politiques, je vous ai révélé ses talents de musicien, j'allais oublier ceux de dessinateur.

J'aurais pu vous dire aussi les campagnes qu'il mena jadis à la tête des élèves de l'Athénée contre ceux des Jésuites et les horions que nous reçûmes, ceux surtout que *moi* je reçus sans avoir déchaîné la tempête dans ces journées héroïques et sanglantes. Si je ne craignais d'allonger outre mesure je parlerais peut-être aussi de la première débauche de Jean, certain soir de carnaval ! J'ose dire qu'il se conduisit ce soir là en vrai Sardanapale, ce à cause de quoi, il écorna son patrimoine de 1,75 fr. ce qui le remplit de confusion, le lendemain. Mais je ne puis prétendre épuiser la vie de mon héros. Le sujet est trop vaste et je n'ai point la plume épique. C'est pourquoi je veux finir ici non sans lui avoir dit bien haut ma sympathie, car j'ai passé de bonnes heures avec lui, et non sans lui demander pardon des révélations inédites que je suis forcé de faire ici. Ne t'en offenses pas, mon cher Jean, car suivant le précepte de Sénèque tu pourrais conter ta vie, toute ta vie, même à tes ennemis si tu en avais. Sois sûr que bien des mères seraient heureuses de t'avoir comme fils, bien des jeunes filles comme époux à condition que tu renonces décidément et pour de bon au cor de chasse.

SHERLOCK HOLMES.

GEORGES VAN DEN HEEDE.

Ingénieur-étudiant.
Trésorier du X^e Congrès,
Ex-brigadier à la garde comique.

Chargé, par l'Illustre directeur-rédacteur en chef de cette non moins illustre publication, de tracer les grandes lignes du caractère renfermé du camarade Georges, je m'en allai chez quelque meilleur de ses amis, lequel daigna me répondre très aimablement ce qui suit :

— « Quel type est-ce ? »

— « Mais, c'est un bon garçon ! Je ne trouve pas qu'il soit nécessaire de l'éreinter dans ce démolisseur d'Almanach ! Georges devient si bourgeois, surtout depuis qu'il est ingénieur. Il a perdu l'ardeur de sa vie estudiantine d'autrefois, ses amusements, ses déboires, tout cela est fumée... » A ce moment mon interlocuteur tira longuement une bouffée de sa pipe et la fit ressortir en un filet bleu.

— « Tu sais, Georges ne sort plus, ne se cuite plus, ne brosse plus. Et puis, je ne voudrais pas en dire de mal, il fut toujours si doux, si rangé, son air calme, sa démarche mesurée, les soirées de bloc que j'ai passées avec lui m'ont laissé de bons souvenirs.

Eh oui, il était parfois travailleur. Nous répétions alors nos examens à trois. Le tableau noir se remplissait de formules difficiles, nous les discussions avec un acharnement qui contrastait avec la langueur de sa vie habituelle. Georges s'échauffait à faire valoir ses démonstrations, s'empourprait, jetait au loin la craie, se levait sur la pointe des pieds et envoyait une série de postillons... La formule exposée par lui apparaissait désormais lumineuse.

Il négligea parfois certaines épreuves, mais ne doubla qu'une fois. L'année de loisir qu'il eut, il la dépensa



GEORGES VAN DEN HEEDE.

en dévouement à la Générale, commissaire à je ne sais quel poste. Il participa avec enthousiasme à tous les tonneaux. Je crois même qu'à la suite d'une de ces festivités, une vadrouille par trop bruyante, fit conduire quelques tapageurs à la Permanence. Georges ne fut pas ravi de voir ses amis suivre le chemin du passage à tabac, et aidé de camarades, il entama un duel avec « Ces messieurs » : les prisonniers furent élargis... les geoliers s'en tirèrent plus ou moins...

— Est-il sensuel ?

— Oh ! que non ! Georges est un matérialiste convaincu, ses pensées ultra terrestres n'ont jamais dépassé une certaine sentimentalité n'allant pas plus loin que la réalité des choses : Bonjour... Merci... Bonsoir... !

— Eut-il des collages ?

— On prétend que non, rarement, en effet, il se montra en « chocheté », mais disparaissait parfois de la circulation tout un temps... Était-il amoureux ! Nous n'oserions l'affirmer... Nous savons qu'il ne « stroгна » qu'une fois du K Mn O4.

— Est-il commerçant ?

— En plein ! Il calligraphie de façon « étonnante » les cours les plus imprenables, qu'il revend alors avec toutes les hausses que permettent l'état complet du cours, le tracé « magnifique » des planches, dessins et figures. Il eut même des démêlés avec quelque prof qui lui en voulut pour « concurrence déloyale ». Inutile d'ajouter que quand le prof vit le corps du délit, toute difficulté s'aplanit, et Georges fut même félicité chaudement. Le prof ne croyait pas qu'il donnait « si bien cours ».

— Que fait-il cette année ?

— L'électricité : les positifs et les négatifs l'occupent et forment un parachèvement naturel à ses études...

— Son idéal ?

— Lire un livre cochon, devant un poêle rayonnant

de chaleur, avec d'énormes savates... Il adore la vie de famille... Déteste les calotins et se promet de se remplir « à fond » le gosier, le jour où, le régime clérical aura sonné la retraite...

Un excellent camarade, dévoué et cher à ses amis.

A. G.

Dernière heure. — Georges reçut télégramme portant : « Ta petite femme est à l'agonie, viens ! »

Georges alla tout en apportant une grappe de raisins (1.75 fr.) et au lieu de voir une agonie, il fut agonisé d'injures, traité de lâcheur, et ne dut son salut qu'à une fuite précipitée !

ROBERT QUÉVRIN

Porte-drapeau de la Générale, Médecin des Corbeaux
Punchiste.

Quel ennui ! Quel ennui de devoir poursuivre des gens pareils pour leur presser la poire.

Après des courreries multipliées, je me ramène donc vers cinq heures au quartier latin, et cette fois je trouve enfin mon apôtre confortablement installé sur un divan : il roupille, à sa droite et à la portée de sa main, une bouteille de triple, qui n'est vide qu'à moitié (c'est là pour moi un insoluble problème).

Ses exercices pratiques de gynécologie doivent l'avoir totalement épuisé. Je considère un instant cette girafe étendue de toute sa longueur avec ses quilles interminables et qui semblent devoir appartenir à quelque vieux cavalier de l'armée allemande.

L'être qui git là a la figure pâle et maigre, ses cheveux, d'un blond crasseux, semblent avoir de tout temps méconnu le peigne ; il porte au cou le voyou-

cratique fichu rouge et semble être un naturel de Montmartre plutôt qu'un disciple assidu de l'Alma Mater.

Un profond soupir, il se réveille de sa léthargie. Il ouvre les yeux tout grands, tout abasourdi.

« Ah, t'es là ! (il rote avec grâce et élégance et surtout avec une satisfaction non dissimulée). C'est pour ma poire que tu viens ? Ecoute, va plutôt chez le Gros et chez Zoppi, ils connaissent toute ma vie ».

« C'est donc ainsi que tu reçois tes camarades. Dis bonjour et offre-moi une chaise au moins ! » ...Mais tu n'as sans doute pas dormi tout ton soûl et...

« Pst, pst ! pas d'indiscrétion, assieds-toi et voilà un verre. Quant à l'Almanach je te préviens : Attention à ce que tu écris. Il y a mon paternel qui lira ça et opgepast zulle jonge ! Il est bien entendu que tu fermeras le bec sur toutes mes amours car il ne faut pas que j'attrape une raclée à cause de cela. Je me fiche pas mal de l'engueulade, mais c'est que l'ancêtre me couperait la conversation, et sache que « l'argent c'est le nerf de la bière » !

Suppose un peu qu'il apprenne ma participation à toutes les fêtes estudiantines !!! Mon cake-walk en chemise au balcon de l'Hôtel Terminus à Lille ! Oui, mon cher, on a beau dire, mais c'est ainsi,.. Enfin Charles, nous sommes de bons camarades, nous sommes Corbeaux, nous sommes frères. J'espère que tu ne seras pas méchant. Tu sais tout ce que j'ai fichu de blagues. Ne les divulgue pas. Nous avons été de bons amis. Je t'ai soigné aux fêtes de Bruxelles l'an passé, je t'ai conduit à l'hôtel, j'ai pris soin de ton drapeau et personne n'en a su quelque chose. Par contre sois gentil pour moi maintenant. Des fêtes de Mons, par exemple, ne dis rien. Inutile d'apprendre que j'ai voulu créer de nouvelles danses, que j'ai confondu le porte-parapluies de l'Hôtel de la Gare avec le... n° 100. Simple confusion, enfin !!! Aussi le commissaire de police (un charmant homme) com-

prit-il fort bien mon erreur, vu l'état oléagineux dans lequel j'étais plongé depuis 48 heures et ne m'en voulut-il aucunement de mes douces caresses et de la façon plus ou moins élégante dont je lui prouvai mon admiration pour sa belle moustache. — Vois-tu, tout cela pourrait porter atteinte à ma bonne renommée. Je suis en train de me lancer dans le beau monde, tu comprends alors.... Tu peux dire que je fais partie de tous les cercles, que je connais tous le monde, que mon talent de taper les bourgeois est remarquable. Il est vrai, quand je suis un peu vif, je suis vite emballé, mais le lendemain je présente mes excuses et tout est arrangé. Voilà des choses plus ou moins naturelles pour un étudiant d'après la conception du vulgaire bourgeois. Tu peux en parler, mais pas un mot de mes vadrouilles et même silence sur le chapitre bagarres. A propos, te rappelles-tu encore l'affaire Siffer où l'on nous a arrêté le Sanglier. Tu étais là ? !

— Comment donc !

— N. de D. J'ai tapé dessus, hein ! Tu te rappelles le coup de sabre que j'ai su parer de ma canne, elle eut une entaille. Sacrebleu, il faisait chaud ce jour-là ! Et l'affaire du Mont-de-piété donc, le jour de la condamnation de notre ami le petit Albert ! Mais je me suis fait pincer cette fois-là. Tu vois, j'en ai déjà fichu pas mal dans ma garce de vie, et la femme que j'épouserai (il fera beau ce jour là) pourra dire : j'épouse un beau passé. Ah ! je me rappellerai toujours avec émotion, je crois, ces belles années d'étudiant et si par hasard j'avais un fils, sois sûr que je fermerai souvent les yeux quand il me tirera la carotte.

Eh bien, va-t'en chez le Gros, il te renseignera sur le reste. Mais pas de méchancetés, et je te paierai un demi au Ganda (réclame payée).

Maintenant, mon vieux, fiche le camp, il faut que je roupille car je dois être à point pour ce soir. « Salut en de kost, zulle ! Compliments chez toi ! »

Sur ce, il m'expédia et... j'avais à peine fait quelques mètres que je rencontrai une dulcinée qui allait au n° 73 de la rue Van Hulthem, d'où je sortais.

Notre héros est *un* des plus célèbres, un des plus sympathiques Bohémiens de la boîte. Il suit assidûment des études de médecine et démontre surtout ses aptitudes au métier quand il s'agit de soigner un camarade trop... émotionné. Demandez-lui un service, il vous le rendra illico, sans plus d'explications. Robert est un vrai bon camarade, il ne vous laisse jamais dans le pétrin de même qu'il ne marchandé pas son dévouement au parti libéral; la Générale, sa chère Médecine, la Wallonne, les Colonies, l'Almanach, et last not the laest, les Corbeaux peuvent en parler.

La bonne souche de par *ils* camarades est en train de s'éteindre, hélas ! Nos fils n'en verront plus.

BIDENZINC.

Derniers télégrammes : 1. Robert a failli faire une maladie parce qu'il ne put assister au LXXV^e anniversaire de l'U. L. de Bruxelles.

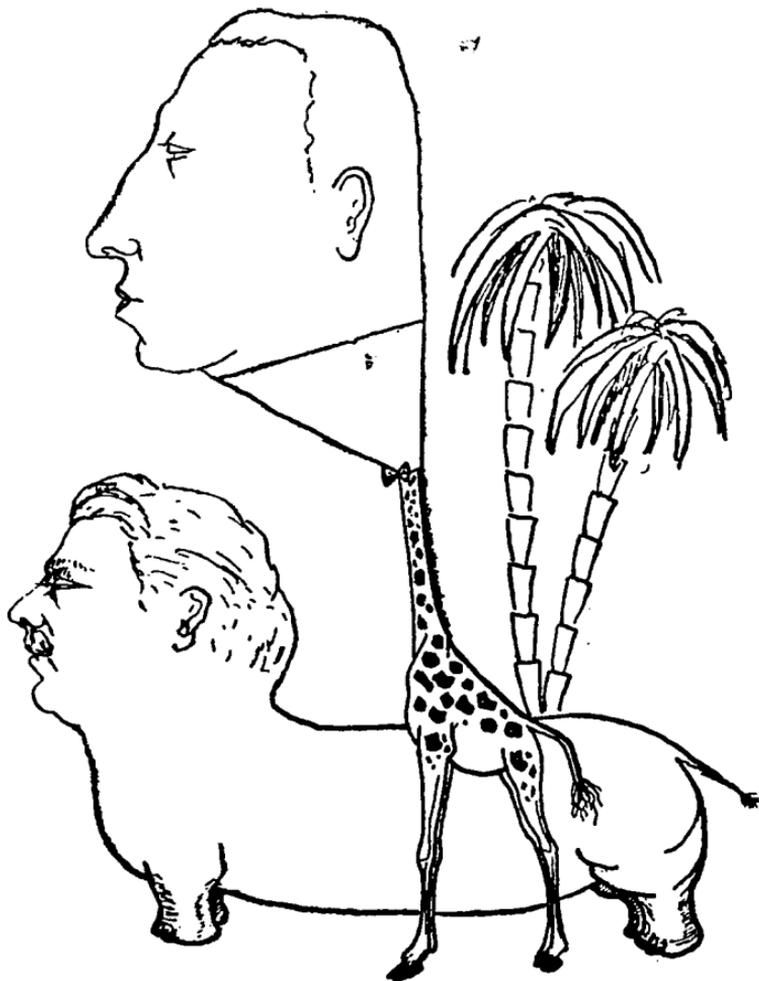
2. — Il vient de signer un engagement de quinze jours avec la patronne du Walhalla de Liège, pour y exécuter la danse des Apaches avec le Gros. Les cent sous lui empruntés aux dernières fêtes de Liège seront décomptés des honoraires.

DJUMM, BOBY.

Maître corbeau, porte-drapeau de la Médecine,
Punchiste.

« Un gros bébé rose, à la mine joufflue, se balladant avec une casquette à trois points, et agitant un drapeau diabolique : cela ajoutait une note fort amusante »

ROBERT QUÉVRIN dit « Le Long ou Boby ».



DJUMM, dit « Boby ».

à ce cortège de jeunesse débordante et de gaité folle. »

Ce fut lors des fêtes du Hainaut à Liège, que la gazette rapportait ces vignes. Vous avez déjà deviné, cher lecteur, que le gros bébé ne fut autre que notre ami Djumm. Pouvait-il être autrement ? Ce cent et dix kilos a-t-il jamais passé par une ville, par des fêtes, sans soulever l'enthousiasme général ?

Il y a trois ans, au tonneau de rentrée, un bleu se faisait remarquer par le nombre fabuleux de verres qu'il vidait à fond en les prenant entre les dents. Du coup les anciens crièrent à la trouvaille et déclarèrent qu'« on en ferait quelque chose ». Mais malheur à nous ! Le glabre nous dépassait et battait tous les records de notre statistique universitaire. (Je ne cite que ses quatre demis Pilsen, vidés en 26 secondes, les trois premiers en 21 secondes, au Ganda, exploit fantastique constaté par Biby, chronométré officiel).

Les tonneaux étaient ratés si Robert n'y était. A ces charmantes séances de la médecine, il faisait souvent les frais de l'amusement. Ce ne fut donc pas étonnant de le voir aux élections suivantes bombardé comitard de la médecine, l'année d'après, membre fondateur et médecin des Corbeaux, Punchiste et le voilà même Maître Corbeau. Et tout cela avec une figure extraordinaire.

Tout à coup un revirement s'opéra : Sorties en bourgeois ; notre héros est coiffé d'un chapeau ; il fait défense aux étudiants d'entrer chez lui le dimanche et le lundi ; visites hebdomadaires au Valentino. Mystère ! En qualité de « poirificateur », je tentai de soulever ce voile et m'amenai donc l'autre jour chez lui vers... midi, l'heure des braves. Après quinze minutes de préparatifs et remise de mon passe-port, je parvins à entrer en cet... antre de turpitude qui lui sert de repaire. (On ne sait jamais ce que ces visites inattendues peuvent signifier, aussi n'y a-t-il rien de tel que les précautions).

« Ah ! c'est toi ? Si matinal ? C'est étonnant ! »
Je viens du cours ! « Ziverer ! »

« Tiens, voilà une houtei-fê ! Tu m'offres l'apéritif ? » — « T'es malade ! Elle est vide ! C'était dimanche hier et alors... ma cousine, vois-tu ! »

La visite de sa cousine ! Voyez donc ! Sa cousine !
« Oui, oui ! c'est bien ! Je comprends ! Mais au fait, je devrais faire ta poire pour l'Almanach ; raconte-moi quelque chose de ta garce de vie. »

Il se dresse sur ses ergots : « N. de D. Fais attention mon vieux ! Car si tu me démolis, je t'écrase. Ma vie d'étudiant tu la connais, quant à l'autre... elle ne te regarde pas. »

(Bigre qu'il est méchant ce jour ! Aurait-il mal aux cheveux, par hasard). Ne souffle pas mot de mes excursions et visites aux travaux du côté de la porte d'Anvers. C'est tout simplement parce que je prends goût aux constructions civiles. Mais saligaud, je te préviens, si jamais tu as le malheur de parler de mes rôles de « piston piston clarinette », tu passeras un mauvais quart d'heure. Il y a des idiots qui prétendent que c'est peu galant : les imbéciles ne connaissent rien de la médecine et ils ne voient pas mon ardeur à étudier l'acoustique à fond et puis, c'est permis... je siffle et je touche du cuivre. Je suis parfois étudiant en médecine, j'ai pris des leçons de danse, données gracieusement par une chère sœur, j'ai fait un parfait professeur suédois à la revue de l'an passé et à la dernière fête des Colonies scolaires une radieuse ballerine dans la danse des Apaches. Et, malheureux, ne parle pas non plus de mon exploit lors de notre voyage en bateau à Terneuzen, à l'occasion des fêtes de la Wallonne : 26 verres de triple à l'aller et je saignai les autres au retour. Tu peux parler aussi des soins que je rends aux camarades, tu en sais quelque chose, de même que le Grand, mon ombre, mon frère ! Combien de fois l'ai-je soigné, calmé, et assisté aux maraudages. L'apache serait dix fois mort sans moi. — Le

restant de tes cheveux se redresserait si tu connaissais la mêlée avec la police chez « Treseke ». J'attrape encore le « kiekevliesch » quand j'y pense. Mais je m'arrête. Tout ton Almanach ne suffirait pas. Tu en as assez n'est-ce pas ! J'ai envie de roupiller, car je n'ai pas eu mon compte. Réfléchis, avant d'écrire, aux conséquences funestes que ta... prose pourrait avoir... sur ta personne. Un homme averti en vaut deux. Allons, à ce soir, au Ganda ».

Sur ce il me remballe. Je vous cite, cher lecteur, cet entretien, au risque d'attraper une fameuse... engueulade et une amende aux Corbeaux pour manquer de respect au « Maître ».

BIDENZINC.

N. B. — Depuis lors il m'a assuré qu'il l'aime et qu'elle l'adore ! C'est vrai !

FERNAND LEROY.

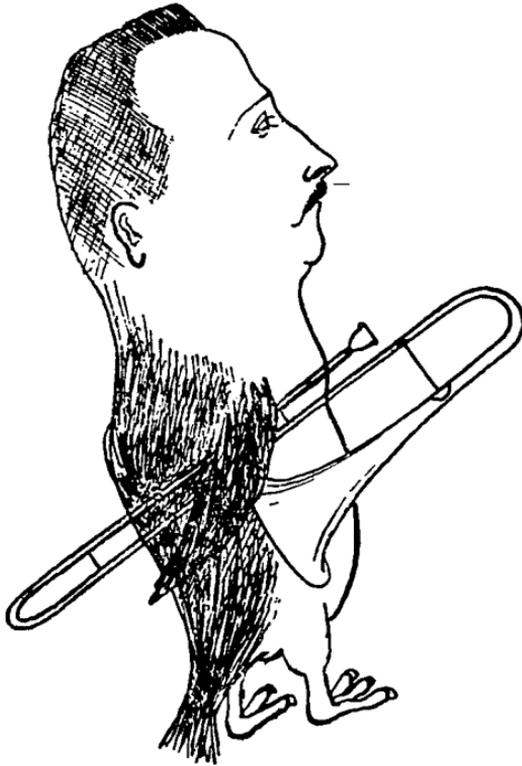
Comme j'ai toujours trouvé dans le camarade Leroy un ami distingué, il ne me déplairait pas de commencer sa « poire » par quelques mots au sujet de la rare distinction qui le caractérise. Mais, aussitôt un de ses amis de me dire : « Ne le mettez pas sur un piédestal ».

Tous les habitués du « Termonde » connaissent ce distingué personnage. Au moment où un plat se présente, quel regard de chien vorace, quel appétit... quelles machoires ! ».

Je veux parler de la douceur de son caractère. On m'arrête en me disant : « Pas de flatterie. Demandez au cher Hansen de ce qu'il y a lieu de penser de ce camarade-gendarme qui, certain soir, sans motif ni raison, s'amusa à lui lancer un verre d'eau à la

tête. Et puis, comment oublier certaines paroles qui, dernièrement, firent tant de bruit ?»

Ainsi donc, multipliant les interviews auprès de



FERNAND LEROY.

ces excellents amis, j'eus l'occasion d'apprendre qu'une bonne fourchette n'est plus de saison et que l'exhubérance, même chez un jeune homme, doit être considérée comme un singulier défaut.

Quoiqu'il en soit, le camarade Leroy nous arrivant de Huy, se fit inscrire comme membre de la « Wallonne » et de la « Générale ».

Pianiste virtuose, camarade excellent et dévoué, il compte bientôt de nombreux amis, et, escaladant les comités avec une rare facilité, se fit octroyer le titre de vice-président des fêtes de la « Générale » (1) et de vice-président de la « Wallonne ». Investi de ces hautes fonctions, il déploya tout son dévouement. Grâce à ses généreux efforts, les membres de ces sociétés assistèrent à des tonneaux inoubliables, d'un cachet particulier, dont la musique était en quelque sorte le principal attrait.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement à la Générale et à la Wallonne des étudiants que le camarade Leroy s'est révélé brillant organisateur de fêtes. En effet, je me souviens avoir lu un compte-rendu d'une fête de « l'Union Wallone » où on lui rendait, à ce titre, le plus chaleureux hommage.



Il estime ses amis — les amis galonnés surtout — et il en est estimé. Partout il compte des amis; parmi les bourgeois comme parmi les étudiants. Et, si certains camarades ne savent lui pardonner, outre son appétit et son exhubérance, la manie d'exhiber — un peu trop fièrement peut-être — des écharpes, ses titres, ses succès, en toute justice, on doit reconnaître que de tous côtés se tendent vers lui des mains fraternelles.

MAXIME.

(1) Il s'était dit qu'ainsi il aurait pu se faire photographier avec les autres comitards.

AARON BERR AISENBUD.

Boris pour les Dames.



Préambule. — Nous prions très humblement le camarade secrétaire de l'Almanach, de ne pas donner trop de coups de ciseaux dans l'histoire du camarade Aisenbud, elle est déjà passablement raccourcie.

Sa personne. — Petit, gros, joufflu, taille médiocre,

nez retroussé, le poil hérissé, les mains dans les poches d'un grand paletot brun qui lui tombe jusqu'aux chevilles, une marche méthodique et mesurée comme un métronome, une moustache en poils de brosse à dents.

Son histoire. — Naquit à Neswige, en Russie, l'an — 169 de la République universelle. Sa naissance provoqua une vive émotion dans tous les milieux réactionnaires, c'était le Messie. Comme ce dernier, d'antique mémoire, il subit l'outrage du bistouri.

Sa prime jeunesse s'écoula au sein de l'orthodoxie juive, dont il se sépara cependant plus tard pour gagner la France, la terre de toutes les libertés. Lyon fut le centre de ses exploits, il étudia l'agriculture, cultiva avec souci la carotte, le poireau et le navet. Un soir de vicissitude, en compagnie d'une douce psyché, il fit un repas de végétarien, mangea énormément de céleris, et perdit sa candide innocence. Boris écouta plus tard les discours du député Jaurès, et combattit les idées de Clémenceau. Ses déboires politiques le firent chercher hospitalité dans notre ville universitaire. Il s'installa successivement en une série de demeures obscures, qui rendirent son caractère essentiellement misanthrope. Il est vrai qu'une courte apparition dans le quartier latin de l'Avenue des Arts, le firent tomber sur certains camarades qui goûtèrent à foison son thé aromatique, ses cigarettes parfumées et qui écoutèrent longuement à la chaleur de son foyer intellectuel, la discussion de ses idées passionnées. Un séjour à la campagne devenait nécessaire, il s'en alla demeurer si loin, si loin, qu'il devait se lever à quatre heures du matin pour se rendre aux cours. Sa science s'alanguit en ces milieux artistiques, sa mélancolie s'accrut, il retourna à l'Avenue des Arts, objet de ses antiques amours. Le voisinage de l'Université et de sa rayonnante lumière en firent le camarade dévoué que nous connaissons.

Ses idées et ses passions. — Pas de collages sérieux,

changeant, ne prend jamais en voyageant que des aller et retour, boit peu, ne boit des liqueurs que lorsque celles-ci lui sont généreusement offertes. Notons toutefois qu'il sirota un nombre considérable de verres de cognac à la réception des Anciens, qu'il joue rarement au Zanzi, car il paie généralement la tournée, mais qu'il est un excellent camarade, digne de toutes les amitiés. Il s'en acquit beaucoup au sein du monde estudiantin.

M. ET A. G.

MAURICE HOSTE,

dit le kapellmeister d'Oostcamp.

Pourquoi diable, fait-on paraître la poire de Hoste? C'est un bon garçon, certes, il a rendu quelques services, certes encore, mais sont-ce là des titres suffisants? Le Grand Maître l'a voulu et je m'incline.

Disons donc banalement et simplement ce qu'est Hoste.

Maurice Hoste naquit, il y a quelque vingt trois ans, à Oostcamp, bourg inféodé au cléricisme, perdu dans les brumeuses campagnes flamandes. Son père y exerce la profession de vétérinaire (Maurice est toujours en bonne santé) et celle moins lucrative de chef de l'opposition libérale. Maurice but le lait d'une saine et plantureuse paysanne : ceci explique son gout très prononcé pour les formes opulentes et les beautés à la « Rubens ». « Il me faut beaucoup pour mon argent » dit-il avec sa logique campagnarde (il ne connaît pas l'amour vénal).

Après avoir fréquenté divers établissements d'éducation, Maurice échoua au collège d'Ath, où il apprit à connaître à fond les principes que plus tard il combattait. En attendant, il y fit la connaissance de la

« secte des poires cuites » d'origine allemande et dont les ramifications s'étendent sur tous les collèges et couvents. Chaste comme tous les paysans, il commença par rosser ceux qui voulaient l'enrôler dans cette



MAURICE HOSTE.

confrérie; sa vigueur le fit surnommer « Goliath » nom dont notre héros se montre très fier, trop fier même car il voulut prouver sa force à un frère surveillant : résultat : expulsion de notre héros.

Arrivé à la boîte, Maurice y passa inaperçu ; inscrit à la Gé, il y fit de rares apparitions, toujours pour protester parce qu'il n'y avait pas de tonneaux l'après-midi. Mais nous étions loin de nous douter que nous avions parmi nous le président de la jeune garde d'Oostcamp, correspondant de « Noord en Zuid », célèbre déjà par ses connaissances politiques et son éloquence. A peine quelques intimes avaient-ils vaguement entendu parler d'un orchestre de tziganes dirigé par Maurice pendant les fêtes communales d'Oostcamp, mais tout cela était très vague.

Maurice se fit connaître lors de la fancy-fair des Colonies. Ce fut une révélation. Il fallait un orchestre et on n'en trouvait pas. Le comité tout entier était sur les dents, quand on vit apparaître un petit bonhomme gros, trapu, légèrement chauve, de gros yeux de cabillaud amoureux, rasé comme un clergyman, qui promet d'être là le jour fixé avec un orchestre complet ; et même un orchestre d'étudiants. On sourit et peu le prirent au sérieux, ils eurent tort. Au moment où le bourgmestre entrait à la fancy-fair, on entendit une cacophonie épouvantable : c'était l'orchestre du kapelmeister Oost'camp, jouant la Brabançonne. Le bruit s'apaisa bientôt et tout finit bien. Les autres morceaux furent exécutés avec brio et les jeunes artistes remportèrent un vrai succès.

Désormais Hoste était connu et même célèbre parmi les étudiants : dès lors sa popularité ne fit que croître. Il prêta son concours à la fête de la Wallonne, y dirigea la revue, fut commissaire de la Générale, et enfin délégué spécial du Droit aux fêtes de Bruxelles.

Ceci nous amène à parler d'Hoste intime. Disons-en vite un peu de bien pour pouvoir ensuite le démolir à notre aise : c'est un chaud copain, serviable et le cœur sur la main, très dévoué, naïf et un peu gobeur. On ne lui connaît pas d'intrigues amoureuses : il fait volontiers parade de son « respect de la femme » on parle, il est vrai, d'une petite vachère oostcampi-

noise, à laquelle il manque, dit-on, de temps en temps, de respect... mais les gens sont si méchants.

Maurice est presbite, cela explique son affection pour tout ce qui est grand : les idées, les principes, les femmes et les numéros. Pour renseignements s'adresser aux camarades Maurice, Léonidas, et André. Le Kapellmeister est parti pour Bruxelles avec l'intention de bien s'amuser et de profiter de sa situation de délégué officiel. Souhaitons-lui de ne pas retomber dans ses peines de « couleur » trop noires...

Signes distinctifs : L'habitude du cheval a exercé une influence oblique sur ses jambes; s'occupe de calculs électoraux : incapable de faire une règle de trois; trouve que les mathématiques sont une bien belle chose; aura un jour sa statue sur la grand' place d'Oostcamp.

Dernières nouvelles : Maurice est revenu de Bruxelles. Le respect que nous devons à nos lecteurs nous défend de parler de ses aventures et des usages différents auxquels il affecta l'écharpe du Droit (il a fallu la faire nettoyer à neuf). Longtemps encore le coq du village ébaudira les jouvencelles du récit de ses prouesses.

SENEX.

HENRI PIRENNE.

Fils de son père, il croit être trop souvent lui-même l'homme éminent auquel il doit le jour. Combatif, de caractère énigmatique et volontaire, il impose ses idées et ne voit que cancre et imbéciles dans ceux qui le contredisent. Je lui reconnais certes une belle intelligence, mais n'oserais assurer que toujours il la met à profit. Le camarade Pirenne, que je connais cependant depuis longtemps, avec lequel j'eus le plaisir de voyager, de voir Paris, de passer des vacan-

ces, reste pour moi un grand point d'interrogation. Il avoue d'ailleurs lui-même, qu'étant un être supérieur, il ne peut être apprécié par le commun des



HENRI PIRENNE.

mortels. La haute conception qu'il a de la vie ne lui permet pas d'être heureux sur terre, dit-il. Et notre héros de continuer : « Quelque Eden eut dû m'abri-

ter. J'y aurais ignoré les turpitudes, les joies vulgaires, les vanités, en un mot la vie infâme, voluptueuse et inutile de l'humanité contemporaine. Mais j'arrête mon interlocuteur, afin de ne pas lasser celui qui aura la curiosité de lire ces lignes. L'almanach en outre, ne doit pas être une psalmodie contant les tristesses de quelque désenchanté. Il doit refléter, au contraire, les joies, narrer les aventures comiques et cueillir dans la vie des poirifiables les élucubrations les plus abracadabrantes.

Et la peinture très concise que je vous fis au début de ces notes pourrait vous faire croire que Pirenne est toujours l'âme chagrine. Détrompez-vous, cher lecteur, et s'il vous arrivait de le rencontrer gesticulant, lançant imprécations de droite et gauche, prêt à faire sauter tout et tous, prenez-le par le bras — mais bien timidement — emmenez-le boire un scotch deux scotchs, trois scotchs, et bientôt il vous trouvera le plus aimable copain qui soit; il ira même jusqu'à abandonner ses projets anarchistes de peur de vous escofier avec le reste de l'humanité souffrante, quitte à reprendre quelques jours après ses sinistres décisions.

Eh oui ! c'est là je crois un sage conseil que je vous donne, jamais je n'ai vu notre brave Henri plus lancé, plus joyeux que dans l'atmosphère du Teniers. Il y devient l'intime de tous et les habitués sentent bien qu'il leur manque quelque chose quand Pirenne n'est pas parmi eux. Sans lui la conversation languit, l'on ne consomme guère et les grandes questions d'actualité ne trouvent plus d'orateurs. Au Teniers, Pirenne est l'oracle et les plus anciens habitués se découvrent dès qu'il est annoncé. Ici comme ailleurs, comme partout, il faut être de son avis, et comme un brave bourgeois osait tout dernièrement combattre son opinion dans l'affaire Ferrer, Henri alla jusqu'à lui adresser les épithètes les moins respectueuses.

Cette algarade fit grand bruit et fut heureusement arrangée à l'amiable... au lavatory.

Et puisque le duel qu'il faillit avoir avec ce vieillard de soixante-dix ans allait éclater à propos de Ferrer, laissez-moi vous dire que Pirenne prit l'initiative de plusieurs manifestations protestataires après l'horrible drame de Montjuich.

Pendant huit jours il s'éleva contre les agissements du gouvernement espagnol. Il prit le rôle d'apôtre et considéra comme un devoir d'instruire de cette question toutes les classes et tous les sexes.

S'il vous est arrivé de le rencontrer entouré d'un essaim de gracieuses et d'aimables personnes, n'allez pas émettre un jugement téméraire : Pirenne entretenait ses élèves de quelque problème social ou philosophique !... Même parmi ses disciples, il rencontre quelquefois de l'opposition : brouille s'ensuit régulièrement ; mais bientôt son bon cœur le fait revenir, pour achever l'éducation de ces âmes simples.

Mais j'ai tort de faire ici un panégyrique de mon héros et d'oublier que je suis le collaborateur d'une galerie de poires. L'admiration du lecteur tombera vite quand je lui aurai conté la théorie nouvelle de notre apôtre sur une de nos plus importantes matières pénales.

Pirenne se demande si, loin de punir l'infanticide, l'avortement, il ne conviendrait pas plutôt d'encourager les crimes susdits. « Le pauvre gosse qui vient au monde », clamait-il l'autre jour, « a déjà le malheur qui le guette et, tandis que sa mère le berce aux sons d'une exquise chanson, les soucis et les misères ont déjà trouvé en lui une proie nouvelle. Je suis accablé de pitié quand je rencontre ces êtres malheureux, et aussitôt une indicible tristesse s'empare de toute ma personne. »

Peut-être nous sera-t-il donné de l'entendre un jour défendre publiquement cette thèse et de le voir proposer une loi en ce sens. Je doute fort qu'il y soulève les acclamations qu'il eut l'heur de connaître à ses examens.

Car Pirenne, vous n'en doutez pas, ne voit qu'un jeu, une distraction, dans les épreuves académiques et les professeurs regretteront certes de voir disparaître ce très brillant étudiant. Il a d'ailleurs toutes les qualités voulues pour obtenir des grades : incroyable bagout, culture littéraire, audace enviable, tendances spirituelles qui font qu'avec des connaissances relatives sur les matières enseignées, il faut s'attendre à le voir l'une fois ou l'autre rouler ses examinateurs.

Sans pouvoir être cité comme exemple de modestie, nous l'avons dit plus haut, Henri n'a cependant jamais voulu accepter un poste en vue dans nos corporations estudiantines; une fois seulement il voulut fonder un cercle et en accepter la présidence. Cela ne lui réussit pas, car six mois à peine après l'installation, on avait déjà oublié le nom de la société. Il se dévoue toutefois à toutes nos entreprises et nous accorde, quoique généralement dans la dèche, son concours désintéressé.

Ces temps encore, la fête des colonies lui prit tous ses loisirs!!!!

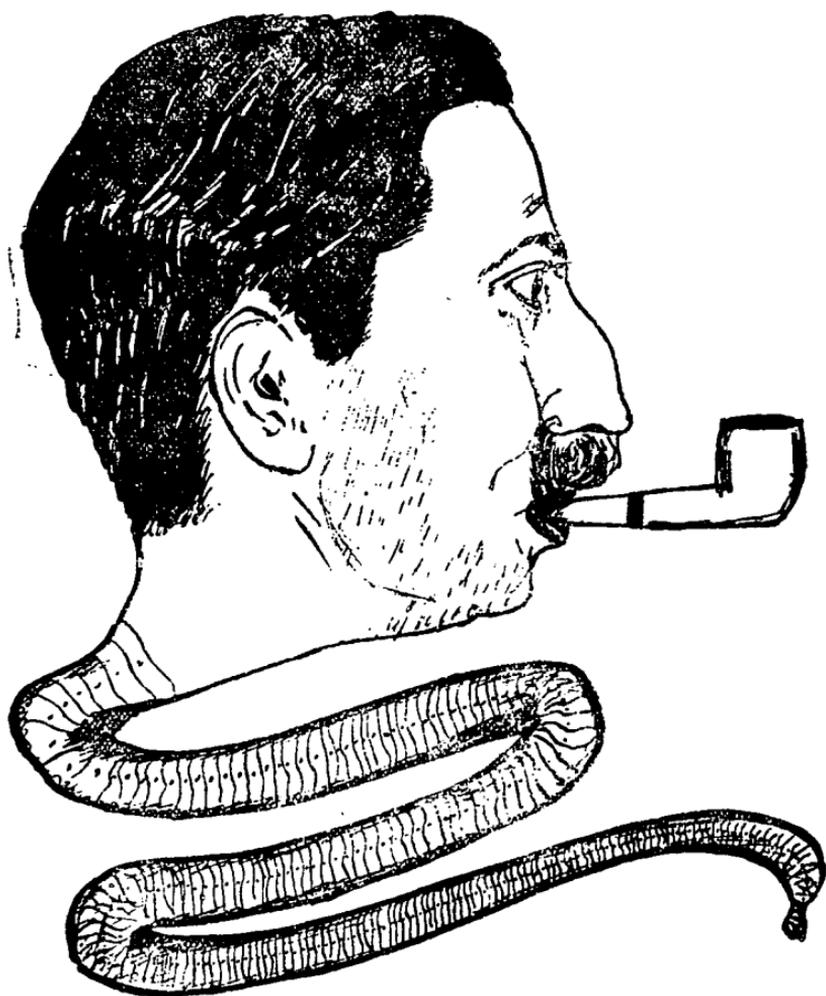
Au fond, vous le voyez, Pirenne est un élément précieux en même temps qu'une nature étrange. La joie se peint sur nos visages en le rencontrant, convaincus que nous sommes de rire tout notre soul. Aussi souhaitons-nous de ne pas voir se réaliser l'hypothèse, envisagée par un de ses interlocuteurs, qui lui disait au cours d'une discussion : Que feriez-vous donc, vous, si l'on vous trouait la caboche de douze balles ?

Flegmatique, Pirenne répondit : « J'effrayerais mes bourreaux par mon silence »

—!!!

Puissions-nous le plus longtemps possible vivre dans l'intimité de cet original camarade et connaître encore en sa société bien des heures joyeuses !

GÉO.



PAUL MARDULYN

PAUL MARDULYN
surnommé « Le Worm ».

Membre influent des Caviars.

Il fit son entrée dans la vie universitaire avec son inséparable copain Jos. Toujours ils étaient ensemble; ils dévoraient des ouvrages de science, tournaient les pages par distraction et finissaient par avoir appris quelques lignes, se déclarant fort satisfaits de leur besogne. Inutile de dire que le reste du temps se passait à fumer, à boire, à rigoler, et surtout à faire des farces, sport dans lequel son compagnon excellait. Ils avaient des idées funambulesques, amenaient dans leur quartier des chiens trouvés dans la rue, les soumettaient à un lavage énergique suivi d'un siphonnage violent, ce qui ne plaisait pas trop à la patronne.

A cette célèbre phalange vint bientôt s'ajouter « de linge Chârel », connaissance de vieille date, et ce furent alors de délicieuses agappes. Il fallait surtout viser à l'économie, les étudiants étant à cette époque fort peu rétribués, malgré la cherté de la vie. Sous ce prétexte, de lugubres chasses aux grenouilles étaient organisées et se terminaient par de véritables festins de Balthazar; les cuisses, arrosées du cru paternel, auraient certes fait les délices du plus fin gourmet du pays; malheureusement ces repas pantagruéliques se prolongeaient, et l'on était étonné, le lendemain, de constater que la tête était de bois et que les écus, les beaux écus économisés, avaient comme par enchantement déserté le gousset. Alors, il fallait songer à vivre encore plus chichement. La mère trouvait que l'on faisait une consommation énorme de confitures, le père trouvait que l'on buvait beaucoup de vin et « Chârel » trouvait que c'était embêtant de tomber toujours sur les profs, des pains français sous

les bras. Cette vie de Bohème (car je passe les soirées inoubliables qui se passèrent au quartier) prit fin lors du départ du camarade Wyckmans.

Notre héros fit alors son entrée solennelle dans la célèbre confrérie des Caviars, et devint l'inséparable auditeur des théories idéales sur l'amour, du copain Schul. Il suivit celui-ci dans la bonne voie du travail (méthode extra-rapide Pitje) et des vadrouilles dont une des plus sinistres, racontée dans un ouvrage précédent, se termina par une collision avec les jeunes gantois.

Ses amours ? très calmes, se pratiquant surtout en ville étrangère; il s'obstine à rejeter les avances amoureuses des vierges gantoises (elles sont légion) plutôt par indolence que pour une autre raison. Il change de quartier comme de chemise, trouve bon tout ce qui plaît aux autres et ne contredira jamais personne, si ce n'est pour se payer sa tête. Actuellement, il passe son temps chez le camarade « La loque », qui le gave de biscuits et de gâteaux.

Il avait jadis le grand art de faire rager son ami Pitje et essuya, après une vive discussion, cette conclusion sévère : « Après tout, tu n'es qu'un imbécile ».

Bref, un bon copain, estimé par tout le monde, et que l'on verra avec regret quitter cette bonne ville de Gand où il passa de si joyeux moments.

SELRAHC.

MAX NEIRYNCK.

Commissaire des Colonies scolaires,
Ex-Bibliothécaire de la Générale.

« Comment donc ! les veilleurs ! mais ils sont char-
nants, ce sont des camarades ; il suffit de les connaître
un peu pour leur accorder toute notre sympathie ;
je les connais depuis longtemps, moi... »



Et celui qui parle ainsi se trouve déjà devant un digne policier, l'aborde familièrement; et une main posée sur l'épaule de son interlocuteur, l'autre gesticulant avec conviction, il proclame au naïf représentant de l'autorité publique, le respect et l'amitié des étudiants à l'égard de la police.

Ce bruyant personnage n'est autre que le camarade Max Neyrinck, sortant d'un tonneau à la Générale, et apercevant, devant la Maison, une escouade de veilleurs chargés de tempérer nos trop tapageurs épanchements.

Nourissant pour la gent policière une haine profonde et raisonnée, il s'en voudrait de ne pas s'amuser aux dépens de ces individus, dont l'assiduité à accompagner nos casquettes, l'importune dans ses pérégrinations nocturnes.

Car Max aime de sortir la nuit.

Entré, il y a quelque trois ans, dans la vie universitaire, plein d'admiration pour les vieilles traditions, il prit aussitôt la noble résolution de passer joyeusement ses années d'étudiant, qui, paraît-il, sont les meilleures de notre existence.

Aussi le rencontre-t-on à toute heure du jour et de la nuit; mais personne ne soupçonnerait en ce jeune homme correct, déambulant le jour dans les grandes artères, celui qui, la nuit, explore les sombres quartiers de la bonne ville de Gand, à la recherche d'un plaisir nouveau, d'une bonne blague à faire au détriment d'un paisible bourgeois. Il faudrait le suivre, le soir, lorsque, accompagné de trois ou quatre camarades de sa trempe, il organise une de ces sorties mémorables : les rues sont désertes (tout se ferme si tôt à Gand!) mais on se promène quand même : qui sait ce que l'on rencontrera?

Voici, par exemple, au Marché aux Grains, un cocher dormant dans son sapin. Comment! dormir à cette heure, est-ce concevable!

« Hé, cocher, debout, vite au Cercle! »

En cinq secs, l'homme est réveillé, du moins autant qu'il peut l'être, car de copieuses libations l'ont plongé dans un état inquiétant pour sa raison. — En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, le véhicule est envahi : l'inséparable Léon est déjà installé sur le siège, le fouet en main, les autres grimpent à l'intérieur tandis que le digne bonhomme se creuse la cervelle pour comprendre comment on peut entrer à quinze dans sa guimbarde (le brave automédon ne s'était pas aperçu de ce que, entrant par l'une des portières, nous sortions par l'autre).

L'arrivée de clients sérieux mit fin à cet incident.

Un matin (il était environ trois heures) il promenait tristement son désespoir de voir tout fermé, lorsqu'une idée géniale naquit sous le crâne d'un de ses copains. Rien n'était plus ouvert ? Erreur : et la gare donc, elle ne se ferme jamais.

Et les voilà partis, à une dizaine, sans plus réfléchir; arrivés à la gare, ils y font une entrée sensationnelle autant que bruyante au milieu du personnel amusé, peu habitué d'ailleurs à une animation aussi matinale. — Aussitôt les opérations commencent : les quais sont transformés en champ de course où roulent avec fracas des charrettes à bras trouvées çà et là, et poussées vigoureusement; les portières des wagons sont ouvertes et fermées avec bruit, l'immense hall retentit de cris nombreux et variés, tandis que le jeune Max souffle avec furie dans une trompette de manœuvre, enlevée à un ouvrier. — Au bout d'une demie-heure, fatigués par ces exercices violents, ils quittèrent la gare, parfaitement calmes, et vont envoyer à Léon, qui venait de les quitter une demi-heure auparavant, un télégramme urgent lui souhaitant la bonne nuit.

Mais les choses ne se passent pas toujours sans complications : la police, indiscreète par profession, vient souvent se mêler, sans aucune invitation, à la bande joyeuse; habituée à faire, sans se gêner, des

remarques tout à fait déplacées, elle sème la discorde dans ce groupe hétérogène, qui, toujours, finit par se mettre d'accord dans certain établissement du Marché aux poulets. Max, ayant un jour participé à une de ces explications orageuses, fut entraîné, avec une dizaine de ses copains, à la permanence; et, n'eût été d'influentes relations de famille avec le commissaire, on l'aurait certainement envoyé dans les environs de la gendarmerie, y réfléchir à ses déboires passés, et à sa gloire future.

Max aime les bals de la Générale, il les aime parce qu'on y voit de l'animation, parce qu'on y chante, parce qu'on y danse (parfois très sérieusement) et aussi, détail important, parce qu'on y donne du punch.

Calme au début, il s'anime peu à peu, et bientôt on le voit se démener comme un diable dansant une sarabande effrénée, tout en chantant avec conviction ses opinions politiques. Mais voilà qu'arrive le punch; or, je vous le disais, Max l'apprécie hautement, et comme la liqueur est bonne, on le voit boire avec délices. Et bientôt les phénomènes changent; Max ne danse plus, mais il circule de groupe en groupe, tout seul, et parle, parle, avec une volubilité qu'on ne lui connaissait guère... L'objet de ses discours? Que vous dirais-je, ou plutôt que pouvez-vous attendre d'un esprit où le punch a produit une horrible mixture de politique et de ponts, d'intégrales et de danses?.....

Ces temps ne sont plus. La loi fatale a frappé notre ami. Max devient vieux. Tous ces faits ne sont plus que de l'histoire, et on se complait déjà parfois à se les rappeler.

Dans les cercles d'étudiants, on ne le voit plus guère; comitant sérieux et dévoué il y a deux ans, son attachement se refroidit tout-à-coup l'année passée (les mauvaises langues prétendent même qu'il ne fait plus grand chose de bon). Actuellement il disparaît complètement. Mais ne croyez pas que Max se soit rangé

dans cette catégorie d'êtres insipides appelés bloqueurs; quoique passant régulièrement ses examens, il ne le fut jamais, et ne le sera jamais; mais alors, me direz-vous, que fait-il? Malgré toute l'envie que j'ai de démolir complètement ma victime dans l'estime publique, je ne saurais le dire, mais ce qui est certain, c'est qu'on peut le voir tous les soirs, avec une ponctualité étonnante, se promener du côté de la porte de Courtrai, toujours calme et indifférent, avec l'apparence d'un honnête et bon bourgeois regagnant tranquillement son domicile conjugal.

M.

MAURICE VANDERSCHUEREN.

Ex-président de la Fédération,
Ex-vice-président de la Wallonne,
Ex-vice-président des Rationalistes.

J'ai soif! s'écria le camarade Vanderschueren au milieu d'un tonitrûment d'exclamations en thousiastes.

En juin, nous eûmes l'heur de recevoir la visite de camarades Versaillais, et il sembla tout naturel aux étudiants de faire un match franco-belge. Maurice sortit vainqueur du tournoi après trois épreuves éliminatoires, chacune d'un verre à fond.

J'ai soif! répéta-t-il à l'assemblée ébahie de tant de capacité stomacale! Et derechef, un consciencieux triple s'engouffra dans le tonneau des Danaïdes.

L'on trotta bientôt par les rues de la ville afin de procéder à la visite des cafés ouverts jusqu'aux heures claires. Notre héros fut partout prodigue d'éloquence, ses discours chaleureux à la France, à l'entente franco-belge, à la chute du cléricanisme, furent ce soir-là particulièrement nombreux, et chaque fois accompagnés de quelque liquide désaltérant.

Les camarades français n'oublieront jamais la soif inaltérable, les yeux rêveurs, la moustache conqué-



MAURICE VANDERSCHUEREN.

rante, la barbe blonde, le sourire hilarant et la face réjouie de ce champion de la Triple.

Wallon wallonisant, notre camarade l'est à outrance. Il se distingua de façon inoubliable après la représentation des « Bouffons », donnée avec le concours de Sarah à l'antique voix d'or. Maurice, attendri, à n'en pas douter, par le récit du « Vent » (le vent dessèche, fait boire, et Maurice était... joyeux) devint tout d'un coup d'un lyrisme et d'un chauvinisme uniques dans les annales estudiantines : à la sortie de l'artiste, il suivit le carrosse en criant : « Vive Sarah » ! A bas la calotte ! Vive Sarah ! Vive Combes ! Vive la France ! » Il fut chaudement acclamé.

Chose extraordinaire, quoique le camarade Vander-schueren fut un membre assidu de nos tonneaux et un chef de vadrouille attitré, jamais la ville de Gand, si hospitalière pour les Etudiants, ne l'ébergea en son riche hôtel du Rolleke. Au contraire, il en rendit plusieurs à la liberté.

Parmi les hauts faits de Maurice, citons une promenade en traîneau depuis la gare du Sud jusqu'au fin fond de la chaussée de Courtrai, sur un tapis de neige fraîchement tombée.

Nous nous souvenons encore avec effroi, qu'il fut un jour sur le point d'attraper une décharge de plomb en voulant prendre d'assaut le château de Laerne.

Au retour, voulant faire sur le char-à-bancs une démonstration chorégraphique, il la continua sur la chaussée en « rigolant comme une petite baleine ». Le lendemain, on le vit au cours frais et rose, affichant pour tout alibi un billet de tram.

Maurice n'a pas peur ; un certain soir, on lui envoya quelque vieux roquet dans les jambes ; il ne trouva rien de mieux que d'arracher plusieurs sonnettes et de réveiller tout un quartier, aux fins de se débarasser de cet aboyeur gênant à crocs et à griffes. La pharmacienne de l'endroit lui prodigua ses soins vigilants.

Profond libéral, Vanderschueren a les idées larges et dirigées par un tempérament d'orateur coloré et

vibrant. Tranchant toutes les questions depuis sa première année d'Université, il reçut le glorieux surnom de « Ministre ». Depuis lors son amitié avec le « Maieur » est devenue légendaire.

Que le bonheur vous arrive de rencontrer Maurice, il vous paiera bénévolement un verre; mais tâchez que ce soit tout prêt de chez lui, sinon, qu'une route longue vous sépare de son home, route jalonnée de multiples débits de boisson, vous ne manquerez de les visiter tous avec lui.

Ajoutons enfin que la meilleure partie de ses affections se porte aujourd'hui vers la France, et ces lointains amours font de lui un étudiant assidu aux cours. Nous le verrons certainement docteur en droit cette année. N'eut-il pas toujours le rare talent de passer avec élégance les examens difficiles, dédaignant les épreuves faciles? Il retournera alors dans sa bonne ville de Renaix, où il continuera à défendre les principes, qui furent l'enthousiasme de sa jeunesse.

Tel est le camarade Vanderschueren : ardent libéral, Wallonisant, libre-penseur, et excellent ami; il ne nous en voudra pas d'avoir esquissé ses traits caractéristiques en les chargeant un peu.

A. G.

BRUXELLES.

UNE VIE.

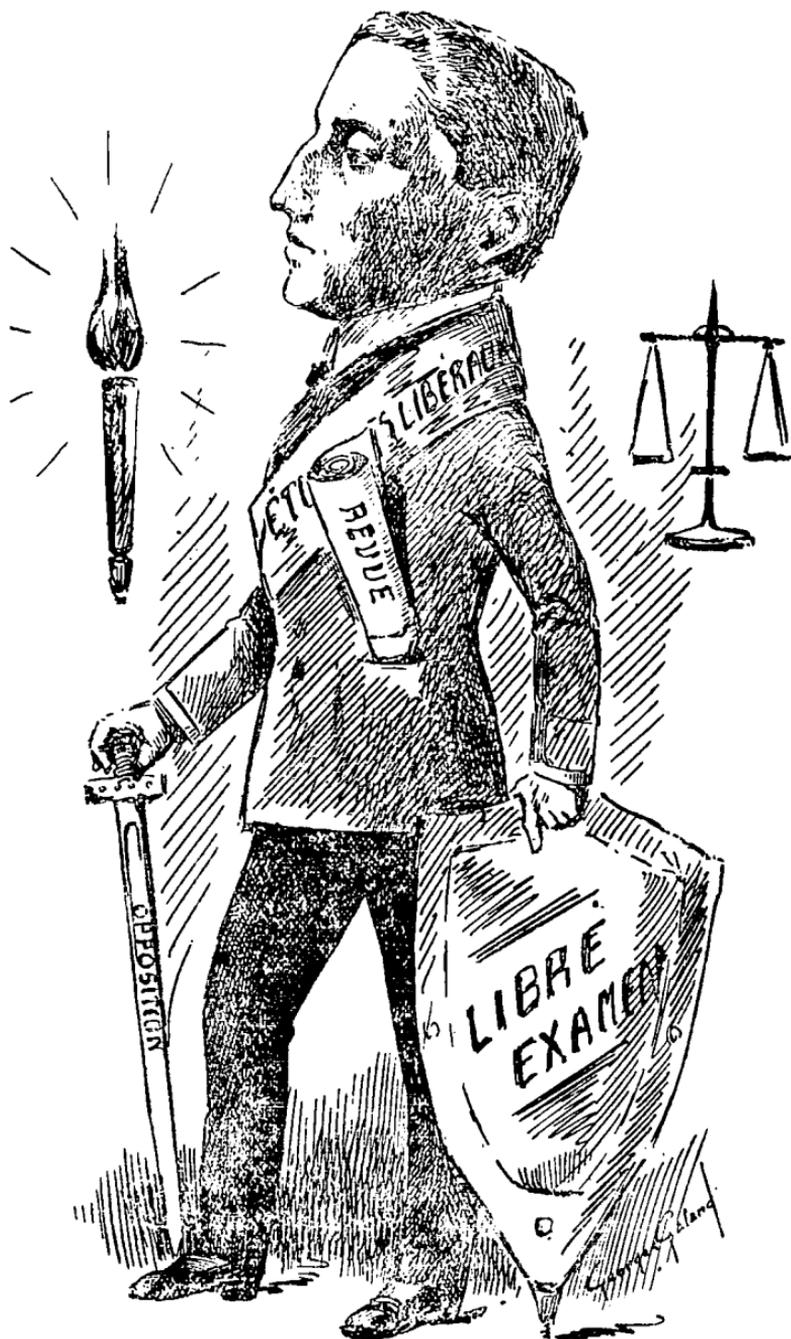
WILLY VAN REMOORTEL.

Avant d'esquisser la biographie du plus impopulaire, du plus bruyant, du plus audacieux des types universitaires bruxellois de l'heure présente, j'ai longuement réfléchi, embarrassé par une vétille ! Comment intituler cet article... nécrologique — car, estudiantinement, Van Remoortel n'existe plus — ? D'aucuns me suggéraient, « Grandeur et Décadence d'un comitard arriviste » ; « le Grand chef de l'encombrante Tribu des adorateurs de Poires » ; « le Règne d'un Ostrogoth ». Cela me paraissait ronflant et ressembler à du Van Remoortel authentique, et modestement, j'ai choisi un titre moins prétentieux, qui me permettra de vous présenter, chronologiquement, l'étudiant dernier bateau.

Allons-y donc, et narrons simplement les épisodes saillants d'« Une Vie ».

*
* *
*

1906. Une mélancolique matinée d'octobre. Le train d'Anvers déverse sur Bruxelles la cohue vantarde et particulariste des « métropolitains ». De cette foule



WILLY VAN REMOORTEL.

s'échappe, coiffé de la casquette encore vierge, un grand garçon dégingandé, imberbe, content de sa personne et qui gesticule comme le moulin de Rollinat. C'est Willy qui, un formidable gourdin dans sa dextre nerveuse, marche à la conquête de Bruxelles.

En attendant, il se contente d'assailir l'Université, où, jeune bleu à boucan, il se fait rapidement remarquer en 1^{re} philo ! Diable ! il est d'Anvers — Antwerpen boven, N. de D. —, mesure 1^m75 et gueule comme un putois. Sur le nombril, il s'est fait tatouer une devise symbolique : « J'essaie tout ». On devine le camarade féroce arriviste. Fils de pharmacien, il se fiche de nos fioles, et, ceci est tout à son avantage, de celle des profs. Il saisit immédiatement la portée du cours de Perga : dans le jeu des interruptions, pornographiques surtout, il dame le pion à n'importe qui. Sa réputation grandit à l'inverse de sa moralité. De sensationnelles vadrouilles le dépucèlent. Il s'affirme chansonnier graveleux et se fait bombarder Grand Prêtre et Porte-drapeau du Kuklos Libous. Les Anversois, toujours férus de leurs compatriotes, — re Antwerpen boven, N. de D. — l'appellent au poste important, mais purement honorifique, de secrétaire de leur cercle. L'ascension commence.

1907. Van Remoortel entre dans la « carrière ». Secrétaire du cercle de Philosophie, Vice-président de l'A. G. tout lui permet d'aspirer aux plus hautes destinées. Et le voilà qui agit en conséquence, se souvenant de : « l'homme absurde est celui qui ne change jamais ». Willy, en fait de credo politique, n'avait — je jurerais qu'il n'a pas changé encore. — que : « A bas la Calotte » ! « Le peuple, voilà l'ennemi » ! « Vive Delvaux » ! Soudain, on le voit arborer des lavallières plébéennes. Il fréquente la rue Haute, et tient des propos incohérents : « la plèbe » ; « démocratie » ; « N... de D... » ; « démocratique » ; « à mort » ; « Joseph II, voilà l'anticlérical »... Un de ses amis nous confie que Van Remoortel s'essaye à la démago-

gie. On arrive par tous les moyens, surtout quand on sait jouer du tam-tam.

En 1908, nouvelle étape ! Les étudiants en droit, soucieux avant tout de la grandeur et de la dignité basochiennes, le nomment président de leur Cercle. Willy est à la hauteur. Il ne met plus de bornes à ses impétueuses fantaisies, à son humeur vagabonde et fantasque qui le véhiculent aux quatre coins de Bruxelles. En des pérégrinations mouvementées, il subit 200 interrogatoires variés dans les différents commissariats de la capitale. C'est l'époque la plus brillante de son existence aventureuse. Le coup de tisonnier du Rathskeller, l'histoire du commissaire de police ferré sur son latin, et qui comprend Willy débitant une « crasse » dans la langue chère aux palefreniers d'Auguste, achèvent de consacrer sa réputation. Les Bleus l'admirent.

Il escalade la vice-présidence des Libéraux, et croit venue l'heure de faire une Joyeuse Entrée quelque part. Armé du pépin paternel, flanqué de son violon et de son encensoir, il quitte la métropole... Il vient errer quelques jours du côté de la rue St-Laurent, puis on le retrouve chez les Ukkeleers — oh ! le sukkeleer ! — Les mauvaises langues prétendirent qu'on le rapprochait de l'asile d'aliénés, mais nous fîmes bon marché de cette bourde absurde, et Van Remoortel nous parut plus intéressant que jamais.

Hélas ! ce changement de domicile causa sa perte. Petites causes, grands effets. C'est toute la logique des choses.

Sa démagogie se noie au contact du bourgeoisisme ucclois. Willy veut implanter au Droit des mœurs nouvelles. Vous souvenez-vous du fameux banquet basochien, où l'habit de rigueur connut les sarcasmes acérés du populaire ? La queue de morue et les Etudiants !! Van Ré ! Van Ré !!

Mais passons, abandonnons les souvenirs qui nous reviennent en foule, et disons quelques mots des

éclipses successives de cette étoile universitaire... filante.

En octobre, l'Echo des Etudiants devient d'un « pontife » à momifier ses lecteurs. Quelques abonnés, — hélas ! j'ai vogué sur cette barque folle — lui déclarent la guerre. On fonde un journal. Van Remoortel en est, avec le grand de Péron, feu Wittmann, et le plus remarquable spécimen de Hougaerde, Stes, avocat stagiaire et homme grave à l'heure où paraissent ces pages fugitives. Grande animation au Ballon, à la « Boîte ».

Van Remoortel se cavale dans tous les coins, de Péron gueule, Stes élabore des statuts. « Bruxelles-Universitaire » voit le jour. Hélas ! Hélas ! On constate que Stes, sournois comme un Flamand qu'il est, n'a imprimé que ses statuts, ou presque... La discorde se met au camp d'Agramant, et bientôt s'exaspère... Chute retentissante. Bruxelles-Universitaire, né viable, meurt aussitôt. De Péron casque 130 francs, et devient l'heureux possesseur des 600 numéros non écoulés.

(N. de l. R. : le président de l'A. G. nous prie d'avertir le public qu'il bazarde à vil prix la collection entière). Il serait particulièrement satisfait de rentrer dans ses fonds, et de se débarrasser de reliques plutôt... douloureuses.

Van Re. est mis en goût par cet essai journalistique. Il faut si peu pour l'orienter vers un pôle quelconque ! Il s'adonne à la littérature... Un beau jour il nous annonce une revue universitaire.

Ohé ! étudiants de tout poil, carabins, basochiens, Bézuquets, truands de plume, coureurs de jupes, manants et buveurs éhontés, vous souvient-il du vieil Elsenenberg de burlesque mémoire ? Il est certain que vous n'avez pas oublié cette soirée mémorable, où le Théâtre flamand fut une cour du roi Pétaud admirablement réussie !

Avant la représentation, c'est la fièvre. On soup-

çonne Willy de viser à la présidence de la Générale. Les « plus informés » prétendent que la revue sera militariste et congophile. (Wittmann m'a toujours affirmé que Van Ré avait touché le vil métal du Bureau de la Presse).

Pour le vieil Elsenenberg — un soir, t'en souvient-il — toute l'Université est mobilisée au Théâtre Flamand. La foule est houleuse, bruyante, mais gaie. Les échos flamingants vibrent joyeusement aux accents des airs estudiantins. Le rideau se lève... Après un prologue très... potable, le décor change et les cervelles se brouillent. Pensez donc. De Bruxelles à Boma, de Boma à Uccle, nous assistons aux insipides aventures d'un étudiant congolais, — Sousou Bakala, c'est ton frère, dis, Van Re? — le tout assaisonné de tirades militaristes et de romances gâteuses à émerveiller le plus bourgeois de tous les Jeanjeans de la bourgeoisie! La salle trépigne. Décidément, le Van Remoortel, c'est de la contrebande! O Garnir, quelle chute! Soudain, la Pétaudière s'échauffe. Des allusions scabreuses déchaînent la tempête. On hurle; aux galeries, un moulin à café scande une ritournelle grinçante; les hoestrings pleuvent du paradis. Généreusement, on s'engueule, on se décoche des invectives et des projectiles. C'est un spectacle animé, aussi vivant que la Revue est soporifique. Et celle-ci s'achève dans un charivari qui fait songer aux séances à boucan d'une chambre hongroise de naguère!

Résultat inespéré: 700 francs de bénéfices à la Générale, des comptes-rendus élogieux de la Presse, et, dans la salle, une fantastique récolte de harengs saurs et de sardines. Sur la scène, quatorze maqueaux jouaient revue...

1909. Croyez-vous qu'après cette cuisante aventure Van Remoortel se fait trappiste ou va dessécher des marécages? Ah! ouiche! Un poll sans poll — car Willy est aussi alleie au Pôle — l'élite président des Libéraux. Aussitôt, Van Re- veut jouer son impera-

tor — Mon ami Petitjean, un infect calembouriste, s'obstine à m'épeler : son impair à tort... Oh ! ma tête ! —. Il fonde le Club des Raies Mortelles, ou des Individus, c'est à dire des Ostrogoths que l'on catalogue comme des momies ou des morceaux de la Sainte-Croix ! Il s'entoure de bleus, de poires à jus, d'arrivistes et d'intellectuels frelatés. C'est l'apothéose. Dans les couloirs, au Ballon, partout, Willy pérore, approuvé par le murmure élogieux de quatorze « Individus ». Son élégance anglaise donne le ton à dix-sept bleus en mal de gobisme. Il gravira les derniers échelons pour s'asseoir au faite des grandeurs estudiantines.

Hélas ! la Roche Tarpéenne est près du Capitole.

A la rentrée d'octobre, une coalition « wallonne, médicale et dégoûtée » fait de l'obstruction. Willy démissionne, se ressaisit, et veut malgré tout recourir au Poll — sans calembour —. La lutte est ardente, avec des phases imprévues. Les libéraux voient s'abouler au vote d'illustres inconnus, des musiciens, des fournisseurs, le taylor de Willy, les acteurs du Théâtre Flamand, un artiste capillaire échappé de St-Gilles. Et cependant, Van Re. est blackboulé. Deux jours après, on lui fait au Droit un enterrement solennel, qui n'aura pas de seconde édition.

Car Van Re. est dégoûté. Enfin ! Il y a mis le temps, certes, mais le proverbe l'absout ! Mieux vaut tard... Les sceptiques prétendent qu'il essayera encore de remonter au pinacle, sur les épaules des bleus de demain. Nous ne les croyons plus !

Il cultivera ses laitues, en attendant...

En attendant qu'il devienne conservateur, lorsqu'il aura quelque chose à conserver, nous le retrouverons, croyez-m'en, dans un Conservatoire ou dans une maison de conserves, s'il n'entre pas quand même au Barreau ! C'est qu'il pourrait bien nous damer le pion. Déjà très prévoyant, très pratique, il se fait bâtir une maison rue aux Laines, devant le Palais de Justice :

Sterkval, l'auteur des calicots célèbres, se tient à sa disposition pour juillet 1911, afin de peinturlurer l'habitation nouvelle de réclames vanremoortellistes... Je parie six contre un, que Willy parviendra, au Palais !

Pour terminer cette biographie, à la fois si longue et si courte, pénétrons plus intimement notre sujet.

Van Remoortel est flirteur. Il a frôlé toutes les étudiantes. Sa moralité est assez élastique. Cependant, on ne lui connaît pas de vices contre nature ; il n'est ni satyre, ni germanophile — au lit soit qui mal y pense.

Il professe la haine du Bourgeois, qu'il fréquente, flatte, tape et débauche. Violoniste, gymnasiarque, nombriliste convaincu, on se l'arrache dans les sociétés où foisonnent les jeunes filles à marier.

Il a de l'audace à revendre, mais n'a jamais contrevenu à l'article 373 du Code Pénal.

Enfin, il mange volontiers des bonbons, sans doute par habitude de la jujube paternelle. Il boit bien et boustifaille à proportion.

En somme, un type comme il en faut, intelligent, boute-en-train, et bon camarade. Je le reconnais d'autant plus volontiers que j'ai dû l'esquinter dans cette étude, et que je n'ai pas manqué d'applaudir à ses dégringolades retentissantes, tout en restant son loyal copain.

Qu'il vive en paix désormais, loin des fluctuations de la popularité et que les buses lui soient légères ! Depuis trois ans, il a trop défrayé les chroniques universitaires ; sa vie d'étudiant fut trop remplie !

Nous lui conseillons, amicalement, le repos, le bro-mure et les douches.

ROGER BONTEMPS.

GEORGES QUIGNON.

Un long nez planté de travers sur une face pâle, une courte barbe blonde en éventail, et au dessus de celà, deux yeux bleus et vifs qui vous percent d'un regard froid, tel est Georges Quignon.

Je ne sais où il naquit et j'ignore son âge. Mais voici quatorze ans que je le connus sur les bancs de l'Athénée de Mons, où il faisait notre joie et le désespoir de ses professeurs. Car c'était un fier cancre à cette époque. Dire le nombre d'heure de retenue qui lui déferlèrent sur la tête serait impossible. De lui le vocable « immaculée composition » en quoi il excellait. Ce fut lui encore qui, en rhétorique, au milieu de l'assoupissement général provoqué par la lecture monotone des textes, se mit tout à coup à pousser un hurlement épouvantable qui nous réveilla tous et fit sursauter le professeur dans sa chaire. Les suites de cet acte mémorable furent désastreuses, mais ne l'empêchèrent pas d'entrer à l'Université. A peine entré à la section des sciences, il en fut nommé portedrapeau, fonction qu'il remplit avec hauteur. Dès lors, les comités se le disputent. Successivement vice-président de la section de médecine, puis délégué à l'A. G., membre du comité des fêtes, il préside maintenant aux destinées du cercle Borain (scie soit-il); président ferme et énergique, il n'est pas ennemi de la joie, et quand la bière l'a rendu plus expansif, il chante et rit plus que les autres. Possède un talent de danseur léger et de mime émérite. Qui ne se souvient de son « Pas du Poignard », de la « Descente des Wallons en ville » et des danses Sada-Yacco ? Quin i'n d'a pu, Yacco. On dit qu'il est en train de préparer un numéro sensationnel « Le voyage du Prince Albert au Congo ». Jadis, il joua dans « L'Echo des Platanes » et obtint un vif succès dans son rôle de soldat Romain.

Ce fut lui qui fonda une secte nouvelle « les telolecithes gastrulaires » destinée à épater le bourgeois, mais qui n'eut que l'existence éphémère d'une ligue primitive.

Mais ce en quoi Quignon excelle, c'est dans la causerie. Ce qu'il a lu de bouquins est effrayant; ce qu'il en a retenu l'est encore bien plus. Tous les sujets lui sont bons, et il émaille ses récits d'anecdotes piquantes aux termes drôles et incisifs.

J'en arrive maintenant à ce qui fait la caractéristique de Quignon; il est astronome, bibliothécaire adjoint de la société astronomique de Belgique, et a publié des travaux qui, s'ils ne sont pas d'une importance newtonienne, témoignent d'une sagacité et d'une patience qu'il faut admirer et louer.

Et les femmes ? dira-t-on. Mon Dieu, pour être astronome, on n'en est pas moins homme, et Quignon ne néglige pas le beau sexe. Mais ses apparitions dans les gynécées sont rares comme celles d'une comète et courtes comme celles d'une étoile filante... ou presque (In coda venemun). Tel est l'homme. Et maintenant, qu'il me soit permis de tirer son horoscope. Il terminera ses études brillamment et ira se fixer à Mons. Il s'y mariera et aura peu d'enfants. Il partagera sa vie entre l'astronomie et la pissologie, et sera béni par tous les urinaires du Hainaut.

G. RARE.

RAOUL ENGEL.

Système de vice-président irréversible (B. S. GG.)

Ange, elle ? C'est possible, mais lui, mille fois non. Vous savez bien que les anges sont les premiers aéronautistes et si jamais Engel (1) doit s'envoler, il lui

(1) N. D. L. R. Prononcer Angèle : Raoul est Wallonisant.



Petit Cul de Plomb..

RAOUL ENGEL.

faudra un moteur « Gnôme » géant (1). La Belgique inquiète, attend son Rodin pour immortaliser cet « Il pausero. »

A d'ailleurs manqué d'entrer dans la confrérie des 100 kilos, mais comme il les a immédiatement dépassés, la chocheté devenait trop en dessous de sa dignité. Il s'est retiré dans sa tour d'Ivoire et vas-y voir s'ils viennent; il mijote béatement, Bouddha moderne, dans un juteux Nirvâna. Ne prend jamais de parapluie pour ne pas paraître l'avoir chipé à une bouquetière de la Grand'Place. A des assises inébranlables comme Saint François avant les stigmates. Imbu d'idées philosophiques et de son développement, il s'acharnait à l'Athénée à s'orner, mauvais latiniste, de la devise *Semper Grotius* (toujours plus gros). La tête fortement (tu parles !) expressive, l'œil clair, étonné d'être si petit dans une large figure, le cheveu dru, légèrement crépu (influence de ses opinions congophiles et doctrinaires), des bajoues balzaciennes, et la bouche, ô la bouche, un petit chose de poule, délicieux et joli et rose, il y a déjà un neuf dans sa date de naissance, 29 octobre 1887, où sa mère subit les travaux forceps (pas à perpétuité). Orateur de talent, c'est un bloc de miel qui se fond en douces paroles. Jamais un mot blessant. La conciliation, c'est lui. Affable et doux, a beaucoup d'amis et pourtant n'offre jamais que d'infectes cigarettes à la belladone (contre l'oppression).

Et les amies ?

Poème en prose.

C'était au tournant d'une ruelle obscure. A l'angle, Manneken-Pis, de son geste gavroche, insulte l'Athénée en gamin de rue ignorant les bienfaits de l'instruction. Toute bariolée de cartes postales, de cahiers, de fardes et de crayons aux mille teintes, éclate la

(1) Réclame grassement payée.

vitrine d'un papetier. Toutes les générations de l'A. R. défilèrent, éblouis, devant un comptoir et ce que les fournitures classiques incessantes firent rogner les pères et pleurer les mères, nul ne saurait l'écrire.

Heureusement que les crayons possédaient une bonne mine, sans cela on n'eut pu suffire aux demandes et c'eut été la disette. Puis soudain, vers 1905, la foule déserta le Temple de l'Idole. Mystère.

Veni, vidi, vici.

On parle aussi de quelques menues femmes de chambre, dont le titre tout indiqué, sembla à Engel un symbole pénétrant. Chez lui d'ailleurs, c'était un destin fatal : laides ou jolies, jeunes ou non, son engélique puissance devait en triompher car tous les corps s'attirent en raison composée des masses, c'est à dire le produit des masses en présence. Alors vous comprenez. Anankè.

J'ai dit orateur, tantôt, et jamais un discours d'Engel n'a soulevé du tumulte ou des cris. Persuasif et franc, il en impose.

Extrait du discours d'ouverture du 12^e Congrès des Etudiants Libéraux : Camarades, l'Université Libre de Bruxelles vient de fêter son soixante-quinzième anniversaire (Longs applaudissements). Elle va donc entrer dans sa soixante seizième année (hourrahs nourris). Je pense qu'il convient d'être dignes et grands après cette solennité. (Approbations). A nous de montrer que nous sommes jeunes et infatigables au travail, etc.

Dire que malgré ces déclarations aussi franchement personnelles, il est parvenu à être unanimement approuvé, malgré l'absence de vin d'honneur ! Eloquence, voilà bien de tes coupes.

Seulement, ne touchez pas à la question des langues. Passez-vous en, ou vous aurez la guerre. Wallon dans l'âme, malgré sa douceur et sa conciliation, dès qu'il voit un flamingant, il perd toutes ses qualités de wallon dirigeable et se laisse aller aux pires directions.

Très convaincu, jeune garde de la Ligue, ferme dans ses convictions, il arrivera par son poids, les femmes, les langues ou la politique.

Et quand, gros bourgeois, capitaliste et arrivé, notre roi d'alors le fera comte ou baron, je lui conseille de résumer dans ses armoiries et sa devise, les forces qui l'auront poussé : l'amour, la querelle des idiomes et sa corpulence.

Projet : De langues de feu sur fond de gueules.

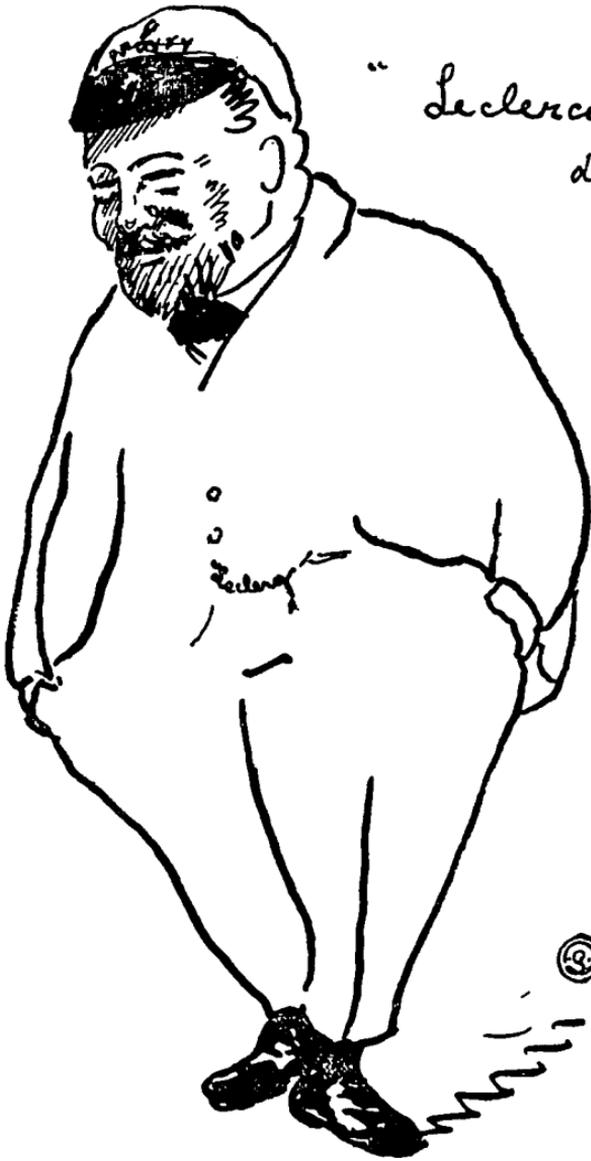
Devise : Je pense donc je sue.

Au fond le meilleur garçon du monde qui ne regrette qu'une chose : Depuis le bris de son armoire à glace, il ignore totalement la complexité de son individu au delà de son nombril.

HERPÉ.

EMILE LECLERQ
dit « Le Gras » ou « Den Dikke ».

Laissez-moi Lecler(cq)onner bien haut : Il est né près du canal... à La Louvière. Comme tous les enfants qui voient le jour au pied de l'ascenseur, il fut bien élevé. De sa prime jeunesse, contrairement à ce qui se passe d'habitude pour les grands hommes, nous savons peu de choses. Un jour, pourtant, soit par inconscience, soit par vice, il plongea son... mettons, prépuce et n'en parlons plus, dans un bol de café chaud. Il est Leclercq comme le jour qu'il devait entrer à l'Université : d'emblée il y fut reçu président des Notochardiens (*sic*) mélancoliques. Qu'était-ce pour un cercle mystérieux : tout ce que j'en sus jamais, c'est qu'il tenait ses séances la nuit et que son emblème était un cochon. Comme je vous ai parlé de grands hommes, n'allez pas croire que Leclercq en impose par sa taille majestueuse, non,



“ Leclercq rond
de la Garole..”



EMILE LECLERCQ

il est trapu et sans faire trop de gymnastique intellectuelle nous en pouvons conclure que ce trapu pèse. C'est un bon zig tout rond, de corps et d'humeur. A grand'peine boutonné dans l'ampleur d'une redingote, le faciès orné (?) d'une barbe professorale si docte, si sévère, qu'à l'hôpital on le prend pour un chef de service; il est très connu dans le monde estudiantin et le demi-monde qui lui sert de moitié (tuellement).

Son aspect affairé y fait croire qu'il a toujours d'importantes missions à remplir. Président de la « Médecine ». Sous sa direction adroite ce cercle a pris un relief extraordinaire car le gras Emile jouit (pardon) d'une sympathie universelle. S'est d'ailleurs rendu célèbre par ses bitures (je n'ose mettre « cuite », l'expression étant un peu crue) gigantesques aux multiples incidents : Exemples : 1° celle qui suivit un examen d'ostéologie et dont il vint nous donner un compte-rendu (sens propre) au cercle de « Sciences ».

2° Celle du banquet Heger où il fallut un tram spécial pour l'amener jusqu'au sien.

3° Numéro exceptionnel : la « cuite aquatique » et je vous prie de croire que ce n'est pas un canard; celle de juillet dernier.

Leclercq voulut à toute force imiter les Sirènes du canal du centre : dégoûté de lui-même, il se plongea jusqu'au nombril dans l'aquarium des Trois Suisses. Hélas il crut que l'eau était propice à tous les poissons !

Le lendemain (air connu) la panse vide, Leclercq passa son examen!!!

Remarque : Trait caractéristique : pendant ces orgies bachiques il est atteint d'éjaculations lacrymatoires : quand vous voyez ses glandes lacrymales se vider vous pouvez affirmer que son estomac est plein.

Affaires gynécologiques : On ne lui connaît pas de femme officielle (il est trop prudent); va souvent rue

Bouré et fidèle aux traditions ancestrales « i va vir' les femm's des aut'es ». Un jour il eut une vilaine histoire pour avoir conduit une femme au théâtre et à sa perte. Raconte parfois, qu'il va voir (!) quelqu'un à Saint-Gilles : il s'habille de neuf, met des gants, se pavane à l'Aiglon, et s'en va chez son... cousin.

Est surnommé le *Stercoraire* ambulante à cause de ses visites multiples disséminées chez Wielemans-Ceuppens (en abrégé W. C.).

Déteste les sociétés d'admiration mutuelle; joue au « zanzi » et aux échecs, a été champion à « la mort subite ». N'a qu'un ennemi : l'agent 144.

Le plus Leclercq de son histoire c'est qu'il a des qualités et des défauts.

HERMES.

LÉON LE BOULENGÉ.

Au moment d'envoyer la copie au typo, Boule d'Azur (c'est ainsi qu'amicalement on le nomme), ayant appris que j'allais dévoiler au monde ébahi les plus sombres recoins de sa vie, me téléphone pour protester contre la publication de sa biographie, qui, prétend-t-il, ne peut s'accorder avec son esprit de pure démocratie. Il m'a de plus soufflé dans le tuyau ... de l'oreille, quelques actions d'éclat, quelques points importants de sa vie déjà si bien remplie (il a 22 ans, mais dernièrement encore la belle Caran d'Ache ne lui en donnait que 18, le mignon!), quelques faits saillants, dis-je, que j'aurais certes oublié de signaler à la gent estudiantine, à son grand dam du reste, s'il ne me les avait rappelés.

Or donc, par une belle matinée d'octobre, après quelques mois tout à fait normaux passés dans une baignoire amniotique, un bébé rose et joufflu naquit sur les bords fleuris de la Meuse, en la bonne ville de



LÉON LE BOULENGÉ

Dinant. Dinant est fière de son passé; elle peut s'enorgueillir aussi d'avoir été le berceau du sympathique et anticlérical bouli, dont le nom, depuis les fêtes du soixantequinzenaire, est passé à la postérité. Non content d'être carabin, (candidat en m. c. et a. depuis juillet 1909), Le Boulangé ne sait où dépenser son activité débordante : comme sportsman il nous enfonce tous : au football il défend le goal avec une bravoure « de Dieu le Père » (pour employer une expression qui lui est chère); au tennis il coupe les balles avec un entrain E; mais il est aussi et surtout l'espoir de l'aviron universitaire bruxellois : on se rappelle la place brillante qu'il tint dans l'équipe de 1909!!! — Ses moments perdus, il les consacre au journalisme : il signe la chronique bruxelloise dans la *Critique théâtrale* de Paris, et essaie de conduire ses nombreux amis dans la bonne voie, en dirigeant la *Rénovation morale*. Journaux et revues se disputent sa physionomie sympathique et sa biographie.

Sa vie, comme étudiant, est des plus respectables en même temps que des plus mouvementées. D'abord vice-président du Cercle des Sciences, puis secrétaire du Cercle de Médecine, il assumait cette année la lourde tâche de trésorier de l'A. G. et se dévoua corps et âme à l'organisation de l'inoubliable semaine estudiantine. Il a représenté plusieurs fois les étudiants de l'U. L. aux fêtes de l'A. de Paris, où il est connu dans certains milieux sous le nom de Grosse Bi.ou... — Il fait partie du corps fameux des « Aspirants du service de santé de l'armée », dans le seul but d'échapper à la bête garde civique, comme il dit. — Il est du Comité de rédaction de l'*Echo des Etudiants* et s'occupe activement des Universités populaires. Il est de plus membre fondateur du célèbre Bridge-Club de médecine, avec les membres duquel il a contracté une amitié inaltérable, et où passe le plus clair de ses revenus. Il a vaguement fréquenté le laboratoire d'anatomie et signera bientôt un travail pour l'Académie des Sciences. Du même auteur, et en préparation égale-

ment, un ouvrage pour lequel il était tout désigné : *L'histoire des femmes dans nos universités*. — Il possède le premier diplôme seing du nouveau sceau de l'U. L., et tient à ce que tout le monde le sache. Il fut pendant plus de deux mois, aux dernières vacances, médecin de bord (1).

Comme homme politique, a fait partie du Cercle des Etudiants socialistes et du Comité des Etudiants Libéraux. Tâche de persuader ses copains qu'il est du plus pur socialisme. Est en tous cas, et avant tout, libertaire.

Avec cela le plus franc et le meilleur des amis.

Armes : [car il a un blason, et pourrait s'appeler comme tout le monde : Léon le Boulangé de Montigny (le chevalier)] : d'azur à 3 besants d'or au chef duquel surmonté d'une aigle de sable.

Décoration : Médaille de sauvetage de 3^e classe.

Condamnation : 26 francs d'amende pour être monté sur un train en marche.

L'OREILLE TENDUE.

(1) Nous prions nos lecteurs de ne pas voir d'abréviations en ce mot (N. D. L. R.).

ANVERS.

Histoire vaudevillesque de Raph le Séduisant,

Préposé à la défense de la patrie.

L'autre soir, alors que je flânais, dans les rues mornes et silencieuses de la métropole, en quête de quelque fait nouveau et précieux pour mon reportage à « l'Echo de la Sennette », j'accostai un gentil petit trottin qui m'amena aux confins de la ville, à proximité des fortifications.

Tout à ma charmante compagne, je ne prêtais aucune attention à ce qui se passait dans la rue, lorsque tout-à-coup, je fus arraché à ma douce causerie, par des rumeurs, par des clameurs poussées par une foule angoissée. Surpris, je levai les yeux et remarquai qu'un rassemblement s'était formé au milieu de la chaussée. En journaliste consciencieux, je me précipitai, avisai une de ces femmes du peuple, à la face débonnaire, pour m'enquérir de ce qui était survenu.

— Comment, vous ne savez pas encore ?

— Mais non, Madame, pouvez-vous m'expliquer s'il y eu accident, drame ?

— Si ce n'était qu'un accident, qu'un drame !

— Qu'est-ce alors ? Dites vite.

— Il y a que la petite Van de Cracque, une petite blonde de 4 ans et demi a disparu. Elle a été enlevée.

Je ne pus en tirer davantage de cette bonne vieille



RAPH LE SÉDUISANT.

et force me fût de me faufler dans cette foule afin de recueillir de plus amples renseignements.

L'émoi produit par ce drame d'un mystère extraordinaire s'était subitement accru par le souvenir de l'affaire Van Calck que d'aucuns avaient évoqué.

Au milieu des conversations j'entendis des accusations d'une gravité telle, qu'il m'était impossible d'en révéler la substance jusqu'à plus ample instruction. Voici ce qui s'était passé :

Le rapt se produisit à un moment qu'il est impossible de déterminer d'une façon strictement précise, mais qui, vraisemblablement, ne peut être qu'entre 7 heures et 7 1/2 heures du soir.

Madame Van de Cracque et son mari, se trouvaient dans leur cuisine en compagnie d'une amie. Ces personnes parlaient commerce et avaient choisi la cuisine pour leur audience afin de ne pas être troublés par la petite Victoire qui jouait dans la place voisine.

A un moment donné, la personne amie s'est levée :

« Il me semble avoir entendu du bruit dans la chambre voisine » dit-elle.

« Peut-être est-ce la petite qui a fait tomber quelque chose; je ne puis le dire exactement ».

Tout le monde se précipita dans l'autre place. Stupeur! Elle était vide. L'enfant avait disparu. La porte était entr'ouverte. Vite on se précipita dans la rue; mais aucune forme humaine ne se dessinait à l'horizon. On s'informa chez les voisins, mais rien, rien.

Ce fut un ahurissement, un affolement, bientôt un désespoir indescriptible. On questionna des voisins, des passants. Tout le quartier s'ameuta anxieux, terrorisé.

Le rapt d'Anvers était consommé.

Le premier moment de stupeur passé, les langues se délièrent et les soupçons se portèrent sur un élégant canonnier arpentant souvent le quartier.

Sur quels motifs se basait-on pour mêler sa person-

ne à cette ténébreuse affaire ? Les voisins, presque à l'unanimité, affirmaient l'avoir vu se promener à maintes reprises en compagnie de bambines de 8, 9, 10, 12 et 13 ans. Jamais, ils ne l'avaient aperçu offrant le bras à une adorable jeune fille de sa taille et de son âge. Toujours accompagné de fillettes, il se dirigeait vers les quartiers déserts : ces habitudes lui avaient valu le surnom de satyre.

Des voisins dévoués s'élancèrent vers les fortifications, fouillant les terrains, où, d'après certains accusateurs, l'immonde personnage devait se trouver avec sa victime. Après avoir battu la campagne en tous sens, nous aperçumes dans le lointain une silhouette qui se détachait nettement de l'horizon. Silencieusement, nous nous approchâmes et, quand nous fûmes à quelques pas d'elle, nous reconnûmes le canonnier désigné par la rumeur publique.

Le triste sire contemplait une fillette étendue sans vie, à ses pieds. L'arrivée imprévue de cette foule, avide de vengeance, n'eut pas le don de l'émouvoir. Il regardait bêtement autour de lui et, ce n'est que lorsqu'on le saisit et lorsqu'on voulut le lyncher qu'il se mit à hurler : « Que me veut-on ? De grâce, laissez-moi je suis... innocent ». J'intervins et lui demandai des explications. Il me désigna alors la fillette et en me penchant, je vis que cette blonde enfant aux yeux couleur de ciel, aux joues appétissantes, n'était autre qu'une poupée dont le son s'échappait de l'abdomen. La vue de ce tableau désarma la foule qui reprit bientôt ses recherches.

Resté seul avec ce pauvre défenseur de la patrie, j'en profitai pour lui faire raconter sa vie.

Tout d'abord, il faut que je vous dise que ce jeune homme possède un physique agréable. Sa tête, très intelligente, est ornée d'une longue chevelure d'un blanc blond indéfinissable que les lotions à l'eau oxygénée ont transformée en un superbe blond-roux. Ses yeux sont tout un poème. Lorsqu'il les roule, il fascine les plus récalcitrantes. S'il aperçoit une belle femme d'âge mûr et qu'il la fixe, aussitôt celle-ci voit

s'ouvrir devant elle son second printemps. Ses deux prunelles attirent et malheur ou plutôt bonheur à celle qui tombe dans le précipice.

Il faut le voir arriver le matin à l'Institut, la tête à moitié rentrée dans la manchette qui lui sert de faux-col, quelques livres sous le bras, avec la démarche caractéristique du flâneur. Il vient près de vous, vous serre cordialement la main et vous lance à la tête un : « Comment ça va ? » Alors il se met à fouiller dans son portefeuille et en retire quelques lettres de femmes en disant : « Tiens, regarde, ce sont celles que j'ai reçues hier ». Il en a de toutes les couleurs; des bleues, des roses, des mauves, des vertes, de celles qui sentent la... peau... Que sais-je moi !

Au fait, Raph est un excellent garçon, très sensible. Avec quelle joie il badine et raille ses copains ! Mais il est, dans tout ce tableau, une tache; c'est son manque de caractère. Sa volonté est si faible qu'il se laisse entraîner très facilement.

S'il apparaît chaque matin au cours, il n'use guère ses pantalons sur les bancs de l'Institut. D'après lui, ils manquent de moëlleux et c'est ce qui le pousse à en désertier les locaux pour passer la plus grande partie de sa matinée chez Joske en face d'une table de whist ou de bridge.

Raph est très versé en amour, il en a étudié les différentes théories. Mais, sa science ne se borne pas là; il a des connaissances approfondies sur les diverses maladies qu'engendrent parfois cette passion, et en connaît les remèdes.

Si vous dépliez le journal qui lui sert de serviette, vous y trouverez soit « Le journal d'une Femme de Chambre » soit « Médecin pour Dames Seules » soit « Les aventures du roi Pausole » soit quelque autre publication légère.

Raph naquit en l'an de grâces 1889 dans la bonne ville de Soignies. Tout jeune, il se fit remarquer par l'empressement qu'il mettait à peloter ses bonnes

et à sentir les nichons de ses servantes. Aussi, dès qu'il eut atteint un certain âge, l'auteur de ses jours, redoutant des conséquences fâcheuses, l'envoya-t-il en pension à l'athénée d'Ostende. Là, il se distingua par ses multiples évasions et ses nombreuses conquêtes. Non content de tourner la tête à quelques petites gamines, il se déclara très souvent atteint de migraine pour pouvoir passer quelques bonnes heures près des servantes du Coss.

Quand de là il échoua à l'Athénée de Mons, il constata avec stupéfaction qu'il n'avait guère réalisé de progrès en langue néerlandaise. Il profite de son passage dans cet établissement pour décrocher l'amirauté de la marine suisse et pour se perfectionner dans le « Langage des fleurs ».

Que vous dire des nombreuses sympathies qu'il sut s'acquérir dans le pensionnat !

O petite marchande de mandolines et de petites flûtes, ô gentille Maria, vous souvenez-vous encore de celui qui prit vos cœurs !

O Raph, te rappelles-tu encore les heures de laboratoire pendant lesquelles, au lieu de te pencher sur quelque analyse baccoriforme, tu abandonnais tes solutions, tu laissais éclater tes vases pour courir aux fenêtres lancer, durant des heures entières, des œillades conquérantes aux charmantes personnes du vis-à-vis.

Comment t'y es-tu donc pris, ô mon ami, pour passer brillamment ton examen de sortie ? Souviens-toi des chaudes journées que tu as passées à Mons.

Toujours intéressé de son avenir, l'auteur de ses jours l'envoya alors à Anvers.

Son premier soin, en arrivant à l'Institut, fut de s'enquérir des heures d'entrée et de sortie de l'école professionnelle pour demoiselles, et, dès lors, aussitôt que les portes s'ouvraient, le beau Raph arpentait les boulevards, faisait valoir ses charmes auprès de cette jeunesse en jupe courte. Une semaine ne s'était pas

écoulée depuis sa joyeuse entrée dans la Métropole, que le séduisant camarade se promenait en compagnie de fillettes de 15 ans.

Ce brave garçon trouvait les soirées longues et interminables; aux plaisirs des cartes, il préféra ceux que nous offre le sexe faible. Il explora les quartiers hospitaliers de la gare et établit son quartier général au « Picadilly ». Peu de temps après, il déménagea, pour imposer ses vues et autre chose à une petite femme, rencontrée un beau soir au bal du Gouverneur. Cette liaison eut, pour notre sympathique ami, des résultats inattendus; il se perfectionna dans la langue néerlandaise. Malheureusement, il dut renoncer aux beaux morceaux que lui offrait sa petite victoire, car il attrappait une trop sale tête.

S'il délaissa Victoire, le beau Raph n'abandonna pas son sérail et les Maria, les Fernande, les Madeleine et les Gabrielle lui firent aisément oublier les sentimentales promenades qu'en compagnie de Marthe et de Germaine il faisait au crépuscule, dans les bois environnant la bonne cité de Soignies.

Oh! demoiselles de l'école professionnelle, pleurez, pleurez bien fort. Raph vous a lâchement trahies. Oubliez l'infidèle qui a cru trouver chez cette blondinette, des sensations que vous n'avez su lui offrir.

.....
Recherchant la société des copains, moins cependant que celle des pucelles, Raph, le débaucheur des mineures, s'inscrivit aux différents cercles estudiantins.

№ A la Wallonne, à la Générale, il assiste aux séances quand il n'a aucune envie de faire autre chose.

Anticlérical acharné, il remplit avec dévouement la tâche ingrate de trésorier adjoint à la Libérale. La politique le passionne, il critique les idées de Maenhaut, et est un fervent admirateur de Janson. Aussi, lorsque le 6 février, sa main malheureuse retira de l'urne le numéro 169+4, il jura de marcher (pour ne pas en perdre la bonne habitude).

C'est pourquoi, depuis le 1^r octobre, il fait partie du bataillon universitaire, mais ceux qui l'ont déjà vu en uniforme sont bien rares.

A-t-il souffert de son encasernement ? Non. Cela ne l'a pas obligé de déroger à ses bonnes habitudes, et à présent, il éprouve plus de satisfaction dans son domicile extra-conjugal du quartier de la gare.

Son service militaire ne le gêne guère. N'a-t-il pas pris part aux fêtes jubilaires de l'Université Libre en qualité de délégué anversoïis ? Qui n'a pas remarqué la facilité renversante avec laquelle il fit des conquêtes au bal ? Son succès fut tel qu'il éprouva des difficultés pour rentrer à Anvers et reprendre la vie soucieuse du canonnier.

En résumé, Raph est un des meilleurs copains de l'Institut. Souhaitons-lui de le voir perdre l'appellation de satire qu'il a trop justement méritée par ses débauches de fillettes, et formons le vœu de le voir aimé de Mina autant qu'il l'est des camarades qu'il ne quittera pas encore cette année.

E. R.

LES INSÉPARABLES.

WILBUR

et

CYRANO

Trésorier de la Libérale,
Commissaire de l'Associat. Générale,
Punchiste de l'N. S. K.,
Réserve de l'A. U. F. C.,
Porte verge, grand échanson « aux
Suaves Putois ».

Commissaire de la Libérale,
Commissaire de l'Associat. Générale,
Cornifère de l'N. S. K.,
Linesman de l'A. U. F. C.,
Dispensateur des destinés « aux
Suaves Putois ».

Parmi les personnages estudiantins les plus en vue de notre Institut, nous devons signaler les frères siamois Wilbur et Cyrano.

Wilbur et Cyrano sont deux inséparables; où vous trouvez l'un, vous êtes certain de rencontrer l'autre.

Ces deux êtres si unis, (de mauvais bruits ont même couru sur leur compte), ces deux syndiqués de taille équivalente sont cependant physiquement différents. Le premier est un bel éphèbe musculeux, au masque romain, rappelant, quand il a sa casquette, les traits du célèbre aviateur qui usurpe son nom. Un regard d'un calme olympien éclaire son énergique physiologie. Seule la cuite peut ternir l'éclat de ces yeux divins.

Le second a la face toujours souriante, ornée d'un nez qui donnerait envie au héros de Rostand. Ce n'est pas un cap, ni une presqu'île, mais bien une péninsule. Si à celà, vous ajoutez qu'au physique, c'est un petit homme trapu, d'allure nonchalante, vous aurez une image assez fidèle du brave Cyrano.

De caractère jovial, d'une bonté affectueuse et d'un dévouement à toute épreuve, toutes ces qualités leur ont conquis, parmi les camarades de l'Institut, de nombreuses sympathies. Aussi, dans les différents cercles, furent-ils toujours élus à une forte majorité aux postes auxquels ils se présentaient.

Je m'en voudrais, si je ne vous parlais plus longuement de cette paire d'amis. Wilbur est un Flandrin. De ses jeunes années, rien de particulier à dire, sauf qu'il se faisait déjà remarquer par sa haine envers les curés et les nonnes. Il fit ses études à Ypres, Ath, Tirlemont. De là, il passa à l'Institut commercial de Mons, où il a laissé d'excellents, d'impérissables souvenirs

Quelles sont celles qui ne se rappellent les exploits du bon Bott! Vadrouilleur par excellence, il était le joyeux compagnon des excursions nocturnes des Beaufayt, Lagache, des Essarts, Kieke Fred et C^{ie}. Que de fois, au cours de ces chaudes sorties, ne conçut-il pas des doutes sur la rotondité et la stabilité de la terre!

Lorsqu'il fut rassasié des plaisirs que Mons pouvait lui offrir, le célèbre aviateur transporta ses pénates à Anvers où il se lia très vite d'amitié avec Cyrano, amateur comme lui de bière et de vadrouilles et grand adorateur des femmes.

Songeraient-ils à l'étude ? Là n'était pas leur préoccupation et, pendant la période de bloc, on les rencontrait partout, à la foire, au carrousel ou chez Max, accompagnés d'un gentil minois. Ce qui est pour moi un mystère indéchiffrable c'est que Cyrano a passé, tandis que nous ne pûmes adresser à Wilbur que nos bien sincères condoléances pour la buse ramassée en octobre.

L'autre soir, après une séance de la Générale, nos inséparables, dans un piteux état, échouent au Régina. A peine y étaient-ils, qu'un pauvre gosse, apprenti acrobate, vint s'exhiber en ce lieu. Désirant le récompenser du beau travail fourni, notre Cyrano profite de ce qu'il fait le poirier pour l'arroser de son appareil urinaire. Les femmes scandalisées avertissent la police qui l'empoigne et le conduit au bloc d'où il est immédiatement relâché. Pendant ces incidents, son copain Wilbur avait échoué dans un bar voisin où il roupillait dans les bras de la patronne.

Quelques jours après, à la suite d'une séance de la Libérale, d'où Wilbur était sorti en pleurant, tellement la bière lui revenait par les yeux, ils visitèrent tous les établissements luxueux du quartier de la noce. Au bar P... où ils reçoivent toujours le meilleur accueil, et où ils sont passés dans le rang des intimes, Wilbur, au cours de ses pérégrinations à travers les salons du 1^{er} étage, fit main basse sur un magnifique corset P. D. modèle 1909. Le lendemain, à 10 heures, les camarades syndiqués, revenant de vadrouille, firent leur entrée triomphale à l'Intistut, corset en tête. Lorsque celui-ci eut visité pendant plus de huit jours tous les locaux de la boîte, y compris les laboratoires, ils le reportèrent à ce bar où ils passent leur

temps à lamper du champagne à 6 francs la bouteille, et à fumer des cigarettes à 16 centimes pièce.

C'est là qu'un soir Wilbur pelotait le caniche de la patronne, croyant que c'était Mina et que Cyrano dans un état un peu moins crapuleux, s'aperçut que du pantalon de son ami émanaient des odeurs pestilentielles...

Je ne puis terminer ce portrait en passant sous silence leur participation aux fêtes de Bruxelles.

La seconde séance du Congrès terminée, nos amis se rendirent de brasserie en brasserie, ingurgitant force gueuzes, faros, krieken, etc. Aussi, à quatre heures, sollicitaient-ils en vain l'élargissement des rues. Malgré tout, ils se mirent à la recherche d'une femme. Cyrano racolla une allemande et se fit un devoir de la rouler dans la boue en face de la gare du Nord, ce qui ne l'a pas empêché de passer une bien agréable nuit.

Quant à Wilbur, il fut plus malchanceux. Pour la première fois de sa vie qu'il se laissait taper d'une femme, il fut salement roulé. A peine était-il au pieu, qu'il s'endormit sans s'occuper de sa douce compagne. Un quart d'heure après, subitement éveillé par suite du potin fait dans les couloirs, il aperçoit avec stupeur que sa compagne a disparu. Furieux, il sonne le garçon, organise un chahut de tous les diables, s'habille et part à la recherche d'un nouveau trottin. Cette fois le bonheur lui sourit, il tenta de battre son propre record et le lendemain il rentra à Anvers avec une tête et des yeux... qui huit jours après n'étaient pas encore au point.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter, aux inséparables Wilbur et Cyrano, une heureuse année fertile en joyeuses vadrouilles. et en rencontres agréables.

E. R.



MARCEL ERMEL.

MONS.

MARCEL ERMEL dit « Le Poilu ».

Vous êtes-vous déjà promené dans le trèsfond du boulevard, avoisinant notre honorable Institut, près d'un pittoresque cabaret, réunion habituelle des joueurs de boule du dit établissement ?

Si oui, vous devez avoir une vague connaissance de l'organe vocal de cet être bizarre et voyoucratique dont j'entreprends la tâche lourde d'évoquer la personnalité.

Une marche égale et cadencée, inclinant à chaque pas la tête ronde et petite, émergeant à peine d'une insondable forêt de poils frisottants, casquée d'une chevelure abondante et superbe que surmonte une invraisemblable casquette d'un vert non moins étonnant, l'aspect long et filandreux d'un de ces légumes chers aux gourmets et que l'humanité dénomme « asperges », une allure pleine de réserve et de discrétion, un roulis des bras et du torse intraduisible, telles sont quelques particularités qui peuvent permettre de discerner entr'autres gentlemen estudiantins le grand maître et philosophe de l'Institut, l'ineffable président du célèbre chahut Club montois, en un mot, le Poilu !

Tout est long en lui : bras, jambes, cheveux, mains, pieds, etc., même, afin de donner aux objets qui l'accompagnent un cachet particulier, il a innové, voici quelques mois déjà, une serviette ahurissante, d'un format touf à fait inusité, environ 40 × 10.

Le nez est petit, les yeux gris pétrole, toujours incités à des clignements par les persécutions folles de mèches rebelles aux vigoureux coups du peigne minuscule, que le Poilu conserve précieusement dans sa poche, près d'une petite glace ronde, destinée à des contemplations interminables... Ainsi, paraît-il, s'hypnotisent les fakirs, en fixant des heures entières leur nombril !

Le propre du caractère du Poilu, c'est une admiration illimitée des poètes chatnoiresques, dont les « Soties et Mystères » furent dévoilés à son âme jusque là profane, lors d'un séjour prolongé qu'il fit à Liège, séjour dont la relation égale presque en intérêt les journaux de voyage des plus aventureux touristes.

Il a gardé de ce milieu hétéroclite, un choix très spécial d'adjectifs, d'expressions, de chants et de phrases, qui donnent à sa conversation, un charme savoureux, à peine voilé parfois par la mélancolie que fait naître en lui le souvenir cruel de la mort du célèbre poète Piron...

Pour bien vous montrer quel est le genre des discours poiluesques, voici un extrait des « Mémoires d'un reporter américain » qui seront édités en 1915, et qui narre l'entrevue de l'auteur et du Poilu.

« C'était au « Rendez-vous des Archers », et j'entendais les exclamations des joueurs de boule lorsque je demandai à la tenancière de me réserver une entrevue avec M. Lemre, le célèbre Président du Chahut Club Montois Belge.

— Ce sera difficile, me dit-elle, ce Monsieur est très absorbé par son sport, enfin, je peux toujours essayer !

Et elle s'en fut ; je l'entendis qui disait à un gentleman, haut et élancé, dont la figure s'épanouissait en un large rire :

— Monsieur, il y a une jeune fille qui vous demande !
Ce mignon mensonge eut plein succès ; le célèbre belge sortit de sa poche un peigne microscopique,

s'arrangea les cheveux et vint vers le logis, en chantant on ne peut plus faux, cette chanson dont les paroles me frappèrent :

C'est toi la femme
Aux yeux de merlan frit,
Qui cherche son mari
Avec une lanterne !...

Il manifesta, en me voyant, un étonnement mal dissimulé; peu à peu, l'ennui que ma visite semblait lui donner se dissipa et je pus l'interroger à mon aise :

— Ma vie s'écoule, dit-il, d'une façon sempiternelle autant qu'odontalgique; mes études pharamineuses et rhomboédriques ne laissent pas d'étonner ces ab... de profs; je suis tout vulgairement épatant; mais, mon fils, (il devenait familier) laissons-là ces propos ennuyatoires et voyons simplement l'étonnante spontanéité de mes progrès au jeu de boules : je rosse avec une vitesse grand V, Paul le fraternel et le naïf Arthur... Mes qualités indubitables autant que trapézoïdales m'ont fait monter à la présidence du C. C. M. et j'accomplis avec gravité et honneur mes fonctions délicates... ».

Le Poilu continua, en me récitant tout un chapitre de Rabelais; il me narra ses impayables aventures en compagnie du grand Jehan le Roux, sapin chatnoiresque, puis soudain, alors que je lui demandais quelques renseignements sur ses facultés littéraires, il déclama ces phrases avec grandiloquence :

« Où courrez-vous, nobles guerriers ? La guerre a-t-elle allumé sa torche flamboyante ? Non, la paix est descendue sur la vallée de la Loire !... »

Ce style éblouissant me parut digne de figurer dans les chrestomathies scolaires; jamais être humain n'entendra de si harmonieuses alliances de mots...

Je lui demandais alors des détails sur sa vie privée : il baissa la voix et mettant un doigt sur ses lèvres, il me dit :

— Brave Zèbre, je vous en prie, n'insistez pas long-

temps sur ces points o...léa...gineux ! Mon cœur s'est fermé à l'amour, voici bientôt cinq mois ; la femme est un vase de fiel, plein d'amertume ; j'ai tourné mon esprit et mon cœur, loin des affections charnelles, vers la Science et le jeu de boules !... »

M'excusant de l'avoir tant tenu, je pris congé de M. Lemre, heureux on ne peut plus de l'honneur qu'il venait de me faire. »

Ici s'arrête l'interview de l'auteur américain ; au point de vue étudiantin, il reste à ajouter quelques petites choses. Poilu est un aimable compagnon et un excellent camarade ; sa gaité débordante et ses réjouissants mots d'esprit le font aimer de tous ceux qui l'approchent.

Poilu se rend compte de sa popularité et se fait inscrire dans le plus de cercles possible pour ainsi avoir constamment un tuyau afin de se faire déléguer. Ainsi, le Poilu est vice-président du Cercle borain, sous le nom de Marcel Tinel, Porte-drapeau adjoint de la Centrale sous l'appellation de M. Lemre. Il fait aussi partie du fameux cercle tétralogique en qualité de secrétaire dont les fonctions lui sont particulièrement chères ; c'est aussi à ce titre qu'il fait partie du comité de rédaction d'*Estudiantina* où il est encore rédacteur de blagues et de chansons « époils ». Malheureusement toutes ses productions ne peuvent être publiées car, étant trop élevées, peu de lecteurs seraient à la hauteur de les comprendre.

Poilu fut un des délégués de l'Institut aux fêtes du 75^e anniversaire de l'U. L. de Bruxelles ; il assure qu'il s'y est amusé. J'te crois, Poilu !

Pour finir mentionnons l'idée fixe qui le poursuit, où qu'il soit : Poilu voudrait être Ministre des Beaux-Arts, et prétend que ce département serait fort chahuté et chahutant sous sa direction. Qu'il n'en soit rien pour la sauvegarde des sentiments artistement vertueux de notre pays et de notre colonie.

GEMBLoux.

GEORGES SCHURMANN.

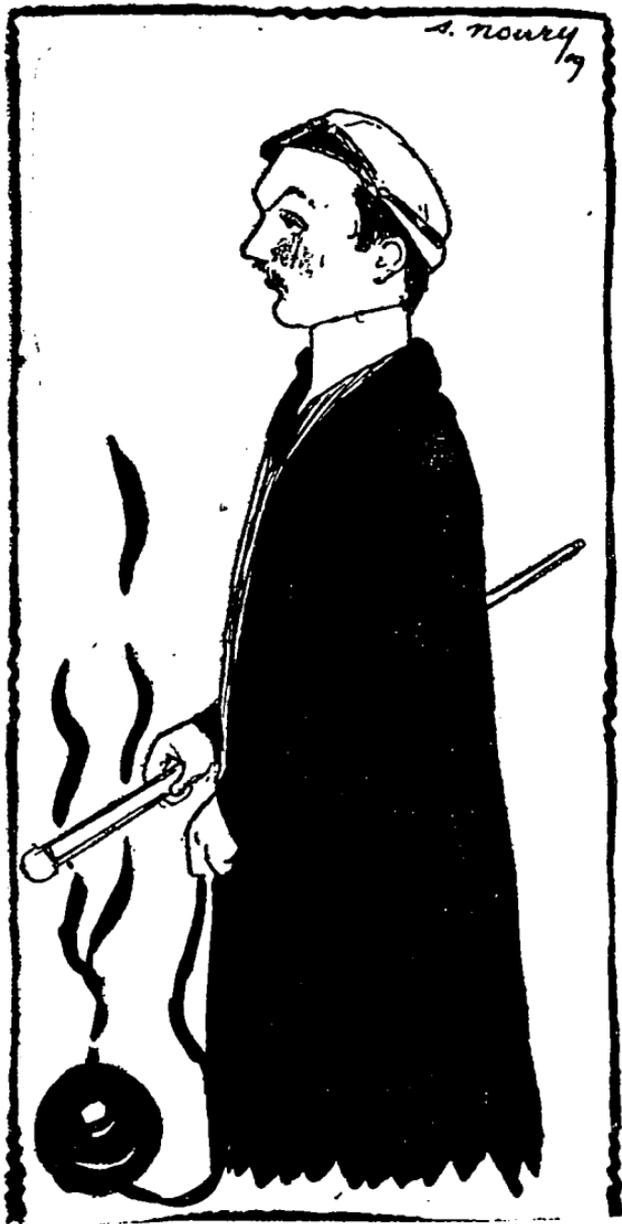
Vice-président des Etudiants Anticléricaux.

Correctement vêtu, coiffé d'une casquette blanche aux couleurs bruxelloises, ou d'un melon impeccable, chaussé de molières laquées, affectant un peu de pose dans la démarche, Schurmann monte et descend la Grand'rue une dizaine de fois par jour.

Rasé de frais, les joues roses et appétissantes comme celles d'une pucelle jeune et jolie, la face toujours illuminée du même sourire, il apparaît sympathique à tous et à toutes, car j'ai plus d'une fois remarqué avec quelle unanimité les regards du sexe se portent sur lui. Habitué à pareils compliments, celui-ci ne le touchera guère, ce n'est du reste que la constatation impartiale et platonique d'un fait. Qu'il n'aille pas s'imaginer que la liliale pureté de son teint et l'angélique douceur de ses yeux bruns aient fait naître en moi des instincts germaniques!...

La calvitie a commencé ses ravages sur cette tête : ni les lotions capillaires, ni les onguents et cosmétiques les plus savamment composés, n'ont raison de cette mue précoce. « Si j'avais seulement une mèche de cheveux... » m'a dit souvent, attristé, le nouvel Adonis. Que diable n'en achète-t-il une, rien que huit centimètres...

Au café, Georges s'attable avec un camarade étranger et joue aux dames. Il est alors impossible de lui



GEORGES SCHURMANN.

tirer le moindre mot : il est d'un autre monde. Toute son attention est concentrée sur les disques blancs ou noirs qui s'avancent sous l'intelligente poussée de son index.

Mais s'il ne fait cela, c'est une autre paire de bottes ! Il entame, avec des gestes de tribun, des péroraisons qui s'éternisent. Il soutient les thèses les plus bizarres, les plus hardies, avec la même conviction qu'il mettrait à lire un verset de la bible dans une réunion calviniste.

Libre-penseur convaincu, il appartient à une famille protestante. Sans ajouter foi aux dogmes, il respecte les leçons morales de l'évangile. Il parle très aisément, d'une façon persuasive ou mordante et, sinon la faible portée de sa voix, ce serait ma foi un agréable causeur. Nul mieux que lui n'a le don de rendre une séance intéressante.

Au mois de juin 1908 le baes lui infligea une censure publique pour avoir sifflé le chef du Cabinet, venu à Gembloux aux élections provinciales sous prétexte d'exprimer sa reconnaissance à un vieux lutteur ami. Ceci ne l'empêcha pas de subir brillamment les examens. Brosseur invétéré, il étonne ses condisciples à la fin de l'année.

Il a pourtant à son actif une doublure dont les causes sont bien connues. Il avait lâché ses cours, préférant roucouler soir et matin auprès d'une fillette de cabaret dont il était amouraché. Profondément jaloux, il n'admettait guère qu'un consommateur, tenté par l'aguichante beauté de sa dulcinée, passa une main caressante et investigatrice sur sa poitrine plantureuse. Des scènes de reproches éclataient, il ingurgitait des chopes de goutte, tirait un revolver soigneusement déchargé et menaçait son infidèle amante de se faire sauter la bobine si pareille chose se représentait. Entraîné par son excellente nature, il prodiguait ses caresses les plus câlines aux mignonnes enfants, sœurs de la galbeuse demoiselle. Maints ta-

bleaux intimes m'ont ému, au point de me faire avaler, près du comptoir, mon verre et son contenu. Ces touchantes remembrances me remuent encore au point que je verse des larmes d'éthanol...

Je n'insisterai pas sur les détails romanesques de cette idylle dans l'unique but d'épargner à ma victime les tortures qu'engendrerait le saignement de ces plaies anciennes mais toujours douloureuses...

Hélas ! je crois savoir que la moralité de Schurmann a subi dans ces dernières années une crise épouvantable, due à la raréfaction sans cesse croissante de l'innocence et à l'extension du dévergondage concomitant. Autres choses égales d'ailleurs, je n'admets pas les marchandages et trafics entrepris au printemps dernier par les étudiants (il en était) avec des individus plus que louches de la rue Brunswick, lesquels avaient pour mission de leur livrer... des fraises. Le sens de ce terme n'échappera à personne : il rappelle le parfum et l'enivrante fraîcheur d'êtres jeunes vers qui tend le groin goulé des pourceaux dont la bestialité n'a même pas pitié des rotondités inviolées que cachent de courts jupons... Si cette situation persiste le rut monstrueux, à la future pousse des feuilles, fera sombrer tout sentiment de pudeur...

Parent des de Fuisseaux, les vaillants catéchiseurs borains, Georges aime à rappeler ces glorieux républicains. Bien que ses aspiratinos soient les leurs — et elles étaient bien trempées ! — je lui conseille une petite villégiature au pays de la houille afin qu'il scrute la psychologie de l'armée des travailleurs qui s'épuisent en épuisant la terre, dirait Jules Destrée. Je me demande si, après avoir balladé sa charmante petite personne dans des wagons d'abonnés à la semaine, après les grossières railleries des citoyens y enfournés, après les coups de poings qui ne manqueront pas de pleuvoir sur son boule, après les filants crachats de chique projetés sur son pantalon, après l'étude de ces menus détails qui définissent

une classe de la société mieux que les plus éloquents discours, je me demande si après cette excursion pleine d'enseignements, il reviendra avec le même enthousiasme pour le pauvre peuple...

Peut-être ce séjour renforcera-t-il ses généreuses opinions et lui-même souhaitera-t-il plus ardemment voir régner sur le monde la foule des ouvriers aux prétentions outrées.

J'en doute et m'imagine plutôt qu'il rentrera dans les rangs de la bourgeoisie calme et paisible qu'il incarne par sa tenue et ses élégantes manières.

RUMEX.

HENRI COLLEAUX.

Secrétaire des Etudiants Anticléricaux.

Henri a hérité de l'esprit combatif du politicien bien connu qui consacre ses loisirs au mouvement coopératif, rédige le « Réveil du Luxembourg », participe aux délibérations du conseil général du parti ouvrier. Le fils aussi aura à cœur de continuer l'œuvre commencée et obtiendra sans doute plus de succès que le père aux élections législatives de l'arrondissement de Virton-Neufchâteau dans quelques dizaine d'années.

C'est un travailleur intelligent qui sans trop d'excès de zèle parvient à décrocher de grandes distinctions. Il fit ses études moyennes à Beauraing où seul il était dispensé des cours de religion. Il compléta son instruction à l'Athénée de Bruxelles et ne se distingua que par une exemplaire conduite bien qu'il prétende notamment avoir joué au piquet au cours d'histoire. Comme il me l'a dit il fut menacé de renvoi pour avoir collé aux murs les petits placards « A bas la calotte ».



C. P.

R. B. S.

Henri Colbeau

Admis chef à l'Institut il profita largement de la liberté dont jusqu'alors il n'avait guère joui.

Il ramassa force cuites les premiers jours et s'aboucha d'emblée avec les meilleurs pompiers. Son éducation faite il s'évertua à initier d'autres copains aux agréments de l'ivresse.

J'ignorais qu'il s'adonnait à la boisson et un jour je me décidai à accompagner Wathelet et Colleaux à Loncée. Mal m'en prit : j'y ramassai une biture dont les suites faillirent me coûter la perte de la raison.

Pendant une semaine je suis resté gaga.

Nous étions allés, par une journée ensoleillée, au chant des oiseaux, déguster... un verre de lait. Arrivés là nous crûmes préférable de goûter la gueuze. Une bouteille, deux, trois... Nous continuons, lampons tasses, pintes et cognacs naphteux tant et tant qu'on nous offrit un souper dans la dernière chapelle visitée sur la place du village des sorcières.

Au retour la soif nous tortura davantage et pour rafraîchir notre palais desséché par le sel du jambon, nous en bûmes de plus grands. Les gouttes suivirent et finalement je ne sais plus ce que sont devenus mes copains. Moi, je rentrai et me mis en devoir de lutter avec les pièces de mon mobilier en poussant des cris de cow-boy. Le lendemain je m'éveillai les lèvres mordues, au milieu de débris de pot de chambre, de chandelier et d'aiguière. Ma table de nuit était en morceaux, mes rideaux de lit prenaient l'air sur la rue et ma cervelle constituait une véritable compote.

Colleaux se plénifie à Bruxelles et est parfois ramené au bloc d'où on le lâche après des admonestations qui le laissent froid.

Il ne respecte guère la bourgeoisie. Je me rappelle qu'à la cavalcade de Namur, il voulut décoiffer des jeunes gens de Gembloux qui portaient la casquette ornée de la charrue. Des complots suivirent, on parlait de le maxauder mais beaucoup de bruit pour rien : tout finit en queue de poisson.

Henri, garçon que j'estime, croit incarner un étudiant intéressant. Sans doute je rends hommage à l'ardeur qu'il déploie dans le domaine politique et comme gueux je lui exprime ma sympathie ainsi qu'à Schurmann qui, quoique socialistes, n'ont cessé de se dévouer à la diffusion de notre tremplin commun. Certains pourtant s'étonnèrent un jour de la nomination au comité d'éléments avancés mais cette admission fut ratifiée par la majorité de l'assemblée. Ils doivent reconnaître que jamais les deux camarades précités n'ont avancé aucune théorie, n'ont posé aucun acte allant à l'encontre du programme progressiste. Etant donné que nos divergences de vues sont aplanies dans le but de combattre pour une même cause je ne m'explique pas ni pareille différenciation ni les injures toutes gratuites qu'on leur a un jour prodiguées.

Encore une fois, moi qui ai essayé de temps à autre de me dépenser pour la cause anticléricale, je me rends compte de l'ingratitude de la mission dont Colleaux s'est parfaitement acquitté.

Dans un an ou deux il sera dépoirifié et avec les sérieuses qualités assimilatrices qu'il possède il deviendra un type.

C'est le bonheur que je vous souhaite à tous, ainsi soit-il.

RUMEX.

JEF NIJS le Misogyne.

Bibliothécaire des E. A.

Originaire du Limbourg où il eut l'occasion de se rendre compte de l'influence néfaste de la prêtraille sur la masse de paysans crétinisés, Nijs devait être dans la suite un ardent défenseur des idées progressistes.



JEF NIJS.

Ses opinions, il les défend féroce-ment, usant parfois de violence, bien décidé à coopérer à l'étouffement de l'hydre cléricale par tous les moyens.

C'est du reste une caractéristique de nos coréligionnaires flamands que de suivre une ligne de conduite en harmonie avec leur idéal et de ne jamais y déroger même au prix de sacrifices matériels conséquents. La courtoisie pour eux est un vain mot car ils ont compris qu'être tolérants dans leur région — où la lutte a atteint une acuité que nous, wallons, ne nous figurons guère — c'est abdiquer, remettre les armes à l'adversaire. En effet, chaque jour le militant le plus humble se mesure avec le moine fanatique qui recourt aux bassesses les plus viles, aux corruptions de conscience les plus éhontées pour le ramener à sa cause et pour éteindre en lui tout sentiment d'opposition aux œuvres et à la propagande perfide de l'Eglise apostolique et romaine.

Il est donc naturel que les gueux de là-bas, ceux qui ont la chance d'être véritablement indépendants, entendent combattre avec fougue et passion, sans concession d'aucune sorte, un ennemi qu'ils savent depuis des siècles puissant et redoutable.

Ces convictions robustes sont particulièrement exaltées chez notre copain : les tendances libertaires qu'il manifesta déjà à l'âge d'une quinzaine d'années à l'athénée de Mons, le prouvent préemptoirement.

Elève du légendaire prof. de dessin Hasey, à qui les lycéens d'alors ont fait passer de durs moments, il se décida à débiter par un coup de maître : il lança une bombe en plein cours. La mèche fut éventée, le préfet pronostiquant en lui un précoce anarchiste, le remballa pour huit jours et le revêtit de la camisolite de force.

La mesure ne l'adoucit point : il continua à jouer force niches aux maîtres d'étude dont il était la bête noire. Par exemple, le soir, quand le calme régnait dans le dortoir, et que les lampes étaient éteintes,

il liait un chandelier avec une ficelle et promenait la lumière vacillante d'une bougie devant l'alcôve du surveillant : celui-ci, croyant à des scènes de libertinage, s'éveillait et cherchait vainement le coupable.

Constamment il prenait le large, se balladait en ville, rentrait ivre par escalade de murs. Ses sorties avaient pour but des visites à de vertueux tendrons. Certains rendez-vous ont été suivis de pugilats, d'yeux pochés, de prises de becs avec d'accariâtres belles-mans, de bris de rateliers, etc.

L'ancien collégien a gardé de toutes ces aventures des marques indélébiles : son postérieur notamment porte l'empreinte d'un pied mignon chaussant quarante-sept. Belot, fort absorbé par le blocus et tracassé par des ennuis de ménage, n'a malheureusement pas su me donner la clé de l'énigme. Il m'a assuré toutefois que l'individu biographié avait dans la cité du doudou une réputation de mauvais aloi et, n'étant la crainte de divulguer aux profanes des choses infamantes, il m'eut édifié sur un personnage — ce sont ses propres paroles — qui, sous un rigorisme apparent, cachait les mœurs les plus dissolues.

Désireux de ne pas tourmenter sa promise nous ne nous apesantirons pas sur des relations qu'il aurait entretenues avec une servante de bonne maison...

Voilà, brièvement esquissés, les déplorables antécédents de l'épave qui échoua à Gembloux au mois d'août 1908. Refusé à cette première session, il fut reçu à la seconde par suite d'une erreur importante dans la totalisation de ses cotes. Ajoutez deux moflages en l'an de grâce écoulé et vous aurez le bilan des succès du studieux aspirant ingénieur.

A son arrivée j'attrapai avec lui la seule cuite que j'ai eue en ma vie : il faillit même m'accuser d'un détournement de cinquante francs qu'il avait eu soin d'enfermer dans son armoire. Ses parents ont eu l'excellente précaution d'emprisonner à l'internat leur dangereux rejeton. N'empêche qu'il s'y conduit

comme un pâle surineur, s'évadant la nuit, dormant au cours, distribuant dans les couloirs ou dans la rue l'*Etudiant Libéral*, feuille interdite par le baes. Il écoule avec une étonnante rapidité ses numéros et accompagne de multiples et odorants rots sa célèbre ritournelle : « Achetez le portrait de l'Empereur... Lisez les articles pornographiques mis à l'index... ».

Elu au Comité de la Littéraire en même temps que Lobet qui ne put conserver la présidence malgré une éloquente harangue — il fut victime de la mémorable défenestration de novembre. Soucieux des choses artistiques, il constitua les Laidés sans nom, club qui ne vécut qu'un jour. L'ancienne société ressuscita et Nijs s'en occupa activement. Il parait qu'il va lancer un journal, le S. L. S. appelé à de gros succès vu la phalange de précieux collaborateurs dont il s'est assuré le concours.

Bibliothécaire des Etudiants Libéraux, il remet le moins de volumes possible pour s'éviter les embêtements d'une comptabilité régulière.

Après les guindailles, Jef organise de sinistres vadrouilles et visite les caboulots les plus infects et les plus mal notés de Namur. Là, il se dégrise avec de hideuses chamelles qui lui font d'adorables cadeaux. La faculté lui a défendu l'absorbition d'aliments aqueux. Tout ce qu'il ingère doit être préalablement desséché dans l'autoclave à 120°. Sa vessie étant enlevée, il bassine quotidiennement ses draps, opération qui le fait terriblement souffrir à cause de l'autre affection dont il est atteint.

Au physique, c'est un gaillard moyen, aux cheveux noirs, aux yeux pétillants, au teint chaud. Il porte toujours, mal nouée, une lavallière crasseuse et s'emmitoufle dans un overjas en poils de dromadaire qui sert de tapis ou de descente de lit en autre temps. Un jour de dêche, pour payer ses créanciers les plus pressés, il a revendu son meilleur pardessus.

Avant de donner un dernier coup de pinceau à cette

silhouette, nous rappellerons les incidents des dernières vacances, incidents dont notre ami fut incontestablement le principal héros.

Partout où les cléricaux n'avaient point d'hostilités à craindre, ils organisèrent des fêtes commémorant un quart de siècle de domination. A Hasselt, ce fut un fiasco complet : M. Schollaert dut prendre le train plus tôt qu'il ne l'eût souhaité. Nijs commanda une contre-manifestation comptant trente jeunes gardes et sema la frayeur dans les rangs de milliers de cafards. Il passa au bleu plusieurs centaines de villageois à la tête desquels se trémoussait leur curé. La robe souillée, la tête méconnaissable, l'ensoutané ... blasphémait et désignait à la foule menaçante l'auteur de ce sacrilège. A coups de gourdin celui-ci se fraya un passage à travers les rangs compacts et esquiva une sabrée que lui bailla un pandore dans l'intention généreuse de lui fendre le navet. Aidé de dévoués partisans il répandit quelques quintaux de couleur sur le parquet du Casino, local des catholiques, et badigeonna la façade du cercle sacro-saint. C'est ainsi que tout un cortège fut passé au bleu.

Légitimement indignés, les Limbourgeois se mirent à la recherche de l'audacieux gredin qu'ils rencontrèrent tranquillement installé dans sa voiture. Les Flamands courroucés lui tendaient le poing et se préparaient à le lyncher. A grands claquements de fouet il se dégagea et rappelé par sa fiancée aux abois, il rentra chez lui.

L'affaire aura son dénouement devant les tribunaux. Quand se liront ces lignes nous serons fixés. En tout cas si les plaignants sont indemnisés, les frais coûteront un beau sou au faiseur de troubles, dûment poursuivi pour agitation anarchiste.

Nous ne doutons pas que les débats auront eu un formidable retentissement au pays de Peten et qu'il y aura eu plus de monde aux audiences qu'à celles du procès Pictompin, n'en déplaise à Eugène Chavette.

Eleveur de petits cochons comme son père, le fils s'engraissera, se culotera la façade et remportera des prix d'honneur aux concours nationaux de la Porcherie.

Plaise à Dieu que pour le moment il ne pense pas aux amères viscissitudes de l'existence à l'ombre d'épaisses cloisons humides, en murmurant mélancolique :

Pejor avis aetas !

L'âge présent ne vaut pas celui des aïeux.

RUMEX.



TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
Avant-Propos	7
Comité de Publication.	9

Partie académique.

<i>Université de Gand.</i> — I. Administration	13
II. Personnel Enseignant.	14
III. Renseignements divers	17
Cercles Universitaires de Gand.	20
» de Bruxelles.	53
» d'Anvers	80
» de Mons	86
» de Gembloux	89
Fêtes du 75 ^e anniversaire de l'Université libre de Bruxelles	94
XI ^e Congrès des Étudiants Libéraux	123
Presse universitaire	127

Nos Portraits.

M. le Professeur J. BOULVIN	131
M. le Sénateur J. J. DIERMAN.	138

Nécrologie.

Professeurs MASSAU et BODDAERT; HANSEN, COPPIETERS.	147
---	-----

Politique.

	PAGES.
SAM WIENER. — <i>Un Jubilé</i>	155
CAMILLE DE BAST. — <i>Charité et Cléricalisme</i>	164
GOBLET D'ALVIELLA. — <i>La peau de l'Ours</i> . — <i>Conte de Noël</i>	173

Histoire.

E. DISCAILLES. — <i>Les Archiducs Albert et Isabelle</i> . . .	193
--	-----

Littérature.

C. LEMONNIER. — <i>Madame la Mort</i>	213
C. DEMBLON. — <i>La Vieille Fenêtre</i>	218
» — <i>Aux Bois du Condroz</i>	221
L. VALENTIN. — <i>Ceci ne tue pas cela</i>	227

Collaborations Estudiantines.

<i>L'Appel</i> , Chant des Etudiants.	230
RANDAXHE. — <i>La Vie Universitaire Parisienne au XV^e siècle</i>	235
A. GOMBAULT. — <i>Comment elles nous aiment</i>	249

Célébrités Estudiantines.

GAND. — HERQUELLE, DE LANIER, G. VANDEN HEEDE, DJUMM, QUÉVRIN, LEROY, AISENBUD, HOSTE, PIRENNE, MARDULYN, NEYRINCK, VANDER SCHUEREN	255
BRUXELLES. — VAN REMOORTEL, QUIGNON, ENGEL, LECLERCQ, LE BOULANGÉ.	301
ANVERS. — RAPH LE SÉDUISANT, WILBUR, CYRANO	321
MONS. — ERMEL	333
GEMBLOUX. — SCHURMANN, COLLEAUX, NYS.	337

Manufacture de Couverts et d'Orfèvrerie

en Métal extra-blanc (nickel) argenté et en argent massif

Orfèvrerie WISKEMANN

Usines à BRUXELLES et à ZURICH

Rue des Foulons, 25

Téléphone 1838

GAND

Couverts - Service de Table - Orfèvrerie de Luxe

UNIS ET DE TOUS STYLES

Services de Thé et à Cafè. — Plateaux. — Corbeilles. —
Candelabres électriques. — Jardinières. — Surtouts de
Table. — Services de Toilette. — Vases. — Coupes
d'honneur, etc.

ORFÈVRERIE D'ARGENT. — OBJETS SUR COMMANDE

Argenture. — Dorure. — Réargenture. — Nickelage. —
Galvanoplastie. — Réparations.

MATÉRIEL COMPLET EXTRA-SOLIDE

pour Hôtels. — Restaurants. — Cafés. — Bars. —
Paquebots. — Cercles. — Pensionnats. — Mess
d'Officiers, etc.

CATALOGUES ET DEVIS GRATUITEMENT SUR DEMANDE

GRAND PRIX

EXPOSITIONS INTERNATIONALES

LIÈGE 1905 — MILAN 1906



**PRIX DE
FABRIQUE**

LA MAISON NE FOURNIT QUE DES ARTICLES DE TOUT PREMIER ORDRE.



PHOTOGRAPHIE

LAHMER

Successeur H. JAEGER

Rue de Flandre, 24, GAND

Portraits artistiques et modernes

EN

PLATINE, CHARBON & BROMURE

PEINTURE

AGRANDISSEMENT

Spécialité de groupes d'étudiants

**MM. LES ÉTUDIANTS OBTIENNENT UNE RÉDUCTION
POUR TOUTES LES COMMANDES.**



PAUL DE VOS

— CAFÉ —

“A la Nouvelle Fleur de Blé,,

Rue de la Crapaudière, 7

GAND.

HOTEL DES MILLE COLONNES

2, Place Liévin Bauweus, 2

(près de la Gare du Sud)

Téléphone
1069

— G A N D —

TENU PAR

SONNERIES ÉLECTRIQUES
DANS
TOUTES LES CHAMBRES.

ARTHUR VAN RUYMBEKE-PESANT

CHAMBRES POUR VOYAGEURS

Plats du Jour. — Salle pour Banquets et Diners de Noce

SPÉCIALITÉ DE BIÈRES DU PAYS

CUISINE BOURGEOISE — BONNE CAVE.

Priseur de Mobiliers

VENTE, ACHAT DE MEUBLES AU GRAND COMPTANT

LOCATION DE MEUBLES POUR FÊTES

— SOIRÉES, VILLAS ET CAMPAGNES —

Prix à Forfait



ARTHUR VAN BIESEN



Quai des Tonneliers, 33

Rue du Vieil Escaut, 17



Étudiants !

FAITES LAVER VOTRE LINGE

CHEZ

J. HALLER

53, RUE DES CHAMPS, 53



USINES : BOULEVARD DU ROOIGHEM.



Café CHARLEMAGNE

7, Marché aux Oiseaux, 7, GAND

GRANDE SALLE DE RÉUNION POUR ÉTUDIANTS

— BUFFET FROID —

CONSOMMATIONS DE 1^{er} CHOIX



— BEAUX QUARTIERS —

PAPETERIES EN TOUS GENRES

P. ALLAERT

Rue Basse des Champs, 15, Gand.

Articles pour Dessin et pour Bureaux — Spécialité
de Fournitures pour écoles spéciales — Boîtes
à Compas pour Ingénieurs.

COLS
CHEMISES
MANCHETTES

GRANDE CHEMISERIE

GRAVATES
BONNETERIE
BIJOUTERIE

A L'IDÉAL

GAND, 9, rue des Champs, 9, GAND

Grand choix de Gilets de Fantaisie et Cérémonie — Chemises
et Cols sur mesure — Spécialité Chemises Zéphir et
Flanelle.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS — Londres — Paris — Vienne — Berlin

Société VAN GOETHEM & Cie

Ancienne Librairie Scientifique

E. VAN GOETHEM

RUE DES FOULONS, 1 (près de l'Université)

TOUS LES OUVRAGES EMPLOYÉS A L'UNIVERSITÉ

Cahiers pour étudiants et toutes fournitures

ARTICLE DE DESSIN

POUR MM. LES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ

IMPRIMERIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — RELIURE

WALTHER DE WITTE
A L'ÉTOILE BLEUE

126, Rue des Femmes St-Pierre, 126

GAND.

Librairie Générale AD. HOSTE
AD. HERCKENRATH Succ.

47, Rue des Champs, 47, GAND.

TÉLÉPHONE 699

Livres de droit, de médecine, de littérature néerlandaise, française, anglaise, allemande, italienne. Livres d'art, etc.
Ouvrages à l'usage de l'enseignement primaire, moyen et supérieur. Abonnement à tous les journaux et revues de la Belgique et de l'Étranger.

RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Café-Restaurant Royal
G. Mülleneisen, Propriétaire

Coin de la rue du Théâtre
GAND (En face du Palais de Justice).

DINERS A PRIX FIXE ET A LA CARTE
CAVE RENOMMÉE

Véritables Bières Allemandes

MAN SPRICHT DEUTSCH

ENGLISH SPOKEN

Téléphone 1244

~~~~~  
Pour les meilleures Bières Allemandes  
et les grandes mesures

ALLEZ A LA

# Cave de Munich

GAND, 8, rue de l'Agneau, 8

**Renommée pour le véritable MOKA  
au filtre**

Chambres confortables pour Voyageurs

*Prix modérés*

*Téléphone 1309*

Propriétaire : Jules CLAEYS.

---

**PHOTO-HALL GANTOIS**  
**EDGARD BUYASSE**  
**37** RUE BASSE DES CHAMPS **37**  
GAND

**Fournitures Générales** pour la **Photographie**

Plaques, Pellicules et Papiers de toutes Marques  
**APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES en tous GENRES**

Dépositaire des Objectifs

**GOERZ, KRAUSS, ZEISS, RIETZSCHEL, etc.**

**TRAVAUX PHOTOGRAPHIQUES — PROJECTIONS**  
**ATELIER DE RÉPARATIONS**

**KODAK'S**

**JUMELLES PRISMATIQUES GOERZ**

La maison n'a pas de Succursale

— TÉLÉPHONE 367 —

~~~~~

Le New England

✻ GAND ✻

est très recommandé pour l'exécution
du beau vêtement.

Ses Costumes et Pardessus sont incomparables par leur goût distingué, leur coupe spéciale, leur exécution soignée.

SON CHOIX D'ÉTOFFES EST INÉPUISABLE, IL EST COMPOSÉ DES PLUS JOLIES NOUVEAUTÉS ANGLAISES. —

IL EXÉCUTE DU JOUR AU LENDEMAIN,
D'UNE FAÇON PARFAITE,
TOUTE COMMANDE URGENTE POUR DEUIL
OU VOYAGE.



Imprimerie Administrative et Commerciale
" La Tour Rouge "

F. & R. BUYCK Frères

1^{ère} USINE :

55, rue St-Georges

Téléphone 616

2^{me} USINE :

Coupure, 39 (Rive Gauche)

Téléphone 648

GAND

Fabrique spéciale de Registres

TRAVAUX DE LUXE ET DE LABEUR

Spécialité d'éditions périodiques et journaux

Atelier de lignure et réglure



A. VAN DEN HEEDE

Rue du Soleil, 15

PRINCIPALE MAISON DE :
FLEURS NATURELLES
FLEURS ARTIFICIELLES
CHAPELLES ARDENTES
à prix modérés.

Vases en Cristal, Bronze, Grès et
Porcelaines.

— ☎ TÉLÉPHONE 227 ☎ —

PATISSERIE
Jules VARAISE

RUE DU SOLEIL, 15

SALON DE CONSOMMATION

TÉLÉPHONE 729.

Restaurant Rubens

Propriétaire : VERMEIRE

Rue Neuve St-Pierre, 12-14

GAND

CUISINE DE PREMIÈRE ORDRE
CAVE RENOMMÉE

Diners à prix fixe et à la Carte

❖ PENSIONS ❖

Quatre Grandes Salles
DE BANQUETS

TÉLÉPHONE 1318

Papeterie L. MEYER

Rue de Brabant, 21 — GAND

Fournitures Classiques et de Dessin

SPÉCIALITÉ DE CAHIERS D'ÉTUDIANTS

Planches à Dessiner.

Au Photo Comptoir Artistique

F. DUHÔT

GAND, 38 & 40, Rue de Flandre, GAND

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR LA PHOTOGRAPHIE

TRAVAUX SOIGNÉS POUR AMATEURS

Développements, Impressions, Agrandissements, etc.

Même maison à Bruxelles : 66, rue de Namur.

Machine à écrire " **UNDERWOOD** „

“ Ecriture visible ” et tabulateur

FOURNITURES POUR TOUTES LES MACHINES

Alph. DEBUISSON

Rue de Flandre, 12, GAND.

AVIS IMPORTANT

Toutes les musiques qui se chantent et s'exécutent
dans les REVUES sont en vente

AUX RÉPERTOIRES RÉUNIS

chez **DELBEKE**, éditeur de musique

3, Rue de l'Agneau, à GAND

Assortiment complet de Musique de Chant et Monologues (38 Cmes)
Vente et achat — Instruments à cordes.

Hôtel-Restaurant BOUARD

EUG. DUPONT

3, rue Courte de la Croix, 3, GAND

(près de la Cathédrale) — Téléphone 610

REPAS A LA CARTE (CUISINE SOIGNÉE. VINS DE CHOIX)

Dîner à prix fixe depuis 2 fr.

SALONS POUR SOCIÉTÉ ET NOCE  Pension 6 fr.

GRANDES SALLES DE BANQUETS POUR 150 PERSONNES

SALLE DE RÉCEPTION.

CINÉMA PATHÉ

GAND — RUE DE FLANDRE — GAND

REPRÉSENTATIONS TOUS LES JOURS

MATINÉES ET SOIRÉES

Même Spectacle qu'à Bruxelles

EN SEMAINE ENTRÉE PERMANENTE

Réduction pour MM. les Étudiants.

Sport.

Normal.

Maison "NORMAL"

NURNBERG, Père

28, rue des Champs, 28

Chaussettes.

Gilets filet.

Café-Restaurant **MÉTROPOLE**
GAND — Place d'Armes



Seul débit de la célèbre Bière Franziskaner-Leistbräu

München — Pilsner « Urquell »

VINS DU RHIN ET DE LA MOSELLE PAR VERRE

BUFFET A LA HAMBOURG

CHAMBRES pour VOYAGEURS

MAN SPRICHT DEUTSCH  ENGLISH SPOKEN

GUILLAUME DISMER, PROPRIÉTAIRE.

CHANGEMENT
de Propriétaire.



CHANGEMENT
de Propriétaire.

Restaurant MOTTEZ

3 — Avenue de la place d'Armes — 3

(Près de la Place d'Armes, en face de la Banque de Flandre)

Téléphone 667

GAND

Téléphone 667

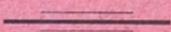
PROPRIÉTAIRE : PHILIPPE ROMYN.

INSTALLATIONS NOUVELLES DE 1^{ER} ORDRE

LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Diners et Soupers à Prix fixes et à la Carte

PLATS DU JOUR  PENSION

CUISINE SOIGNÉE  CAVES RENOMMÉES

GRANDES ET PETITES SALLES POUR NOCES
SOCIÉTÉS ET BANQUETS.

CHANGEMENT
de Propriétaire.



CHANGEMENT
de Propriétaire.

PIANOS V. GEVAERT

Maison V. Gevaert, FONDÉE EN 1846

P. & A. BEYER, SUCCRS A GAND

Fabricants de Pianos et Harmoniums

ÉDITEURS DE MUSIQUE

TÉLÉPHONES :

501, Bureaux et Magasins :
14, Digue de Brabant,
GAND.



1403, Fabrique de Pianos :
77, Rue de la Belle-Vue,
AKKERGHEM.

LISEZ

LA FLANDRE LIBÉRALE!

PRIX DE L'ABONNEMENT :

1 an	16 francs.
6 mois	8 "
3 "	4 "

On s'abonne à GAND, 3, rue du Nouveau Bois, et dans tous les Bureaux de Poste.



VINS FINS
CHAMPAGNE ✪ LIQUEURS

DE TOUTES LES GRANDES MARQUES

— Prix réellement **Bon Marché** —



Maison HENRI DE VOS



26, Rue Neuve St-Pierre.	Téléphone 1220.
74, Rue Longue des Violettes.	" 1218.
1-3, Chaussée de Courtrai.	" 1219.
64, Chaussée de Courtrai.	
79, Rue de l'Avenir.	

CAMARADES !

Fréquentez assidûment notre **MAISON**, le rendez-vous de tous les Étudiants après les cours.

CONSOMMATIONS DE 1^{er} CHOIX.

Tous les Journaux importants et Revues littéraires sont à la disposition des Membres.

La Maison des Etudiants Libéraux est sise
19, Rue du Vieil Escout, 19.



HOTEL GANDA

RESTAURANT-TAVERNE

Digne de Brabant, 17, 19, 21, rue de Flandre, 48

GAND (Près de la Gare du Sud)

Installations nouvelles de premier ordre

Chauffage à vapeur — Lumière électrique

TÉLÉPHONE DANS TOUTES les CHAMBRES

ASCENSEUR (Lift) — Salle de Bains

CHAMBRES CONFORTABLES DEPUIS FR. 3,00

Dîners et Soupers à Prix fixes et à la Carte

Plats du Jour, Pension, Cuisine soignée

Dortmunder Union Bier, Augustiner Braü

Munich, Pilsen, Bières Anglaises.

Téléphone 1050

Propriétaire : G. STENGER.

Tous les Soirs Concert Symphonique

Ouvert après les spectacles



COLLECTION

DE

L'ALMANACH DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

de l'Université de Gand.

S'adresser au Secrétaire de publication de l'Almanach, rue du Vieil Escout, 19, à Gand. — Envoi franco contre 1,85 fr.

Année.

1885	avec portrait de F. Laurent (épuisé).
1886	» A. Callier et A. Wagener (épuisé).
1887	» F. Dauge (épuisé).
1888	» E. Discailles.
1889	» E. Poirier.
1890	» A. Pauli.
1891	» N. Dumoulin et T. Verstraeten.
1892	» T. Swarts et P. Van Wetter.
1893	» C. Van Bambeke.
1894	» R. De Ridder.
1895	» C. Van Cauwenberghe (épuisé).
1896	» J. Massau.
1897	» A. Motte.
1898	» A. Sérésia.
1899	» V. De Neffe et E. Goblet d'Alviella (épuisé).
1900	» Paul Thomas et Montefiore-Levi.
1901	» H. Schoentjes et L. Strauss (épuisé).
1902	» Leboucq et A. Macquet.
1903	» A. F. Renard.
1904	» H. Pirenne.
1905	» A. Rolin et P. Hymans.
1906	» L. Depërmentier et E. Braun (épuisé).
1907	» O. Van der Stricht et Ch. Graux (épuisé).
1908	» A. Bley et P. Janson.
1909	» E. Dauge et C. De Bast.

SOCIÉTÉ GANTOISE D'ÉLECTRICITÉ

C. A. van HATTEM & C^o

19, Rue de Bruges, GAND.

Téléphone 821.



Téléphone 821.

Entreprises générales d'Électricité

ÉCLAIRAGE ET TRANSPORT DE FORCE,
TÉLÉPHONIE, ETC.

Devis gratuits sur demande.

Maison Hollandaise « DELI »

C. A. VAN HATTEM

FABRICANT DE CIGARES FINS

Téléphone 1212

84, Rue Neuve St-Pierre, 84



Téléphone 1213

12, Rue aux Vaches, 12



G A N D.

UNE HEURE A L'ÉTRANGER

Apprenez les
LANGUES ÉTRANGÈRES

à la
BERLITZ
SCHOOL

et VOUS LES
SAUREZ

5 - Rue du Soleil

VOUS pouvez acquérir la connaissance parfaite d'une langue étrangère avec un **MINIMUM** d'effort et un **MAXIMUM** de résultat en prenant une série de leçons à

L'ÉCOLE BERLITZ

Français, Flamand, Anglais, Allemand, Espagnol, Italien, Russe, etc., enseignés par des professeurs nationaux.

La Méthode BERLITZ est l'application systématique des lois naturelles qui permettent d'apprendre une langue étrangère par un séjour à l'étranger.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.